# TRAITÉ DU SUICIDE

## OU DU MEURTRE VOLONTAIRE DE SOI-MEME.

*PAR JEAN DUMAS.*

Savoir ſouffrir la vie & voir venir la mort,
C'eſt le devoir du Sage, & tel ſera mon ſort.
*Greſſet Trag. d'Edouard III.*



*A AMSTERDAM,*
CHEZ D. J. CHANGUION.
MDCCLXXIII.

*Nolo virum, facili redimit qui ſanguine famam,*
*Hunc volo laudari, qui ſine morte poteſt.*
MARTIAL L. I. Ep. VIII.



# TRAITÉ
## DU
# SUICIDE
### *OU DU MEURTRE VOLONTAIRE DE SOI-MEME.*

---

## INTRODUCTION.

*Depuis quelque temps le Suicide devient trop commun dans toutes les parties du monde chrétien, pour ne devoir pas fixer l'attention des Amis de la Société & des hommes* (*a*). *Divers Ecrivains tant théologiens que philoſophes, ont pris la plume contre cette furieuſe manie, fruit naturel de l'irréligion, du luxe, & de la corruption du ſiecle; mais les uns n'ayant fait que de pompeuſes déclamations ſur ce ſujet, les autres que débiter quelques heureuſes ſaillies de leur*[…]

---

(*a*) L'Auteur anonyme du livre intitulé l'An 2440, dit page 336, qu'on compte à Paris dans l'année [illegible] 147 perſonnes qui ſe ſont donné volontairement la mort.

*prit: ceux-ci l'ayant traité ſuperficiellement, ceux-là d'une manière toute métaphyſique & abſtraite; leurs ouvrages, quoique bons dans leurs genres, laiſſent encore à déſirer là-deſſus quelque choſe de plus complet, de plus approfondi à certains égards, & de plus ſimple.*

*Je n'ai pas la préſomption de croire que je ſois capable de mieux traiter cette importante matière; & je ne me flatte point de faire un livre ſans défauts qui ſatisfaſſe tous ſes Lecteurs. Homme comme les autres, moins partagé même que beaucoup d'entr'eux, de ces talents agréables qu'on eſtime tant aujourd'hui; mon ouvrage, je m'y attends, aura comme les leurs, peut-être plus encore, ce caractère d'imperfection & de foibleſſe, que portent ſenſiblement toutes les productions de l'eſprit humain: mais je ſerai fort content, s'il peut augmenter l'utilité de ceux qui ont déja paru ſur la même queſtion, & ſuppléer à une partie des choſes eſſentielles qu'on n'y trouve point.*

*Sentant toute la difficulté qu'a pour moi l'entrepriſe, ſi j'oſe la tenter, ce n'eſt pas pour éprouver mes forces; j'en connois la médiocrité: c'eſt pour remplir, ſelon la meſure des dons que j'ai reçus, un devoir impoſé à tout homme par l'humanité & par la religion, qui eſt, de communiquer à ſes ſemblables, à ſes frères, des réflexions qu'il juge pouvoir leur être utiles.*

*Je ne veux point imiter ces Philoſophes qui*

*ne veulent pas qu'on fasse mourir les criminels dignes de mort, & qui travaillent néanmoins à armer le désespoir des malheureux contre leur vie, en leur conseillant le Suicide quoiqu'ils n'aient rien à craindre de la justice humaine. Cette contradiction de la part de ces Philosophes, nous paroîtroit bien surprenante, s'ils ne nous avoient accoutumés à tant d'autres, non moins étranges, qui en affoiblissent l'impression.*

*Pour moi je ne voudrois, s'il étoit possible, la mort de personne. La vie d'un seul homme que je conserverois à sa famille, à la Société, à lui-même, me semble un bien que je me féliciterois toujours d'avoir fait, & qu'à mes yeux je serois coupable de négliger. L'espoir de ce bien m'encourage, m'enhardit, malgré le sentiment de ma propre insuffisance, à tâcher de le procurer. Pourroit-on me blâmer, quand même je manquerois de talents pour y réussir? Ah, plût au Ciel que ni moi ni aucun de mes semblables, n'eussions fait & ne fissions jamais que de pareils essais!*

*Celui-ci n'aura pas les graces d'un style léger & fleuri: je ne me propose que de le rendre exact & clair. Ce n'est pas pour plaire que j'écris; c'est pour instruire, pour fortifier l'humanité souffrante. J'assortirai de mon mieux, mon style à ce but. Il sera froid quand je parlerai à la raison, parce que la raison est froide sans en valoir moins: il prendra le ton & la chaleur*

*du ſentiment, quand je voudrai le réveiller & l'intéreſſer. En un mot, je veux attacher par les choſes plutôt que par la manière de les dire, & je plaindrai ceux qui ne goûteront point cette méthode.*

*Comme c'eſt la célébrité d'un Auteur & la ſupériorité de ſon génie, qui conſacrent ſes erreurs & leur donnent plus d'influence ſur les hommes, je choiſirai* Mr. J. J. Rouſſeau *par préférence à tous ceux qui ont plaidé la cauſe du Suicide, ſans négliger pourtant de réfuter les principaux argumens de ces derniers, qui ſont différens des ſiens. Mais l'eſtime que j'ai pour lui paroîtra dans tout cet écrit. Je lui rendrai la juſtice qui lui eſt due: j'y adoucirai le plus que je pourrai les accents, toujours un peu amers, du zèle pour la vérité qu'on croit bleſſée & le bien de l'humanité mis en danger. Ceux de ſes principes que je regarde comme faux & mauvais, n'y ſeront point épargnés; mais ſa perſonne y ſera ménagée: j'y chercherai autant à faire aimer celle-ci, qu'à faire déteſter ceux-là; & au lieu d'injures, il y trouvera des égards.*

*Je ne ſuis pas aſſez ſatisfait moi-même de mon travail, pour mettre mon nom, par vanité, à ce livre qui manque d'une perfection que je ſens qu'il pourroit avoir; mais que je n'ai pu lui donner. Si je le place donc à la tête, c'eſt pour ces deux raiſons: Parce que, malgré ſes*

*défauts, mon ouvrage sera tel que je n'en devrai point avoir honte; &, parce que j'ai appris que notre généreux Philosophe, n'approuve pas qu'on tire sur quelqu'un de derrière le rideau.*

*Ce traité aura pour texte le passage suivant de la Lettre de Mr.* Rousseau *à Mr.* de Voltaire *occasionnée par le Poëme de ce dernier sur le désastre de Lisbonne*: C'est souvent l'abus que nous faisons de la vie qui nous la rend à charge, & j'ai bien moins bonne opinion de ceux qui sont fâchés d'avoir vécu, que de celui qui peut dire avec Caton: *Nec me vixisse pœnitet, quoniam ita vixi, ut frustra me natum non existimem* (*a*). Cela n'empêche pas que le sage ne puisse quelquefois déloger volontairement, sans murmure & sans désespoir, quand la nature ou la fortune lui portent bien distinctement l'ordre du départ.

*Je ne m'arrêterai point sur le premier membre de cette proposition. Non que la pensée m'en paroisse fausse ou inutile; je la trouve au contraire très vraie, & la crois très salutaire: mais pour la prouver, il faudroit*

(*a*) C'est-à-dire: Je ne suis pas fâché d'avoir vécu, parce que j'ai vécu de manière, que je me flatte de n'être pas né en vain.

*connoître sûrement les raisons secrètes qu'ont eu de détester leurs jours, ceux qui se sont portés à les abréger; connoissance que je n'ai point: elle n'appartient qu'à Dieu qui seul, par là même, a droit de les juger. Ce n'est point à nous mortels aveugles, trop souvent guidés dans nos jugements par une prévention injuste contre les autres, à prononcer sur les motifs de leurs actions, qu'ils ont tenus cachés dans le sanctuaire de leur cœur impénétrable à nos regards. Il seroit sur-tout téméraire d'attribuer au remords, un meurtre d'eux-mêmes, que la foiblesse, l'aliénation d'esprit ou le désespoir peut leur avoir fait commettre. Et je plains trop les malheureux qui ont pu haïr la vie, pour chercher à noircir leur mémoire, après leur mort.*

*Je me bornerai donc au second membre du passage cité ci-dessus, contre lequel je prouverai que personne n'ayant droit, dans aucun cas, d'arrêter le cours de sa vie, le sage ne doit jamais attenter sur la sienne. Et je détruirai, en même temps, les raisons principales sur lesquelles on fonde la légitimité du Suicide.*

# TRAITÉ DU SUICIDE OU DU MEURTRE VOLONTAIRE DE SOI-MEME.

## CHAPITRE I.

*Où, après avoir distingué & défini le suicide, on montre que c'est un crime de disposer de sa vie, sans en avoir reçu le droit de Dieu, à qui seul elle appartient; & qu'il n'est pas apparent que l'Etre Suprême donne à ses Créatures humaines, un droit opposé aux fins de leur existence présente.*

Par suicide ou meurtre volontaire de soi-même, je n'entends pas l'action d'un homme qui se jette dans un péril certain, s'expose à une mort assurée, & sacrifie volontairement sa vie pour l'utilité publique: telle que fut, par exemple, l'action de Codrus roi d'Athènes, qui, croyant sur la foi d'un Oracle que sa Patrie ne seroit délivrée

des ennemis nombreux & puiſſants dont elle étoit accablée, que quand ils l'auroient tué, ſe déguiſa pour n'être pas connu, & alla chercher dans leur camp, par ſes querelles, la mort que, ſur le bruit de cet Oracle, on avoit défendu de lui donner. Telle que fut auſſi, l'action de ces Bourgeois de Calais & de Rouen, qui s'offrirent d'eux-mêmes à la mort que vouloit leur faire ſubir leur ennemi, pour prix du ſalut de leurs concitoyens, prets à périr par le fer ou par la famine. Telle que fut encore, celle de Jeſus-Chriſt, qui, ſachant que le ſacrifice de ſa vie étoit néceſſaire pour la rédemption des hommes, ſe livra généreuſement lui-même entre les mains de ſes bourreaux. Telle que fut enfin, l'action des Martyrs, non de ceux qu'un zèle outré faiſoit courir à la mort qu'ils pouvoient éviter, ſans violer leur foi; l'Egliſe ne les a jamais approuvés: mais de ceux, qui ne pouvant la fuir qu'en trahiſſant leur conſcience, ſavoient, fideles à leur devoir, attendre & ſouffrir le martyre. Toutes ces actions & leurs pareilles, ſont de généreux dévouements à la mort, plus dignes de louange que de blâme, & ne reſſemblent pas plus au ſuicide, que l'action de tuer, dans une défenſe légitime de ſoi-même, des ennemis armés contre nos jours, ne reſſemble au meurtre d'autrui.

Mais j'entends par ſuicide, l'action d'une perſonne qui, de quelque manière que ce ſoit, ſe prive de la vie le ſachant & le voulant, ou par dégoût pour elle, ou par l'emportement d'une paſſion dominante qui ſe voit fruſtrée, ou par un excès de délicateſſe, de ſenſibilité, d'impatience, de crainte, de chagrin, de déſeſpoir.

Selon cette définition, toute mort que l'on ſe fait donner ou que l'on ſe donne à ſoi-même pour quelqu'une de ces cauſes, hors le cas d'un état de frénéſie & de dérangement purement phyſique du corps & de l'eſprit, auquel on n'a pas volontairement contribué; eſt un vrai ſuicide, c'eſt-à-dire, une action criminelle, contraire à l'ordre de Dieu, & indigne du ſage, comme j'eſpère le prouver.

Après cet éclairciſſement qui m'a paru néceſſaire pour fixer l'état de la queſtion, j'entre en matière, & je commence par remarquer, que cette partie du paſſage rapporté ci-deſſus : *Cela n'empêche pas que le ſage ne puiſſe quelquefois déloger volontairement, ſans murmure & ſans déſeſpoir, quand la nature ou la fortune lui portent bien diſtinctement l'ordre du départ*, eſt une propoſition équivoque. Elle préſente un ſens vrai & un ſens faux qu'il importe de démêler. Si l'on entend qu'il faut ſe ſoumettre courageuſe-

ment & de bon gré à la mort, quand elle vient ſelon le cours naturel & ordinaire nous enlever du milieu des vivants; ou quand on ſe voit deſtiné à mourir avec violence, par le glaive de la juſtice ou par la main d'un ennemi, ſoit juſtement pour ſes crimes, ſoit injuſtement pour le bien de ſa patrie, l'amour de la vérité & du devoir: alors cette propoſition eſt vraie, parce que dans tous ces cas *la nature* ou *la fortune*, c'eſt-à-dire les diſpenſations de la Providence divine, *portent bien diſtinctement l'ordre du départ.* Mais elle eſt fauſſe, ſi l'on entend, qu'on peut ſe tuer ſoi-même de deſſein formé, pour prévenir ou terminer des ſouffrances, qu'on redoute plus que la mort & dont on ne voit pas d'autre moyen de s'affranchir. Quelque rigoureux que ſoit ſon ſort, il eſt du devoir de l'homme de conſerver ſa vie; pour Dieu, qui, en le plaçant ici-bas a eu des vues ſages, qu'il l'appelle à remplir: pour lui même & pour ſes ſemblables, à qui ces vues ſont également avantageuſes; auſſi long-temps qu'il le peut légitimement, ſans nuire aux intérêts éternels de ſon ame, à ceux de la religion & de la ſociété. Et lorſqu'il ne lui eſt pas poſſible d'en concilier la conſervation avec quelqu'un de ces grands intérêts, il eſt bien obligé, dans ce cas, de l'expoſer, de la ſacri-

fier; mais il n'a pas droit de se l'arracher à lui-même: c'est ce qu'il ne peut jamais faire sans crime, ainsi qu'on va le voir.

En effet, l'homme ne s'est pas donné la vie à lui-même; cela est bien certain. Il la tient d'une cause qui existoit avant lui: il la doit à l'Auteur de toutes choses. Mais son Créateur, en le produisant & le plaçant dans ce monde, s'est sans doute proposé un but qu'il a voulu atteindre; un but digne de lui, utile à sa créature, & auquel il prend lui-même plaisir. Un Etre tel que Dieu, intelligent & sage, n'agit pas sans dessein. Parfaitement indépendant, n'étant assujetti à nulle contrainte, ni à nul besoin, il ne peut exécuter, il ne peut avoir dans tout ce qu'il fait, que des vues qui lui plaisent, qui ne répugnent point à sa dignité; que des vues grandes & bonnes. C'est donc pour le bien de l'homme, pour le bien même de l'Univers avec lequel son existence est liée, & pour sa propre gloire ou satisfaction, que Dieu l'a créé & mis sur la terre.

Or, on ne sauroit nier, que Dieu n'ait droit de satisfaire son amour pour le bien particulier & universel des objets qui dépendent de sa puissance; de faire exister des êtres pour s'occuper & se réjouir de leur commun bonheur; de les y conduire par

les voies qu'il connoît les meilleures; & de vouloir qu'ils demeurent dans les mondes où il les met, tous appropriés à cette fin & à l'état actuel de leur nature, jusqu'à ce qu'il trouve à propos de les en retirer pour les faire passer dans d'autres, mieux assortis à la nouvelle capacité d'être heureux, qu'ils auront acquise.

Tous les êtres lui appartenant puisqu'il les a tous produits, il a seul le droit d'en disposer, & ne leur doit à la rigueur rien, que l'exemption des souffrances qu'ils n'ont point méritées par l'abus de leur existence, ou qui ne leur seroient pas nécessaires pour le développement de leurs facultés, l'exercice de leurs vertus, & l'accroissement continuel de leur perfection & de leur bonheur.

Si ces êtres sont de leur nature sentants, intelligents, & perfectibles par eux-mêmes; ils sont capables non seulement d'une perfection physique & d'un bonheur animal; mais encore d'une perfection & d'une félicité spirituelles & morales bien plus précieuses, qui dépendent absolument de leurs connoissances acquises & de leurs vertus éprouvées, & qui exigent des états différents où ils puissent trouver les moyens d'acquérir successivement ces connoissances & ces vertus, essentielles à la plénitude de leur perfection & de leur bonheur.

Ainſi le même deſſein qui a autoriſé Dieu à les faire exiſter, l'autoriſe également à les laiſſer dans chacun de ces états, tous rélatifs à leur grande deſtinée, & à prétendre qu'ils y reſtent patiemment autant de temps qu'il le juge convenable, pour y remplir ſes vues généreuſes à leur égard. Ayant eu le droit de les deſtiner à cette excellente & ſublime fin, n'auroit-il pas auſſi celui de leur preſcrire un humble acquieſcement aux moyens qu'emploie ſa ſageſſe, pour les y faire parvenir? Ce droit de Dieu eſt fondé ſur la générosité même de ſes intentions envers eux, & découle de celui qu'il a inconteſtablement ſur ſes propres actions, ſur l'exercice de ſes attributs, & ſur les effets de ſa puiſſance. Il eſt d'autant plus légitime qu'il ne peut jamais s'en ſervir au déſavantage de ſes créatures, & que c'eſt l'amour le plus éclairé & le plus tendre pour elles, qui en dirige toujours l'uſage.

Ce ſont là des principes qu'on ne peut conteſter, dès qu'on reconnoît un Dieu ſouverainement parfait, Créateur & Ordonnateur de l'Univers. Mais ſi tel eſt ſon droit ſur tous les êtres, il s'enſuit que l'homme n'a point celui de quitter le poſte de la vie qui lui a été aſſigné par ſon Maître ſuprême, ou de ſe détruire, quand il

ſe déplait dans les états paſſagers, analogues à ſa ſublime deſtination, où Dieu l'a mis & dont il a également déterminé avec ſageſſe la nature & la durée. Car ces deux droits ſont contradictoires: ils ne peuvent ſubſiſter en même tems, l'un excluant néceſſairement l'autre.

Bien plus, je ne crains point d'avancer que dans le cas même, qu'il n'y eût point de Dieu, & que l'homme exiſtât par la ſeule force d'une néceſſité aveugle, il n'auroit pas plus pour cela le droit d'abréger ſa vie: car, dans ce cas, en ſe détruiſant, quelle aſſurance pourroit-il avoir que la même néceſſité dont ſon malheur actuel ſeroit l'effet, ne le rendroit pas plus malheureux encore aprés ſa mort? Eh quelle imprudence! quelle folie de ſortir d'un état dont on ſe plaint, quand on peut avancer par là ſon paſſage à un état beaucoup pire! Quel déteſtable droit que celui d'aggraver le malheur de ſon ſort! En peut-il exiſter un pareil? Non; le droit n'eſt jamais contraire à l'être qui le poſſède, & a toujours néceſſairement pour objet, un bien conforme à la nature de cet être. Qui dit droit, dit une raiſon fondée ſur des rapports naturels, ainſi que ſur l'ordre moral & la justice, de faire ou d'exiger une choſe avantageuſe. On n'en a point à ce qui eſt nui-

ſible ou dangereux: parce que l'un répugne aux vœux de la nature, l'autre aux vœux de la raiſon ou à la prudence, & tous deux à l'ordre ou à la convenance des choſes. Dans l'Athéiſme même perſonne n'a donc le droit de ſe donner la mort; puiſque, par là, loin d'être aſſuré de s'affranchir des peines de la vie, on riſque de ſe faire un plus grand mal que celui dont on cherche à ſe délivrer. Joignez à ce danger, celui qui naît de l'incertitude & du ſyſtême des Athées, qu'eux-mêmes ne regardent pas comme démontré, & concluez que dans ce ſyſtême, le ſuicide eſt auſſi contraire au droit qu'à la prudence.

Mais combien plus n'eſt-il pas oppoſé à l'un & à l'autre! Combien plus ne devient-il pas condamnable & dangereux! ſi l'Athéiſme eſt faux; ſi une néceſſité aveugle eſt une abſurdité, une chimere; s'il exiſte un Dieu qui a tout créé & tout réglé de façon qu'on ne puiſſe ſortir de l'ordre qu'il a établi, ſans courir à ſon malheur? Dans ce cas, il eſt évident que Dieu eſt notre ſouverain Maître; que nous n'avons d'autres droits ſur nous, que ceux qu'il veut bien nous donner; & qu'à moins d'un congé de ſa part très exprès & très clair, abandonner le poſte de la vie. c'eſt faire une action auſſi funeſte pour ſoi, que criminel-

le. La question se réduit donc à savoir, si Dieu nous a donné clairement & expressément le droit de le quitter, ce poste, ou ce qui est la même chose de nous tuer, quand nous sommes las de vivre & que nous jugeons notre existence ici-bas inutile.

Je pose d'abord en fait que Dieu ne l'a point donné ce droit; & en voici la preuve générale que j'établirai dans tout cet ouvrage: C'est que cette concession au lieu d'être évidente (comme elle devroit l'être de l'aveu de Mr. R, qui reconnoît que pour être fondé à *déloger*, il faut que *la nature ou la fortune portent bien distinctement l'ordre du départ*) n'est ni suffisamment indiquée par la Nature & par la Révélation, ni même vrai-semblable; attendu qu'elle seroit contraire aux vues de Dieu les plus manifestes.

Ces vues sont de nous élever à toute la perfection & la félicité dont notre nature est susceptible. Dieu se propose toujours ce qui est le plus digne de lui, & le dessein de perfectionner sans cesse l'état de ses créatures, est le seul qui réponde à l'excellence de ses divins attributs. Il lui convient, il lui est glorieux de donner aux êtres qu'il a créés tout le développement, toute la perfection, tous les avantages & les dégrés de félicité que peut comporter leur essence.

C'eſt ſur ce qu'exigeoit le plus grand bien de l'Univers, qu'il a dû ſe régler dans le choix qu'il a fait de l'eſſence particulière de chaque être, parce qu'il ne ſeroit pas poſſible qu'ils fuſſent jamais complettement heureux dans un Univers, dont toutes les parties ne s'accorderoient pas parfaitement; de ſorte que chacun a préciſément l'eſſence qu'il pouvoit & devoit avoir rélativement aux autres.

Toute Eſſence créée a néceſſairement des bornes, l'increé ſeul eſt infini; & tout ce qui eſt borné ne peut être que ſucceſſivement accru, amélioré, perfectionné. Cela a lieu ſurtout à l'égard des Natures intelligentes & morales, telles que les hommes. Il eſt impoſſible qu'ils ſoient tout d'un coup, au premier moment de leur exiſtence, auſſi parfaits & heureux qu'ils peuvent le devenir par un progrès infini d'expériences, de connoiſſances, de modifications, de forces, de capacités, & de mérites. Nos ames pour atteindre toute leur perfection & leur félicité, ont beſoin de certaines qualités qui les mettent dans le plus grand rapport poſſible avec tous les avantages de l'Univers, & qui les rendent capables d'en jouir. Ces qualités dépendent de nos idées, nos idées de nos ſenſations & de nos expériences; & nous ne pouvons avoir que des

sensations & des expériences successives, qui demandent à leur tour des états passifs, successifs, & divers. C'est pour nous les procurer que Dieu nous fait passer d'une économie à l'autre, ou qu'il a voulu nous placer dans différens ordres de choses, que j'appelle ici états, & qui sont propres à nous faire acquérir toutes les qualités physiques & morales nécessaires pour notre principale destination. Mais ces états doivent comme notre essence être tous réglés sur le bien universel des autres Etres, de même que sur le nôtre propre que Dieu se propose également. Lui seul connoissant toutes les exigences de ces deux grandes fins, pouvant les combiner parfaitement ensemble, y bien assortir les moyens; a seul pu aussi déterminer la nature & la durée de chacun de ces états, pour chaque être: & il n'est pas douteux qu'il ne l'ait fait de la manière la plus juste, la plus précise, la plus convenable à ses vues, puisqu'il est infiniment sage.

Cette détermination faite, Dieu a dû encore établir des moyens sûrs & infaillibles, tant pour nous faire subsister dans ces états jusqu'au terme qu'il a lui-même fixé, que pour nous en retirer précisément à ce terme. Nous les voyons évidemment ces moyens dans l'action des causes naturelles,

dont les unes concourent à la conservation de notre existence actuelle, tandis que les autres, en affoiblissant & dérangeant notre constitution par leurs influences sur nous, préparent peu-à-peu notre mort, & l'opérent finalement dans l'espace d'un temps dont personne ne franchit les dernieres limites, & dont les divers degrés sont, sans doute, rélatifs à la destinée de chacun.

Les derniers de ces moyens devoient nous forcer de mourir, mais les premiers ne devoient pas nous forcer de vivre, parce que nous avions généralement plus besoin d'être contraints à l'un qu'à l'autre; parce que nous pouvions abuser infiniment plus de la puissance de prolonger notre vie, que de celle d'anticiper notre mort; parce enfin que Dieu devoit gêner notre liberté le moins qu'il étoit possible. Mais en nous laissant la puissance d'anticiper notre mort, il ne nous en donne pas le droit; il ne fait par là que nous fournir une occasion de lui montrer ou de lui refuser notre soumission à l'ordre qu'il a établi comme le demandoit notre nature intelligente & libre.

Je sais bien que par cette anticipation, on ne sort point de l'ordre général, parce que Dieu qui l'a prévue, a arrangé les choses en conséquence; mais on n'en est pas moins rebelle à Dieu, puisqu'on se soustrait à l'or-

dre particulier de ce monde, en prévenant l'effet ordinaire des moyens naturels qu'il emploie communément pour nous en faire déloger; & que cela peut l'avoir engagé à renoncer à un arrangement meilleur, qu'il auroit préféré pour l'avantage même de ceux qui se feroient soumis à ses dispensations.

Ce renoncement à un arrangement meilleur de la part d'un Dieu tout-puissant, n'est pas une supposition absurde. Il étoit nécessaire par rapport aux êtres libres, dans les cas où ils abuseroient de leur liberté. Toute fin exigeant nécessairement pour être obtenue l'emploi de certains moyens; le plus grand bien de l'Univers que Dieu s'est proposé en le créant, en demandoit qui y tendissent de la maniere la plus directe & la plus précise. Ce sont les rapports exacts & parfaits de ces moyens avec cette fin, qui constituent l'ordre universel. Les hommes ne devoient point être forcés à s'y soumettre: cette contrainte auroit détruit le mérite de leur soumission & de leur concours; changé leur nature d'Etres moraux, en celle d'Etres purement physiques; & empêché qu'ils atteignissent toute la perfection & la félicité, dont leur moralité les rend capables. Mais en ne se soumettant pas à ces moyens, ils s'opposent à leur propre bien & au bien

universel pour lequel ils sont nécessaires. Or, il n'étoit pas juste que tout l'Univers souffrît de la faute de quelques êtres: pour l'empêcher, il a donc fallu que Dieu disposât les choses de façon que leur faute n'altérât point l'ordre général & ne fût nuisible qu'à ses Auteurs; ce qui semble n'avoir pu se faire que par un arrangement particulier, assorti à leur conduite, & différent de celui dont elle eût été suivie, s'ils se fussent soumis aux moyens qu'exigeoit leur grande & derniere fin. La vie présente est un de ces moyens: ils ne peuvent donc en abréger la durée, en anticiper le terme, sans sortir du meilleur ordre des choses & sans se nuire infiniment à eux-mêmes.

Et qu'on ne dise pas que ceux qui se tuent n'anticipent point leur mort; que comme Dieu a aussi prévu la cause morale qui les porteroit à se la donner, à tel ou tel âge, il a déterminé précisément à cet âge la durée de leur vie & substitué cette cause morale, aux causes naturelles qui auroient dû la borner à ce terme; & qu'ainsi leur mort, n'étant pas opposée à l'arrangement le plus favorable pour eux, que Dieu ait pu vouloir faire, elle ne peut leur causer aucun préjudice dans l'autre vie.

Car, je demande, si l'on peut être assuré qu'on seroit également mort dans ce temps

là, quand même on n'auroit point entrepris de se détruire, & que la détermination même de cette époque ne soit point une suite désavantageuse, nécessitée, par la prévision d'une conduite à laquelle la sagesse de Dieu ne lui permettoit pas de mettre obstacle?

Je demande encore, si Dieu qui a réglé la nature & la durée des états de tous les êtres, avoit besoin d'une ressource aussi abusive & d'aussi dangereux exemple que celle du suicide, pour retirer quelques hommes du monde, au moment même où ils se tuent, supposé qu'ils en dussent absolument sortir alors; ensorte que, s'ils n'avoient pas voulu se tuer, il eût été obligé de les y laisser vivre plus long-temps qu'ils ne le devoient selon la loi du bon ordre? C'est assurément ce que le sens commun ne permet pas de penser. Un Dieu tout-puissant qui sait combien est fragile la vie humaine, à combien peu de chose elle tient, & qui dispose de toutes les puissances de la nature; ne sauroit manquer de moyens du genre de ceux dont il se sert ordinairement, pour enlever de la terre, lorsqu'il le faut, tous les mortels qu'il y fait naître. Après avoir déterminé le temps de leur délogement, il n'a pu négliger de pourvoir aux moyens les plus convenables de l'effectuer à son terme. Et la preuve qu'il y

a

à pourvu, c'eſt que rien n'échappe à la deſtruction ou à la mort. Mais pouvant comprendre tous les êtres ſans exception, ſous la loi des mêmes moyens, on ne conçoit pas pourquoi Dieu en auroit employé d'autres, d'un genre tout différent, pour un très-petit nombre d'entr'eux: & tant qu'on ne découvre pas clairement, ni la néceſſité, ni la convenance de ces moyens extraordinaires, ſur quel fondement oſe-t-on y recourir comme à un ſupplément à la loi commune, que Dieu lui-même a déterminé?

Il eſt évident que les cauſes purement phyſiques ont paru à Dieu convenir mieux pour nous retirer du monde, que les cauſes morales; puiſqu'il emploie généralement les premières & qu'elles étendent leur action ſur tout ce qui a vie ici bas. Suffiſantes à ſon but, & les dernières n'étant pas néceſſaires ni ſi convenables, on n'a aucune raiſon de ſuppoſer qu'il ait voulu employer celles-ci, préférablement aux autres, à l'égard des hommes qui y ont recours. Bien loin de là; comme ce ſeroit multiplier mal à propos les moyens, ce qui répugne à la ſageſſe, il y a tout lieu de croire que Dieu a deſtiné aux mêmes fins, une loi qui ſuffit à toutes, & qui ne paroît établie que pour les remplir.

Ceux qui se tuent volontairement eux-mêmes, préviennent donc l'effet des moyens préparés par la Providence de Dieu pour les déloger, anticipent leur mort, & vont, par-là même, contre ses dispensations & ses vues. Dieu ayant mesuré les forces vitales de chacun au temps qu'il devoit rester sur la terre, on ne peut vrai-semblablement supposer qu'il appelle à mourir, pendant que ces forces ne sont point épuisées, & qu'il fournit des moyens de vivre. La vie qu'offroit encore la nature à ceux qui se sont défaits, prouve donc que Dieu vouloit qu'ils vécussent plus long-temps: & comme il veut toujours ce qui est le plus avantageux à ses créatures, comme il a réglé la durée de leur existence dans chacun de leurs états antecédents, sur les exigences de leur plus grande félicité dans leurs états subséquents; il s'ensuit qu'on perd beaucoup pour son bonheur futur en mourant plutôt que la nature ne l'ordonne, & qu'il n'est pas probable que le Suicide, action aussi contraire aux dispensations & aux vues de Dieu, que funeste à celui qui la fait, soit jamais un droit naturel de l'homme.

Quelle apparence y a-t-il, en effet, que la Suprême Sagesse & la Souveraine Bonté, qui nous a placés dans ce monde pour y remplir des fins relatives à notre éternelle

destinée, à notre perfection & à notre bonheur dans tout le cours de notre existence infinie, au bien général de l'humanité & à celui de l'Univers entier même, nous donne le droit d'en sortir quand bon nous semble, avant que nous ayons atteint le terme de la carriere qu'il nous appelle à fournir & achevé la tâche qu'il nous a imposée? Voudroit-il nous autoriser à tromper ses vues, à manquer notre destination, où à lui faire changer de plan & de dessein? C'est une contradiction dans laquelle il est impossible que Dieu tombe. Immuable dans ses volontés saintes, infaillible dans le choix des meilleurs moyens de les exécuter, nous lui devons la justice de croire, qu'il ne se départ jamais de ce qu'il a une fois déterminé; qu'il ne change jamais les sages dispositions qu'il a faites dans son conseil éternel; & qu'il exige de nous, que nous nous y soumettions avec toute la confiance que nous doivent inspirer sa sagesse & sa bonté.

Le donneroit-il ce droit, par compassion, aux hommes malheureux & accablés du poids de la vie, quand la nature ou l'ordre des choses ne lui permet pas d'améliorer ici-bas leur sort? Mais cette compassion seroit une foiblesse qu'on ne peut supposer en Dieu. La dépendance des états fu-

turs des êtres, qui ſont tous préparés par leurs états précédents; la liaiſon étroite de l'économie à venir avec l'économie préſente, réglées l'une & l'autre ſur la nature & l'ordre des choſes le plus avantageux pour chacun, auſſi-bien que pour tous; l'ignorance où nous ſommes tous, ſans exception, de ces rapports eſſentiels & du temps précis où notre délogement devient néceſſaire; les fantaiſies, les caprices, les impatiences, les dégoûts funeſtes qu'il nous arrive ſi ſouvent d'avoir, ne lui permettent pas non plus de nous accorder un droit, dont nous abuſerions infailliblement.

Dira-t-on que Dieu nous empêche d'en abuſer, en ne permettant à perſonne de ſe tuer, que quand ſa deſtination particulière ici bas eſt remplie? Mais ne peut-il pas le permettre avant ce temps, comme il permet mille autres choſes, qu'il défend expreſſément & qui ne ſont pas moins contraires à notre deſtinée? Dieu ne peut-il pas le permettre, uniquement par la raiſon que la nature de l'homme demande qu'il ne le force ni à vivre, ni à faire malgré lui de la vie, l'uſage pour lequel il l'a reçue? Et ſi cela eſt, ſi Dieu doit le laiſſer libre à ces deux égards, agit-on moins contre les fins de ſon exiſtence & contre la volonté de ſon Créateur, en ſe donnant la mort, qu'en la

donnant injustement à son semblable, ou qu'en faisant quelqu'autre action criminelle? Or, quand on pense qu'il n'y a que l'homme qui se tue lui-même, qu'aucun autre animal souffrant ne le fait, ne semble-t-il pas qu'on doive regarder le Suicide, comme un abus de la liberté qui nous est essentielle, & que Dieu permet, non parce qu'on est arrivé au terme de sa course, mais parce qu'il ne veut point nous contraindre de l'achever? Au moins faut-il convenir, qu'il n'est nullement apparent qu'on ait fini sa tâche, rempli toute sa destination présente, tant qu'on peut faire plus qu'on n'a fait; tant que les moyens communs établis pour terminer la vie des êtres sensitifs, ne déploient pas sur nous leur entier effet, quoiqu'il eût été facile à Dieu de le leur faire déployer efficacement en tout temps.

A quoi donc peut-on connoître sûrement qu'on a achevé sa carrière & que Dieu ne souffre jamais qu'on se tue auparavant? Seroit-ce à l'ennui accablant de vivre & au desir violent qu'on éprouve de mourir? Mais je montrerai dans le Chapitre III.me de ce traité, que c'en est un signe plus qu'incertain. Le connoîtroit-on à cela même que Dieu permet de se tuer, ce qu'il ne permettroit pas s'il ne le vouloit point, & ce qu'il ne voudroit point, si alors on n'é-

toit pas parvenu au terme de son séjour sur la terre, qu'il a lui-même fixé? Mais si l'on pouvoit supposer que Dieu veut qu'on s'ôte la vie, parce qu'il ne s'oppose pas irrésistiblement à ceux qui le font, on pourroit supposer aussi, qu'il veut que l'on commette tous les crimes qu'il n'empêche point, sur-tout quand on s'y sent porté par la force de son tempérament, & qu'on ne voit pas d'autre moyen de se délivrer de quelque grand mal que l'on souffre ou que l'on craint; supposition dont l'impiété est trop évidente, pour oser l'admettre & pour ne pas regarder comme impies toutes celles qui n'ont point d'autre fondement. Il ne faut point confondre la volonté de Dieu avec sa permission, son consentement avec son support, son approbation avec sa tolérance ou son indulgence. Dieu peut avoir des raisons de permettre quelquefois ce qu'il condamne, de souffrir dans ses créatures le mal qui lui est toujours odieux; & quand il le permet, il veut sans doute sagement le laisser faire, mais il ne peut jamais vouloir qu'on le fasse.

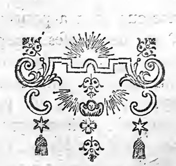
De ce donc que Dieu ne met pas toujours des obstacles invincibles au crime; de ce qu'il ne s'oppose pas toujours efficacement à l'acte du Suicide, on n'est rien moins que fondé à conclure qu'il l'approuve, l'autorise, en accorde le droit.

S'il l'accordoit, ce ne pourroit être que dans les cas où ce droit ne feroit point contraire à fes vues par rapport à notre féjour fur la terre, duquel il n'auroit pas pu préparer fuffifamment la fin par des caufes naturelles. Et alors pour nous empêcher de faire ufage de ce droit à contre-temps, Dieu nous fourniroit un moyen fenfible & fûr de connoître ces cas, de favoir le moment précis où fes vues étant remplies & notre tâche achevée, nous deviendrions libres de partir pour l'autre monde & de nous expédier nous-mêmes.

Mais, outre que Dieu a pourvu à notre délogement, par des caufes indépendantes de nous, qui ne peuvent manquer de l'opérer au terme prefcrit pour chacun ; où eft-il ce moyen fenfible & fûr par lequel Dieu nous manifefte évidemment le droit qu'on prétend qu'il nous donne, de prévenir l'effet affuré de ces caufes naturelles, en anticipant la mort qu'elles nous amènent trop lentement à notre gré ?

Si je montre qu'il ne fe trouve ni dans les difpenfations rigoureufes de la Providence, ou les maux les plus violents de la nature & les disgraces les plus cruelles de la fortune ; ni dans nos inftincts naturels, pas même dans l'ennui, le dégout, la fatiété de la vie, l'horreur du mal-être, & le defir de

la mort; ni dans la force & le courage faussement prétendus vertueux & héroïques, qu'il peut y avoir à se tuer soi-même volontairement; ni dans les besoins & les interêts de la société humaine; ni enfin dans les préceptes & les exemples de la révélation: mais que tout cela, & tout ce qu'on a dit de plus spécieux pour légitimer l'action du Suicide, ou ne l'autorise en aucune façon, ou tend au contraire à l'interdire; il sera prouvé par là-même, que le droit en est plus que douteux, & qu'on ne peut se l'arroger sans témérité & sans crime.



## CHAPITRE II.

*Que tous les maux résultent de la nature des choses: qu'ils sont utiles & nécessaires pour conduire l'homme à sa grande fin: qu'ils l'attaquent avec violence à tout âge: & que tant qu'ils n'épuisent pas en lui les sources de la vie, ils ne peuvent être un congé clair & formel de Dieu, qui le décharge de l'obligation de vivre.*

QUoique rien ne soit plus étonnant que les maux dont la vie humaine est remplie, sous l'empire d'un Dieu créateur & père des hommes, on ne peut les regarder comme un congé qu'il nous présente & une invitation qu'il nous fait à déloger de ce monde pour aller à lui; à moins que ces maux ne soient eux-mêmes l'instrument de notre mort & ne nous expédient sans notre concours.

Car, I. Dieu ne voulant pas nous fixer pour toujours sur la terre, ni laisser durer au-delà d'un certain terme, l'union de notre ame avec le corps qu'elle y habite, on sent bien qu'il a dû, comme on l'a remarqué plus haut, non-seulement déterminer la durée de cette union & de notre séjour ter-

reſtre: mais encore établir dans la nature des moyens indépendants de notre volonté & infaillibles, pour rompre l'une & faire ceſſer l'autre préciſément au temps, connu de lui ſeul, où elles devoient prendre fin. Nous ne pouvons douter de l'inſtitution de ces moyens: ils agiſſent chaque jour à nos yeux, ſur un grand nombre d'êtres vivants de toute ſorte; & nous ne voyons aucun animal, quoi qu'on faſſe pour ſa conſervation, paſſer les bornes qui ſemblent avoir été preſcrites à ſon eſpèce. Mais puiſque Dieu a pourvu ſi exactement & ſi ſûrement à notre mort, n'eſt-ce pas une preuve convaincante qu'il ne veut point que nous nous en mêlions, qu'il s'eſt réſervé le ſoin d'en régler le moment & le genre, & que les maux de la vie ont une autre deſtination que celle de nous inviter à la quitter, ſi bon nous ſemble.

II. C'eſt de la nature & de l'enchaînement même des choſes qui compoſent l'Univers, que proviennent tous les maux qu'on y ſouffre. Ils ſont des ſuites néceſſaires, des inconvénients inſéparables de ſes avantages & de ſon meilleur ordre, de la conſtitution & de la variété, de la liaiſon & de la dépendance de toutes ſes parties. Il eſt impoſſible qu'une infinité de cauſes, de natures & de propriétés différentes, étroitement

liées ensemble & agissantes les unes sur les autres, ne s'altèrent mutuellement & ne produisent des sensations désagréables dans les êtres organisés sensitifs qu'elles affectent, dont elles changent sans cesse les états & les rapports. Ces êtres ne peuvent se voir privés par ces changements de ce qui leur plaisoit, ne peuvent sentir leur constitution se déranger & s'affoiblir, leurs besoins & leurs dangers s'augmenter, sans en éprouver du chagrin & de la douleur, sans se remplir d'inquiétudes & de craintes, sans faire des efforts pénibles pour se délivrer de leurs alarmes & se rétablir dans l'état de bien-être, dont ils se sentent tristement déchus. Ils doivent souffrir également de chaque choc qu'ils reçoivent des objets extérieurs & de la résistence qu'ils leur font. Leurs plaisirs mêmes dont l'expérience seule peut leur apprendre la convenance & la juste mesure, sont pour eux, avant qu'ils l'aient faite, cette expérience, & qu'ils s'y règlent, une source féconde de maux.

Rien de ce qui n'existe pas par soi-même, ne peut être absolument parfait, hors de toute dépendance; subsister à part, isolé de tout le reste & trouver dans la fécondité seule de sa nature, le comble de son propre bonheur. Il faut des moyens extérieurs pour rendre heureux des êtres qui ne

peuvent pas se suffire à eux-mêmes. Ces moyens & ces êtres, doivent avoir ensemble des rapports & une liaison universelle, qui les fassent servir à leur utilité commune; sans quoi, ou ils se nuiroient toujours, ou ils ne se procureroient jamais réciproquement le moindre avantage. Aucun n'a pu prétendre que tous les autres fussent faits pour lui. Egaux aux yeux de leur créateur dont ils ne peuvent augmenter ni diminuer la gloire, tous ont le même droit à sa bonté, à l'existence & au plus grand bonheur. Mais ces êtres étant divers, la différence de leur nature & de leurs propriétés essentielles en met une pareille dans leurs rapports, dans leurs intérêts, dans les choses qui leur conviennent, dans leur situation, dans leurs circonstances; & de-là, la subordination naturelle des uns aux autres, de leur félicité particuliere à leur félicité générale; & de-là leur dépendance réciproque; & de-là enfin, des oppositions gênantes, des conflits préjudiciables entr'eux, des inconvénients & des privations, une alternative & un mêlange de biens & de maux. Car, quoique tout soit avantageux à tous, dans une chaîne immense d'êtres différents, il n'est pas possible que tout le soit également & de la même maniere pour chacun: ce qui l'est directement

pour ceux d'une eſpèce, ne peut l'être qu'indirectement pour ceux d'une autre eſpece, & doit même à certains égards leur nuire ſans qu'ils ceſſent d'y trouver leur avantage à d'autres égards.

Ainſi les maux de ce monde, naiſſant de l'arrangement néceſſaire & de l'imperfection naturelle des choſes créées qui le compoſent, étoient inévitables. Nous ne concevons point que Dieu pût les empêcher autrement, qu'en formant un tout autre monde qui n'eût été rempli que d'êtres inſenſibles; mais un tel monde ne nous paroît pas ſi digne de Dieu: celui-ci, malgré ſes imperfections, contenant des êtres d'une nature ſupérieure, des êtres capables d'en ſentir les beautés, d'en gouter les biens & les plaiſirs, eſt par là-même préférable, & plus glorieux à la Divinité. Si Dieu n'en a pu bannir tous les maux, il a ſi bien diſpoſé les choſes, qu'elles tournent au profit du tout, & que les individus aſſez ſages pour demeurer dans l'ordre naturel où il les a mis, trouveront dans leurs états ſucceſſifs, dans les nouvelles combinaiſons où Dieu les fera paſſer, des dédommagements ſi ſatisfaiſants, qu'ils rendront nuls pour eux tous ces maux. Ce n'eſt qu'en éclairant & conſultant leur raiſon, qu'en apprenant à ſe contenter de ce qu'ils ſont, à régler

leurs désirs, à dominer sur leurs sens, à épurer leur goûts, à connoître leurs vrais biens & leurs vrais intérêts, à mettre leur gloire & leur félicité dans ce qui fait la perfection & la félicité de l'Univers; ce n'est qu'en s'accoutumant aux influences des causes naturelles, qu'en se persuadant l'excellence de leurs effets & de leurs fins, qu'en se soumettant à leurs loix, & s'assimilant, pour ainsi dire, à toutes les choses qui les environnent, par des modifications analogues, ou par l'acquisition de qualités physiques & morales qui accroissent leurs rapports & augmentent leur harmonie avec elles: ce n'est, dis-je, que par là, que les êtres sensitifs peuvent s'affranchir de toute atteinte douloureuse du mal & devenir parfaitement heureux.

Mais, puisque les maux sont inséparables d'un monde d'êtres créés, bornés, & dépendants par leur nature; d'un monde qui ayant mérité la préférence de Dieu sur tous les autres possibles, est sans doute le meilleur, le plus digne de sa sagesse & de sa bonté; d'un monde où tout est arrangé pour le mieux, où chaque chose a son terme fixe pour passer d'un état à un autre, pour naître & pour mourir, & occupe la seule place qu'elle pouvoit occuper tant pour son bien particulier que pour le bien

universel; d'un monde enfin, où par des loix déterminées la nature prépare, lie, compense, amène tout à sa derniere fin qui est pour les êtres sentants & intelligens, leur plus haute perfection & leur plus grand bonheur possibles: il en résulte qu'il est du devoir du sage de se soumettre à ces maux inévitables en faveur des biens avec lesquels ils tiennent; que celui qui se donne la mort, sortant par cette action du cours régulier de la nature, quittant la meilleure place qu'il pouvoit avoir dans l'ordre présent des choses, & entrant dans un nouvel ordre où elles doivent contraster davantage avec lui, attendu qu'il y passe avant qu'elles lui soient appropriées & assez analogues, avant que leur succession naturelle ait amené le rang le plus avantageux qu'il y puisse occuper, loin de se délivrer de toute souffrance, il ne fait que changer de moindres maux contre de plus grands; qu'enfin Dieu, qui se propose notre félicité, qui ne nous a donné l'existence que pour nous rendre heureux, ne peut pas vouloir que les maux attachés à cette existence dans la vie présente, nous servent de fondement pour la terminer & nous priver du bonheur futur avec lequel elle est liée.

III. On peut dire que tous les maux de

la vie, font des difpenfations divines, parce qu'ils refultent de la nature & de l'enchaînement des chofes du monde, dont Dieu eft l'Auteur, & qu'ils n'arrivent qu'en conféquence de fa volonté ou de fa permiffion. Cependant, comme il en eft qui ne font pas des fuites néceffaires de fes œuvres, qui ne viennent que de la faute des agents libres, qui n'exifteroient point fi les hommes vouloient fuivre la nature & la raifon que Dieu leur a données pour guides, & qui ont leur fource, les uns dans la malice, la dépravation, ou l'imprudence de nos femblables; les autres dans le déréglement de nos propres paffions & l'inconfidération de nos démarches: il n'eft pas jufte de les attribuer à Dieu qui fe contente de les défendre, fans s'y oppofer autrement, pour conferver à l'homme fa liberté. Nous ne pouvons regarder comme venant de Dieu ou de la Nature, que ceux qui ont des caufes purement phyfiques, indépendantes de toute volonté humaine.

Mais ces derniers maux ne font, ni affez nombreux, ni affez défefpérants pour pouvoir feuls dégouter d'une vie, où tous les hommes trouveroient mille plaifirs contre un défagrément, fi eux-mêmes ne la femoient pas d'amertumes. Avec plus de modération & de prudence, on s'en épargneroit

roit beaucoup que l'on ſe fait par indiſcrétion & par étourderie, ou que l'on s'attire par ſa négligence & ſa témérité. L'ordre que l'homme eſt capable de mettre dans ſes affaires, la prévoyance qu'il peut acquérir par ſon attention & ſes réfléxions au cours ordinaire des choſes, en diminueroient encore pour lui conſidérablement le nombre, s'il ſavoit mieux ſe prévaloir de ces moyens, ou les affoibliroient aſſez pour les lui rendre ſupportables. Les plus fâcheux toujours rares, deviendroient par là plus rares encore, & perſonne ne s'eſtimeroit malheureux d'y être aſſujetti, ſans ceux, infiniment plus cruels, que nous y ajoutons par nos vices ou nos travers.

C'eſt le ſentiment de Mr. R. trop bien exprimé dans ſa Lettre à Mr. de V. citée ci-deſſus, pour ne pas le rapporter ici: „ Pour moi, dit-il, je vois partout que „ les maux auxquels nous aſſujettit la Na- „ ture, ſont beaucoup moins cruels que „ ceux que nous y ajoutons".

„ Mais quelque ingénieux que nous puiſ- „ ſions être à fomenter nos miſères à for- „ ce de belles inſtitutions, nous n'avons „ pu juſqu'à préſent nous perfectionner au „ point de nous rendre généralement la vie „ à charge & de préférer le néant à notre „ exiſtence; ſans quoi le découragement

„ & le désespoir se seroient bientôt empa-
„ rés du plus grand nombre, & le genre-
„ humain n'eût pu subsister long-temps.
„ Or s'il est mieux pour nous d'être que
„ de n'être pas, c'en seroit assez pour jus-
„ tifier notre existence, quand même nous
„ n'aurions aucun dédommagement à at-
„ tendre des maux que nous avons à souf-
„ frir, & que ces maux seroient aussi grands
„ que vous les dépeignez. Mais il est diffi-
„ cile de trouver sur ce sujet de la bonne
„ foi chez les hommes, & de bons calculs
„ chez les Philosophes, parce que ceux-
„ ci dans la comparaison des biens & des
„ maux, oublient toujours le doux senti-
„ ment de l'existence, indépendamment de
„ toute autre sensation, & que la vanité
„ de mépriser la mort engage les autres à
„ calomnier la vie, à-peu-près comme ces
„ femmes qui avec une robe tachée & des
„ ciseaux, prétendent aimer mieux des trous
„ que des taches.

„ Vous pensez avec Erasme que peu de
„ gens voudroient renaître aux mêmes con-
„ ditions qu'ils ont vécu; mais tel tient sa
„ marchandise fort haut qui en rabattroit
„ beaucoup, s'il avoit quelque espoir de
„ conclure le marché. D'ailleurs, Mon-
„ sieur, qui dois-je croire que vous avez
„ consulté sur cela? Des riches peut-être

„ rassasiés de faux plaisirs, mais ignorant
„ les véritables, toujours ennuyés de la vie,
„ & toujours tremblant de la perdre;
„ peut-être des gens de Lettres, de tous
„ les ordres d'hommes le plus sédentaire,
„ le plus mal sain, le plus réfléchissant,
„ & par conséquent le plus malheureux.
„ Voulez-vous trouver des hommes de
„ meilleure composition, ou du moins
„ communément plus sinceres, & qui for-
„ mant le plus grand nombre doivent au
„ moins pour cela être écoutés par préfé-
„ rence? Consultez un honnête Bourgeois
„ qui aura passé une vie obscure & tran-
„ quille sans projets & sans ambition; un
„ bon Artisan qui vit commodément de son
„ métier; un Paysan même, non de Fran-
„ ce où l'on prétend qu'il faut les faire
„ mourir de misere afin qu'ils nous fassent
„ vivre, mais du Pays, par exemple, où
„ vous êtes & généralement de tout pays
„ libre. J'ose poser en fait qu'il n'y a peut-
„ être pas dans le haut Valais un seul Mon-
„ tagnard mécontent de sa vie presque au-
„ tomate, & qui n'acceptât volontiers au
„ lieu même du Paradis, le marché de re-
„ naître sans cesse pour végéter ainsi per-
„ pétuellement. Ces différences me font
„ croire, que c'est souvent l'abus que nous
„ faisons de la vie, qui nous la rend à

„ charge". — „ Mais selon le cours ordi-
„ naire des choses, de quelques maux que
„ soit semée la vie humaine, elle n'est pas
„ à tout prendre un mauvais présent, & si
„ ce n'est pas toujours un mal de mourir,
„ c'en est fort rarement un de vivre".

Les maux auxquels nous ne contribuons en rien & qui sont absolument inévitables, ne peuvent donc point justifier le *Suicide*, & moins encore avoir pour but de faire désirer & rechercher la mort. Ils seroient insuffisants pour cela, comme l'expérience le prouve: jamais homme, que je sache, ne s'est tué dans un désespoir produit par la seule rigueur de maux physiques qu'il ne s'étoit point attirés, ou qu'il n'avoit point aggravés lui-même: & la Nature n'a pas besoin de cet expédient pour terminer notre vie au moment précis où elle doit finir.

Ce sont les hommes qui se font eux-mêmes leurs maux les plus amers & les plus accablants. C'est leur folie qui les enfante ou les grossit à l'excès quand ils tirent leur origine des événemens naturels. C'est de leurs besoins factices, de leurs fantaisies capricieuses, de leurs craintes imaginaires, de leurs passions déréglées; c'est, en un mot, des abus de leur raison, de leurs forces, & de leurs biens, que leur viennent tous les chagrins & les maux qu'ils ont le

plus de peine à ſupporter & qui produiſent parmi-eux des Suicides. Or Dieu approuveroit-il ces abus funeſtes des facultés précieuſes dont il nous a doués? Non, ſans doute: il les condamne & les défend au contraire, par cela même qu'ils dégradent & tendent à détruire ſon ouvrage en celui qui les fait. Eh! comment donc, improuvant ces abus parce qu'ils ſont nuiſibles à ſon ouvrage, pourroit-il autoriſer l'homme à ſe prévaloir des ſouffrances qu'ils lui attirent, pour frapper ſur cet admirable ouvrage le dernier coup de ſa deſtruction? Si Dieu les a deſtinés ces maux, à quelque choſe, ce ne peut être aſſurément qu'à punir & à corriger ſes créatures imprudentes, des vices & des travers dont ils ſont le fruit douloureux.

IV. Le partage du genre humain en deux ſexes, l'un mâle & l'autre femelle; la proportion conſtante de ces deux ſexes; le penchant naturel qu'ils ont à s'unir; la génération invariable des hommes qui naiſſent les uns des autres & ſe forment beaucoup plus tard que les autres eſpeces d'animaux; la dépendance de leurs peres, où mettent les enfans leur foibleſſe & leurs beſoins eſſentiels; la perfectibilité de notre nature par l'expérience, par le commerce de la ſociété, par les objets des ſens ſi néceſſaires

pour nous donner des idées, pour exercer & développer nos facultés & nos talents: tout cela prouve certainement, qu'une des vues principales de Dieu, en nous plaçant d'abord ſur la terre, a été d'y propager notre eſpece juſqu'à un certain point, ou d'y completter ſucceſſivement ſelon les regles de l'ordre ſocial, le nombre d'hommes dont l'exiſtence eſt poſſible dans le plan de l'Univers qu'il a choiſi, & de nous y préparer pour un autre ſéjour où nous aurons chacun, comme dans celui-ci, une deſtination particuliere & générale, à laquelle notre deſtination & notre vie temporelles doivent être rélatives & ſervir à nous rendre propres.

Mais les vues de Dieu ne peuvent pas être en contradiction les unes avec les autres: & pourtant elles le ſeroient, ſi les maux extrêmes étoient un paſſe-port qu'il nous envoyât pour abandonner ce pénible ſéjour; parce que ces maux venant ſouvent aſſaillir les rejettons de l'eſpece humaine à leur naiſſance, l'enfance & la jeuneſſe y étant autant & même plus expoſées que les âges plus avancés, & y ayant peu d'hommes qui parviennent à leur maturité ſans les avoir plus ou moins éprouvés, Dieu congédieroit, par-là, la plus grande partie des mortels, avant qu'ils euſſent rempli toutes

les fins de leur existence actuelle, & avant même qu'ils eussent été en état de les remplir. Et si tous ceux qui, victimes de la misere & de la souffrance, auroient droit à ce congé, venoient à s'en prévaloir; périssant sans avoir pu faire beaucoup de bien au monde, soit pour eux-mêmes soit pour les autres, non seulement l'utilité du séjour qu'ils y feroient se réduiroit presque à rien, mais encore la terre bientôt inculte & dépeuplée d'hommes, n'offriroit plus qu'une vaste masse couverte de landes, de forêts, & de bêtes farouches.

Répondre, comme on le fait, que Dieu a remédié à cet inconvénient, en opposant aux impressions des plus grands maux, cet amour de la vie qu'il a mis en nous & dont la force est prépondérante chez la plupart des hommes; c'est avouer qu'il n'a pas voulu que ces maux en portassent aucun à se détruire (ce que je prouverai au Chapitre III. de cet ouvrage, par cet instinct même) & qu'une fin aussi contraire à ses vues les plus manifestes, ne sauroit être celle à laquelle il les a destinés.

V. Enfin pour pouvoir avec quelque fondement leur supposer cette destination, il faudroit: 1. Que ceux de ces maux qui sont le plus propres à dégoûter de la vie & à la

rendre insupportable, fussent non seulement sans remede, mais aussi accompagnés de la privation de tout bien, de tout plaisir capable de consoler un homme discret & sage qui sait sentir le prix des avantages dont il jouit dans ses malheurs. 2. Qu'ils ne tombassent que sur ceux qui touchent au bout de leur carrière, que sur des personnes fort âgées & caduques, ou devenues entiérement inutiles au monde & à charge aux autres. 3. Qu'ils ne pussent avoir d'autre utilité pour ceux qui les souffrent ni pour ceux qui les voient souffrir, que celle de leur inspirer ce dégoût de la vie dont on a besoin pour se résoudre sans peine à mourir. Et 4, que nous sussions bien positivement que Dieu n'eût fait les hommes que pour ce monde; ou que les destinant à un autre, il ne les eût mis sur la terre que pour y completter le nombre de générations humaines qu'il a résolu de faire exister. Mais rien de tout cela n'a lieu.



§. I.

*Les maux excessifs ne sont pas durables. Sujets à des vicissitudes continuelles, ils s'adoucissent ou ils tuent. Tempérés par divers biens qui les accompagnent & par l'espérance de ceux qui les suivront, ils deviennent supportables au sage.*

L'expérience nous apprend que s'il y a beaucoup de maux incurables, il en est peu dont la violence soit de longue durée & qu'on ne puisse soulager. La plupart se calment d'eux-mêmes après quelques violents accès. La Nature qui les combat sans cesse épuise ses forces en luttant contr'eux, & cet épuisement les amortit. Quand ils sont extrêmement forts, ils ôtent pour l'ordinaire toute connoissance avec toute douleur; & alors ils finissent bientôt par la guérison ou par la mort. Jamais ils ne restent longtemps dans cet excès de rigueur qui les rend insupportables: ils se détruisent ou s'affoiblissent par leur propre violence, comme un feu s'éteint d'autant plus vîte, qu'étant plus ardent, il a plutôt consumé les matieres dont il s'alimente dans les corps qu'il embrase. Le plus haut degré de leur vivacité est le plus près du moindre, car les

extrêmes se touchent: il use trop les ressorts de la machine, il en dérange trop l'économie animale, pour qu'elle puisse lui résister long-temps. On n'a pas besoin de hâter sa dissolution, elle va se dissoudre d'elle-même, ou se rétablir en détruisant par sa foiblesse même, toute l'activité du mal qui la travaille.

Il n'y a point sur la terre de bien ni de mal parfait. Rien dans le créé n'est infini, achevé, exempt de vicissitude & de mélange. Les changements de nos états les plus fâcheux n'y sont pas moins fréquents, que ceux de nos états les plus heureux. Tout y est également sujet à l'instabilité & à la variation. On y voit les maux aussi souvent suivis de biens, que les biens accompagnés de maux: par-tout les uns s'y trouvent à-côté des autres: par-tout ils y naissent les uns des autres. L'Auteur sage & bienfaisant de la Nature, a su compenser & combiner les choses de la meilleure maniere pour le plus grand avantage commun de ses créatures. Enrichie de ses dons, cette Nature féconde en ressources, offre de tous côtés, des soulagements & des remedes, aux maux qu'elle n'a pu nous épargner & à ceux-mêmes que nous nous faisons. Attentive à les prévenir autant qu'il est possible, c'est malgré elle qu'ils nous arrivent:

non contente de chercher à nous en délivrer & à les convertir en biens, elle nous environne de consolations & de moyens pour les adoucir; & afin de nous les faire mieux supporter, elle a mis l'espérance dans le fond de nos cœurs. Sachons profiter de ses tendres soins. Ne fermons pas les yeux sur ses faveurs pour ne les ouvrir que sur ses disgraces: envisageons les, les unes & les autres, sous leur point de vue le plus consolant, sans chercher à diminuer le prix de celles-ci & à nous exagérer la fatalité de celles-là. Nous verrons alors qu'à tout prendre, quelque soit notre situation dans ce monde, elle est toujours préférable au néant & plutôt heureuse que malheureuse; qu'il y a beaucoup d'erreur dans les jugements que nous portons des biens & des maux de la vie, qui ne sont réellement ni si terribles ni si satisfaisants que notre imagination nous les représente, ou que nos préjugés & notre délicatesse nous les font trouver; & que dans l'incertitude d'un meilleur sort que la Religion ne promet point après la mort, à ceux qui se tuent eux-mêmes volontairement, il vaut mieux porter le fardeau actuel de ses peines, que risquer de le changer contre un plus pesant encore.

Vous éprouvez un revers qui vous ruine. Voila tous vos projets renversés, tou-

tes vos espérantes trompées: il ne vous est plus possible de vous relever. Vous ne pouvez plus, dites-vous, fréquenter la bonne compagnie, paroître avec honneur, vivre avec agrément dans le monde: plongé dans la fange de ces conditions que vous méprisez, vous en allez partager l'obscurité, l'avilissement, & la misere. Accablé de cette idée, vous voulez vous retirer par la mort d'un état qui vous paroît aussi honteux que triste. Mais pourquoi en jugez-vous si mal? Quelle honte y a-t-il à être pauvre? La raison vous dit-elle que pour vivre avec satisfaction & avec honneur, il faille mener un grand train, faire des dépenses fastueuses, loger dans des maisons superbes, avoir une table où la délicatesse & la profusion se disputent la supériorité, être entouré de convives, ne fréquenter que les favoris du sort; & qu'on ne le puisse point sans tout cela? Est-on moins honoré par la sagesse & le mérite qui sont de toutes les conditions, que par le rang & les richesses qui ne sont le partage que de quelques-unes? N'y a-t-il de biens, de plaisirs, d'amis que parmi les riches & les grands? Les états les plus inférieurs n'ont-ils pas aussi leurs avantages? la liberté, l'amitié, la confiance, la bonne humeur, la joie y sont-elles plus rares que dans les états les plus relevés?

Il ſe peut que votre diſgrace ſoit telle que vous n'ayiez plus rien à attendre de la fortune: mais n'avez-vous rien à eſpérer de vous-mêmes? Ne vous reſte-t-il pas votre raiſon, vos lumieres, vos talents, vos vertus? Eh! bien; allez les exercer au milieu des petits où le deſtin vous a fait deſcendre. Vous n'avez pas beſoin de titres & de richeſſes pour être heureux avec eux: il ſuffira que vous changiez vos préjugés & vos goûts, que vous preniez les leurs, & que vous ayiez la complaiſance de partager leurs plaiſirs, auſſi bien que leurs peines. Etes-vous révolté de l'humiliation de ce parti? rougiſſez-vous d'être obligé de le prendre? Oh! dès-lors, ce n'eſt pas votre infortune qui vous rend malheureux, c'eſt votre orgueil: & puiſque ſans cet orgueil, vous trouveriez des douceurs dans un état dont la plupart des hommes, qui ne valent pas moins que vous & qui n'en ont jamais d'autre ſur la terre, ſe contentent, pouvez-vous le regarder cet état, comme un malheur que Dieu vous envoie pour vous inviter à vous tuer?

Celui qui au ſein de la miſere ſe voit encore paralitique ou impotent, privé de la faculté d'agir, réduit à garder le lit ou la chambre, en proie aux tourments de la goute & de la pierre, ou à d'autres dou-

leurs non moins violentes, eſt, ſans doute, le plus infortuné des mortels: ſes maux à leur comble & ſans eſpoir de guériſon, il eſt dans un état des plus déplorables. Cependant parmi ceux qui ont cet affreux ſort en partage, en eſt-il beaucoup qui ſe tuent pour le changer? Combien n'y en a-t-il pas au contraire qui le préferent à la mort & qui voudroient pouvoir la renvoyer quand elle vient, quoiqu'ils l'aient ſouvent invoquée! Les perſonnes que leur profeſſion appelle auprès des malades, ſavent combien il eſt rare d'en voir qui aiment mieux mourir que continuer leur douloureuſe exiſtence; ce qui prouve que la vie la plus ſouffrante a pour les hommes dont l'eſprit eſt ſain & raſſis, des agréments qui la leur rendent chere, & qu'il n'y a point d'état, pour eux, qui ſoit long-temps & abſolument inſupportable. S'il y en avoit qui le fuſſent, on verroit bien plus de Suicides qu'il n'y en a parmi les malades en proie aux grandes douleurs: les moyens de s'en délivrer par cette voie ne leur manquent pas; il en eſt peu néanmoins qui veuillent y avoir recours. Préſentez un poignard ou du poiſon à ceux qui paroiſſent le plus diſpoſés à s'en ſervir; ils ſe raviſeront bientôt & diront avec le Philoſophe Antiſthene: *Ce n'eſt pas de la vie que je veux être délivré; c'eſt de la douleur.*

Mais qu'eſt-ce qui peut les attacher à une vie où ils ſouffrent ſi cruellement? Quels agréments y peuvent-ils trouver? — Le plaiſir d'être, inſéparable du ſentiment de l'exiſtence, ſentiment toujours agréable parce qu'il apprend qu'on eſt quelque choſe, qu'on tient à l'Univers, qu'on en fait partie, qu'on exiſte, qu'on vit; l'horreur naturelle du néant & de la mort; l'incertitude de ce que l'on deviendra en ſortant de ce monde; la crainte de paſſer à un état pire que celui où l'on eſt; l'eſpoir d'une délivrance qui ne paroit jamais impoſſible à qui la déſire ardemment; le courage & la patience de ſouffrir que donne cet eſpoir; les effets même de cette patience & de ce courage dont le propre eſt de fortifier l'ame, de tendre ſes reſſorts, de les roidir, & d'en diminuer la ſenſibilité phyſique; le doux calme qui ſuccede à la criſe du mal; la ſatisfaction d'en avoir ſoutenu la violence, de s'en être tiré, & la confiance flatteuſe que l'épreuve répétée de ſes forces inſpire en elles. Voila ce qui retient à la vie, ceux pour qui elle n'eſt preſque qu'un ſupplice continuel. Voila un contre-poids que met en eux la Nature, pour balancer la force de leurs tourments, en tempérer la vigueur, & les leur faire ſupporter.

De plus la Religion & l'Humanité leur

amenent une foule de ſecours. L'une leur ouvre toutes les ſources de ſes conſolations dont on ne ſent jamais mieux qu'alors, le beſoin & l'efficace : l'autre leur prodigue ſes ſoins & ſes ſoulagements. Des Parents & des Amis tendres, s'empreſſent au-tour d'eux & les comblent de leurs douces careſſes. La ſeule vue de leur préſence & de leur compaſſion les ſoulage; car on aime à avoir des témoins de ſes ſouffrances, à les voir partager aux autres, à en être plaint: & rien ne touche, n'affecte plus délicieuſement, que les témoignages de l'amitié dans le malheur.

Si leur état leur cauſe bien des chagrins & des peines, il leur en épargne auſſi beaucoup. L'impuiſſance où ils ſont d'agir, la néceſſité de vivre dans la retraite & le régime; les décharge des travaux rudes & des ſoins pénibles que leur impoſeroient leurs beſoins dans l'état de ſanté, toujours plus nombreux alors, que dans l'état de maladie; & cette décharge eſt un grand ſoulagement, propre à conſoler du malheur qui la cauſe. Obligés à moins de dépenſe, le peu de bien qu'ils peuvent avoir, ſuffit pour leur entretien. N'en ont-ils pas aſſez, en ſont-ils abſolument dépourvus? la charité ne manque jamais d'y ſuppléer. Je conviens qu'il eſt triſte d'être à l'aſſiſtance des au-

tres : mais c'eſt un moindre mal que d'être réduit à périr de miſere ; & un petit mal qui délivre d'un plus grand, eſt un bien. Après tout, il n'y a pas plus de honte à recevoir des aumônes, qu'à troquer ſa marchandiſe, ſon travail, ou ſes ſervices contre l'argent d'autrui. Le pauvre en acceptant les dons de celui qui l'aſſiſte, lui rend ſon bienfait; puiſqu'il lui procure par là le plus doux de tous les plaiſirs, celui de ſoulager ſon ſemblable & de faire une des plus belles actions, une action que Dieu ne laiſſera pas ſans récompenſe. Ce ne ſont que les premiers ſecours qu'on reçoit, qui humilient : la vanité & l'orgueil en ſouffrent d'abord; mais la néceſſité ſurmonte cette fauſſe honte, préjugé ridicule de l'amour-propre, & cet amour-propre même fait trouver une vraie ſatisfaiſaction, tant à éprouver la bonté, l'excellence de la nature humaine à laquelle on participe, qu'à être pour les autres une occaſion d'exercer une vertu qui les honore & dont la pratique eſt ſi agréable.

Outre tout cela, leurs maux dont les accès de courte durée ne reviennent qu'à certains périodes, leur laiſſent des intervalles de tranquillité plus longs que ceux de la douleur, & les préparent à mieux goûter dans leurs moments de relâche, les plaiſirs qui leur reſtent. Les viſites qu'on leur fait,

la conversation, la lecture, la réflexion leur en procurent de délicieux. Ceux dont ils jouissoient avec indifférence & qu'ils trouvoient si insipides du temps de leur prospérité, sont pour eux dans leur infortune pleins de suavité & de charmes: ils les goûtent avec volupté. Un ciel serein, un beau clair de Lune, un Soleil étincelant qui vient éclairer de ses rayons lumineux leur sombre demeure, le souffle du Zéphir respiré à la fenêtre ou sur la porte d'une chaumiere, l'aspect de la campagne, d'un jardin, ou d'un édifice; la vue des Passants, le chant d'un Oiseau, le vol d'un Papillon qui se joue dans l'air & caresse les fleurs sous leurs yeux, les réjouit & les enchante. Curieux de savoir tout ce qui se passe, le plus petit événement, la moindre nouvelle qu'on leur raconte les intéresse & les amuse. Un différent qui s'éleve entre des personnes de leur connoissance, une guerre qui se déclare, une entreprise singuliere qui se fait, une révolution qui se prépare, leur tient tellement à cœur, que, malgré les maux cruels qui les dévorent, ils seroient fâchés de mourir avant d'en avoir vu l'issue.

L'homme est un être qui peut se faire des plaisirs de tout. La vanité des Stoïciens leur en faisoit trouver, dont ils paroissoient fiers, à souffrir avec constance les rigueurs

de la pauvreté & des plus grands tourments. On s'accoutume au mal comme au bien. L'habitude de la souffrance nous y rend moins sensibles : elle émousse le tranchant de la douleur : elle nous adoucit les états les plus pénibles. Il n'en est aucun auquel on ne se fasse avec le temps ; aucun où les amertumes ne soient mêlées de douceurs, où les moments agréables n'égalent & ne surpassent même peut-être les moments fâcheux : ils sont tous moins disgraciés qu'ils ne le paroissent, & l'homme discret & sage y trouve toujours de quoi se consoler de ce qu'ils ont de plus âpre.

„ Il n'est rien moins que sûr, dit un bon Philosophe Allemand, que les heureux du siecle, dans l'affluence de tous les biens extérieurs qui les environnent, jouissent de plaisirs aussi vifs & d'un contentement aussi durable que l'homme sage & vertueux, qui sent avec vivacité les moindres adoucissements qui se mêlent à ses maux ; & ne perd aucun des plus petits avantages que sa situation lui laisse ; sans parler encore des plaisirs que la sagesse, la vertu, la conscience, & la Religion procurent à l'homme dans tous les états." (1).

(1) Mr. Reimar Professeur de Philosophie à Hambourg, dans son Essai sur la Providence, traduit par

Mais si la vie humaine, quelqu'en soient les maux, n'est jamais privée de tout bien, jamais absolument insupportable ni proprement malheureuse: si elle offre toujours à chacun autant ou plus de motifs à la conserver, qu'à la terminer; à quoi peut-on connoître avec certitude que ces maux sont une décharge, par laquelle Dieu nous dispense de prendre soin de notre vie?

## §. II.

### *Les maux ne sont pas non plus distribués sur la terre, comme ils devroient l'être pour nous apporter clairement notre congé.*

La manière dont les maux les plus rigoureux sont dispensés, ne prouve pas mieux qu'ils soient destinés à nous congédier de ce domicile terrestre. Ils ne tombent pas uniquement sur les méchants & les vicieux, sur ceux qui touchent au bout de leur carriere, sur les personnes âgées, caduques, ou à charge aux autres & incapables de procurer aucune utilité au monde, comme il

---

Mr. Erman Pasteur à Berlin. Il seroit à souhaiter que l'estimable Traducteur donnât bientôt au public, comme il l'a offert, tout l'ouvrage de M. R. sur la Religion Naturelle, d'où il a tiré cet excellent morceau.

faudroit que cela fût, pour en pouvoir tirer avec quelque fondement cette conséquence.

Les gens de bien & les méchants, les sages & les insensés, les jeunes & les vieux y sont aussi sujets. Il est autant d'innocents (1) dont ils empoisonnent les jours, que de coupables qu'ils épargnent au sein de la prospérité. Les vieillards les éprouvent plus rarement que les autres, & la caducité en est toujours exempte. C'est dans les âges où l'homme a toute sa force & sa vigueur, où il pourroit être le plus utile, qu'on les voit ordinairement fondre, s'accumuler, & décharger sur lui toute leur violence; c'est alors qu'ils sont le plus poignants & le plus âpres.

Souvent incurables pour les hommes faits & la jeunesse qu'ils attaquent, quoiqu'alors la nature ait plus de ressources pour s'en délivrer, ils ne les empêchent pas de concourir à divers égards au bien de la Société: & loin de les rendre à charge aux autres, ils les font servir à leur avantage, soit

(1) Par le mot d'innocents on n'entend pas ici des hommes sans péché; mais des hommes exempts de crimes punissables, & si saints en comparaison de ceux qui commettent de tels crimes, qu'ils peuvent être regardés comme innocents rélativement à ces coupables.

en leur fournissant un moyen de gagner leur vie qui leur manqueroit, s'il n'y avoit pas de malades à garder & à soigner, soit en leur donnant occasion d'intéresser pour eux-mêmes, les témoins attendris de leurs bons offices, soit en les faisant participer aux secours que la charité prodigue souvent aux tristes objets de leurs soins, soit en d'autres manieres qu'on rapportera plus bas.

Je ne crois point qu'il y ait d'état durable sur la terre, où l'homme ne soit qu'un pesant & inutile fardeau. Tous ceux qui souffrent, ayant des temps de tranquillité & de calme, ils ne sont pas constamment dans l'impuissance de rien faire: les uns peuvent avoir l'œil sur des ouvriers ou leurs enfants, & diriger un travail, un commerce ou une famille; les autres donner des instructions & des conseils, ou s'occuper d'un ouvrage doux, facile, de main ou de tête, qu'une vie retirée & peu distraite les met en état d'exécuter à loisir avec plus d'exactitude. On a vu des Généraux portés dans une Litiere ou sur un Brancard dans les champs de Mars, commander des Armées & gagner des batailles, malgré leurs infirmités. On a vu de profonds Politiques, conduire, de leur lit ou de leur chambre, en dépit de leurs souffrances, des opérations difficiles, & gouverner même des Empires. Après tout;

quand les martyrs perpétuels de la maladie & de la douleur ne ferviroient qu'à exercer l'art du Chymiſte, du Chirurgien, & du Médecin; quand ils ne feroient que conſumer les drogues médicinales de l'Epicier & de l'Apothicaire, devenue une branche conſidérable de commerce qui fait vivre tant de milliers d'hommes, on ne pourroit pas les ranger dans la Claſſe des êtres qui ne ſont bons à rien, & dont l'exiſtence n'eſt qu'une charge.

Suppoſons néanmoins qu'ils ne ſoient d'aucune utilité phyſique dans le monde, & qu'ils n'y faſſent qu'embarraſſer les autres, qu'augmenter leurs beſoins & leurs peines, ils n'en ſeront pas mieux fondés à trancher le fil de leurs jours vuides, onéreux, & amers: à moins que leurs maux ne puſſent avoir d'autre uſage, pour eux ni pour ceux qui les entourent, que celui de les dégoûter de la vie & de leur faciliter la mort. Mais on verra dans la Section ſuivante que les grandes utilités morales qu'ils ont, méritoient bien que Dieu nous y aſſujettît, & ne permettent pas de croire qu'il décharge ceux à qui il envoie ces maux ſalutaires, de l'obligation de s'y ſoumettre juſqu'à ce que la nature elle-même les en délivre par la guériſon ou par la mort.

## §. III.

*Les utilités morales des maux physiques détruisent toute l'apparence du droit de se tuer, qu'on infere de ces maux.*

Premiérement ils fournissent une des plus fortes preuves de cet état futur dont la certitude est si nécessaire à l'homme, non seulement pour le détourner du vice, par la crainte d'en être puni & de se faire un plus mauvais sort après la mort; mais encore pour le consoler de la briéveté de la vie présente & l'animer, par l'espérance ferme du bonheur immortel qu'il desire si ardemment, à la pratique des vertus & des bonnes œuvres, que ce bonheur doit un jour couronner.

Ce sont les maux les plus rigoureux de l'humanité, tombant indifféremment, tantôt sur le juste, tantôt sur le méchant, qui mettent le sceau aux preuves d'une autre vie & leur donnent la puissance de nous armer contre nos propres passions, de leur résister & de les vaincre; parce que de tels maux presque toujours disproportionnés aux mérites de ceux qui les éprouvent, répugnant à la justice & à la bonté de l'Etre-Suprême, ne pourroient avoir lieu dans ce monde pour les gens de bien, ni avec la moindre disproportion pour des coupables

qui ne les méritent pas tous également, si les uns n'en devoient pas être dédommagés, & les autres en recevoir de plus propres à les dégoûter de leurs mauvaises œuvres, dans une état qui suivra celui-ci.

Sans ces maux toutes les autres preuves que nous avons d'une économie à venir de rétribution, où les peines & les récompenses seront mieux dispensées qu'elles ne le sont à présent, perdroient considérablement de leur force. La Providence n'auroit plus tant à justifier ses voies. Les perfections de Dieu, ne seroient plus si intéressées à préparer au-delà du tombeau des dédommagements aux hommes. Une Révélation divine seroit le seul garant assuré de la félicité éternelle qui fait l'objet de leurs vœux; & la plupart privés de cette révélation, manqueroient de motifs assez puissants pour leur faire sacrifier les interêts du monde à ceux de la vertu, toutes les fois que les circonstances les mettroient en opposition. Ni la distribution inégale des biens entre des hommes d'un mérite égal, ni le sort du juste si souvent plus désavantageux que celui du méchant, ni ce qui manque au plus grand bonheur de la terre, toujours incapable de contenter nos cœurs, ni la courte durée de notre plus longue existence ici bas, ne nous fourniroient des raisons suffisantes pour nous as-

assurer d'une autre économie, mieux assortie aux vœux de notre nature & à la moralité de notre conduite. Notre espérance alors trop foible, ne pourroit pas nous consoler d'une vie, qui nous seroit d'autant plus chere, que nous y aurions moins à souffrir, & ne balanceroit point en nous la force des passions qui, dégagées de ce contre-poids & de ce frein, prendroient sur notre ame un empire insurmontable. L'interêt présent qui les excite toujours avec violence, deviendroit seul notre règle & notre loi : nous n'écouterions que lui : & cet interêt trop souvent lié dans ce monde avec le mal moral, l'injustice, les grands crimes, y produiroit infailliblement les plus affreux désordres.

Il n'est pas douteux que la sainteté de Dieu qui lui fait détester toute iniquité, tout vice, tout désordre, ne l'ait porté à employer, pour en détourner les hommes si faciles à s'y livrer, les moyens comformes à leur nature, qui étoient propres à produire cet effet. Et puisque les maux extrêmes de la vie ont la propriété de rendre ces moyens plus efficaces, il est aussi indubitable que Dieu a eu en vue cette utilité importante, en se déterminant à les permettre.

Mais ces maux perdroient toute leur for-

ce pour nous convaincre de la certitude d'une autre vie, s'ils étoient destinés à nous congédier de celle-ci, & s'ils nous donnoient le droit d'en rompre les liens dès qu'ils nous pèsent trop. L'usage de ce droit feroit disparoître le spectacle frappant des grandes souffrances qui, ne pouvant se concilier avec les perfections divines que dans la supposition d'un état futur de compensation & de félicité, nous prouvent d'autant plus sensiblement la réalité de cet état, qu'elles sont plus longues & plus rigoureuses. Dieu donc qui a voulu les faire servir à cette utile fin, ne peut être censé vouloir que les hommes en empêchent l'effet, en les fuyant ou les faisant cesser par une mort anticipée, sitôt qu'ils craignent d'en être long-temps la proie.

En second lieu, les maux de l'humanité ne se bornent point à nous procurer la certitude d'une meilleure vie qui sera le prix de la vertu, à nous consoler de perte que nous devons bientôt faire de celle dont nous jouissons, à balancer en nous le pouvoir des passions par des intérêts plus précieux que ceux de la terre & par des motifs au bien, prépondérants sur toutes les tentations au mal; ils sont encore une source féconde d'autres grandes utilités.

Ils donnent lieu à l'exercice de toutes les vertus. Les plus difficiles & les plus étonnantes n'existeroient point sans eux. C'est dans les adversités & les disgraces que l'homme se forme à la prudence, à la sagesse, à la circonspection, à la prévoyance, à la moderation, à l'amour de l'ordre & du travail. Les besoins dont elles l'environnent sont des aiguillons qui le piquent, le réveillent, le portent à réfléchir sur leur causes & sur leurs remèdes, à se tourner de tous les côtés pour s'en délivrer, le rendent industrieux, actif, laborieux, & le préservent des vices de l'oisiveté, de la fainéantise, de la mollesse.

C'est dans les situations les plus pénibles & les plus désespérées, que l'on peut montrer sa profonde résignation aux décrets du Ciel, sa patience, son courage, sa grandeur d'ame, son empire sur soi-même. Le Sage accablé de revers, les soutenant avec fermeté, avec constance, & y déployant toutes les forces de sa raison & de sa vertu, est bien plus grand à nos yeux, que lorsqu'au sein de ses prospérités, il fait briller sa sagesse & défie fiérement la fortune de le corrompre. L'innocence tranquille au milieu des supplices les plus cruels, pardonnant à ses tyrans, & poussant vers le juge suprême des vœux de grace & de bénédicti-

on en leur faveur, ne présente-t-elle pas le ſpectacle le plus beau, le plus touchant de l'Univers?

Si l'homme perclus, ſouffrant, & pauvre ſe trouve dans l'impuiſſance de travailler au bien public, d'exercer les arts & l'aumône; s'il conſume dans l'inaction les bienfaits du riche qui pourroient être employés à favoriſer l'activité & l'induſtrie de quelqu'autre ſujet; s'il occupe autour de lui des bras que la compaſſion & l'humanité dérobent à des travaux plus profitables pour la ſociété, il n'en eſt pas pour cela moins utile au monde. Son exemple inſtruit, conſole les autres: ils s'eſtiment plus heureux depuis qu'ils ont vu l'excès de ſes maux. Sa conſtance à les ſouffrir, leur apprend à mieux ſupporter leurs peines, les leur adoucit & ranime leur courage; ils n'oſent plus s'en plaindre: le mécontentement qui jette dans une langueur amere, empoiſonne la vie, & engendre le déſeſpoir, ſort de leur cœur qu'il flétriſſoit & les livre aux agréables & vivifiantes influences de la douce conſolation qui vient les remplir. Plus contents de leur ſort à la vue du ſien, leur ame fermée au murmure & à la plainte, s'ouvre au plaiſir & à la joie dont les rayons auparavant interceptés pour elle, recommencent à la pénétrer & à y luire. Ils puiſent maintenant dans leurs diſgra-

ces mêmes, des ſatisfactions & des forces, qui agrandiſſent leur capacité pour le bonheur, les animent aux plus grands efforts pour l'atteindre, & les préparent à le trouver dans tous les états.

La vue des malheureux dont les maux ſont à leur comble, touche, émeut, attendrit, excite la pitié, la générosité, & porte à la bienfaiſance. Ces ſentiments qui font tant d'honneur à l'humanité, qui embelliſſent par eux-mêmes & par leurs bons effets le tableau de la nature, ne ſe manifeſteroient point dans un monde dont les diſgraces n'auroient rien de frappant & de terrible. L'ame humaine a beſoin de violentes ſecouſſes qui l'ébranlent, la pénètrent, l'agitent fortement, la déchirent, la briſent. C'eſt delà qu'elle tire toute ſon énergie & tout ſon reſſort : ſans cela elle deviendroit inſenſible, ſtupide, dure, inactive. Le bien nous affecte toujours moins que le mal ; nous nous accoutumons plus facilement au premier qu'au ſecond : il nous faut donc de temps en temps le ſpectacle des longues & pénibles ſouffrances pour nous émouvoir, nous attendrir, nous rendre habituellement compâtiſſants, bons, ſecourables. Les maux des autres, dont nous ſommes témoins & que nos liaiſons avec eux nous font partager, réveillent, nourriſſent, fortifient en

nous ces sentiments, aussi nécessaires au bonheur de la société, qu'à la perfection de notre nature; & nous fournissent des occasions pressantes de faire de bonnes œuvres, lesquelles ne restent jamais sans récompense, ni de la part de Dieu qui a mis d'avance dans nos cœurs le desir de les faire, ni de la part de nos semblables dont elles nous acquièrent l'estime, la bienveillance, & le zèle. Or, quand les maux ne produiroient que ce bien là, leur utilité ne seroit-elle pas assez grande, pour devoir engager le sage à les soutenir courageusement & sans murmure, plutôt qu'à se donner la mort?

Mais ils ont encore plusieurs autres utilités. Ceux mêmes qui les souffrent en peuvent profiter beaucoup, & en retirent à la longue des qualités qui leur seront infiniment avantageuses dans la vie avenir, des fruits précieux dont ils ne cesseront de s'applaudir pendant l'éternité. Ils détruisent en eux l'habitude de leurs vices & les en corrigent peu-à-peu, soit en leur ôtant les moyens de s'y livrer, soit en les faisant réfléchir à leurs suites funestes. Ils les détachent de la terre à laquelle nous tenons généralement trop; leur adoucissent la nécessité de mourir si cruelle à l'homme fortuné; les dégoûtent des objets des sens dont ils leur montrent la vanité & le néant;

tournent leurs goûts & leurs désirs vers les biens & les plaisirs incorruptibles de l'ame, vers les avantages impérissables de l'éternité ; les animent à la pratique de la vertu dont le vrai bonheur est le gage, & à laquelle seule ils leur font voir qu'il est attaché ; réveillent dans leurs cœurs la foi, la piété, la religion, si fécondes en consolation & en douceurs que le monde y avoit étouffées ou endormies ; & les rendent plus sensibles qu'ils ne l'étoient au malheur d'autrui, plus ardents à secourir leurs pareils s'ils le pouvoient jamais, plus modestes, plus humbles, plus doux, plus endurants, plus courageux, plus forts, plus propres, en un mot, pour le ciel où l'homme sera, sans doute, appellé à de grandes choses qui demanderont en lui l'élevation & les sentiments sublimes d'une ame forte & supérieure : car il est vrai-semblable qu'on y sera, non comme on se l'imagine communément dans un état de contemplation & d'extase, mais dans un état d'activité & d'exercice. Le parfait bonheur est inséparable de la pratique du bien, & la pratique du bien ne peut avoir lieu dans une vie toute contemplative ; il ne se trouve que dans l'action, dans les efforts généreux, dans les faits louables & magnanimes. C'est par là que l'humanité du sauveur des hommes, s'est élevée

au faîte de la félicité & de la gloire; & ce n'eſt auſſi que par là que nous pouvons y être élevés nous-mêmes.

Les maux preſcrits nous y préparent, quand nous en ſavons profiter. Ils ſont comme une pierre de touche, comme un creuſet où nos vertus s'épurent, s'exercent, ſe déploient, s'étendent, ſe fortifient, deviennent conſiſtantes; & où notre ame s'éclaire, s'exhalte, s'ennoblit. Les gens de bien qui y paſſent, en ſortent toujours plus purs & plus parfaits: ils y montrent une dignité qui nous édifie, nous flatte, & nous remplit de reſpect pour la nature humaine, dont elle nous fait connoître l'excellence & la grandeur. Tous ceux qui les éprouvent longuement, en deviennent meilleurs; ils y gagnent des qualités & des vertus ſublimes, qui leur attirent l'admiration & l'amitié des autres, l'approbation & la faveur de Dieu. Et lorsque la mort viendra d'elle même les arracher à leurs maux, ils ſeront d'autant mieux qualifiés pour la nouvelle économie où elle les fera paſſer; ils en pourront remplir d'autant plus aiſément les fins ſublimes; ils en ſavoureront d'autant plus délicieuſement les biens & les plaiſirs; ils s'y trouveront d'autant plus heureux, qu'ils auront été plus travaillés & plus perfectionnés, par les épreuves de l'économie préſente.

## §. IV.

*Il n'y a point de congé dans des maux propres à augmenter le bonheur d'une autre vie, pour des Etres dont la durée ne ſe borne point à celle qu'ils ont ſur la terre, ni la deſtinée ſur cette terre à y completter la ſomme des individus de leur eſpece, que Dieu veut faire exiſter par la génération.*

Nous perdrions toutes ces utilités, tous ces avantages, ſi les maux qui les produiſent, quand on les ſupporte avec un eſprit de patience & de religion, étoient le ſignal de notre délogement. Mais comme tous les biens qui en peuvent réſulter, ſe rapportent moins à cette vie qu'à une autre où nos facultés ſpirituelles devront ſe déployer éternellement avec toujours plus d'énergie & d'étendue, il n'eſt pas poſſible, ſi Dieu nous deſtine une vie immortelle, & s'il nous a donné celle-ci pour nous préparer à celle-là, qu'il veuille qu'on ſe prive, par une mort prématurée, des heureux fruits qu'on peut retirer pour l'éternité, des maux auxquels on eſt expoſé dans l'état d'épreuve, où il nous a mis ici bas; & qu'on prenne de ces maux, occaſion de ſortir d'un monde, où ils nous fourniſſent de ſi bons moyens de préparation pour l'autre. Afin donc qu'on fût

fondé à les regarder comme un dégagement de l'obligation de vivre, il faudroit être bien certain que Dieu ne nous eût créés que pour cette vie, ou qu'en nous en destinant une infinie dans un nouvel ordre de choses, il ne nous eût mis sur la terre que pour y completter le nombre de générations humaines qu'il a résolu de faire exister. Mais bien loin d'avoir une telle certitude, nous avons de fortes raisons du contraire.

Tout en Dieu & en nous réclame, en effet, contre une destination si peu digne de notre nature & de son auguste Auteur. La raison & la révélation ne peuvent laisser douter d'un état futur pour les humains, que ceux qui n'ont aucune idée de Dieu, ou qui ne veulent consulter que leurs sens grossiers. L'existence de l'homme sur la terre est trop courte, trop peu heureuse dans quelque situation qu'il y soit, trop disproportionnée avec l'extensibilité des facultés dont il est doué & les capacités immenses, qu'il pourroit acquérir pour l'accroissement infini de sa perfection & de son bonheur, pendant le cours d'une vie éternelle, dont les états divers & progressifs lui fourniroient sans cesse de nouveaux moyens de se développer: les biens & les maux lui sont distribués dans ce monde avec trop peu d'ordre, de justice, de rapport à ses

mérites: il profpere trop fouvent malgré fes crimes; il eft trop fouvent opprimé malgré fon innocence; il refte trop fouvent impuni malgré fon parjure & fes forfaits, lorsqu'il devient le tyran des peuples dont il a juré d'être le pere, pour ne devoir pas paffer en mourant dans une économie mieux réglée, mieux affortie à fa nature & à fes actions, où il reçoive exactement le degré de peine ou de récompenfe dont il fe fera rendu digne: & le défir qu'il a de l'immortalité eft trop naturel, trop vif, trop preffant, pour ne lui être pas deftinée par fon Créateur tout-fage, tout-puiffant, & tout-bon.

Quel plaifir, un Dieu qui peut aifément, conferver à jamais les créatures fenfibles, raifonnables qu'il a faites, les perfectionner, & améliorer toujours plus leurs états, trouveroit-il à les voir paffer fucceffivement du néant à l'être, & de l'être au néant; former une chaîne immenfe de générations toutes peu durables; ne faire que végéter fur un globe inclément où tout confpire à leur donner la mort, prefque auffitôt qu'elles y paroiffent; & périr fans retour au bout d'un petit nombre d'années, avant d'avoir atteint la perfection & le bonheur dont elles font capables, pour être remplacées par d'autres qui fubiroient le

même fort ? Seroit-ce là un ſpectacle aſſorti à la majeſté de l'Etre Suprême, digne de ſa grandeur ? Et ſi cet Etre ſouverainement parfait exiſte, peut-on borner à la courte durée de cette miſérable vie, l'exiſtence de l'homme qu'il a fait à ſon auguſte image ? Le mortel qui reconnoît un Dieu créateur & qui révoque en doute la deſtination des humains à une immortalité bienheureuſe, eſt certainement une créature ſtérile, ſans entrailles & ſans ſentiment. Ah ! s'il étoit pere, ſi la voix de la nature avoit retenti dans ſon cœur ! il ne douteroit point des hautes deſtinées des Enfans d'un Dieu éternel, infiniment heureux par lui-même, & dont la ſageſſe & l'amour égalent la puiſſance.

Il faut donc admettre une vie éternelle après celle-ci, ou nier qu'il y ait un Dieu. Tout ce qui prouve l'exiſtence de ce grand être, les lumieres de la raiſon & les mouvements de la conſcience, les merveilles de la nature, l'ordre & la conſervation de l'univers, la contingence, les fins, & les rapports de toutes ſes parties, en un mot, tout ce qui y porte ſenſiblement l'empreinte d'une intelligence infinie & d'une volonté bonne, ſage, toute-puiſſante, concourt donc avec la Révélation à prouver la certitude d'un état futur de rétribution & d'immortalité pour l'homme.

„ Mais peut-être que Dieu, en nous destinant une autre vie qui ne finira point, ne nous a préparé le séjour de la terre, que pour y recevoir l'existence & y completter le nombre de générations humaines qu'il a résolu de faire exister? Le temps que la nature nous y laisse, semble être mesuré sur les exigences de cette fin & y répond mieux qu'à toute autre. Trop court pour développer nos facultés, il est assez long pour nous reproduire & mettre nos enfants en état de se passer de nous. Si beaucoup de peres & de meres meurent avant d'avoir élevé leur famille, ce n'est la faute ni de Dieu ni de la Nature; mais souvent celle de leur intempérance qui abrège leurs jours, ou de leur imprudence à se marier plus tard qu'ils n'auroient dû, ou c'est enfin un inconvénient inséparable d'un monde, dont toutes les parties destructibles agissent sans cesse les unes sur les autres. La multitude de personnes qui malgré, la longueur de leur vie, ne se marient ni n'engendrent, ne fournit point de preuve contre la destination qu'on suppose ici être la seule, qu'ait l'homme sur la terre; parce que leur inutilité à cet égard est le fruit de la société, qui par ses institutions gêne extrêmement les penchants naturels d'une grande partie de ses mem-

„ bres, ou qui, en multipliant les besoins par
„ ses usages & ses vices, leur rend le maria-
„ ge difficile, onéreux, & l'entretien d'une
„ famille impossible. Mais ces personnes
„ quoiqu'elles ne produisent pas leur sembla-
„ ble, ne sont pas moins utiles à l'accrois-
„ sement de leur espece. Elles concourent
„ à ce but, en secondant par leurs travaux
„ & leurs services ceux qui le remplissent di-
„ rectement, & en servant la société dont
„ les dangers & les besoins nombreux, exi-
„ gent qu'un certain nombre de gens, libres
„ de tout soin domestique, de tout embar-
„ ras de ménage & d'enfants, soulagent ses
„ autres membres qui s'en trouvent chargés
„ au point de n'y pouvoir pas suffire eux-
„ mêmes; veillent à sa défense, à sa sûre-
„ té, & se dévouent au bien public. Les
„ enfans même qu'une mort naturelle enle-
„ ve en naissant ou dans leur enfance, prou-
„ vent que Dieu n'a destiné la terre qu'à
„ leur servir de berceau, & qu'il n'y con-
„ serve plus long-temps d'autres individus,
„ que pour s'y propager ou y favoriser les
„ progrès de l'espece humaine. On peut
„ regarder ceux qui ne vivent pas assez pour
„ remplir cette fin, comme un superflu de
„ moyens dont l'existence étoit inévitable
„ dans le cours des choses, ou nécessaire
„ pour occuper leur place dans la chaîne des

„ Etres, & non pour concourir à en faire „ exifter d'autres. Une vie qui feroit également deftinée à la propagation du genre „ humain & à l'acquifition des connoiffances, des qualités, des vertus, des forces, „ des développements de l'ame qu'exige l'économie avenir; devroit avoir plus de „ durée pour chaque individu, nous affujettir à moins de befoins corporels, & „ être plus proportionnée pour tous à ce „ dernier but qui nous intérefferoit infiniment plus qu'aucun autre. Puis donc „ que la vie préfente y a fi peu de rapports; puisque tant de nos femblables „ ne font prefque que naître & que mourir; puisque les néceffités du corps font „ fi nombreufes que la plupart des hommes, forcés d'y pourvoir par eux-mêmes, n'ont ni le loifir ni les moyens de „ cultiver leurs facultés fpirituelles & de „ perfectionner leur ame, il eft à croire „ que toute notre deftination ici bas fe „ réduit à y feconder la multiplication de „ notre efpece; & que quand on ne le „ peut plus en aucune maniere, on eft libre de fe retirer d'un monde où l'on „ eft devenu inutile & malheureux."

Je réponds que cette conféquence n'eft rien moins que néceffaire. Le raifonnement dont on la tire ne prouve pas que la

génération fucceffive des hommes & leur bonheur temporel, foit l'unique fin pour laquelle le féjour de la terre leur eft affigné: il prouve feulement que c'en eft une des principales. Si Dieu n'avoit voulu que les y faire paffer à l'exiftence, il les y auroit tous produits à la fois, par le même acte de fa puiffance qui donna l'être, au commencement, aux différentes efpèces originales des animaux, & les en auroit retirés auffitôt, comme d'un féjour qui n'eût été bon à autre chofe pour eux, qu'à leur caufer des peines & des fouffrances. On ne peut objecter, que la terre n'étoit pas affez grande pour les contenir tous en même temps; car Dieu auroit pu l'adapter à ce but, lui donner plus de furface, en fupprimer les mers, les lacs, les rivieres, les forêts, toutes les parties inhabitables qui alors y euffent été inutiles, & la difpofer de façon qu'elle eût été fuffifante pour cela. La création de tous les individus enfemble, ne lui étoit pas plus difficile, que celle de quelques-uns féparément; & fi leur propre bonheur auffi bien que la perfection de l'univers, n'avoit pas demandé qu'ils exiftaffent les uns après les autres, dans une progreffion infinie d'états préparatoires, toujours meilleurs, eft-il à fuppofer que Dieu ne les auroit pas créés tous à la fois, pour les élever d'abord à

toute la félicité dont leur nature eſt ſuſceptible? Le parti qu'il a pris de nous faire exiſter ſucceſſivement par des cauſes ſecondes, & de nous placer pour un temps plus ou moins long dans un monde où nous avons tant à ſouffrir, ne permet donc pas de douter, quand on réfléchit à la ſageſſe & à la bonté de notre Créateur, que ce parti ne nous ſoit le plus avantageux: & prouve que la terre ne nous eſt pas deſtinée ſeulement pour y recevoir & y donner l'être, mais encore pour y prendre les développements, les forces, les qualités morales, néceſſaires à notre perfection & à notre félicité, que nous ne pouvions acquérir, ſans paſſer par des maux & des épreuves.

Ce n'eſt pas pour s'épargner un plus grand miracle que Dieu a préféré de nous amener à l'exiſtence & au bonheur par les moyens naturels & ſucceſſifs qu'il emploie; il n'y a point pour Dieu de grand ni de petit miracle; l'un ne lui coute pas plus que l'autre; rien n'eſt même miraculeux pour lui: mais c'eſt uniquement parce que l'eſſence immuable des choſes, l'ordre univerſel & le bien ſuprême de ſes créatures, rendoient ces moyens plus propres à ſon but & par conſéquent préférables.

Les hommes ne ſont pas faits pour vivre iſolés. Leur nature perfectible & morale

qui ne peut déployer ſes forces, ſe développer, atteindre ſa perfection & ſon bonheur que dans le commerce de la ſociété, montre aſſez qu'ils ſont faits pour ſe communiquer, pour vivre enſemble. Les facultés ſociales dont ils ſont doués; leurs rélations naturelles ſont les premiers fondements de leur ſociabilité & les premiers liens qui les uniſſent. Ces liens devoient commencer à ſe former dans les familles, ou dans le cercle étroit d'un petit nombre d'individus, pour s'étendre dans la ſuite par goût & par habitude à tous les autres, & embraſſer la ſphère univerſelle des Etres intelligents. Mais comment ces liens ſe formeroient-ils, ſi les hommes ne naiſſoient & ne dépendoient pas les uns des autres; s'ils ne ſéjournoient pas quelque temps ſur la terre; s'ils n'y étoient pas aſſujettis à des beſoins mutuels & à des maux communs, néceſſaires pour exciter en eux une compaſſion réciproque & les porter efficacement à s'entre-ſecourir? Sans le beſoin continuel qu'ils ont mutuellement de leurs ſecours, la ſociété auroit-elle aſſez de charmes pour engager à ſe rechercher & à s'unir, des etres imparfaits qui ſe repouſſent par mille défauts? Et l'un des bienfaits les plus ſignalés de la Nature, n'eſt-ce pas que plus nous rendons de ſervices aux autres, plus nous nous attachons

à eux, plus ils nous deviennent chers? Quel puissant moyen d'union que le plaisir qu'on trouve à recevoir & à rendre de bons offices!

L'état actuel de notre Globe demandoit que tous les Etres s'y succédassent avec une certaine proportion de nombre & de durée: il ne pouvoit les nourrir ni les porter tous en même temps. La plupart des choses usuelles qu'il contient, seroient inutiles, si tous les Etres animés s'y succédoient plus rapidement, ou y étoient exempts de besoins & de maux: ils n'auroient ni assez de loisir ni assez de motifs pour s'appliquer à les rechercher, à les étudier, à en faire usage; & ils perdroient, en ne faisant pas cette recherche & cette étude, tous les avantages que leur intelligence en retire. Enfin quantité de ces choses se rapportant plus à l'exercice des talents & au développement intellectuel de ces Etres, qu'à leur multiplication: & le bonheur de la société qu'ils commencent à former sur la terre, pour l'agrandir & la continuer éternellement dans leurs états futurs, dépendant de leurs lumieres & de leurs vertus, il est naturel d'en inférer que leur séjour ici bas, a pour objet de s'y pourvoir des connoissances & des qualités élémentaires, qu'un certain nombre d'entr'eux devra posséder dans la vie avenir, &

dont l'acquiſition ne leur eſt probablement poſſible que ſur ce globe, parce qu'indépendamment des objets & des occaſions qu'il fournit, elle exige les ſens, les beſoins, & les liens groſſiers de corps animés, ſi propres à la terre de laquelle ils ſont pris, qu'ils ne peuvent exercer leurs organes ni ſubſiſter hors d'elle.

Si tous les individus de l'humanité n'y ſéjournent pas aſſez pour acquérir ces éléments de lumiere, de ſageſſe, & de vertu ; c'eſt que la variété qui doit ſe trouver dans leurs états moraux comme dans leurs états phyſiques, ne le permet peut-être point. Cette variété néceſſaire à leur bonheur, ſemble exiger entre des Etres de même eſſence, une certaine gradation de développements, de forces, & de qualités phyſiques & morales, qui réponde en chacun d'eux, au dégré de l'état ultérieur dans lequel il paſſera en quittant ſon état actuel ; gradation qui ne ſauroit avoir lieu, ſi leurs états ſucceſſifs avoient également pour tous ces Etres la même durée, les mêmes déterminations, les mêmes moyens.

La variété des parties, de leurs modifications, & de leurs propriétés, eſt eſſentielle à la beauté du tout qu'elles compoſent. L'univers ne ſeroit pas beau, s'il n'étoit point varié ; & l'on ne ſauroit s'y plaire

quelqu'il fut, s'il n'étoit pas beau. Sa beauté résulte de la diversité des êtres qu'il renferme & de celle de leurs qualités, unies à l'excellence de leurs fins particulières & générales, & à la justesse parfaite de leurs divers rapports avec ces doubles fins. Ceux de ces êtres qui sont capables d'une félicité infinie, tels que les hommes, étant bornés de leur nature, n'y peuvent parvenir que par degrés, qu'à mesure qu'ils se perfectionnent, que leurs facultés s'étendent par l'exercice, & deviennent propres à leur faire découvrir plus de beautés dans l'univers, plus de liaison, de convenance, & d'ordre, entre ses parties, plus de moyens & de raisons d'en seconder les fins sublimes. Il ne leur suffit pas d'exister, pour être heureux: il faut qu'ils existent dans des états adaptés à leur nature, à leurs capacités, à leurs besoins; qu'ils connoissent bien leurs vrais avantages, & en sachent profiter; qu'ils aient toutes les qualités qui conviennent à leurs rélations & tous les mérites qu'ils doivent avoir; qu'ils puissent s'approuver eux-mêmes & se flatter de l'approbation des autres; qu'ils sentent en un mot entr'eux & l'univers, entre leur esprit & leur corps, entre leur raison & leur volonté, entre leurs devoirs & leur conduite, entre leurs facultés & leur

état, cette analogie, ce concert qui eſt la ſource des plus doux plaiſirs.

C'eſt donc de notre perfection phyſique & morale, que dépend notre plus grand bonheur. Celle-là eſt la condition, le moyen, & la meſure de celui-ci. Il faut donc accroître l'une ſans ceſſe, pour augmenter l'autre ſans fin. Mais cette perfection ne peut être accrue, que par une progreſſion continuelle d'états, qui nous en fourniſſent toujours de nouveaux moyens, & nous y animent par de nouveaux motifs.

La terre où nous prenons naiſſance, doit être regardée comme le premier de ces états; puiſque c'eſt celui où nous commençons à nous connoître, & que nous n'y apportons aucun ſouvenir d'avoir exiſté auparavant. Quoique nous n'y puiſſions pas pouſſer fort loin le développement de nos facultés, nous pouvons l'y porter à un point qui doit nous rendre capables de profiter des moyens plus étendus de nous perfectionner, que nous fournira dans l'autre vie, l'état dont celui-ci ſera immédiatement ſuivi. Les beſoins auxquels nous y ſommes aſſujettis, ne devroient pas y être difficiles à remédier, ni même s'y trouver pour la plupart, ſi nous n'y étions placés que pour en gouter le bonheur & la peupler: aulieu qu'ils y ſont néceſſaires avec toute leur difficulté pour

nous lier les uns aux autres, pour nous exciter à l'étude & au travail; si le séjour que nous y faisons a pour objet de nous former à la sociabilité, & d'exercer nos facultés actives & passives, rélativement aux usages que nous en devrons faire dans une autre vie. Ces facultés resteroient engourdies, sans ces besoins qui nous aiguillonnent à les employer avec persévérance de toutes les manières: plusieurs vertus qu'ils nous donnent occasion de pratiquer, plusieurs connoissances qu'ils nous servent à acquérir & qui sont des préparatifs à celles, dont dépendra notre bonheur dans tous nos états futurs, nous manqueroient entiérement: nous déployerions encore moins que la brute, notre perfectibilité: & nous vivrions dans une langueur oiseuse qui énerveroit & corromproit notre ame.

Plus nous demeurons sur la terre, plus il est en notre pouvoir d'approcher du plus haut degré de connoissance, de vertu, de perfection auquel l'ordre & l'état des choses présentes y limite la Sphère de notre nature. Mais comme un terme égal pour chaque homme, feroit aussi préjudiciable à tous, qu'une égalité de besoins, de talents, de forces, de dispositions, de circonstances extérieures & intérieu-

rieures; il falloit qu'il y eût dans le séjour qu'ils y font, ou dans la durée de leur vie, une différence proportionnée à celle qui doit être dans leurs modifications & leurs capacités, pour donner lieu à l'utile & agréable diverſité qu'exige eſſentiellement leur plus grand bonheur commun, dans toute la ſuite de leur exiſtence éternelle.

Le temps que la nature fixe à la vie des hommes ici bas, eſt ſans doute rélatif à leur deſtination particuliere dans la vie à venir, & déterminé par les exigences de l'état immédiat qui ſuccédera à leur état préſent. Ce temps, quoique plus court pour les uns que pour les autres, eſt ſuffiſant pour tous & même le plus convenable. S'il étát égal pour chacun, il mettroit trop d'uniformité dans leurs capacités & dans leurs caractères. Leurs états extérieurs devant être analogues à leurs états intérieurs, perdroient auſſi cette admirable variété dont les nuances infinies & les rapports parfaits, ſont propres à relever la beauté de l'univers & à multiplier les plaiſirs des Etres intelligents qui le rempliſſent. Si ce temps étoit plus long pour chacun, il ne ſeroit pas proportionné à la foibleſſe naturelle de nos organes ni à la ſphère de nos facultés. Sa longueur uſeroit trop les reſ-

forts de notre activité & nous le rendroit à charge. Elle couvriroit la terre de vieillards qui accableroient les enfans du poids de leurs besoins, épuiseroient les sources de leur subsistance, & diminueroient extrêmement les progrès de l'espèce humaine.

Quelque excellente que soit notre nature, elle a besoin de passer dans différents ordres de choses pour déployer son énergie & ses propriétés dans toute leur étendue. Il y a un point de développement, de lumière, de vertu, de perfection physique & morale, au-delà duquel nous ne saurions aller dans ce monde. Quand nous y vivrions dix fois plus long-temps, nous n'irions guère plus loin à tous ces égards; & nous y vivons communément assez pour l'atteindre ce point, moyennant une certaine application. Une vie beaucoup plus longue seroit cruelle pour nous, si nous voyions que malgré nos désirs & nos efforts, nous n'avancions pas davantage. Cette longueur nous affligeroit d'autant plus, qu'elle nous feroit découvrir plus d'objets de connoissance, que nous ne pourrions pas connoître; plus de biens que nous ne pourrions pas nous procurer; plus de degrés de sagacité, de vertu, de bonheur, auxquels nous ne pourrions pas nous elever: & qu'en reculant le terme de notre passage dans un ordre de choses

plus favorable à nos désirs, elle retarderoit en même temps, à proportion de sa durée, la satisfaction après laquelle nous soupirerions.

La plus grande prolongation de notre vie ici bas, ne nous serviroit tout au plus, qu'à accroître nos découvertes physiques & notre habileté pour les arts, dont les progrès, peu utiles aux mœurs & à la vraie perfection de notre nature, seroient bientôt trop grands & préjudiciables aux générations futures, à qui ils laisseroient toujours moins de choses à inventer ou à découvrir. Et quand même nos recherches de la vérité, auroient par son moyen de plus grands succès qu'elles n'en ont, cette prolongation de vie nous seroit aussi désavantageuse. Toute vérité n'est pas bonne pour tout le monde. C'est ce que je voudrois que ces philosophes qui paroissent si zèlés pour elle & si ennemis des préjugés, sans pouvoir nous démontrer qu'ils n'en substituent pas de nouveaux aux anciens, voulussent bien comprendre. Une mesure supérieure de lumière qui se répandroit de proche en proche parmi les différentes classes des humains, & qui leur deviendroit commune avec le temps, nuiroit beaucoup à la société; dont la plupart des membres, ne s'accommoderoient pas de leur basse condition, de leurs professions ignobles & péni-

bles; ſi avec moins d'ignorance & plus de capacité, ils connoiſſoient leur grandeur, leurs forces, & leurs droits. Il eſt certain que dans l'ordre préſent des choſes, il ne faut au commun des hommes ni plus de connoiſſances, ni plus de pénétration qu'ils n'en ont: ils ne pourroient être généralement plus éclairés & plus pénétrants, ſans qu'ils n'en devînſſent plus inquiets & moins heureux.

La vie humaine eſt donc proportionnée au bien général de l'humanité. Elle ne devroit donc pas avoir plus de durée, quand même elle ne feroit deſtinée, qu'à nous former pour la place que nous devons occuper dans la vie qui la ſuivra.

Ceux des hommes qui n'arrivent pas à ſon dernier terme, qui n'y atteignent pas toute leur maturité, ou qui parviennent à la vieilleſſe, ſans s'être perfectionnés autant qu'ils l'auroient pu & que l'ont fait d'autres de leurs ſemblables morts au même âge, ne doivent pas, ſans doute, paſſer d'abord aux états ſupérieurs de l'économie future, pour lesquels ils n'ont pas toutes les qualités requiſes: cela feroit également contraire à l'ordre & à la juſtice, qui veulent que les avantages des Etres moraux ſoient proportionnés, & à leur capacité d'en jouir, & à leurs mérites perſonnels. C'eſt une loi, une néceſſité dont ils ne peuvent pas plus ſe plain-

dre, que de n'être pas nés au commencement du monde, un million de ſiecles plus tôt, ou de n'avoir pas reçu la nature des Anges. Le bien univerſel auquel ils participent, &, par la même, le leur propre, exigeoit toutes les différences naturelles qui ſe trouvent & ſe trouveront à jamais entr'eux & les autres Etres.

Quant aux petits enfants qui meurent en naiſſant ou dans leur enfance, s'ils n'acquierent dans cette vie aucune intelligence, aucune vertu, ils y apprennent du moins à ſentir: & cette qualité peut être ſuffiſante pour l'état dans lequel ils paſſent en mourant. Ils n'y goutent pas d'abord, j'en conviens, tout le bonheur des hommes qui meurent plus cultivés & plus parfaits; mais comme ils n'ont point péché, leur bonheur n'eſt auſſi mêlé d'aucun regret. Ce qu'ils perdent, en quittant la terre, comparativement à ceux qu'ils y laiſſent, ils le regagnent avec une ample compenſation, en les devançant dans une économie meilleure. Et l'avantage qu'ont ſur eux les ſaints Vieillards dont la mort arrive en même temps que la leur, ils l'auront à leur tour ſur tous ceux de leur âge qui ne les ſuivent que bien des années après. Leur caractere ne s'étant pas formé dans ce monde comme celui des autres humains, n'en aura pas les imperfections, en

sera tout différent ; ce qui mettra une nouvelle diversité infiniment agréable entre les individus de notre espece. Leur ame n'ayant pas éprouvé les atteintes empoisonnées de la corruption du siecle, aura une innocence, une pureté qui donnera un nouvel éclat à la dignité de la nature humaine. Ne connoissant point les attraits du vice dont ils n'auront jamais reçu les impressions dépravantes ; se portant au bien par un penchant plus fort que celui qui nous y porte, & en contractant une habitude plus insurmontable, que celle que nous en contractons ici bas, ils pourront servir à fortifier notre goût pour l'ordre, à nous affermir dans la pratique de la vertu, à nous présenter des modeles plus accomplis, que ceux que nous trouverons dans les sages les plus parfaits qui se seront formés à l'école de ce monde. Peut-être même est-ce parce que nous aurons besoin, à divers égards, de leur exemple dans l'autre monde, que Dieu, pour les mettre en état de de nous le fournir, les soustrait à la contagion de celui-ci.

Quoi qu'il en soit, leur mort si prompte ne prouve rien contre la destination de cette vie, à nous préparer pour celle qui la suivra, & à nous former sur-tout aux vertus sociales sans lesquelles nous n'y sau-

rions être heureux: ou bien elle prouve également que Dieu ne conserve pas les hommes sur la terre, pour la peupler & y complетter le nombre de générations humaines qu'il veut faire exister. Ce fait ne combat ni l'une ni l'autre de ces fins, ou il les renverse toutes deux; ce que personne, je pense, n'oseroit avancer.

On peut même dire qu'il a plus de rapport avec la premiere qu'avec la seconde. Car un état destiné à nous préparer à un autre, par l'exercice de nos forces & l'acquisition des vertus les plus difficiles, les plus hautes, doit être rempli de privations, d'adversités, d'épreuves: & c'en est une toujours instructive, souvent des plus rudes & des plus sanctifiantes, que de perdre ses enfants. Les pères & les mères apprennent par là, à se passer de ce qui est cher à leur cœur, à faire les plus pénibles sacrifices, à renoncer aux douces, mais vaines espérances qu'ils fondoient sur de frêles appuis, sur le bras fragile de la chair, pour mettre désormais toute leur confiance en Dieu, & se disposent ainsi aux nobles & généreux efforts, dont cette confiance est un principe fécond, & auxquels ils pourront être appellés dans la suite du temps & de l'éternité. Chacun y apprend avec eux que la vie hu-

maine eſt entre les mains du Créateur, qui la donne & la reprend quand il veut; que nous lui devons tous la conſervation de la notre; & que ce bienfait digne de notre plus vive reconnoiſſance, doit nous engager à la rapporter au but pour lequel il nous l'a donnée & nous la conſerve : but qui ne peut être que ſa gloire, ou l'avancement de la vérité, de la vertu, de notre perfection, de notre bonheur, & du vrai bien de nos ſemblables, que la gloire de Dieu comprend eſſentiellement.

Telles ſont en partie les fins & les utilités, que la raiſon & l'expérience veulent que nous attribuyons à la mort prématurée de nos enfants & aux nombreuſes adverſités dont nous ſommes aſſaillis ſur la terre. Ce ſont tout autant d'épreuves diſpenſées aux hommes, par la ſageſſe & la bonté de leur Créateur, qui tendent à les qualifier pour la félicité qu'il leur a préparée dans les différents ordres de choſes, où il les placera ſucceſſivement pendant le cours de leur éternelle durée.

La Révélation confirme toutes ces utilités & tous ces rapports des états de notre exiſtence préſente, avec ceux de notre exiſtence future. Elle nous dit : *Que l'homme naît pour être travaillé comme les étincelles*

*pour voler en haut.* (1) *Qu'il ne recueillera que ce qu'il aura semé.* Ensorte que, *celui qui seme pour sa propre chair, moissonnera de la chair la corruption; & celui qui seme pour l'esprit, moissonnera de l'esprit la vie éternelle.* (2) Que *ceux qui sement avec larmes moissonneront avec chant de triomphe.* (3) Que nous devons *regarder comme un grand sujet de joie, les diverses afflictions qui nous arrivent, sachant que l'épreuve de notre foi produit la patience, qui doit être parfaite dans ses œuvres, afin que nous soyons nous-mêmes parfaits & accomplis en toute maniere, & qu'il ne nous manque rien.* (4) Que *bienheureux est l'homme qui soutient constamment son épreuve, parce qu'après avoir été éprouvé, il recevra la couronne de vie.* (5) Que *Dieu juge à propos de nous affliger pour un peu de temps, par diverses épreuves; afin que l'épreuve de notre foi, qui est plus précieuse que l'or périssable qu'on éprouve pourtant par le feu, nous tourne à louange, à honneur, & à gloire, lorsque Jésus-Christ paroîtra.* (6) Que *les légères afflictions que nous souffrons à pré-*

(1) Job. ch. 5. vers. 7. (2) Galat. ch. 6. vers. 7. (3) Pseau. 126. vers. 5. (4) Jàq. ch. 1. vers. 2. (5) Jâq. ch. 1. vers. 12. (6) 1. Pierre. ch. 1. vers. 6. 7.

*sent, nous produisent le poids éternel d'une gloire infiniment excellente* (1), *& n'ont point de proportion avec cette gloire qui doit éclater en nous.* (2) Que *Dieu nous châtie, parce que cela nous est utile, pour nous rendre participants de sa sainteté; car tout châtiment, bien qu'il paroisse, lorsqu'on le reçoit, un sujet de tristesse & non de joie, fait ensuite recueillir en paix les fruits de la justice, à ceux qui sont ainsi exercés.* (3) Que *nous souffrons avec Christ, afin que nous soyons glorifiés avec lui.* (4) Et que *c'est par beaucoup d'afflictions que nous devons entrer dans le Royaume de Dieu.* (5) En un mot, elle nous fait regarder par-tout le bonheur de la vie à venir, comme le prix des vertus que les épreuves nous servent à acquérir ou à exercer; & ces vertus comme la condition indispensable, comme l'unique mesure de ce bonheur.

Quand la divinité de cette Révélation, ne seroit pas fondée sur les preuves morales les plus fortes que nous puissions avoir d'un

(1) 2. Cor. ch. IV. vers. 17.
(2) Rom. ch. VIII. vers. 17.
(3) Heb. ch. XII. vers. 10. 11.
(4) Rom. ch. VIII. vers. 18.
(5) Act. ch. XIV. vers. 22.

objet de ce genre: quand nous n'aurions que des probabilités pour & contre son origine céleste, & que ces probabilités ne feroient que se balancer les unes les autres, son accord avec les lumieres de la raison sur les fins & les utilités des maux de la vie rélativement à notre éternelle destinée, ne devroit-il pas engager le sage à se conduire comme s'il avoit la plus parfaite certitude de ces fins & de ces utilités, & l'empêcher de se prévaloir de ses maux pour se donner une mort, par laquelle il risqueroit de se nuire infiniment à lui même?

Oui, la seule vrai-semblance de ce risque & des vues salutaires que, d'après la raison & l'Ecriture Sainte, nous attribuons à Dieu dans les épreuves douloureuses où il permet que nous passions, ôte à celui qui souffre même le plus, le droit de se tuer que lui donneroient ses souffrances, si elles ne pouvoient lui procurer jamais aucun avantage compensatif & qu'elles ne pussent finir que par sa destruction volontaire, où s'il n'y avoit point de Dieu, de qui il tînt son existence & à qui il dût en rendre compte.

Tant que la Révélation n'est pas démontrée fausse, qu'elle conserve des caracteres de vérité que n'a jamais le mensonge, qu'elle est appuyée sur des prédictions & des faits inexplicables, sans la supposition d'un agent

ſurnaturel qui y ſoit intervenu, & qu'on y trouve des motifs de crédibilité ſupérieurs à ceux qui entraînent chaque jour notre aſſentiment ſur mille choſes indémontrables de leur nature, il eſt de la ſageſſe d'en reſpecter le témoignage.

Tant qu'on a plus de raiſons de croire que de douter qu'un Etre tout-puiſſant, tout-ſage, & tout-bon préſide ſur cet Univers, & dirige toutes choſes au vrai bien de ſes créatures dont le bonheur dépend de leur ſoumiſſion à ſes diſpenſations & à ſes loix: ou même que nous manquons de preuves démonſtratives de la non-exiſtence de cet Etre, il eſt de la derniere imprudence de ſe hazarder à lui déplaire, de ſortir de l'ordre qu'il peut avoir établi, d'agir comme ſi l'on étoit bien ſûr qu'il n'exiſtât ou ne gouvernât point le monde, & de recourir à la mort pour s'affranchir de maux qui peuvent nous être diſpenſés par lui à cauſe de leur utilité même.

Enfin tant que ces maux ne ſont point incompatibles avec la vie & ne donnent pas par eux-mêmes inévitablement la mort que nous devons ſubir, il eſt abſurde de les prendre pour un congé évident d'un maître, qui peut avoir d'autres vues, en nous les envoyant, & qui a viſiblement établi des moyens infaillibles, indépendants de nos caprices,

plus convenables pour nous faire déloger au moment précis, que lui ſeul a pu connoître & marquer, où cela nous étoit le plus avantageux. Alors au contraire, loin de porter à l'homme l'ordre du départ, ſes maux lui préſentent un commandement tacite de reſter à ſon poſte. La Nature & la Fortune ou le cours des choſes ne lui ordonnent évidemment de mourir, qu'en lui ôtant tout moyen de vivre. Pendant qu'elles lui en laiſſent de ſuffiſants pour le faire encore ſubſiſter; pendant que les maux dont elles l'accablent, ne le tuent pas d'eux-mêmes, par leur propre activité; elles lui diſent: Demeurez mortel infortuné. Vivez malgré vos ſouffrances. Prenez ſoin de votre vie quelque triſte qu'elle ſoit. Le temps de quitter ce monde d'exercice & d'épreuve n'eſt pas encore venu pour vous: attendez-le tranquillement dans la réſignation & la patience. Profitez de vos malheurs: tirez-en des leçons de vertu & de ſageſſe: c'eſt pour votre inſtruction & votre bien qu'ils vous ſont arrivés: n'y ajoutez pas le regret éternel de n'avoir pas ſu vous les rendre utiles. Et juſqu'à ce que l'Arbitre des deſtinées, qui vous a mis, par nous, dans l'état où vous êtes ici bas, nous emploie à vous en retirer, gardez-vous d'en ſortir.

On se trompe donc en prenant pour arrêt de mort, des dispensations douloureuses qui ne sont pas mortelles. Tout ce qu'on en peut raisonnablement conclure, c'est qu'on est appellé à souffrir, à faire éclater sa religion, sa confiance en l'Être Suprême, sa profonde soumission aux loix de la nature, aux volontés & aux directions de la Providence divine; son courage, sa force d'esprit, sa constance, & toutes les autres vertus sublimes, qu'on ne peut pratiquer que dans les circonstances difficiles de l'adversité.

Voila à quoi sont destinés les revers, les maux de la vie; & non à armer la main de l'homme contre ses propres jours. Celui qui en prend occasion de se détruire, s'oppose aux vues de Dieu, qui les lui envoie pour l'exercer. Il fuit une épreuve qu'il lui seroit infiniment plus avantageux de soutenir en sage, en héros, que d'éviter en poltron, semblable à un soldat qui lâche le pied à l'approche ou aux premiers coups de l'ennemi, dans le temps que l'occasion se présente de signaler son courage & sa valeur, d'acquérir de la gloire, de mériter un plus grand avancement; & lorsque son devoir l'appelle le plus à tenir ferme. Il se prive des moyens qu'il devroit se féliciter de trouver dans son état, pour montrer

l'empire qu'il a ſur lui-même, & pour ſe rendre capable de tout le bonheur qui lui ſera offert dans l'éternité. Il ſe ſouleve contre l'ordre que Dieu a établi, & agit contre ſa propre raiſon, qui lui défend de s'expoſer à un grand mal, pour en eviter ou terminer un moindre, dont une mort ordinaire n'eût pas tardé long-temps à le délivrer. Ainſi les maux de la vie qui ſemblent fonder le plus le droit de ſe détruire, impoſent au contraire l'obligation de ſe conſerver.



## CHAPITRE III.

*Que les instincts de la nature & les jugements de la raison, qui sont les premiers moyens, par lesquels Dieu nous fait connoître sa volonté, montrent qu'il nous appelle toujours à nous conserver, & jamais à nous détruire.*

Dieu s'étant proposé en nous créant de nous faire remplir les vues de sa sagesse & de sa bonté, qui ont pour objet notre perfection & notre félicité, avec la perfection & la félicité de l'univers, il ne suffisoit pas qu'il nous donnât des facultés & des forces nécessaires pour y tendre: il falloit encore qu'il nous attachât à la vie par des instincts puissants, qui nous fissent veiller à notre conservation & à notre bien-être, & nous portassent à y employer tout ce que nous aurions d'activité & de moyens. Sans quoi, indifférens pour l'existence & la maniere d'exister, nous négligerions la recherche de notre bien & la fuite de notre mal; nous ne ferions rien pour l'avantage des autres, ni pour celui de nous-mêmes; nous laisserions froidement périr eux & nous; & les vues de notre Créateur auxquelles nous devons concourir, ne se rempliroient point.

Auſſi Dieu n'a-t-il pas manqué de mettre dans tous les Etres animés, les inſtincts naturels qui leur convenoient ſelon leur eſſence & leur deſtination : nous les éprouvons nous-mêmes & nous les voyons agir dans toutes les natures animales, intelligentes ou purement ſenſitives qui ſont ſous nos yeux. Ces inſtincts ſe réduiſent à l'amour de ſoi & de ſon eſpèce, qui eſt commun à tous ces Etres : ils naiſſent en eux d'un ſentiment ſecret & d'une notion confuſe qu'ils ont de leur conſtitution, & des plaiſirs comme des maux dont elle les rend ſuſceptibles ; ils butent tous également à leur conſervation & à leur bonheur.

En effet des Etres qui ſe ſentent, qui ſe connoiſſent ſuſceptibles de bien & de mal, de plaiſir & de douleur, & qui ſe trouvent des facultés pour ſe préſerver des uns & pour ſe procurer les autres ; ne peuvent naturellement que s'aimer eux-mêmes, c'eſt-à-dire, que préférer l'être au non-être, & ce qui leur eſt favorable à ce qui leur ſeroit nuiſible ; qu'appéter la continuation de leur exiſtence dans les états les plus heureux ; qu'abhorrer toute ſouffrance & toute diſſolution de leur être, qui les priveroit des douceurs que la vie peut leur faire goûter, & que rapporter à leur conſervation

& à leur bonheur, tous leurs vœux, toutes leurs actions, toutes leurs forces.

Les impressions que font sur eux les objets qui les environnent & dont ils dépendent, les affectent diversement selon qu'elles sont conformes ou contraires à leur nature. Lorsqu'elles y sont conformes, elles les affectent agréablement; ils prennent plaisir à sentir les rapports qu'elles ont avec leur essence & ce plaisir leur fait aimer & rechercher les objets qui le produisent. Lorsqu'elles y sont contraires, elles dérangent leur constitution, & ce dérangement leur cause un sentiment douloureux qui leur fait haïr & fuir les objets dont il est l'effet.

C'est parce que l'animal vit, qu'il se sent; c'est parce qu'il se sent, qu'il a une notion intérieure de lui-même & de ses propriétés; c'est parce qu'il se trouve capable de goûter le bien & le plaisir, qu'il s'aime; & c'est parce qu'il s'aime, qu'il ne lui est pas indifférent d'être ou de n'être point, d'être dans tel état ou dans tel autre contraire, mais qu'il veut exister de la maniere la plus agréable, & qu'il ne répugne pas moins à sa destruction, qu'à la douleur & au mal-être. Tous ses instincts ont donc leur source dans le sentiment, dans la notion inté-

rieure, & dans l'amour de ſoi-même qui lui ſont eſſentiels : ils ſe rapportent donc tous à ſa conſervation & à ſon bien-être.

„ Toutes les fois, dit un Philoſophe mo-„ derne, que l'impreſſion reçue ſympatiſe „ avec l'organiſation du corps, & que ſon „ action ſur les nerfs, les fortifie plutôt „ qu'elle ne les affoiblit, la ſenſation qu'el-„ le produit eſt celle du plaiſir, & l'objet „ qui l'occaſionne, ne peut s'offrir aux ſens, „ que comme agréable & bon. L'ame alors „ ne peut demeurer indifférente & inactive : „ un penchant naturel la porte vers cet ob-„ jet & détermine un mouvement ſpontané „ pour acquérir tout ce qui eſt agréable & „ tout ce qui peut procurer du plaiſir. Si, „ au contraire, l'impreſſion reçue répugne „ à l'organiſation du corps & cauſe aux nerfs „ un ébranlement qui dérange leur accord, „ la ſenſation eſt celle de la triſteſſe & de „ la douleur, & ne repréſente l'objet qui la „ cauſe, que comme déſagréable & mal-fai-„ ſant. Alors l'ame demeure bien moins in-„ différente, & l'averſion & la répugnance „ que cette ſenſation lui fait naître, la dé-„ termine également à détourner & à fuir „ l'objet qui la menace de douleur. Or, „ puiſque l'averſion pour la douleur & le „ penchant pour le plaiſir tendent tous deux „ au bien-être & à la conſervation, & ca-

„ ractérisent si bien l'amour de soi-même, „ il s'ensuit nécessairement, que tout ce qui „ dans un corps organisé manifeste du sen„ timent & un mouvement spontané, doit „ avoir cet amour de soi-même, & diriger „ ses actions libres d'après cet instinct pri„ mitif". (*a*) C'est ainsi que le docte & judicieux M. Reimar, explique l'origine des instincts dans les Etres animés, & en montre la tendance naturelle à se conserver dans le meilleur état possible.

Pour appuyer son opinion, le même Auteur prouve que les anciens Philosophes, principalement les Stoïciens, ont toujours regardé l'amour propre, en tant qu'il a pour objet la conservation de chaque individu, comme l'instinct primitif & général d'où découlent tous les autres instincts des animaux. Ils l'appelloient, dit-il, (*b*) „ *Le premier instinct, la premiere propriété, & le premier sentiment naturel; & suivant l'expression de Ciceron, le premier mouvement, le premier desir, les premiers élémens de la nature; ou ce que la nature a enseigné à tous les animaux.* Diogene Laërce, dit en parlant des Stoïciens:

(*a*) Dans les observations physiques & morales sur l'instinct des animaux. traduct. françoise. tom. I. pages 78 & 79.

(*b*) Même livre pag. 80. 81. 82.

*Ils disent qu'un animal est doué de ce premier instinct pour sa conservation, puisqu'il est inhérent à sa nature & qu'il agit dès les premiers instants de sa vie.* Chrisippe dit: *Que ce qui touche le plus les animaux, est leur constitution & la notion intérieure qu'ils en ont. C'est d'après cette connoissance que chacun d'eux rejette ou détourne ce qui lui est nuisible, & qu'il cherche à se procurer ce qui lui est convenable.* Cicéron en parlant des hommes dit: *Nos premiers soins n'ont que nous-mêmes pour objet, & nous avons reçu de la nature cet instinct primitif, afin de pourvoir à notre propre conservation.* Le même dit encore en parlant de tous les animaux: *chaque animal s'aime lui-même, à peine est-il né qu'il s'occupe de sa conservation: ce premier instinct lui a été donné par la nature, comme un puissant moyen de conserver son existence, & c'est par le secours de ce sentiment inné que, de diverses affections, il choisit la meilleure & la plus convenable à la nature de son essence.* Il dit encore ailleurs: *Puisque chaque animal a sa nature, ils doivent tous nécessairement remplir l'objet qu'elle s'est proposé. Car rien n'empêche que ce qui est commun à tous les animaux entr'eux, ne le soit aussi entre les hommes & les animaux, entant que la nature leur est commune à tous. Il me sera donc permis d'appliquer cette idée*

*à tous les Etres animés ; & je n'hésite point de dire, que le but & les dernieres fins de toute nature, sont de se conserver soi-même dans le meilleur état possible à son espèce.*

Les entretiens de Cicéron sur les vrais biens & les vrais maux, d'où ces derniers passages sont tirés, nous en fournissent encore d'autres qui méritent d'être rapportés ; parce qu'on y voit que les anciens Philosophes ont cru que le soin de notre conservation nous est préscrit, non seulement par la nature, mais aussi par la sagesse ou les jugemens de la raison ; & parce qu'on y trouve les preuves sur lesquelles ils fondoient ce sentiment. „ Le propre de la sagesse, y dit „ Caton, est de savoir faire choix des cho„ ses qui sont conformes à la nature. Ceux „ dont je suis la doctrine, ajoute-t-il, tien„ nent que dès que l'animal est né il est na„ turellement enclin à s'aimer, & à aimer „ la conservation de son être & de tout ce „ qui y a quelque rapport ; & qu'au contrai„ re il est naturellement aliéné de tout ce „ qui en peut causer la destruction. Or, „ cela se prouve en ce que les enfans, avant „ que d'avoir aucun sentiment de plaisir ou „ de douleur, ont envie de ce qui leur est „ salutaire, & rejettent ce qui leur est nui„ sible : ce qu'ils ne feroient pas s'ils n'ai„ moient la conservation de leur être, &

„ s'ils n'en craignoient la destruction. Il „ seroit même impossible qu'ils eussent alors „ aucune envie, s'ils n'avoient un sentiment „ par lequel ils se sauvent eux-mêmes: & „ c'est de-là que l'amour que chacun a pour „ sa conservation, a pris son origine. . . . „ Du reste une grande preuve que le pre„ mier désir que la nature a mis en nous, „ n'est autre chose que la conservation de „ ce qu'elle nous a donné d'abord, c'est „ qu'il n'y a personne qui n'aime mieux „ avoir toutes les parties de son corps dans „ une parfaite intégrité, que de les avoir „ contrefaites ou estropiées." (*a*)

Voici comme Cicéron expose dans le même ouvrage (*b*) le sentiment des Philosophes Péripatéticiens à ce sujet: „ Ils disent que „ toute nature en général tend à sa conser„ vation & à la conservation de chaque es„ pece. Que de-là vient que les hommes ont „ introduit les arts & sur tout l'art de vivre „ pour nous aider à conserver ce que la na„ ture nous a donné & pour acquérir ce „ qu'elle a manqué à nous donner. Ils ont „ aussi divisé la nature de l'homme en deux;

(*a*) Entretiens de Cicéron sur les vrais biens & sur les vrais maux. livre 3. pag. 192. 196. 197. de la traduction de l'Abbé Regnier des Marais. à Paris. 1721.

(*b*) Livre IV. pag. 261.

„ en ame & en corps: & parce qu'ils regar-
„ doient la ſageſſe comme la gardienne & la
„ tutrice de tout l'homme, comme l'aide &
„ la compagne de la nature, ils ont dit qu'il
„ étoit du devoir de la ſageſſe, d'avoir ſoin
„ de cet homme composé d'ame & de corps,
„ *& de conſerver en lui l'un & l'autre.*"

Après quoi il continue ainſi ſon diſcours:
„ Que dirons-nous d'un principe que per-
„ ſonne ne révoque en doute: que tous les
„ Êtres tendent à ce qui eſt conforme à leur
„ nature, & que c'eſt là le but général &
„ univerſel de la nature? Car tout ce qui eſt
„ dans la nature s'aime: il n'y a nul animal
„ qui veuille renoncer à lui-même, ni ſe
„ priver ou de quelqu'une de ſes parties,
„ ou de leur faculté, de leur mouvement,
„ de leur état, ni enfin d'aucune des cho-
„ ſes qui ſont ſelon ſa nature. Y a-t-il auſſi
„ jamais eu aucune nature qui ſe ſoit ou-
„ bliée de ſa premiere inſtitution? Sans dou-
„ te il n'y en a jamais eu aucune, qui ne
„ l'ait ſoigneuſement retenue depuis le com-
„ mencement juſqu'à la fin. (*a*)

„ Comment donc eſt-il arrivé que la na-
„ ture de l'homme ait été la ſeule qui ait
„ abandonné l'homme; qu'elle ait oublié en-

(*a*) Livre IV. pag. 275.

„ tiérement le corps, & qu'au lieu de mettre le souverain bien de l'homme *dans tout l'homme*, elle ne l'ait mis que *dans une seule partie* de l'homme (l'ame)? (*a*)

„ Comme Phidias pourroit avoir commencé une Statue, & puis la finir, il pourroit aussi l'avoir prise déja commencée par un autre, & puis l'achever. C'est ce que fait la sagesse: elle n'a pas fait l'homme: elle l'a reçu de la nature déja commencé: c'est à elle à le perfectionner, comme une Statue qu'on lui auroit donnée à achever. — C'est du bien *de tout l'homme* dont il est question. — Mais vous ne faites pas, à mon avis, assez d'attention au chemin & au progrès que fait la nature en chaque chose. Ce qu'elle fait dans les grains lorsqu'ils sont montés en épi, qui est de compter l'herbe pour rien, elle ne le fait pas dans l'homme lorsqu'elle l'a conduit jusqu'à l'usage & à l'habitude de la raison. Au contraire elle agit toujours en lui de telle sorte qu'elle n'abandonne jamais ce qu'elle y a mis d'abord, & qu'après avoir ajouté la raison aux sens, elle n'abandonne pas les sens. — Tant qu'il

(*a*) Pag. 276.

„ n'y a encore que les ſens qui ſoient unis „ à la nature de l'homme, ils ont ſoin de „ la conſerver, en ſe conſervant eux-mê„ mes. Dès que la raiſon ſurvient, com„ me elle eſt au-deſſus de tout, *tout* ce que „ la nature avoit mis d'abord en l'homme „ devient ſoumis à l'empire de la raiſon, „ qui étant chargée *de tout*, n'abandonne le „ ſoin *de rien*; mais elle veille à la conſer„ vation *de tout* ce qui eſt confié à ſa con„ duite. (*a*)

„ Quoique cela ne puiſſe recevoir de dou„ te, dit Piſon, dans les mêmes entretiens, „ que tout animal s'aime lui-même, puiſque „ c'eſt un ſentiment attaché à la nature de „ chacun, de ſorte que ſi quelqu'un vouloit „ parler contre, on ne l'écouteroit pas; ce„ pendant pour ne manquer à rien, je crois „ qu'il eſt à propos de montrer ſur quelles „ raiſons cette propoſition eſt fondée. Il „ y auroit de la contradiction à concevoir „ qu'il y eût quelque animal qui pût ſe haïr; „ car lorſque ſon déſir ſe porteroit vers „ quelque choſe de préjudiciable, parce qu'il „ ſe haïroit, comme ce ſeroit pour lui qu'il „ s'y porteroit, il faudroit qu'il ſe haït & „ qu'il s'aimât en même temps, ce qui eſt

(*a*) Livre IV. pag. 277. 278. 279. 280.

„ impoſſible. Il faudroit auſſi que celui qui „ ſeroit ennemi de lui-même, regardât com„ me mauvaiſes, les choſes bonnes; & com„ me bonnes, les mauvaiſes; qu'il eût ſoin „ de fuir celles qui ſont deſirables, & qu'il „ deſirât celles qui ſont à fuir: ce qui ſeroit „ un entier renverſement de toute la vie. „ Car encore qu'il ſe trouve des gens qui ſe „ pendent, & qui ſe procurent la mort; & „ quoique Ménédème, dans Térence, s'ima„ gine qu'en ſe rendant malheureux, il fera „ que ſon fils le ſera moins, il ne faut pas „ croire pour cela que ces gens-là ſe haïſ„ ſent: mais c'eſt que les uns ſe laiſſent al„ ler à la douleur; les autres, à une folle „ cupidité; les autres, à la colère; & „ que lors même qu'ils ſe jettent de propos „ délibéré dans quelque malheur extrême, „ ils ne laiſſent pas de prétendre qu'ils font „ ce qui leur convient: de ſorte qu'ils n'hé„ ſitent point à dire:

„ *C'eſt ainſi que je vis, vivez à votre mode.*

„ Comme s'ils s'étoient déclaré la guerre, & „ qu'ils euſſent déterminé de paſſer les jours „ & les nuits à s'affliger, à ſe tourmenter; „ en cet état cependant ils ne ſe plaignent „ pas de ne rien faire de ce qu'ils veulent; „ c'eſt une plainte qui ne leur peut conve-

„ nir. Ainsi toutes les fois qu'on dit que „ quelqu'un se traite durement lui-même, „ & qu'il est son propre ennemi, enfin qu'il „ hait sa vie; il faut toujours soppofer que „ l'amour qu'il a pour lui en est la cause, & „ qu'il ne peut y en avoir aucune autre. Il „ ne suffit pas même de supposer que per- „ sonne ne se hait, il faut croire aussi que „ personne ne peut penser qu'il ne lui im- „ porte pas d'être dans un bon, ou dans un „ mauvais état: car, s'il étoit possible qu'on „ eût pour soi, le même esprit d'indifféren- „ ce qu'on a pour certaines choses dont on „ ne se soucie pas, tout désir alors seroit „ éteint & supprimé dans l'homme. Enfin „ comment pourroit-on douter que cha- „ cun ne se soit cher, & extrêmement „ cher à lui-même; puisqu'il n'y a per- „ sonne qui, à l'approche de la mort,

„ *Ne pâlisse de crainte, & n'ait le sang glacé?* " (a)

Ces principes dont les anciens Philosophes, Stoïciens & Péripatéticiens, faisoient la base de leur morale, sont incontestables. Il faudroit n'avoir jamais observé les ani-

(a) Livre V. pag. 345. 346. 347.

maux, ni ne s'être observé soi-même, pour ne pas reconnoître que tous les instincts de la nature sensitive & animale, ont principalement & uniquement pour but sa conservation & son bien-être. C'est où tendent tous ses efforts, tous ses mouvemens spontanés & méchaniques. Si l'animal se remue, s'agite, c'est toujours pour sortir de quelque mal-aise, ou pour satisfaire à quelque besoin qui l'aiguillonne, qui le presse, & dont l'impulsion ne le réveille, ne le fait agir que parce qu'il s'aime & qu'il ne peut être indifférent aux états dans lesquels il sent qu'il se trouve. Il ne lui est pas plus possible de négliger ce qu'il se représente comme un bien, ou de rechercher ce qu'il se représente comme un mal, qu'il ne l'est de se haïr ou de ne pas s'aimer.

Mais s'il lui est essentiel de s'aimer, la nature qui ne se contredit point dans ses penchants, ne peut le porter à se détruire: parce que vouloir se détruire, c'est haïr son être; & que s'aimer & haïr son être, sont deux sentimens contraires, exclusifs l'un de l'autre, qui ne peuvent appartenir à une même essence. Celui qui se détruit, le fait donc contre sa propre nature, par un mouvement qui lui est étranger & qui ne peut venir que d'un égare-

ment de ſa raiſon, que d'un délire de ſon ame.

Nous en avons la preuve dans les animaux irraiſonnables qui n'ont pour guide que leur inſtinct: ils ſe déplaiſent dans un état de ſouffrance & s'efforcent ſans ceſſe de s'en tirer, mais ne ſe tuent jamais pour s'en délivrer. Ce qu'on raconte du Phénix, qu'il ſe brûle dans ſa vieilleſſe, eſt une fable que perſonne ne croit plus. La nature eſt la même dans l'homme & dans la brute, avec cette différence que l'homme peut réſiſter à ſes inſtincts & en changer les déterminations, au lieu que la brute laiſſée ſans contrainte dans ſon état naturel, ne le peut point. Ils ont chez elle une détermination fixe, une tendence invariable aux mêmes objets & aux mêmes fins: ils ſont en elle la vraie & pure expreſſion de la voix de la nature & des volontés de ſon auteur. Ceux de ces inſtincts que l'homme à en commun avec elle, ont dans l'un & dans l'autre le même but; & aucun de ceux qui leur ſont particuliers ne tend à leur deſtruction. Ce n'eſt pas pour s'écraſer en tombant ſur la terre, que les petits du corbeau, après s'être longtems balancés de leurs aîles, s'élancent dans les airs, de la cime des arbres les plus hauts où ils ſont nés; ce n'eſt pas pour ſe noyer que les

jeunes canards se jettent dans l'étang qui s'offre à leur vue: c'est pour chercher leur nourriture & goûter les plaisirs auxquels ils se sentent invités & portés. Ce n'est pas non plus pour cesser de vivre que les enfans s'exposent aux dangers dans lesquels ils périssent; c'est pour satisfaire leur curiosité & augmenter leur vie, en augmentant leurs connoissances & leurs plaisirs. Ils auroient fui le danger, s'ils l'eussent connu; car ils ne peuvent s'empêcher de le craindre, d'en frémir d'effroi dès qu'ils le connoissent & qu'ils s'y voient exposés: ce qui prouve que quand quelqu'un s'y jette, c'est son erreur, son ignorance, son aveuglement qui l'y porte, & non la nature.

Nos instincts, comme ceux de la brute, sont déterminés dans leur fin générale, qui est en nous comme en elle, la conservation & le bonheur de l'individu & de l'espèce: ils ne sont indéterminés dans l'homme que par rapport aux moyens de la remplir cette fin, & à la maniere de les y employer, dont la nature a laissé le choix à notre raison; parce que dans le grand nombre de moyens que notre intelligence nous découvre, il peut s'en trouver beaucoup qui ne conviendroient pas dans nos circonstances. La raison nous a été donnée pour juger de la convenance actuelle de ces moyens & de leur usage réla-

tivement à la fin qu'on se propose. Elle peut se tromper dans ses jugements, égarer nos instincts, & nous faire recourir par erreur, pour nous conserver ou nous délivrer d'un mal, à un expédient qui l'aggrave, qui nous en attire un plus grand, ou qui nous tue: mais loin de nous conseiller jamais ce qu'elle envisage comme contraire aux vœux de notre nature & comme n'étant propre qu'à causer notre destruction, elle nous le défend constamment & cherche à nous en détourner si elle nous y voit portés dans l'accès de quelque passion violente. De-là les longues irrésolutions de ceux qui méditent le suicide, les combats qu'ils éprouvent avant de s'y déterminer, & les efforts qu'ils ont besoin de faire sur eux-mêmes pour s'y résoudre. De-là la honte & l'horreur qu'ils manifestent de leur action ordinairement, lorsqu'ayant manqué leur coup, ils ouvrent les yeux sur le danger auquel ils se sont exposés. On en voit peu qui reviennent à la charge. La plupart ne veulent plus de la mort après l'avoir essayée, & lui préferent la vie avec ce qui la leur rendoit insupportable.

Entre les exemples que j'en pourrois rapporter, je me bornerai à celui de *Pompée Pauline* qui toute noble & jeune qu'elle étoit, avoit épousé *Séneque* dans sa vieil-

leſſe. On ſait qu'elle voulut mourir avec ſon vieux mari, qui diſoit n'avoir aimé & prolongé ſa vie, que pour l'amour de cette jeune & tendre moitié. Jalouſe de montrer pour lui autant de généroſité qu'il en avoit eu pour elle, lorsque *Séneque* fut condamné à la mort, ſa magnanime femme prit la réſolution de ſe faire ouvrir les veines & d'expirer avec lui. Mais *Néron* informé de cette ſcène tragique, ordonne qu'on aille en diligence fermer les plaies de *Pauline* & tâcher de la ſauver. On arrive à temps: le ſang qui coule à flots précipités, eſt arrêté: & *Pauline* rappellée à la vie, des portes de la mort, ne penſe plus à la quitter, pour ſuivre dans l'empire des ombres, l'époux chéri dont elle ne croyoit pas pouvoir ſupporter la perte. Combien de meurtriers d'eux-mêmes imiteroient cette Dame Romaine, ſi l'on pouvoit leur rendre le ſervice que lui rendit *Néron*, renouer le fil de leur vie qu'ils ont coupé! Combien qui regrètent en l'abandonnant le ſort qu'ils trouvoient trop malheureux, & qui repouſſent du cœur la mort qu'ils ſe ſont donnée!

Non, perſonne ne voudroit jamais mourir, s'il dépendoit de ſoi, de vivre à ſa fantaiſie. On ſe fait toujours violence en prenant le parti de ſe tuer; & violenter la nature, ce n'eſt pas ſuivre ſes inſtincts. Il faut

égarer l'ame, ou la remplir de quelque pensée qui la transporte, pour surmonter l'amour naturel de la vie. Ceux qui surmontent ce penchant, & qui semblent se défaire de sang-froid, ne montrent qu'une fausse apparence de tranquillité. Si l'on pouvoit pénétrer dans leur intérieur & suivre la marche qu'à tenu leur esprit, pour parvenir à l'état qu'ils affectent, on verroit qu'ils n'y sont parvenus qu'à force d'aigrir leur humeur, d'échauffer leur imagination & leur tête, de s'occuper d'idées tristes & noires, de se nourrir de craintes ou d'espérances chimériques; qu'après les agitations les plus fortes, les combats les plus violens; & que leur calme même vient de l'excès de leur trouble. Aussi longtemps que la raison reste saine, elle approuve & prescrit la fuite de nos dangers & le soin de notre conservation. Comme la nature, elle veut toujours alors qu'on cherche à se guérir du mal que l'on souffre; & ne veut jamais qu'on le fasse aux dépens de sa vie qui, quelque malheureuse qu'elle soit, est toujours préférable à la mort dont nous ignorons les suites.

Quand il seroit démontré, dit un excellent Philosophe de ce siecle (*a*) „ que dans la vie

(*a*) M. Mérian de l'Académie des Sciences & des

„ humaine la somme totale des maux sur-
„ passe de beaucoup celle des biens, cela
„ ne détermineroit personne au suicide ; par-
„ ce, d'un côté, qu'on ne sait pas si dans
„ l'état où l'on entre par la mort, l'excé-
„ dent des maux ne sera pas plus grand en-
„ core, & parce, de l'autre, que quoiqu'il
„ soit exactement vrai qu'une vie où la som-
„ me des maux est la plus forte, vaut moins
„ que le néant, on ne se règle pourtant ja-
„ mais sur cette estimation. D'ailleurs le
„ calcul est impossible à faire : nous ne pos-
„ sédons pas toute notre vie en bloc : nos
„ biens & nos maux sont repartis dans une
„ durée plus où moins longue. " A quoi j'ajoute, que ne connoissant ni le terme de cette durée fixé par la nature, ni les événements dont elle sera remplie, nous ne pouvons savoir, si les biens ne l'emporteront pas la à fin sur les maux que nous aurons soufferts. Et comment juger qu'il nous est plus avantageux d'anticiper la mort que de l'attendre, quand on ne peut pas comparer le pour & le contre de ces deux parties ? Dans ce cas, il est de la prudence de se décider pour la

---

belles Lettres de Berlin, dans son Mémoire sur le Suicide, inséré dans le Tom. 19. des Mémoires de cette Académie, année 1763.

vie, & une preuve que la raison qui n'est pas séduite, qui est droite & saine, qui s'exerce librement, juge toujours ainsi, c'est que revenu à soi-même, après l'accès de quelque passion violente, ou le trouble de quelque grand chagrin qui avoit fait prendre la résolution de se tuer, on ne peut s'empêcher de condamner cette résolution comme insensée & téméraire. Lors donc que la raison elle-même détermine au suicide, c'est que surprise, maîtrisée par les sens, elle a perdu le libre exercice de son jugement; c'est que sourde à la voix de la nature & de la prudence, elle ne réflêchit point au danger d'une action qui leur est contraire; c'est que déja troublée, égarée, elle ne voit dans cette action destructive que la délivrance du mal, dont on est tourmenté, & que ne distinguant plus l'être du mal-être, elle confond l'un dans l'aversion que nous avons naturellement pour l'autre.

Cette aversion naturelle pour le mal-être, on ne peut raisonnablement la regarder comme un ordre de mourir que donne la nature à l'homme qui souffre sans espoir de guérison. Car, étant une suite nécessaire de l'amour de nous-mêmes inséparable de notre essence, elle doit tendre à la même fin. La nature ne nous a pas produits, pour nous faire détester & détruire en nous son œuvre:

elle nous a faits pour jouir de la vie & du bonheur dont nous ſommes ſuſceptibles, & par conſéquent pour nous aimer & nous conſerver nous-mêmes de toutes nos forces. Eſſentiellement ſujets, pendant notre exiſtence, à mille accidents, à mille maux, auſſi douloureux que contraires à notre conſtitution qu'ils dérangent & détruiſent, ſon but demandoit qu'en nous douant d'un penchant puiſſant pour la vie, le bien, & le plaiſir; qu'en nous inſpirant un amour inſurmontable pour nous-mêmes, elle nous armât d'une crainte, d'une répugnance, d'une horreur également fortes pour la mort, le danger, le mal ou la ſouffrance, afin que nous fuſſions portés plus efficacement à nous conſerver, à rechercher ce qui nous eſt avantageux & à fuir ce qui nous eſt nuiſible. Que dis-je, la nature ne pouvoit nous imprimer les premiers penchans ou inſtincts ſans nous donner les ſeconds. Ils ſont inſéparablement liés les uns aux autres: ils naiſſent néceſſairement les uns des autres. Nous n'aurions point d'averſion pour le mal-être, pour la douleur, pour la privation de quelqu'un de nos membres, ni pour notre deſtruction totale; nous ne craindrions point le danger, ſi nous ne nous aimions pas nous-mêmes, ſi nous ne deſirions pas eſſentiellement notre conſervation & notre bonheur: & l'amour de nous-

mêmes, le desir de notre conservation & de notre bonheur produisent les sentimens contraires. Tous ces sentimens, tous ces instincts doivent donc avoir en nous, le même but dans les intentions de la nature. Elle seroit en contradiction avec elle-même, si les derniers étoient destinés à nous faire terminer dans le mal-être, une existence, une vie, (car exister & vivre, c'est la même chose par rapport à des Etres tels que nous) pour laquelle, elle nous inspire tant de soins & d'attachement: une existence, une vie qui commençant par les pleurs, sans cesse exposée aux plus cruels tourments, s'écoulant presque toute entière dans l'amertume des disgraces ou des alarmes, dans le travail & dans la peine, nous inviteroit dès son origine à nous donner la mort. Ne serions-nous donc nés que pour apprendre à mourir & en exercer le pouvoir? Cela pourroit être, si l'Auteur de notre existence étoit une nature brute & aveugle; mais c'est une absurdité de le supposer, s'il est un Etre intelligent, infiniment bon & sage. Dans ce cas tous les instincts qu'il a mis en nous sont en harmonie: & comme l'amour de nous-mêmes qui est l'instinct primitif duquel ils dérivent, ne tend pas moins à notre conservation qu'à notre bien-être, par la raison que notre bien-être ne peut avoir

lieu qu'autant que nous subsistons & vivons,& que nous ne pouvons aimer à subsister & à vivre qu'autant que nous sommes heureux ou dans un état propre à nous rendre tels; il s'ensuit qu'ils tendent tous également à l'une & à l'autre de ces fins.

J'avoue qu'il semble aussi, qu'on puisse tirer une conclusion contraire de cette harmonie essentielle entre nos instincts, & dire que, comme il n'y a point de bien-être sans l'existence ou sans la vie, ni d'existence ou de vie désirable, digne de notre attachement & de nos soins, sans bien-être, la nature, qui par l'amour qu'elle nous inspire pour nous-mêmes nous porte à aimer & à conserver une vie heureuse, veut aussi nous porter, par son aversion pour le mal-être, à haïr & à rejetter une vie malheureuse qu'on n'espere pas de pouvoir améliorer. Mais la justesse de cette conclusion n'est qu'apparente: un peu d'attention en découvre d'abord la fausseté. Elle est évidemment contradictoire avec la premiere; & deux conclusions contradictoires ne pouvant résulter d'un même principe, il faut nécessairement que l'une ou l'autre soit fausse. Or, si c'est une conséquence nécessaire de l'amour de soi, d'aimer sa propre conservation & son propre bien-être, c'en est une aussi de haïr sa destruction & son mal-être, r

ce qu'un ſentiment négatif eſt inaliénable du ſentiment poſitif oppoſé. Celui qui aime une choſe, ne peut aimer ſon contraire: il ne peut même le regarder d'un œil indifférent: il ne peut que le déteſter; autrement il faudroit qu'il aimât & qu'il n'aimât pas la même choſe, ce qui implique contradiction.

Mais de cette averſion que nous donne la nature pour le mal-être, il ne s'enſuit pas qu'elle veut nous porter à nous détruire quand nous ſommes malheureux, attendu qu'elle nous inſpire une averſion pareille pour notre deſtruction. En tirer cette conſéquence, ce ſeroit lui attribuer des ſentimens contradictoires & des fins excluſives. Pour accorder ſes inſtincts, il faut diſtinguer la vie, de l'état dans lequel on vit. Si cet état eſt pénible, douloureux, il devient l'objet de notre averſion & de notre haine: l'amour de nous-mêmes & de notre bien-être ne nous permet ni de l'aimer ni de le ſupporter avec indifférence. Mais dans les intentions de la nature, cette averſion, cette haine ſe borne au mal-être, & ne s'étend pas à la vie; puiſque c'eſt pour le bonheur & la conſervation de la vie, que la nature nous fait haïr le mal-être qui tend à nous priver également de l'un & de l'autre. Le moyen ne doit pas lui être plus cher que la

fin: elle ne peut donc vouloir que nous renoncions à la vie, pour nous affranchir du mal-être: & par la raiſon des contraires, elle veut donc que nous ſupportions celui-ci, quand nous ne pouvons nous en délivrer, ſans perdre celle-là.

Il eſt prouvé qu'il nous eſt eſſentiel de nous aimer & de deſirer notre bonheur; il eſt également prouvé que pour s'aimer & pouvoir être heureux, il faut néceſſairement exiſter & vivre: j'en conclus que le deſir de notre conſervation, que l'amour de la vie nous eſt auſſi eſſentiel, que celui de nous-mêmes, & qu'il ne nous eſt pas moins impoſſible de haïr notre exiſtence, notre vie, que de nous haïr nous-mêmes; par conſéquent, ce ne peut être pour la vie que nous avons de l'averſion quand nous nous déplaiſons dans ce monde: c'eſt ſeulement pour les états déſagréables dans leſquels nous nous y trouvons; c'eſt ſeulement pour ce qui nous fait ſouffrir, ſans nous laiſſer eſpérer aucun heureux fruit de nos ſouffrances, propre à nous en dédommager. „ La vie, dit M. Mérian (*a*), " eſt une chaîne d'é„ tats qui ſe ſuccèdent. Lorſque dans un

(*a*) Dans le mémoire cité ci-deſſus.

„ de ces états il y a plus de peine que „ de plaisir, j'aspire à le quitter, & le même desir renaît toujours sous les mêmes „ circonstances. Jusqu'ici donc ce desir est „ borné à la non-existence précise de l'état où je me trouve, & ne va point au-delà".

En voici une autre preuve. L'aversion que nous avons pour notre destruction, ne vient pas de notre aversion pour le mal-être; car nous aurions la premiere, quand même nous pourrions périr sans éprouver de douleur ni de mal-être: elle ne prend naissance que de l'amour de notre conservation, de notre bonheur, & de nous-mêmes: elle est donc indépendante de la seconde, & n'est pas destinée par la nature à lui céder. Au lieu que notre aversion pour le mal-être, vient de celle que nous éprouvons pour notre destruction, & en dépend aussi bien que de l'amour de notre bonheur, & de nous-mêmes. Et voici comment: le mal-être est toujours plus ou moins douloureux; la douleur est produite par ce qui est contraire ou regardé comme contraire à notre constitution; ce qui est contraire à notre constitution l'altere, l'affoiblit, la mine, & tend à nous détruire: telle est l'idée que l'expérience nous donne du mal-être & de ses

effets: réel ou imaginaire, il doit donc nous affliger, allarmer notre amour propre, nous remplir d'horreur, & tourner contre lui toute l'activité de notre averſion naturelle pour tout ce qui menace notre bonheur & notre vie. La nature ne veut donc pas que le mal-être nous faſſe renoncer à la vie, puiſque l'averſion qu'il nous inſpire eſt autant l'effet de celle que nous avons pour notre deſtruction, que du deſir d'être heureux.

Je ne ferai plus qu'une réflexion ſur ce ſujet; c'eſt que cette averſion pour la douleur, que cette horreur du mal-être, eſt un mouvement de la nature qui nous étoit auſſi néceſſaire, ſi Dieu vouloit que nous veillaſſions à notre conſervation, qu'elle l'eût été, s'il eût voulu qu'elle nous portât à nous détruire pour nous ſouſtraire aux maux de la vie préſente. Et n'eſt-il pas bien plus naturel d'attribuer à Dieu la premiere de ces fins, que de lui ſuppoſer la ſeconde? On conçoit qu'un Etre ſage tel que Dieu, peut avoir de bonnes raiſons de placer dans un état d'épreuve des Créatures morales douées de perfectibilité, qui en peuvent profiter pour leur bonheur futur, & de vouloir qu'en cherchant à s'y accommoder de leur mieux, elles s'y maintiennent auſſi longtemps que leur fragile conſtitution le permet; mais on

ne conçoit pas qu'il en ait de les faire exister dans un tel état pour qu'elles se donnent la mort, dès que la vie leur devient insupportable. Ce dernier but ne sauroit lui être attribué, qu'en supposant qu'il fût impossible à Dieu de leur procurer un meilleur sort, auquel leur état présent ne pût servir à les préparer, & qu'il n'y eût point de milieu pour elles, entre un anéantissement sans retour, & une vie éternellement remplie de souffrances. Mais c'est une supposition absurde. Il n'y a point de Dieu, ou il est tout-puissant, tout-sage, & tout-bon. S'il n'y a point de Dieu, notre horreur du mal-être, notre aversion pour la douleur, n'a point de but; & l'on peut autant la regarder comme une répugnance naturelle à la mort dont on craint les suites & dont on se voit menacé par le mal que l'on souffre, que comme une invitation de la nature à mourir, pour se débarrasser d'une vie malheureuse. S'il y a un Dieu, sa bonté nous assure qu'il ne nous auroit pas créés, s'il n'eût jamais pu nous rendre plus heureux, que nous ne pouvons l'être ici bas; sa puissance, qu'il lui est facile de nous procurer un vrai bonheur; & sa sagesse, que les maux qu'il nous dispense, que les états pénibles où il nous fait passer, sont des moyens nécessaires pour nous amener à ce bonheur, auxquels il veut que

nous nous ſoumettions, bien loin d'approuver que nous cherchions à nous y ſouſtraire par la mort. Notre averſion pour la ſouffrance, notre horreur naturelle du mal-être, eſt donc un ſigne plus que douteux de notre congé.

J'en dis autant de l'ennui de vivre, du dégout, de la ſatiété de la vie, du deſir même de la mort qu'éprouvent ſi ſouvent les malheureux. Ce ſont des caprices de l'humeur, des égarements de la raiſon qui ont leur ſource dans la délicateſſe, l'ambition, l'avarice, ou la volupté des hommes; dans leur inconſtance & leur indiſcretion, qui les rendent mécontents de leur état, curieux & impatients d'en éprouver un autre: mais ce ne ſont point des inſtincts de la nature, ni par conſéquent des indices évidents du terme que Dieu a aſſigné à notre carriere. S'ils en étoient ils ne ſeroient pas ſi paſſagers, ſi fantaſques. Nous les garderions invariablement juſqu'à la mort dès que nous les aurions une fois, ſur tout pendant que nous continuons à être dans les mêmes circonſtances qui les ont excités en nous. Nous ne manquerions jamais de les éprouver lorſqu'il faudroit mourir, & nous ne les éprouverions qu'alors, ce qui n'a pas conſtamment lieu. On voit des hommes dont d'autres envient le ſort, ennuyés du

monde & las de vivre au milieu de leur carriere, dans la fleur de leur âge; pendant qu'on en voit en plus grand nombre encore, qui s'affligent de toucher à leur fin, & qui dans la vieillesse même & dans la souffrance, meurent avec le regret de ne pouvoir pas vivre plus long-temps. Enfin si les sentimens dont il s'agit étoient des moyens naturels, destinés à nous porter l'ordre du départ, ils seroient plus constants & ne se tourneroient jamais en leurs contraires. Il ne pourroit pas plus nous arriver de les condamner & d'aimer dans la suite une vie que nous aurions détestée auparavant dans des moments de mélancolie ou de chagrin; qu'il ne peut nous arriver d'aimer la douleur & de condamner la répugnance qu'elle nous cause. Car les instincts de la nature sont toujours actifs, & agissent toujours de même dans les mêmes cas. On n'a jamais vu l'aversion pour le mal cesser de se faire sentir dans l'homme qui souffre & se changer en amour du mal: au lieu que l'ennui, le dégout, la satiété de la vie, le desir de la mort varient, cessent souvent en lui dans les mêmes états qui les avoient produits, & se changent en goût, en plaisir, en avidité de vivre, en crainte de mourir. Ces sentiments ne doivent donc pas être pris pour des instincts de la nature par lesquels Dieu

nous appelle à déloger ; mais pour des impatiences, des fantaiſies, des caprices d'une ame inquiète & mécontente, ſur leſquels, il ne feroit pas ſage de ſe régler.

Enfin à ces ſentimens paſſagers qu'excite le mal-être réel ou imaginaire, j'oppoſe la crainte conſtante de la mort qui paroit naturelle à l'homme, & qui lui défend de ſe tuer. Nous ne pouvons nous diſſimuler cette crainte : elle nous ſaiſit malgré nous, ſitôt que nous nous voyons en danger de périr. Nous l'éprouvons lors même que fatigués de la vie, nous aſpirons à la quitter, & qu'armés de courage, nous allons audevant de la mort. Elle naît de l'amour de nous-mêmes & du deſir de notre conſervation qu'il nous inſpire. On peut la mettre au rang de nos inſtincts naturels. Elle eſt au moins un moyen que la nature emploie, pour fortifier en nous l'attachement à la vie, & nous porter à repouſſer de toutes nos forces la mort qui nous menace.

„ Ce qui tient l'homme ſi fort attaché „ à la vie, dit Plutarque (*a*), c'eſt la crain„ te de mourir. *Ulyſſe* embraſſe de tou-

(*a*) Plutarque à Paceïus ſur le contentement de l'eſprit. Traduction de M. L'Abbé Lambert.

„ tes ses forces un figuier sauvage, dans
„ la crainte de tomber dans le gouffre de
„ *Caribde*, qui étoit sous ce figuier; sa si-
„ tuation ne pouvoit être qu'extrêmement
„ gênante pour lui, mais d'un autre côté,
„ il ne pouvoit voir sans frayeur l'abime
„ qui étoit sous ses pas."

„ Il est vrai, dit Pison, (*a*) qu'il est
„ mal d'avoir trop d'horreur de la disso-
„ lution de la nature, comme d'avoir trop
„ d'aversion pour la douleur. Mais tout
„ le monde étant presque de même là-des-
„ sus, c'est une preuve que la crainte de
„ la mort est naturelle. Et même la fra-
„ yeur excessive qu'en ont quelques gens,
„ sert à marquer que puisqu'elle est gran-
„ de en eux, il faut du moins qu'il y en
„ ait quelque légère semence dans la na-
„ ture. Je ne parle point ici de ce que
„ quelques-uns craignent la mort, parce
„ qu'ils s'imaginent qu'ils seront alors pri-
„ vés des commodités de la vie, ou par-
„ ce qu'ils appréhendent de mourir avec
„ douleur, ou parce qu'ils se font d'autres
„ appréhensions de ce qui peut arriver
„ après

(*a*) Dans les entretiens de Cicéron sur les vrais biens & les vrais maux. Liv. V. pag. 347. 348. 349. cités plus haut.

„ après la mort. Les enfans même, à „ qui rien de tout cela ne passe par l'es- „ prit, ont peur de la mort, lorsqu'en „ badinant on les menace de les jetter de „ haut-en-bas; & les bêtes, dit Pacuvius,

„ *Les bêtes qui n'ont rien pour penser, pour prévoir,*

„ la terreur de la mort, les fait fré- „ mir. Y a-t-il même quelqu'un qui puis- „ se croire que le sage, quoique détermi- „ né à mourir, ne soit pas touché de se „ séparer des siens & d'abandonner la lu- „ mière? La force de la nature là-dessus „ se reconnoît encore, en ce qu'il y a des „ gens qui étant réduits à la mendicité, ne „ laissent pas de vouloir vivre, & en ce „ que des hommes cassés de vieillesse ont „ horreur des approches de la mort, & „ qu'au milieu des souffrances, ils pro- „ longent leur vie autant qu'ils peuvent, „ comme Philoctete, dont Accius dit: que „ pour prolonger la sienne au milieu de „ ses cruelles douleurs, & pouvant à pei- „ ne se soutenir,

„ *D'un infaillible trait, & plus prompt qu'un éclair,*
„ *Il perçoit les oiseaux dans le vague de l'air,*
„ *Et se couvroit le corps du tissu de leurs plumes."*

Comme Mr. Mérian a dit, & très bien dit tout ce qu'on peut dire de plus judicieux sur ce dernier instinct, dans son mémoire déja cité; on me permettra d'en donner ici un extrait, & de mêler quelques réfléxions à celles de cet illustre Académicien.

„ La crainte de la mort, dit-il, paroit naturelle à l'homme en vertu d'un instinct primitif qui le porte à veiller à sa conservation. Aussi les traces de son pouvoir sont-elles imprimées par-tout, & dans nos institutions publiques, & dans la vie privée, & la même où l'on s'étudie le plus à la pallier: les loix n'ont point de frein plus redoutable pour arrêter le crime: la vie presque entière de l'homme est employée, soit à lutter contre la mort, soit à se distraire de son idée, soit à se rassurer contr'elle. La médecine, la philosophie, la religion, tant de remèdes que nous ne cessons d'opposer à cette crainte, en constatent la réalité. La mort nous paroît un mal par elle-même, & sans porter la vue plus loin. Les circonstances dont elle est accompagnée, sont toutes des objets pour lesquels la nature nous a inspiré l'aversion la plus forte, qui révoltent nos sens & notre imagination, qui pénètrent nos esprits de tristesse & de douleur. On ne sauroit

voir ni se représenter un homme à l'agonie, sans éprouver ce sentiment involontaire que l'on ne dépouille pas à moins de dépouiller l'humanité même."

„ De-là naissent des craintes proportionnées à la grandeur du mal que nous nous figurons confusément dans la mort, & augmentées par la fatale certitude où nous sommes que c'est un mal inévitable. Les maux qui roulent dans la sphère de la vie, auxquels nous nous flatons de nous soustraire, ou dont nous espèrons de revenir, nous effraient bien moins que celui-ci, dont il n'y a nul moyen de se sauver, & sur lequel l'espérance ne darde plus ses rayons."

„ Si l'animal meurt en paix, il doit cette heureuse sécurité à son manque d'intelligence, comme nous devons nos craintes à la faculté de prévoir notre sort. Ce seroit bien pis si cette prévision alloit jusqu'à nous marquer le moment où nous devons finir. Notre unique ressource est d'imaginer cette fin dans un avenir vague, & de la reculer en idée à mesure que nous en approchons: ressource pitoyable, mais qui cependant assoupit nos inquiétudes & nous permet de goûter quelques plaisirs semés sur notre route."

„ Peut-être la mort n'est elle pas un mal; peut-être est-elle un bien: mais cela ne l'em-

pêche pas d'être un objet formidable pour nous. Nous la craignons parce que la nature nous l'ordonne, en attachant une sensation triste à son idée & en peignant de sombres couleurs les scènes qui l'environnent: nous la craignons déja sans savoir, sans songer même ni en quoi elle consiste, ni à quoi elle conduit."

„ A la crainte naturelle de la mort se joignent ensuite des craintes réflechies qui dépendent des principes religieux ou philosophiques dont on a été nourri dès son enfance, ou que l'on a choisis dans un âge plus mûr. Mais ne semble-t-il pas que la perspective de l'avenir qui succède à la mort doive produire, dans différens esprits, des impressions différentes assorties aux principes dont ils sont imbus? Malgré cette différence, & la contrariété même des dogmes, ou des hypothèses qui ont cours dans le monde, la crainte est encore l'effet ordinaire que cette perspective produit sur le gros des hommes: c'est ce que j'essaierai de prouver."

„ Toutes les opinions touchant notre destinée future peuvent être comprises sous deux chefs; ou la mort est la fin de l'homme; ou elle est le passage à une autre vie, à un nouvel ordre de choses: *aut finis aut transitus.* "

„ La première de ces opinions, est-elle

propre à nous tranquillifer fur les fuites de la mort & à nous délivrer de toute inquiétude? "

„ Chacun doit ici fe juger lui-même; il faura mieux que perfonne comment il eft affecté par la penfée qu'après le trépas, c'en eft fait pour toujours, & que toute fon exiftence s'exhalera dans fon dernier foupir. Si pourtant on recueilloit les fuffrages, je me perfuade que la plupart conviendroit que cette penfée les afflige. L'inftinct qui fait friffonner l'homme à l'idée de la mort, le laifferoit-il tranquille à l'idée de fa deftruction totale? On eft accoutumé à fentir, à vivre, à être quelque chofe. Au milieu des mifères humaines on a gouté des plaifirs; on a connu les charmes de l'amour, de l'amitié, de la vertu; on a cultivé fa raifon; on a orné fon efprit. Ces plaifirs ont engendré la notion & le défir du bonheur; nos maux & nos vices mêmes nous ont fait concevoir la poffibilité d'un état plus parfait & plus heureux." Nous favons par expérience que tout ici bas eft fujet au changement: nous défirons toujours l'amélioration de notre fort, & le defir enfante l'efpérance. „ Ce n'eft donc pas fans peine que l'on s'arrache, pour ainfi dire, à foi-même, & que l'on fe dit:- tu mourras tout entier, & il ne reftera de toi qu'un peu de cendre & de pouffière."

„ Si l'idée de la destruction de notre Etre ou de notre personnalité nous répugne & nous attriste, on penseroit au premier abord que la persuasion de sa durée au-delà du tombeau dût nous causer la joie la plus vive; ou, si elle n'est pas en état de vaincre notre répugnance pour l'instant fatal par où nous devons passer, qu'elle dût au moins adoucir l'amertume de ce passage, & consoler l'homme de la nécessité de mourir. Fort bien; mais prenons garde que pour rendre cette persuasion agréable ou consolante, il ne suffit point de nous croire immortels; il faut que nous ne perdions pas à l'être, & que l'immortalité soit pour nous un état de perfection & de bonheur. Or il n'y a aucun systême, ni philosophique ni religieux, qui nous garantisse ce dernier point."

„ Dans toutes les religions, comme chez tous les philosophes théistes, l'immortalité des ames est jointe à un état de punition, aussi bien que de récompense." Mais, parmi des Etres qui ont tous plus ou moins à se reprocher des fautes, des abus dignes de châtiment & dont les suites naturelles peuvent empirer leur sort dans la vie future, comme elles l'empirent ordinairement dans la vie présente, où sont ceux qui osent compter avec une pleine assurance, d'avoir en par-

tage, immédiatement après leur mort, la parfaite & immortelle félicité qu'ils desirent? La crainte à cet égard, n'est-elle pas toujours à côté de l'espérance dans les ames mêmes les plus justes? Eh! qui ne sent combien cette crainte doit augmenter en nous la frayeur de la mort, que nous inspire la nature?

„ L'ame meurt avec le corps, ou elle lui survit: il n'y a point de milieu entre ces deux choses: mais ce milieu peut se trouver dans notre esprit: nous pouvons flotter dans l'incertitude. Une fameuse secte de l'antiquité, a regardé ce doute philosophique comme le parti le plus sage, & le plus propre à nous tranquilliser. On objecte que c'est chercher le calme au milieu d'une mer agitée, & bâtir l'édifice du bonheur sur le sable mouvant. Si le doute est désagréable en lui-même, il l'est bien plus encore lorsqu'il tombe sur des matieres qui nous touchent de si près, & où nous sommes si fortement intéressés. En ne tenant à aucune doctrine fixe, on est en butte à toutes les impressions sinistres qui naissent des deux doctrines opposées. On a deux sortes de craintes au lieu d'une, avec peu ou point d'espérance, & sans savoir à quel expédient recourir. Car, d'une part la mortalité des ames ne laisse rien a espérer: & de l'autre

quel espoir peut vous donner le systême qui déclare les ames immortelles, tandis que sa vérité vous est suspecte?"

„ J'ai voulu prouver que la mort inspire aux hommes une crainte naturelle & des craintes réfléchies; qu'on la craint en elle-même, & qu'on la craint dans tous les systêmes & hors de tous les systêmes. Cependant cette crainte n'est pas au même degré chez tous les hommes, ni chez le même homme en tout temps. Elle peut être surmontée. Et qu'on ne croie point la chose impossible, par ce que nous avons dit que c'étoit une crainte naturelle, liée à l'instinct conservateur de l'homme. Ne savons-nous pas que les instincts les plus naturels, l'amour pour notre progéniture, celui qui unit les deux sexes, le sentiment de l'humanité, & jusqu'à l'amour propre, peuvent être étouffés, réprimés, vaincus? —— Il n'est point de doute que le sentiment désagréable attaché à l'idée de la mort ne produise son effet, toutes les fois qu'il agit seul sur l'esprit, sans rencontrer d'obstacle, & sans se trouver en collision avec d'autres sentiments dont la force supérieure puisse l'obliger à céder. Mais toutes les fois que l'idée de la mort est combature par l'idée d'un mal qui me paroit plus grand que la mort même, ou l'amour de la vie par le desir d'un bien qui

me paroît préférable à la vie; le sentiment le plus foible disparoît devant le plus fort. Lorsque les grandes passions absorbent les petites, ces dernieres ne cessent point pour cela d'être naturelles, &, dans un sens, plus naturelles que les autres, parce qu'elles sont plus communes & plus dans le cours des choses".

„ Mais quels sont ces motifs si puissants qui élevent l'homme si fort au-dessus de lui-même, & le font triompher de la nature & de l'instinct"?

„ Je sais que le mépris de la mort a passé en mode chez plusieurs philosophes, & chez des sectes entieres; rien ne flatte tant leur orgueil, & leurs fastueuses prétentions. Mais combien de fois la réalité n'a-t-elle pas honteusement démenti ces fausses apparences? Quand on leur voit étaler leurs superbes maximes, & se donner des secousses pour paroître ce qu'ils ne sont pas, il font souvenir de Sosie qui veut *se faire du cœur par raison*. Le vrai sage ne rougit pas d'être homme; & le vrai brave fait moins de bruit; il laisse aux poltrons à faire des traités sur le courage, & il se contente d'en avoir".

„ La peur est un sentiment, une émotion, une passion qu'on ne surmonte que par un

sentiment plus fort, par une émotion plus vive, par une passion prépondérante. Il n'en est à la vérité aucune qui ne puisse atteindre à ce degré de hauteur : l'amour, l'amitié, la haine, l'ambition, la soif de se venger, la honte, l'amour de la vertu, pur ou intéressé, le zèle religieux, & le zèle fanatique, toutes les passions en un mot, peuvent s'exalter jusques-là. Les motifs les plus opposés entr'eux nous font également braver la mort, pourvu qu'ils acquierent cette chaleur vive & triomphante qui nous soumet à leur empire, & les rend maîtres de nos cœurs. La chose est aisée à comprendre. Quelque contraires que soient ces motifs, ils concourent en ceci, qu'ils peignent à l'imagination, ou un mal plus redoutable que la mort, ou un bien plus précieux que la vie".

„ Gloire, devoir, liberté, patrie, ces mots gravés en traits de feu dans les grandes ames, quels prodiges n'ont-ils pas opérés? Quels beaux spectacles n'ont-ils pas donnés au monde? C'est eux qui animerent les Héros de tous les âges, les Miltiade, les Léonidas, les Pausanias, les Epaminondas, les Horaces, les Dèces, les Paul-Emile, les Scipions. C'est pour eux que les trois-cents Spartiates verserent leur sang dans le défilé

des Thermopyles, & les Suiſſes dans la terrible journée de S. Jâques, qui eſt au-deſſus de celle des Thermopyles ".

„ L'eſpoir d'une meilleure vie & des récompenſes qui y ſont réſervées aux gens de bien, & aux hommes courageux; cet eſpoir, dis-je, embraſſé avec une foi ardente, a inſpiré le même mépris de la mort, non ſeulement à des particuliers, mais à des nations entieres, & aux nations les plus barbares. Tels nous ſont repréſentés dans l'hiſtoire les Thraces, les Gètes, les Germains, les Brétons, les Gaulois, les Arabes, tous ces Peuples inſtruits par Odin, par les Druides, par Mahomet".

„ Mais comme nous l'avons dit, il n'eſt pas beſoin de motifs auſſi ſublimes. Toutes les paſſions ont leur enthouſiaſme ou leur fureur, & dans des accès auſſi violents, il n'eſt rien qu'on ne leur ſacrifie. Lorsque pluſieurs de ces paſſions, en vertu des rapports qui les lient, ſe réveillent mutuellement & vont enſemble au même but, l'on conçoit qu'elles doivent gagner beaucoup en énergie, & que de la concentration de tant de feux, il ſe formera un foyer plus ardent: tous ces reſſorts débandés doivent néceſſairement produire une exploſion plus forte. Nous en avons l'exemple dans la férocité

intrépide de ces Peuples sauvages, que l'on voit défier la mort, & rire dans les tourments. Elle leur est inspirée par l'honneur, par la vengeance, par l'espoir d'un heureux avenir".

Ce pouvoir victorieux des passions exaltées s'étend sur tous les penchants & les instincts de la nature; il n'en est aucun dont il ne triomphe. C'est par ce pouvoir que Régulus alla chercher la mort à Carthage, & que des milliers de Martyrs la préférèrent à une vie qu'ils ne pouvoient conserver qu'au prix de leurs plus chères espérances. C'est par ce pouvoir qu'Origène se mutila pour mettre hors de danger une vertu dont il étoit plus jaloux que de la puissance d'engendrer, & que tant d'hommes se font aussi eunuques à son imitation, pour d'autres fins moins louables qui leur tiennent plus à cœur que la qualité d'homme. C'est par la force dominante d'une vanité excessive ou de l'amour outré d'une fausse gloire qu'on a vu dans les Indes, dans la Grèce & dans l'Italie, des Sectes de philosophes affecter de mépriser la douleur pour laquelle l'animal a naturellement tant d'aversion. C'est par la prépondérance d'une ambition ou d'une avarice immodérées que le Heros & l'Avare souffrent la faim & la soif, s'exposent

à mille périls, & renoncent à une vie douce, tranquille, remplie de jouissances & de plaisirs, pour en mener une pénible, agitée, pleine de privations & de sacrifices, qui leur paroît plus propre à leur but. C'est enfin par l'extrême honte de leur déshonneur, & par l'espoir de l'ensevelir à jamais, selon leur vif désir, dans les plus profondes ténèbres, que des mères dénaturées font inhumainement périr le fruit de leurs foiblesses.

Tous ces exemples prouvent que l'on peut surmonter les instincts les plus forts de la nature, appuyés des jugements les plus réfléchis de la raison, & que l'amour de la vie & la crainte de la mort ne laissent pas d'être des sentimens essentiels à l'homme, lesquels sa raison l'oblige d'écouter & de suivre comme la voix même de son Créateur; quoiqu'une crainte supérieure à celle de mourir, ou un desir plus violent que celui de vivre, puisse armer & arme même quelquefois sa main, dans son délire, contre ses propres jours.

Or, ces instincts de la nature qui nous portent à nous aimer, à nous conserver, qui nous inspirent une secrète horreur de la mort, qui font que nous nous allarmons d'abord malgré nous à la vue des périls où nous nous trouvons, & ces jugemens de la raison

par lesquels elle approuve, elle fortifie en nous ces sentimens, elle nous conseille la fuite des dangers & le prompt usage de tout ce qui peut concourir à notre conservation, étant autant d'indications évidentes du soin que Dieu veut que nous prenions de nous, aussi long-temps qu'il nous en laisse les moyens, puisque c'est ordinairement par là qu'il nous découvre ses volontés ; j'en tire cette conséquence nécessaire, que le suicide, qui est une action directement opposée aux instincts de notre nature, aux vœux communs de l'humanité, & aux jugements réfléchis de la raison la plus saine ; est une violation manifeste de la volonté divine, une usurpation sacrilège des droits suprêmes de notre Créateur, qui nous ayant donné la vie, a seul un empire absolu sur elle.



## CHAPITRE IV.

*Que, quoiqu'il paroiſſe que le ſuicide fut autrefois fort fréquent, il n'a jamais été ni auſſi commun, ni auſſi généralement autoriſé qu'on le peut penſer. Des cauſes qui l'ont fait pratiquer & regarder comme légitime & louable, par quelques Sectes de Philoſophes & par quelques Peuples. Qu'il a été jugé par d'autres, une action lâche & criminelle. Qu'il exige bien moins de courage, qu'il n'en faut pour ſupporter les diſgraces de la vie; & qu'il eſt un abus condamnable, plutôt qu'un emploi vertueux de la force, & digne de l'approbation divine.*

Dès qu'il eſt prouvé que les hommes peuvent ſurmonter les penchants naturels les plus forts, on ne doit pas être ſurpris, qu'ils puiſſent ſe porter au ſuicide, quelque contraire qu'il ſoit à la nature: il eſt bien plus ſurprenant, que, ſujets à tant de maux rigoureux, qu'environnés de tant de dangers imminents, qu'auſſi corrompus, auſſi irréligieux ou ſuperſtitieux, auſſi puſillanimes qu'ils le ſont & le furent toujours pour la plupart, le ſuicide n'ait pas été plus commun parmi eux. Il eſt à croire qu'il ſeroit devenu la reſ-

source du plus grand nombre des malheureux, s'ils n'y eussent pas trouvé des obstacles invincibles dans leur propre cœur.

Malgré ces obstacles, les hommes n'ont que trop fourni d'exemples de cet attentat sur soi-même. On ne peut nier que diverses sectes de philosophes & divers peuples ne l'aient approuvé, recommandé, pratiqué. On allègue en preuve, les *Indiens* avec les *Gymnosophistes* & les *Bramins* leurs philosophes ou leurs prêtres anciens & modernes; les sectateurs d'*Epicure* & de *Zénon*; les Disciples de *Fo*, à la *Chine*; la secte des philosophes *japonois* appellés *Sendosivistes*; une Loi des *Séens* qui ordonnoit aux vieillards devenus inutiles à la patrie, de boire de la ciguë; l'ancienne République de *Marseille* dont le sénat ne permettoit pas qu'on sortît témérairement de la vie, mais en ouvroit une voie aisée à celui qui étoit jugé avoir des raisons légitimes de désirer la mort; les *Gaulois* entre lesquels il y en avoit, qui, dans la vive persuasion d'une autre vie, remettoient après leur mort à faire leurs affaires, prêtoient à leurs amis à certaine usure, à condition qu'ils ne les rembourseroient du capital que dans l'autre monde, & se jettoient dans le bûcher de leurs proches, pour leur marquer le desir qu'ils avoient de vivre avec eux; les *Loix Romaines* favorables

à

à ceux qui se tuoient par dégout de la vie, ou par la honte d'avoir des dettes auxquelles on ne pouvoit pas satisfaire, ou pour se délivrer de quelque maladie cruelle, ou même par vaine gloire, pendant qu'elles annulloient le testament de ceux qui s'étoient tués eux-mêmes pour échapper à l'infamie, & défendoient aux parents de les pleurer & d'en porter le deuil; les *Nations hyperboréennes* qui, au rapport de quelques historiens, se précipitoient du haut d'un rocher pour éviter une captivité honteuse, ou pour ne pas languir dans les infirmités de la vieillesse, & parce qu'elles croyoient que ceux qui se donnoient ainsi librement la mort avoient une place distinguée dans le *Valhalla*; les *anciens Habitans* des *Isles Canaries* qui avoient aussi, dit-on, coutume à certaines fêtes qu'ils célébroient en l'honneur de leurs Dieux, dans un temple élevé sur la cime d'une montagne, de se précipiter dans un gouffre, par un principe de religion, en dansant & en chantant, pour aller jouir de la félicité que leurs prêtres, leur promettoient en récompense d'une si belle mort.

Les causes qui ont fait pratiquer & autoriser le Suicide, sont faciles à découvrir. L'histoire & la connoissance de l'homme les rend assez sensibles. Chez les uns, c'étoit l'Athéisme : des hommes qui ne reconnois-

soient point de Dieu, & qui croyoient qu'il n'y avoit rien à craindre, ni rien à espérer après la mort, ne voyoient pas de meilleur parti à prendre pour eux, que celui de se tuer, lorsqu'ils ne pouvoient pas finir autrement leurs peines. Chez d'autres, c'étoit l'embarras de justifier la Providence dans la dispensation des maux de la vie, si l'on n'admettoit pas le droit de s'en délivrer, dès qu'elle devenoit à charge. Il paroît que cette raison avoit beaucoup de part au jugement de *Sénèque* en faveur du Suicide. A la fin du traité où il se propose de justifier la Providence du malheur qui souvent accable les gens de bien, il introduit Dieu parlant à l'homme & lui déclarant, qu'il lui a donné un moyen sûr de se délivrer de toutes les miseres, & qu'il y a mille chemins pour quitter la vie & se mettre promptement en liberté. *Epictete* l'approuvoit & le recommandoit aussi par le même motif: „ Jupiter, dit-il, a voulu que ces choses ne fussent point des maux, ou du moins il en a donné le remede à ceux qui les jugent tels. Allez donc & ne vous plaignez point". — Chez d'autres comme chez ceux-ci, c'étoit encore une méprise grossiere sur ce qu'exigeoit du sage, la nature & la raison, ou sur le vrai caractere de l'héroïsme: éblouis par des apparences de force &

de courage, & par les circonſtances éclatantes qui accompagnoient quelquefois le Suicide, ils le confondirent avec les actions les plus héroïques. Chez d'autres c'étoit une eſpece de fanatiſme, ou le déſir brûlant de paſſer à une meilleure vie qu'ils ſe flattoient par là de mériter, comme le prouvent quelques-uns des exemples cités ci-deſſus. Chez d'autres, c'étoit ou la pitié qui les empêchoit de blâmer des malheureux que leurs propres maux avoient armés contr'eux-mêmes, ou la politique qui vouloit entretenir le mépris de la mort dans le cœur de Peuples expoſés à des guerres fréquentes. Tel ſemble avoir été le deſſein d'*Odin*, ce fameux conquérant qui ſe ſoumit tant de nations du nord & s'en fit adorer comme un Dieu. Ayant fait aſſembler ſes amis, lorsqu'il ſentit approcher ſa fin, il ſe fit neuf grandes bleſſures avec une lance, & dit qu'il alloit en *Scythie* prendre place avec les Dieux à un feſtin éternel, où il recevroit honorablement tous ceux qui mourroient les armes à la main. Chez d'autres, c'étoit peut-être une maladie produite par le climat dans certaines ſaiſons, ainſi qu'on le croit des Anglois. Chez d'autres, c'étoit, ou un eſprit d'orgueil & de vaine gloire, ou la honte, la crainte, la foibleſſe, ou le déſeſpoir: & chez tous une ſorte de

trouble, d'égarement, de délire, comme on le verra ci-après.

Quoique ce ſoient là des cauſes très communes & très-agiſſantes, le Suicide n'a jamais été ni ſi fréquent, ni ſi généralement approuvé qu'on pourroit ſe l'imaginer. L'hiſtoire de pluſieurs Nations tant anciennes que modernes, en préſente peu d'exemples. Toutes les Lois civiles de l'Europe, depuis qu'elle eſt devenue la partie la plus éclairée du monde, le réprouvent & le flétriſſent. Le Chriſtianiſme en s'établiſſant, diſſipa l'opinion qu'il eſt permis de ſe tuer ſoi-même & proſcrivit cette coutume dénaturée, par-tout où il fut reçu. Dans le cours de 17 ſiecles, on ne trouve guère d'Auteurs entre les Chrétiens qui en aient pris la défenſe (*a*), en comparaiſon

(*a*) On met dans ce rang, St. Thomas, Montagne, du Verger de Hauranne; abbé de St. Cyran, cités par M. de Voltaire dans ſon commentaire ſur le livre des délits & des peines: Jean Donne doyen de St. Paul à Londres, qui ſoutint l'innocence du Suicide dans un traité, lequel, malgré la défenſe qu'il en fit au lit de la mort, fût imprimé en 1648, & en 1664: M. Charles Pope Blount ſavant anglois, qui enſeigna cette doctrine dans ſon livre intitulé, *les Oracles de la Raiſon*, & la mit lui-même en pratique: M. Gildon qui compoſa la préface du livre de Blount, où il chercha à juſtifier ſa mort, mais qui ſe rétracta enſuite publique-

de la foule des grands-hommes qui l'ont frappée de crime.

On a beaucoup exagéré, par des assertions vagues, le nombre des Peuples chez lesquels le Suicide a été en vogue, & autorisé par la coutume & les loix. Plusieurs de ceux qu'on range dans cette classe nous sont très-peu connus: nous n'en avons que des relations incertaines, faites à la hâte, & sur lesquelles on ne peut pas faire grand fond.

Mais après tout, qu'est-ce que tous ces Peuples comparés avec la multitude des Nations, où l'on ne découvre qu'à-peine des traces de cet usage, & aucune marque de l'approbation publique à son égard? Parmi

ment dans un livre contre les Déistes: Jean Robeck philosophe Suédois, esprit inquiet, qui de protestant se fit Jésuite, de Jésuite redevint protestant, & finit par se jetter dans le Veser près de Brême, où il se noya, à l'âge de 62 ou 64 ans; après avoir laissé à son ami M. Funck professeur à l'Université de Rintel, entre divers manuscrits, une Dissertation sur le Suicide qu'il le prioit, dans une lettre remplie de trouble, de faire imprimer dès qu'il auroit appris sa mort; ce que M. Funck exécuta en 1736: enfin les Auteurs des *Lettres Persannes*, du *Conservateur*, & d'une brochure intitulée, la *Question Royale*, écrits dont on trouve une réfutation complette dans le 2. tom. de la *Religion vengée*, ou *réfutation des Auteurs impies*; depuis la Lettre X. jusqu'à la Lettre XVIII. Edit. de Paris 1757.

ceux même où il fut le plus accrédité, combien n'y eût-il pas vraisemblablement de gens sensés, qui le désapprouvoient comme un crime & une lâcheté? On sait que les *Gymnosophistes* étoient divisés en deux sectes qui ne s'accordoient pas sur ce point. Ces fanatiques & les *Bramins* leurs successeurs; les disciples d'*Epicure*, de *Zénon*, & de *Fo*, les philosophes *Sendosivistes*, n'étoient que des sectes, qui, toutes nombreuses qu'elles fussent, ne formoient que la plus petite partie des Nations au milieu desquelles ils vivoient, & dont ils ne possédoient par si généralement l'estime. Enfin quand on supposeroit que le Suicide, eût été universellement adopté comme une ressource légitime & louable; qu'est-ce que cela feroit? Une mauvaise coutume, une erreur devient-elle un droit, une vérité, pour avoir été universelle?

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'aujourd'hui & depuis plusieurs siecles, le meurtre volontaire de soi-même, est défendu par la religion & les loix des Peuples les plus sages, & que l'Antiquité a été au moins partagée sur cette question.

*Sénèque* en convient; „ Vous trouverez, dit-il, des sages qui nieront que l'on doive attenter à sa vie, & qui jugeront que c'est un crime de devenir son propre meurtrier".

Selon eux: „ Il faut attendre le temps du délogement que la nature a déterminé". (a) *Pytagore* défendoit d'abandonner le poste de la vie, sans le commandement de Dieu (b). Ses *Disciples* pensoient comme lui, que nos ames sont liées dans nos corps pour y souffrir, par l'ordre du Créateur, & que ceux qui détruisent cette union, sans ses ordres, en seroient punis (c). Dans la doctrine secrète des mystères sacrés, on enseignoit que la vie est une espèce de prison, dont on ne doit pas sortir, avant d'en avoir obtenu la permission du grand Juge. *Platon* qui rapporte cette doctrine paroît aussi l'avoir admise, quoiqu'il ne soit pas là-dessus toujours d'accord avec lui-même. Les Loix d'*Athènes* pour détourner du Suicide, punissoient le coupable, même après sa mort, en ordonnant que sa main fût coupée & brûlée séparément du reste du corps. A *Thèbes* le cadavre d'un homicide volontaire étoit brûlé avec infamie (d). „ *Platon* veut qu'on

(a) Seneq. Epist. LXX. pag. 313.

(b) Cicero, *de Senectute*, N. 20.

(c) Hist. de la Philosophie payenne. tom. II. pag. 189. édit. de la Haye 1724.

(d) Voyez Leland, Nouvelle Démonstration évangelique, tom. III. part. II. pag. 421. 422. traduite de l'Anglois, à Liege 1768.

„ ensevelisse ceux qui se sont défaits eux-
„ mêmes, dans des lieux écartés & solitai-
„ res. (a) Il y a des traits dans l'histoire
„ grecque qui prouveroient que l'on a été
„ extrêmement délicat sur cet article, &
„ que l'on punissoit quelquefois la simple in-
„ tention du Suicide, & même du Suicide
„ indirect, & de cette sorte de Suicide mê-
„ me qui d'ailleurs passoit pour être si hono-
„ rable & si glorieux." M. Mérian de qui je viens d'emprunter les paroles, rapporte à ce sujet, dans son mémoire, l'exemple de cet *Aristodème* dont parle *Hérodote* (b), qui ayant fait des prodiges de valeur, dans la bataille de *Platée*, pour effacer un opprobre dont il s'étoit couvert, & ayant été tué, fut privé des honneurs funèbres, parce que, disoit-on, étant sorti des rangs & s'étant jetté en furieux au milieu des ennemis, il paroissoit manifestement avoir cherché la mort.

M. *de Burigny* auteur de l'Histoire de la Philosophie payenne, dit: „ Que c'étoit l'opinion commune du temps de *Socrate*, *qu'il n'est pas permis de se tuer* (c). Ce Philoso-

---

(a) Plato *de Legibus*. lib. IX.

(b) Herodot. Hist. lib. IX.

(c) Tom. II. pag. 189. Cet ouvrage a aussi paru sous le titre de *Théologie payenne*.

phe près de mourir entreprit de le prouver à ses Disciples: „ Les discours, leur disoit-il, qu'on nous tient tous les jours dans les Cérémonies & dans les Mysteres, *que les Dieux nous ont mis dans cette vie comme dans un poste que nous ne devons jamais quitter sans leur permission*, peuvent être trop difficiles pour nous & passer notre portée. Mais rien n'est ni plus aisé à comprendre, ni mieux dit que ceci: *Que les Dieux ont soin des hommes, & que les hommes sont une des possessions des Dieux.* Cela ne vous paroit-il pas vrai? Très vrai, répondit Cébès. — Vous même donc, reprit Socrate, si un de vos esclaves se tuoit lui-même sans votre ordre, ne seriez-vous pas en colère contre lui, & ne le puniriez-vous pas rigoureusement si vous le pouviez? — Oui sans doute, dit Cébès. — Par la même raison, ajoute Socrate, il n'est pas juste de se tuer, & il faut attendre que Dieu nous envoie un ordre formel de sortir de la vie, comme celui qu'il m'envoie présentement. (*a*)" Il étoit condamné par les Juges d'Athènes à boire la ciguë, & il regardoit, avec raison, cette sentence, comme

(*a*) Oeuvres de Platon, traduct. de M. Dacier, tom. II. pag. 135. 136. à Amsterdam 1744.

un décret du Ciel qui lui ordonnoit de mourir.

*Cicéron* repréſente *Paul-Emile* dans les mêmes principes, par le diſcours qu'il lui fait tenir à ſon fils *Scipion*, dans lequel il dit: „ Vous donc, mon fils, & tous ceux qui ont de la religion, vous devez conſtamment retenir votre ame dans le corps où elle a ſon poſte; & ſans l'ordre exprès de celui qui vous l'a donnée, ne point ſortir de cette vie mortelle; parce qu'autrement, vous paroîtriez avoir voulu ſecouer l'emploi dont la volonté divine vous a chargé." (*a*)

*Virgile* devoit auſſi regarder l'homicide de ſoi-même comme un grand crime, puiſqu'il peint ſouffrant dans les enfers, ceux qui le commettent:

*Proxima deinde tenent mœſti loca, qui ſibi letum.*
*Inſontes peperêre manu, lucemque peroſi*
*Projecêre animas. Quam vellent æthere in alto*
*Nunc & pauperiem, & duros perferre labores!*
*Fata obſtant, triſtique palus inamabilis unda*
*Alligat, & novies ſtyx interfuſa coërcet.* (*b*)

---

(*a*) Songe de Scipion, traduction de MM. Bouhier & d'Olivet inſéré dans les Tuſculanes tom. I. pag. 197.
(*b*) Enéide Liv. 6. v. 434. & ſuivants.

C'eſt-à-dire, ſelon la traduction de l'Abbé des Fontaines: „ Plus loin ſont ceux, qui ſans être coupables, vaincus par le chagrin, ont attenté à leurs jours, & dégoutés d'une lumière importune, ont chaſſé leur ame de leur corps. O qu'ils voudroient maintenant ſouffrir encore ſur la terre la pauvreté, & eſſuyer les plus pénibles travaux! Mais les Deſtins s'y oppoſent. Le triſte & odieux marais du Cocyte, & le Styx qui ſe replie neufs fois ſur lui-même, les tiennent pour toujours empriſonnés ſur ces bords."

Le P. Catrou dans ſa note ſur ce paſſage de l'Enéide, fait dire à *Platon*: „ Que celui qui avance la fin de ſes jours, eſt auſſi condamnable qu'un Soldat qui quitte ſon rang, ſans un ordre de ſon Général."

Et pour ne pas trop multiplier ces citations, je finis par *Plutarque* qui, après avoir montré l'abſurdité du Suicide, dans le ſyſtême des *Stoïciens* ſes plus zèlés fauteurs (*a*), rapporte que *Brutus* avoit fait dans ſa jeuneſſe, un diſcours philoſophique, où il reprenoit & blâmoit fort ſon Oncle de s'être tué lui-même (*b*). Cependant *Brutus* à l'exemple de *Caton*, ſe donna dans la ſuite

(*a*) Plutar. *de Comm. Notit. adverſ. Stoïcos.*
(*b*) Plutar. vie de Brutus p. 1002. trad. d'Amiot.

la mort. Mais lequel vous paroît avoir le plus de poids, du sentiment réfléchi de *Brutus* innocent, tranquille, & hors du danger; ou de l'exemple de ce même *Brutus*, teint du sang de *César*, son bienfaiteur & son ami qu'il avoit massacré, enthousiaste de la liberté qu'il alloit perdre, chagrin de se voir vaincu, sur le point de tomber entre les mains des vengeurs de César, déchiré peut-être de remords, & troublé par cette voix de reproche qu'il lui devoit sembler entendre sans cesse résonner à ses oreilles: *Tu quoque mi Brute!* C'est-à-dire: *Toi aussi, mon cher Brutus! au rang de mes assassins?*

Que si cet illustre *Romain* & *Caton* son oncle ne sont pas les seuls des sages de l'Antiquité, qui aient autorisé le Suicide par leur exemple ou par leurs préceptes; que si, outre tous les philosophes de la secte de *Zénon* qui l'approuvèrent & le recommandèrent, les *Platoniciens* eux-mêmes, qui sembloient le condamner, n'en ont pas toujours parlé, non plus que *Cicéron*, d'une manière assez uniforme & assez claire, pour qu'on puisse savoir au juste ce qu'ils en pensoient, cela ne prouve autre chose, sinon que sur ce point comme sur bien d'autres, il faut avoir plus d'égard aux raisons qu'aux autorités.

Ce qu'il y de sûr, c'est que tous ceux qui ne réprouvèrent pas le meurtre de soi-même, comme un crime, ne le regardèrent

pas non plus comme entiérement exempt de blâme, encore moins comme un effort de courage & de grandeur d'ame. Il en eſt au contraire, qui n'y ont vu qu'une extravagance de la vanité & de l'orgueil, qu'un effet du trouble & du dérangement de l'eſprit, qu'un excès d'emportement & déſeſpoir, qu'une marque évidente de foibleſſe & de lâcheté d'une ame puſillanime, incapable de ſupporter l'infortune ſouvent plus terrible que la mort. Témoin cette maxime de la morale d'*Ariſtote* (*a*): *Mori autem fugiendæ paupertatis, aut amoris, aut moleſtiæ cauſâ, id vero non eſt animi virilis, ſed potius vilis & ignavi.* C'eſt-à-dire: *Mourir pour échapper à la pauvreté, à l'amour, ou au chagrin, ce n'eſt par l'action d'un eſprit mâle; mais plutôt d'une ame vile & lâche.* Témoin le diſcours de *Critognat* aux *Gaulois* aſſiégés dans *Aliſe*, où il leur repréſente: „ Que c'eſt „ foibleſſe & non pas fermeté, de ne pou- „ voir ſupporter un moment la diſette. Qu'il „ ſe trouvera aiſément plus de gens qui s'ex- „ poſeront à la mort, qu'il n'y en aura qui „ ſouffrent patiemment la douleur. " (*b*)

(*a*) Lib. 3. c. 7.
(*b*) Jules Céſar, guerre des Gaules Liv. 7. p. 315 & 316. nouvelle Edition, imprimée à Amſt. 1763.

Témoin le philosophe *Plotin*, qui emploie le 9. livre de sa première Ennéade à prouver que l'on doit attendre l'ordre de Dieu pour sortir de ce monde; & qui fait cette remarque: que ceux qui s'ôtent la vie, le font par des motifs d'emportement, ou des raisons de chagrin, qu'il seroit plus sage de modérer (*a*). *Bayle* dit que *Porphyre* ayant formé le dessein de se tuer, *Plotin* le devina, fut le trouver tout-à-l'heure, & le détourna de cette pensée (*b*). Témoin encore les railleries piquantes de *Lucien* sur la mort volontaire de *Pérégrinus*, lequel se brûla publiquement aux Jeux Olympiques; sur les Brachmanes, & sur tous ceux qui se défont eux-mêmes, qu'il traite de foux & d'extravagans, rendus tels par la vanité & l'amour de la gloire, & qui dit du premier: qu'*il devroit plutôt témoigner la force de son esprit, en attendant la mort en patience, sans sortir de la vie comme un fugitif* (*c*). Temoin enfin cette sentence d'un ancien Poëte latin:

*Rebus in adversis facile est contemnere vitam:*
*Fortiter ille facit qui miser esse potest.* (*d*)

(*a*) Hist. de la Phil. payenne tom. II. p. 191.
(*b*) Dict. de Bayle au mot Plotin, note H.
(*c*) Lucien mort de Pérégrinus. tom. 3. traduc. de M. d'Abancourt. (*d*) Martial.

que Madame Deshouillères, a si bien rendue par ces vers :

Qu'en grandeur de courage on ne se connoît guère,
Lorsqu'on élève au rang des hommes généreux,
Ces Grecs & ces Romains dont la mort volontaire,
A rendu les noms si fameux!
Qu'ont-ils fait de si grand? Ils sortoient de la vie,
Lorsque de disgraces suivie
Elle n'avoit plus rien d'agréable pour eux:
Par une seule mort, ils s'en épargnoient mille.
Qu'elle est douce à des cœurs lassés de soupirer!
Il est plus grand, plus difficile
De souffrir le malheur, que de s'en délivrer.

Ceux qui mettent le Suicide au-dessus de la constance n'y ont pas bien réfléchi. Il faut certainement plus de force & de courage pour vivre que pour mourir. La vie est toujours pénible; la mort volontaire ne l'est jamais. L'une est une activité continuelle qui fatigue, une succession non interrompue de travaux, de chagrins, & de douleurs qui accablent; un combat perpétuel avec soi-même, avec des besoins sans cesse renaissants, avec tout ce dont on est environné; qui lasse & qui rebute; elle demande beaucoup de patience & de fermeté, une résolution & des efforts soutenus: l'autre n'est qu'une souffrance d'un moment qui dépend d'un seul coup bien dirigé, qui ne demande qu'une action prompte &

facile. L'enfant le plus foible, peut se tuer aussi bien que l'homme le plus fort. Celui qui veut mourir, a mille chemins pour sortir de la vie, la mort est à sa disposition, & hors quelques cas rares, il peut choisir la route la plus courte & la plus douce; mais la vie ne dépend pas de nous, il n'est pas en notre pouvoir de la rendre telle que nous la voudrions, & nous n'avons d'autre moyen de la conserver que le travail, le soin, & la tempérance, moyen dont l'usage ne se fait jamais sans peine, coute souvent beaucoup à notre paresse & à nos passions, & suppose toujours un grand courage dans l'infortuné qui ne se lasse point de l'employer, malgré les terribles difficultés qu'il a pour lui.

Les adversités présentes sont des maux qu'on sent; & les maux qu'on sent, sont toujours plus difficiles à soutenir, que ceux qu'on ne sent pas. La mort est un mal de ce dernier genre: on ne la souffre ni avant qu'elle vienne, ni après qu'elle est venue; elle n'est rien alors: ce n'est qu'en se la donnant qu'on la sent & qu'elle fait souffrir; mais alors le mal qu'elle cause est de courte durée & sans remède. Faut-il un si grand courage pour braver une mort qui n'est rien encore, ou pour supporter un mal qu'on ne peut plus éviter & qui va finir? —— On sur-

mon-

monte la crainte & l'horreur que l'un & l'autre inſpirent? —— Oui; mais n'a-t-on pas la même crainte & la même horreur des ſouffrances de la vie? Celles-ci étant réelles & actuelles, ne ſont-elles pas auſſi plus agiſſantes, que les douleurs inconnues d'une mort qu'on ſe prépare auſſi douce que poſſible? —— L'imagination les réaliſe & les rend préſentes. —— Mais l'imagination ne diminue-t-elle pas toujours beaucoup à l'eſprit, le mal auquel on veut s'expoſer? Il y a donc incomparablement moins de force & de courage à prendre le parti de ſe donner la mort, pour ſe délivrer des peines de la vie, qu'à ſe réſoudre de porter jusqu'au dernier terme naturel de ſa carrière, le peſant fardeau de ſes disgraces.

Le caractère de l'homme ſage, fort, & courageux, c'eſt de ne ſe laiſſer jamais abattre, de tenir bon contre tout. Le danger ne l'arrête point, quand ſon devoir l'appelle à l'affronter: il ne cede qu'à la néceſſité, à laquelle il ſeroit inutile de faire réſiſtance: les difficultés l'animent loin de le rebuter: il ne craint ni ne recherche la mort; toujours prêt à la recevoir, il ſe contente de l'attendre de pied-ferme. Ce ne ſont que les lâches & les foibles qui ſe jettent dans ſes bras comme dans leur dernier azyle. Il n'y a que le ſentiment

de ſa foibleſſe & une grande peur qui puiſſent porter à s'oter la vie, des Etres que la nature a pris ſoin d'y attacher par tant de ſi puiſſants liens qu'ils ne penſent qu'en frémiſſant à la néceſſité de la perdre. Quand on ſe ſent ſupérieur à la fortune, on ne cherche point un abri contre ſes coups dans une mort qui révolte; & tant qu'il y aura des hommes capables d'apprécier les actions humaines, ils trouveront *Régulus*, plus grand que *Caton.*

Vouloir qu'il ſoit plus fort, plus courageux de ſecouer le fardeau d'une vie malheureuſe, que de ſe réſoudre à le porter patiemment, par un eſprit de ſoumiſſion aux décrets du ciel, c'eſt blâmer Socrate, d'être reſté dans la priſon, par reſpect pour les loix de ſon pays, en vertu deſquelles il y étoit, malgré ſon innocence, & prétendre que, s'il en fût ſorti au mépris de ces loix, comme le lui conſeilloient ſes amis qui lui en fourniſſoient en même temps le moyen, il eût montré plus de courage & de force d'eſprit, qu'en y reſtant volontairement, dans l'attente tranquille de la mort qu'on lui préparoit: c'eſt accuſer de lâcheté tous les habitans de Calais, pour ne s'être pas tués, lorſqu'ils ſe virent ſur le point de tomber ſous le pouvoir du furieux Edouard, que leur conſtance à ſe défendre vigoureuſement,

avoit irrité contr'eux ; & pour avoir consenti que quelques bourgeois généreux achetassent le salut de la ville, en se mettant eux-mêmes à la discrétion du vainqueur. Si ce sont là des actes d'héroïsme, comment le Suicide, action contraire qui les eût empêchés, en seroit-il un ?

Il faut pourtant avouer qu'il y a une certaine force à se donner la mort, en ce qu'on surmonte par là, le plus puissant de nos penchants naturels. Mais c'est la force du chagrin & du désespoir, la force d'un cerveau échauffé ou d'un esprit frénétique qui n'est plus maître de lui-même, la force du trouble & de l'effroi qu'inspire la vue d'un mal qui paroît insupportable, & non, la force mâle & vertueuse de la raison, qui consiste à savoir se posséder, à modérer les mouvements de son ame, à les diriger aux fins de la nature, à les tenir soumis à ses loix. Le chagrin, le désespoir, l'agitation d'un esprit qui a perdu son empire, le trouble & l'effroi, sont autant de foiblesses incompatibles avec la véritable force. Celle-ci ne peut se trouver dans un sujet qui se détruit ; parce que rien ne se détruit, que ce qui est foible. Comme l'existence est le premier attribut d'un Etre, la force de se conserver, en est le second : plus cette force est grande, plus l'Etre qui la possede, est parfait.

Un corps dont toutes les parties feroient tellement unies & adhérentes, qu'il pourroit foutenir les chocs les plus roides, fans fe brifer, auroit dans fon adhéfion & dans fa folidité, une force confervatrice, qui en rehaufferoit le prix. Le degré de la réfiftance & de la durée, eft la mefure de la force dans les Etres purement matériels: dans les uns & dans les autres, la facilité à fe défunir, à fe féparer des parties qui les conftituent, vient de leur imperfection & de leur foibleffe. On eft donc plus fort & plus parfait, à mefure que l'on fe conferve plus longtemps dans fon intégrité phyfique, & que l'on réfifte davantage aux coups du fort les plus rudes. L'impuiffance de fe détruire, eft une perfection en Dieu: n'en feroit-elle pas auffi une dans l'homme courageux, qu'aucun mal ne peut tenter à abréger fes jours? Les Stoïciens ont dit, dans leur orgueil, que le fage qui fupporte fans impatience & fans plainte, avec un courage & une conftance qui ne fe démentent point, les maux les plus cruels de la vie, eft plus grand que Dieu, qui, dans le fein de fa fuprême béatitude, n'a point de pareil effort à faire. Cette penfée feroit vraie, fi ce n'étoit pas de Dieu que vient toute la force du fage: mais quelque fauffe & orgueilleufe qu'elle foit, elle décèle du moins, dans ces Philofophes, un fentiment fecret, qu'il y

a plus de force & de grandeur, à vivre en portant patiemment le poids des adversités humaines, qu'à mourir pour s'en décharger; & que ce dernier parti, tient plus de la lâcheté, que du courage.

Le courage est une force de l'ame qui l'élève au dessus des craintes vulgaires; qui, quand elle est jointe à la générosité, à l'amour du juste & du beau, la porte à des entreprises utiles, grandes, & hardies; la remplit de fermeté & de constance dans l'exécution; la fait résister aux obstacles, & la soutient dans les divers accidents de la vie, dans les dangers, la douleur, & l'adversité. Le courage n'est vraiment héroïque, que lorsqu'il montre ou suppose des vertus d'éclat, qui excitent l'étonnement & l'admiration. C'est l'utilité ou la sagesse qui le rend vertueux & louable. Et quelle utilité, quelle sagesse y a-t-il à se tuer soi-même? Peut-il être utile & sage de quitter la vie, avant le temps préparé dans l'ordre de la nature où tout est arrangé pour le mieux? Sortir de cet ordre parfait, s'arracher au cours naturel & ordinaire des choses, pour entrer dans un état inconnu qui peut être mille fois plus fâcheux que celui dont on se délivre; conçoit-on une plus grande folie? Ce n'est pas du moins un acte de vertu. La vertu consiste à faire un usage de nos forces ten-

dant à remplir les fins de notre nature, d'une manière conforme aux loix de l'ordre & aux obligations qui résultent de nos différents rapports avec les autres Etres. Or, est-ce diriger nos forces aux fins de notre nature que de les tourner contre nous-mêmes? Est-ce agir conformément aux loix de l'ordre & à ce qu'exigent nos différents rapports, que d'anticiper le terme de notre mort, sagement réglé par l'Auteur de nos jours, & de disposer de nous, comme si nous n'étions, ni dans la dépendence de Dieu, ni dans aucune liaison avec nos semblables? C'est pourtant ainsi qu'agit le destructeur volontaire de soi-même. Il n'y a donc dans son action & dans la force qu'il y déploie, ni vertu, ni grandeur d'ame, ni héroïsme, ni courage; au contraire il n'y a que vice, que foiblesse, que pusillanimité, que délire, que désespoir.

M. Mérian l'a si bien prouvé dans la 3e. partie du mémoire académique dont j'ai donné ci-dessus de longs lambeaux, que je ne saurois m'empêcher de la transcrire ici presque toute entiere. L'interêt du sujet que je traite, & l'espérance de faire plaisir à mes Lecteurs, en leur procurant un bon morceau de philosophie morale, qui ne se trouve que dans un recueil difficile à acquérir pour le plus grand nombre, m'y engage.

Une addition fondée sur de tels motifs, ne porteroit-elle pas son excuse avec elle?

Toutes sortes de passions nous font surmonter la crainte de la mort, ou l'amour de la vie, lorsque dans leur conflit avec cet amour ou avec cette crainte, elles gagnent le dessus."

„ Une peur plus forte que celle de mourir, fait infailliblement braver la mort; mais qu'est-ce qui portera l'homme à se la donner? La peur de vivre. Il y a dans la vie des maux extrêmes, qui la rendent insupportable, qui jettent dans le délire & dans le désespoir, & de là conduisent au Suicide."

„ Le desir d'un bien que nous estimons plus que la vie, nous la fait risquer sans peine contre l'espoir de posséder ce bien; mais il faut quelque chose de plus pour nous la faire abandonner de nous-mêmes, & nous en ouvrir l'issue par nos propres mains. Il faut que ce bien, que nous poursuivons avec tant d'ardeur, nous paroisse placé hors du cercle de la vie, & que nous désespérions d'en obtenir la jouissance autrement que par la mort."

„ Nous voyons ici l'amour & l'aversion produire les mêmes effets: & cela doit être, parce que ces deux choses ne vont jamais l'une sans l'autre. L'aversion pour

le mal que nous souffrons, nous fait desirer la mort; & le desir du bien que nous espérons, nous fait prendre la vie en aversion. Le desir est une peine, & par consequent il peut être la source du désespoir. A quels actes désespérés ne voit-on pas se porter l'homme tourmenté par la faim, ou brûlé par la soif, lorsqu'il ne trouve pas dequoi se nourrir, ou dequoi se désaltérer? Il en est ainsi de tous les desirs, & de toutes les passions véhémentes; elles sont la faim & la soif de l'ame."

„ Ce n'est donc que le sentiment du mal, porté jusqu'au désespoir, qui peut armer l'homme contre lui-même."

„ Ainsi quand l'homme souffre, ce n'est pas le non-être, mais le mieux-être qui fait l'objet de ses vœux. Il en faut excepter deux cas, que l'on peut considérer comme n'en faisant qu'un, parce qu'ils naissent l'un de l'autre, & se trouvent constamment réunis. Le premier à lieu, lorsque nous ne voyons rien de mieux à attendre; le second, lorsque l'excès de la peine est au-dessus de ce que nous pouvons endurer. Dans le premier, la peine s'accroît outre mesure par la seule pensée qu'elle est sans remède. Dans le dernier, n'ayant pas assez de force pour souffrir, comment en aurions-nous pour espérer?

Et l'un & l'autre eſt préciſément le déſespoir."

„ Le Suicide ne prouve donc abſolument rien par rapport à la fameuſe question, s'il y a plus de biens ou de maux dans la vie. Il prouve ſeulement qu'il y a des ſituations déſeſpérées, & que celui qui ſe tue étoit dans une pareille ſituation. Le déſeſpoir naît toujours de l'excès de nos peines. Les douleurs corporelles, & les peines de l'eſprit s'y terminent également, lorsqu'il n'y a plus moyen ni de nous en défaire ni de les endurer. Alors la mort nous paroît le ſeul chemin pour ſortir de la ſituation cruelle où nous ſommes. Or, toutes les fois que notre eſprit ne voit qu'un parti à prendre, la liberté expire: nous nous jettons dans ce parti comme un corps abandonné à lui-même court au centre de ſa gravitation. Au moment où un homme ſe tue, il a donc perdu l'uſage de la liberté & de la raiſon: il eſt dans un vrai délire."

„ J'ai joint le délire au déſeſpoir, parce qu'il n'y a point de déſeſpoir ſans délire, & que d'ailleurs toutes les douleurs & toutes les paſſions extrêmes, aboutiſſent au délire. Mais quoique cet état ſoit toujours le même, de quelque ſource qu'il prenne ſon origine, & qu'elles qu'en ſoient

les causes productrices, ces causes cependant opèrent de différentes façons, les unes brusquement, les autres par degrés, & par une marche plus ou moins lente."

„ La premiere sorte de désespoir a lieu, lorsque l'ame ébranlée jusques dans son centre, par un coup imprévu & terrible, perd en un moment, avec l'usage de la raison, tout empire sur elle-même. Alors le projet est immédiatement suivi de l'exécution, & avant que l'on soit en état de se reconnoître. Ici la fureur est visible, & il n'y a pas plus moyen de s'y méprendre, qu'aux accès d'un homme qui a la fièvre chaude, & qui, s'il n'étoit retenu à force de bras, iroit se précipiter du haut d'une maison, ou se lancer à travers les eaux & les flammes."

„ Les symptômes du désespoir sont beaucoup moins frappans & plus aisés à méconnoître dans un homme qui sourdement miné par de longues peines, n'arrive à ce dernier terme que par gradation. Une pensée triste s'empare de son ame; il se livre à cette pensée, & bientôt il n'est plus le maître de l'écarter: tout ce qui y a le moindre rapport la lui retrace; peu-à-peu elle se lie à tous les objets, & lui présente toute la nature sous un aspect lugubre. Enfin dégouté de tous les plaisirs, le cœur flétri, l'espérance éteinte, tous les points d'appui lui

manquent, toutes les ſources de la vie ſe tariſſent. Ses veilles ſe confondent avec ſes rêves, & le ſujet de ſa mélancolie devient inſéparable de l'idée & du deſir de la mort."

„ Il n'eſt pas rare que dans ces affreuſes extrêmités un homme ait attenté à ſes jours, ſans ſavoir ce qu'il faiſoit; & des perſonnes dont on a prévenu les deſſeins meurtriers avant qu'elles aient pu les exécuter, ou en achever l'exécution, ont avoué qu'elles ne conſervoient qu'un ſouvenir obſcur de tout ce qui s'étoit paſſé dans ces triſtes moments. D'autres ont rapporté des choſes qui marquoient un délire complet: celui-ci voyoit ſon ennemi levant le fer pour le frapper, & c'étoit lui-même qui ſe l'enfonçoit: celui-là entendoit les ombres plaintives de ſes Ayeux, la voix d'un Ami tendre, où d'une Epouſe chérie, qui l'appelloient au tombeau; & il ſe hâtoit de les ſuivre."

» D'autres ont long-temps médité leur coup dans la ſolitude & dans le ſilence: ils prennent ſoin de cacher les noirs projets qu'ils roulent dans leur eſprit, & le mal qui les conſume, ſous un dehors tranquille; & c'eſt ce qui donne quelquefois au Suicide le faux air d'un acte entrepris de ſang-froid. Mais leur état eſt pire que ne

le ſeroit une frénéſie décidée, & ce qui pourroit leur arriver de plus heureux, ce ſeroit de reſſentir quelque violente ſecouſſe, qui pût faire diverſion à la penſée ſiniſtre dont leur ame eſt remplie, & les diſtraire d'eux-mêmes. On ne ſauroit aſſez recommander aux perſonnes dont l'humeur incline vers la mélancolie, de varier leurs occupations & jusqu'à leurs amuſements, & de ne jamais tellement tendre leur eſprit en un ſens qu'il ne puiſſe ſe replier. Les biens de la vie ſont à la ſurface des objets, on ne gagne rien à les approfondir "

„ Ce qui contribue beaucoup à déguiſer ce mal ſous l'apparence trompeuſe du ſang-froid, c'eſt que dans ſes premieres périodes, il a des intervalles lumineux. La raiſon fait encore des efforts pour le combattre, en oppoſant des penſées agréables aux penſées triſtes, des motifs d'aimer la vie à ceux qui la font haïr. Mais lorsqu'une fois les derniers ont pris le deſſus, & que la raiſon a perdu ſon équilibre, la contagion la gagne elle-même. La faculté que nous avons de réfléchir ſe change en un ſophiſte dangereux, devient l'avocat de la mélancolie, & le plus cruel de nos bourreaux. Alors elle exagère à l'homme les malheurs de la vie, & l'inſipidité de ſes plaiſirs: c'eſt toujours la même choſe, le retour des mêmes

événements; la vie la plus heureuse se réduit à une ennuyeuse uniformité; & dût-on entasser siecles sur siecles, on ne feroit que prolonger ses ennuis. Ensuite elle travaille à détruire ce grand argument contre le Suicide, que la nature a gravé dans nos cœurs la crainte de la mort. Peu-à-peu on parvient à se familiariser avec elle, à la dépouiller de toutes ses horreurs, à en chérir l'idée, & à la souhaiter: elle n'est plus à nos yeux qu'un lieu de refuge, un doux azyle, un port à l'abri des tempêtes, la paisible demeure du sommeil. L'idée de l'avenir vient-elle susciter des scrupules? L'un se dit: il n'y a rien après la mort, & la mort elle-même n'est rien; un autre voit les cieux ouverts pour le recevoir; un troisième se rassure par la bonté infinie de l'Etre Suprême, le pere & l'ami de toutes ses créatures. Et tandis que le désespoir qui fermente dans leur sein, égare ainsi leurs pensées, l'on s'imagine qu'ils ont l'esprit libre."

„ On me demandera peut-être si j'attribuerai au délire & au désespoir la mort de Cléombrote, jeune homme de la ville d'Ambracie, qui sans aucun sujet de chagrin s'élança, du haut d'une muraille, dans les flots de la mer, après avoir lu le livre de Platon sur l'immortalité des ames. Je demande à mon tour, ce qu'il faut penser de ces Mu-

ſulmans de l'Abyſſinie qui dans l'impatience de jouir des plaiſirs céleſtes dans le Paradis de leur Prophête, ſe précipitoient ſur la pointe des rochers, ou de leurs épées, où s'enſeveliſſoient dans les gouffres de l'océan. Ne voit-on pas que de part & d'autre c'eſt une eſpèce de déſeſpoir amoureux, né d'une paſſion véhémente pour les biens de l'autre vie? Ce déſeſpoir eſt le même quelques puiſſent être ces biens, & que ce ſoit le Phédon ou l'Alcoran qui en ait excité le deſir. C'étoit même chez les Abyſſins un amour matériel & terreſtre, qu'ils couroient raſſaſier dans les bras des Houris: ils reſſemblent à cet Eſpagnol de la fontaine, qui *brûla ſa maiſon pour embraſſer ſa Dame.*"

„ Qu'importe la cauſe qui rend la vie inſupportable aux hommes, les maux qui les déſolent, ou les biens qui les attirent? Ne ſuffit-il pas que l'averſion pour ces maux, & le deſir de ces biens, ſe terminent dans la même cauſe immédiate, dans le déſeſpoir? Enfin le fanatiſme n'eſt-il pas la plus furieuſe de toutes les paſſions? Et y a-t-il un déſeſpoir plus horrible que le déſeſpoir fanatique?"

„ C'eſt le fanatiſme ſeul & non l'amour conjugal qui livre les femmes indiennes au bûcher où brûlent les corps de leurs maris. Une ancienne ſuperſtition fomentée par les

Bramins & les Faquirs, les trouble au point de leur faire commettre cette pieuse extravagance. Et quant aux signes d'allégresse qu'elles font paroître dans des circonstances si peu faites pour en inspirer, un Ecrivain moderne soutient qu'ils sont l'effet d'un breuvage, dont la vapeur, en égarant la raison, produit des mouvements convulsifs, & cette sorte de grimace que l'on nommoit autrefois, *le rire Sardonien.*"

„ Pour ce qui est de Cléombrote qui se tua après avoir lu Platon, je remarquerai, si l'on me permet cette digression, qu'il a mal profité de sa lecture, & du modèle sublime qu'il avoit sous les yeux. Socrate ne s'est point tué, & n'a pas dit qu'il falloit le faire; il regardoit au contraire le Suicide comme une action criminelle & comme attentatoire aux droits de la Divinité. Je l'ai déja dit, je ne m'ingère point à décider, si l'homme, maître de sa vie, peut la garder ou la quitter à son gré, ou bien si en la quittant, il blesse les loix naturelles, & ses devoirs envers la Societé. S'il est vrai d'ailleurs qu'au moment où il se tue, il ait perdu l'usage de la raison & de la liberté, cette question tombe d'elle-même."

„ Je me persuade donc que ces causes (*celles du Suicide*) sous quelque forme qu'elles soient déguisées se resolvent toujours dans

le délire & dans le désespoir. Quand on a vécu familiérement avec les personnes qui ont fini par une mort volontaire ; quand on a été à portée d'étudier leur humeur & de suivre leurs démarches, on sait bien à quoi s'en tenir à leur égard, & l'on est rarement la dupe des dehors spécieux qui en imposent au vulgaire. Si les exemples les plus fréquens du Suicide décèlent tous le même motif, n'est-il pas à présumer que nous les retrouverions dans tous les cas où l'effet est le même, si nous pouvions les approfondir, si nous pouvions lire dans les cœurs, en développer les replis & pénétrer dans le secret des pensées ? Que donc ni les grands noms ni les grandes barbes ne nous fassent pas illusion. Le héros d'Utique se poignarde pour ne pas survivre à la liberté de Rome & à la sienne : un Esclave lacédémonien se brise la tête contre le mur, en s'écriant : *Je ne servirai pas*. N'est-ce pas ici la même action, le même motif, la même cause ? Il n'y a point de Suicide philosophique, parce qu'il n'y a point de désespoir philosophique. Un Philosophe peut se tuer, mais ce n'est pas en qualité de Philosophe. Laissez là les raisonnements dont il colore son attentat ; jamais raisonnement n'a produit un coup de poignard. Comptez qu'il y a dans son esprit quel-

que motif plus pressant, un aiguillon secret, une passion qui cherche des prétextes pour se justifier. Nous avons vu qu'une disposition mélancolique peut se former de longue main : or dans cet intervalle de temps, il est impossible que le Philosophe & tout homme qui réfléchit, ne rencontre & ne saisisse avec avidité des raisons quelconques qui favorisent son penchant. Dès lors, en vertu de la liaison qui s'établit entre ses idées & sa passion favorite, les idées réveillent cette passion: & la passion toutes les fois qu'elle se fait sentir reproduit ces idées. Ces dernieres sont de simples combinaisons de rapports ; qui n'ont point d'activité par elles-mêmes ; & lorsqu'elles semblent s'animer, cela ne vient point de leur propre fond : c'est la passion qui les embrase & les brûle de son feu. Quand elle s'est emparée de l'ame, elle y exerce une autorité souveraine ; & notre sublime entendement, & notre fière raison, & toutes nos facultés fléchissent sous son empire tyrannique. Elle seule est donc ici le principe, le motif, la cause agissante."

„ Qu'un soi-disant Philosophe abrège ses jours par le fer, par le poison, ou de quelqu'autre maniere, cela ne prouve rien en faveur du Suicide philosophique, à moins que l'on ne s'imaginât que l'étude de la phi-

losophie, met l'homme au dessus de toute foiblesse & de tous les symptomes de la nature humaine. Mais les Philosophes ont appris à rougir, & le temps n'est plus où ils osoient effrontément soutenir de pareilles inepties. On sait trop que c'est souvent tout le contraire: il faudroit volontairement fermer les yeux, pour ignorer à quels excès de fureur & de démence, la jalousie, l'ambition, & des passions encore plus méprisables, peuvent entraîner ceux qui se disent les enfans de la sagesse."

„ J'ai cependant ici a répondre à une objection très forte. N'a-t-on pas vu des familles entieres de Philosophes chez qui le Suicide avoit passé, non seulement en coutume, mais en dogme, & où par conséquent il semble qu'on se tuoit par principe? Telles étoient les Sectes des Brachmanes ou des Gymnosophistes, & la Secte Stoïcienne."

„ On n'a appris à connoître les Brachmanes que depuis l'expédition d'Alexandre aux Indes, & les relations mêmes que nous tenons de cette source se contrarient en plusieurs points. Il semble que l'on ait confondu différentes classes de Philosophes. La différence qu'il nous importe le plus de remarquer est entre les Brachmanes habitans des villes, & les Brachmanes habitans des bois. Il s'agit ici des derniers."

„ Quand on compare ce que l'Antiquité nous a transmis sur leur sujet, on fera cette observation essentielle, que le Brachmanisme étoit un institut religieux, autant & plus que philosophique. Pline le Naturaliste le fait entendre: & c'est à quoi il paroît attribuer le genre de mort que les Brachmanes choisissoient (*a*). Ils étoient philosophes & prêtres tout à la fois; & l'on croit que ces deux qualités passoient de père en fils. Quoi qu'il en soit, nous voyons en eux une société d'hommes séquestrés, séjournant sur les rochers, dans les forêts, dans les antres, sevrés des plaisirs & des commodités de la vie, exposés tout nuds ou presque nuds, à l'inclémence du ciel & des saisons, passant leurs jours dans une discipline rigide, dans la contemplation & dans l'extase. C'étoit une vie ascétique, dont le noviciat duroit 37 ou 40 ans, & dont les austérités excèdoient tout ce que le monachisme le plus extravagant a imaginé de plus absurde. Un de leurs exercices les plus familliers étoit de se tenir dans les sables ardents de leur contrée, sur un pied & quelquefois même chargés de fardeaux, à regarder fixement,

(*a*) Hist. nat. Lib. VI. cap. 22.

depuis le lever jusqu'au coucher du ſoleil, cet Aſtre qui les brûloit."

„ Qu'elle étoit la doctrine qu'on leur inculquoit durant leur long noviciat? On ne ceſſoit de les entretenir de la mort, & de la leur faire enviſager comme le bien ſuprême. Cette vie, leur diſoit-on, n'eſt que la conception de l'homme: la mort eſt ſa vraie naiſſance, & pour le Philoſophe elle eſt le paſſage dans la véritable vie, dans la vie bienheureuſe. Soyez donc prêts en tout temps, à vous ouvrir ce paſſage, à délivrer votre éſprit de la priſon du corps, & à lui donner, en le purifiant dans les flammes, un libre eſſor dans le ciel. Les maladies & la douleur paſſoient chez-eux, pour un opprobre qui ne pouvoit être expié que par la combuſtion (a): & la derniere des infamies c'étoit de mourir de mort naturelle: on abhorroit ces ſortes de cadavres, & l'on eût cru ſouiller l'élément ſacré du feu, en lui donnant à conſumer d'autres corps que des corps vivants. (3) Ainſi aux approches de la vieilleſſe, ou au premier reſſentiment d'une maladie, & ſur un ſimple ſoupçon qu'il

(a) Strabon. geogr. Lib. 15.
(b) Quinte-curt. Lib. 8. 9.

en étoit menacé, le Brachmane n'avoit rien de plus pressé que de se soustraire à une pareille ignominie, & de s'assurer, par une mort sanctifiée, la béatitude de la vie future. Or en tout ceci, il n'y a rien qui ne se concilie avec nos idées sur le Suicide: car n'est-ce pas là l'effet qui devoit résulter de l'éducation des Brachmanes, de leur genre de vie, de leurs préceptes, de l'esprit de leur Secte, & de la philosophie fanatique dont ils étoient imbus?"

„ Mégasthène dit que d'autres philosophes de la même nation, qui étoient sans doute les Brachmanes civilisés, condamnoient ce Suicide, & le taxoient de témérité. (*a*) Mais cet historien ajoute que leurs loix & leurs institutions ne les y obligeoient pas, en quoi apparemment il a confondu les deux Sectes des Brachmanes. Il soutient encore qu'ils ne mouroient pas tous dans les flammes, mais que chacun choisissoit une mort conforme à son tempéramment, & qu'il n'y avoit que les temperamments de feu qui expirassent dans le feu. Quinte-Curce dit que les Brachmanes citoyens prenoient leurs confrères des bois pour des lâches qui ne se donnoient la mort que parce qu'ils n'a-

(*a*) *Apud Strabon.* lib. cit.

voient pas le courage de l'attendre: (a) Mais dans le vrai ce Suicide étoit un acte religieux, un saint devoir, appuyé de grandes promesses & de grandes menaces."

„ Lorsque le Gymnosophiste Calanus, se fut brûlé en cérémonie à la vûe de toute l'armée macédonienne, on jugea de lui différemment: les uns l'admirerent; les autres le regarderent comme un maniaque; d'autres encore attribuoient son action à un orgueil insensé. (b) En suivant l'histoire de Calanus, on voit d'abord que lorsqu'il quitta les Brachmanes, il fut traité par eux de prévaricateur, qui désertoit le service de la Divinité pour celui d'un homme mortel. (c) Corrompu depuis par le luxe & les délices de la cour d'Alexandre, il se plongea dans les débauches; & bientôt entiérement dégéneré, il devint le flatteur, le parasite, le boufon du Prince. (d) A l'âge de 37 ans, il sentit la premiere atteinte d'un mal qui fut probablement la suite de son intempérance. Selon Diodore de Cicile, il ne se hâta pas trop de se brûler, & ne s'y résolut que lorsqu'il remarqua que le mal alloit, de jour

(a) Lib. Cit. (b) Diodor. Sicil. Bibl. Hist. lib. XVII. p. 573. éd. Rhodom.

(c) Arianus de exp. Alex. lib. VII.

(d) Strab. lib. cit.

en jour, en croiſſant. (a) Faut-il s'étonner ſi alors, il lui arriva une choſe dont les exemples ſont ſi peu rares? C'eſt qu'affoibli par la vieilleſſe, & averti de ſa caducité, ſes anciennes idées ſe réveillerent: les ſcrupules & les frayeurs religieuſes reprirent le deſſus, le repentir le ſaiſit, & le ramena aux loix, aux rites, & au fanatiſme de ſa ſecte. Enfin comme l'amour propre ſe mêle à tout, le ſien étoit peut-être flatté, de pouvoir donner aux Grecs & aux Perſes un ſpectacle auſſi nouveau & auſſi inuſité."

„ Ce ſpectacle fut revu hors des Indes ſous l'empire d'Auguſte. Les Ambaſſadeurs du Roi Porus qui vinrent le complimenter dans l'Iſle de Samos, lui amenèrent diverſes curioſités de leur pays, des tigres, des ſerpens, un homme ſans épaules, eſpèce d'Herme vivant, une perdrix plus grande qu'un vautour, une tortue de rivière, & un gymnoſophiſte. Ce dernier ſe brûla gaiement à Athènes, en préſence de toute la ville & de l'Empereur: il donna pour raiſon qu'ayant vécu heureux juſqu'alors, il vouloit prévenir les revers de la fortune. L'hiſtorien Dion fait pluſieurs conjectures ſur les

(a) *Diodor. Sicil. lib. cit.*

motifs de ce Suicide (*a*); mais je crois qu'il eût fallu les rassembler. Il allègue la vieillesse de cet homme, les usages de sa Patrie & de sa Secte, & il n'oublie pas la vaine gloire, parce que dit-il, c'étoit un philosophe. En effet quand on considère le théatre, les spectateurs, le temps même qu'il choisit pour son exploit, on ne sauroit douter que l'orgueil & l'ambition n'y aient eu beaucoup de part. Il paroit même qu'il étoit venu tout exprès pour donner cette scène à l'Empereur (*b*): & pour ne la lui point faire manquer il fallut initier le Brachmane hors du temps prescrit; car il désiroit de subir cette cérémonie, avant de se livrer aux flammes."

„ Je n'ai pas besoin de parler ici de ce singe des Brachmanes connu sous le nom de Pérégrin, qui se réduisit en cendres aux fêtes Olympiques. Il n'y a qu'à lire sa fameuse catastrophe dans Lucien (*c*) qui fut témoin occulaire de cette tragi-comédie. On y verra un avanturier perdu de débauches, bourrelé par ses crimes, &

---

(*a*) *Dio. Caff. Rom. Hist.* lib. LIV. p. 603. Ed. H. Steph.

(*b*) Ἐς ἐπίδειξιν τοῦ Ἀυγούστον, καὶ τῶν Ἀθηναίων. ibid.

(*c*) *Lucia. de morte Peregrini.* Cap. 30.

tourmenté par la soif de la renommée comme par une furie, qui après avoir erré en vagabond de contrée en contrée, de Secte en Secte, sans pouvoir s'illustrer au gré de ses desirs, achève à la fin, poussé à bout par les railleries insultantes de ses ennemis, & craignant s'il reculoit d'être hué, ou même d'être lapidé par la Grece assemblée, qui achève, dis-je, à-demi forcé, une entreprise où il s'étoit ridiculement engagé quatre années auparavant."

„ Les Stoïciens avoient ceci de commun avec les Brachmanes qu'ils faisoient d'une méditation continuelle de la mort, le point capital de leur philosophie: selon eux le sage ne doit vivre que pour apprendre à mourir. On conçoit les effets de cette philosophie sépulcrale qui sans cesse offusquoit leur esprit, & noircissoit leur imagination. Aussi cet apprentissage, si vanté, de la mort, ne les instruisoit-il pas à la voir venir d'un œil ferme; mais à se la donner pour les sujets les plus minces & les plus frivoles. Sénèque raconte dans une de ses épitres, que déja dans sa jeunesse un catarrhe, ou une fluxion qui lui faisoit perdre de son embonpoint, l'auroit déterminé à sortir de la vie, si l'amour d'un pere dont l'âge avancé réclamoit son assistance, ne l'eût retenu. (a) Il est

(a) Epist. 78.

vrai que Sénèque, malgré ses beaux propos sur la mort, trouve toujours de bonnes raisons pour vivre, tantôt son père, tantôt sa femme, tantôt ses amis; & il est bien croyable qu'il n'en eût jamais manqué, si on l'eût laissé faire. Toute sa philosophie n'étoit qu'une vaine parade, & le Stoïcisme étoit pour lui un vaste champ où son esprit pouvoit briller."

„ Si les Stoïciens ressembloient aux Brachmanes du côté de leurs méditations, ils surpassoient tous les autres Philosophes en arrogance & en orgueil: ils y étoient portés par l'esprit même de leur doctrine, où tout est tendu, bouffi, hors de la nature: chez les grands hommes mêmes qui sont sortis de leur école, on remarquera pour la plupart que leur grandeur tenoit du gigantesque. Mais les Stoïciens de profession avoient un étrange personnage à soutenir. Leur morale toujours sur des Echasses, & faite pour des Intelligences d'un ordre supérieur, produisoit un combat perpétuel entre l'homme & le philosophe. Delà tant de contradictions entre leurs différentes maximes: delà l'impossibilité d'accorder la pratique avec la théorie: delà ce contraste d'orgueil & de foiblesse, & tous les désordres qui s'ensuivent. Il ne leur restoit donc dans les occasions critiques, que de couper le nœud qu'ils ne pou-

voient réfoudre: & il falloit bien que ces ballons remplis de vent & de fumée crevaffent plutôt que de fe défenfler."

„ On demande fi le Suicide eft un acte de courage; & cette queftion feroit intéreffante, fi elle ne dégéneroit en dispute de mots. Chacun peut définir le courage à fon gré, & décider d'après fa définition; mais les définitions arbitraires ne prouvent rien, & ne terminent rien. Il faudroit pour bien développer ce fujet, pouvoir établir en quoi confifte le vrai courage, le circonfcrire dans des limites précifes, & le diftinguer fans équivoque de tout ce qui n'eft pas lui. Or chacun s'en forme une idée confufe à fa maniere, d'après des actions qui l'ont ébloui, & qui fouvent n'ont jetté qu'un faux éclat."

„ On dit vulgairement que le courage eft la force de l'efprit. L'illuftre préfident de Montefquieu le définit, le fentiment de nos forces. Mais de quelles forces? Toute force fe rapporte à un effet: il y a donc des forces de différente nature; il y en a même qui fe contrarient, & ne fauroient fubfifter enfemble. Celui qui fe tue a fans doute la force de fe tuer; mais il n'a point celle de fupporter la vie. Quelque force, quelque courage que l'on fuppofe requis pour le Suicide, il femble que

l'on puisse toujours assigner une plus grande force, un degré de courage qui a manqué. Et par là le courage ou la force que l'on prétend appercevoir dans cette action, se réduit comparativement à de la foiblesse. Vous rompez le fil de vos jours pour sortir d'un état malheureux : vous êtes donc trop foible pour endurer cet état, & il vous falloit plus de courage pour oser vivre que pour oser mourir. Mais, dira-t-on, n'est-il point de ces cas où, pour parler avec le Poëte :

*La vie est un opprobre, & la mort un devoir?*

„ Je réponds qu'à considérer les choses en elles-mêmes, & selon les vrais principes de la Morale, la vie ne sauroit être un opprobre que pour le scélérat, ou pour le mal-honnête homme ; & cet opprobre n'est point effacé par sa mort, quoiqu'elle soit un bien pour la société. Lorsque dans le désordre où l'ont plongé ses crimes, il attente sur lui-même, direz-vous qu'il a rempli un devoir, & qu'il s'est conduit en brave homme ? Mais convenez au moins qu'il avoit un devoir plus sacré à remplir, & une action plus courageuse à faire : c'étoit de changer de mœurs, de réparer les maux qu'il a causés, de rentrer dans le

chemin de la vertu. Et cela exigeoit une vraie force d'esprit, au lieu que le Suicide n'exige que du désespoir."

„ Selon les mêmes principes, il n'est pour l'homme de bien aucune situation où il doive rougir de vivre. Que tous les maux sortis de la boëte de Pandore viennent fondre sur lui: que son corps soit en proie aux douleurs, son ame contristée par la perte de sa fortune, de ses amis, de sa liberté: ajoutons y le dernier des malheurs pour un cœur honnête & sensible, celui où les plus grands courages ont échoué, & auquel, selon l'opinion du monde, on ne sauroit survivre sans opprobre & sans lâcheté; je veux dire que sa réputation soit injustement flétrie: je le plaindrai, je l'excuserai même, s'il prend un parti désespéré; mais je n'aurai garde de l'admirer par cet endroit. Je l'admirerois, au contraire, si sa constance pouvoit se soutenir parmi tant d'écueils. Et cela prouve qu'il y a un degré de courage dont les ames les plus héroïques sont à peine susceptibles. Car on avouera que celui qui ne succomberoit point dans ces cruelles épreuves, & qui oseroit mépriser les opinions, satisfait du témoignage de sa conscience, content d'être pur à ses propres yeux & aux yeux de la Divinité, on avouera, dis-je, qu'un tel homme, non seulement seroit plus courageux

qu'un destructeur de lui-même, mais qu'il auroit atteint le faîte de l'héroïsme."

„ Je demanderois donc à ceux qui me proposeroient cette difficulté: quelle est la règle de vos sentiments & de votre conduite, la rectitude morale, ou le jugement des hommes? Si c'est le dernier, votre réputation est tout votre bien, & après l'avoir perdue quoiqu'innocemment, votre seul salut est dans le désespoir: vous n'avez rien de mieux à faire qu'à mourir: si vous y survivez vous êtes inconséquent, & doublement foible, parce que vous n'osez ni suivre vos maximes, ni les abandonner. Si c'est le premier, votre courage consiste à vivre, quoiqu'il en puisse arriver. Et c'est le vrai courage, le courage absolu, indépendant de toutes les choses extérieures, & fondé en vous-même sur une base inébranlable: au lieu que dans le cas précédent le courage de vous tuer n'est qu'hypothétique, c'est-à-dire, qu'il n'est qu'une moindre foiblesse rélativement aux fausses maximes dont vous partez. C'est précisément ainsi qu'un homme imbu de la chimère du point d'honneur, qui refuse le duel parce qu'il a peur de se battre, est un lâche; mais il est doublement courageux, si sans avoir cette peur, il le refuse par devoir & par principe."

„ Le courage parfait si je m'en fais une

notion juſte, ce ſeroit d'oſer également vivre & mourir, de tenir ferme contre les calamités de la vie, de voir la mort ſans foibleſſe, lorsqu'elle arrive au terme marqué par la nature, & de s'y expoſer ſans crainte, toutes les fois que le devoir & le véritable honneur nous y appelle. Mais une diſpoſition auſſi conſtante & auſſi inaltérable eſt peut-être au deſſus de l'homme; au moins n'y auroit-il que les ſentimens les plus élevés, la vertu la plus ſublime, qui puſſent la lui donner."

„ Si l'on ne voyoit commettre le Suicide qu'à des hommes de bien, ou à des hommes qui toute leur vie ont fait preuve de courage, on pourroit ſoutenir avec quelque vraiſemblance que le Suicide eſt un acte de vertu & de valeur. Mais l'expérience nous montre que le ſcélérat & l'honnête homme, le poltron & le brave, les femmes & les héros, les perſonnes à ſentimens & les ames baſſes en ſont également capables. Que dis-je? les derniers exemples ſont infiniment plus communs: & l'on n'a point de peine à en croire Sénèque, lorsqu'il dit (*a*), que

(*a*) *Quid mihi gladios & ignes oſtendis, & turbam carnificum circa te frementium? Tolle iſtam pompam ſub qua lates & ſtultos territas. Mors eſt, quam nuper ſervus meus, quam ancilla contempſit.* Epiſt. 23.

pour savoir se donner la mort, il n'est pas besoin d'être un Caton, que son valet & sa servante en ont fait autant, & que les plus vils des mortels ont trouvé cet abri aux maux qui les accabloient. "

„ Parcourez l'histoire des regnes tyranniques & principalement celle des empereurs de Rome, monstres plus féroces que les tigres & les lions, & que l'enfer sembloit avoir vomis pour désoler la terre. Figurez-vous un peuple d'esclaves gémissants sous le joug de ces despotes inhumains. — On ne sera pas surpris de voir des personnes de tout sexe, de tout âge, de toute condition, prévenir par une mort volontaire les tortures & le dernier supplice, qui les menaçoit à chaque moment, & dont l'appréhension continuelle étoit plus affreuse que mille morts. Et remarquons bien que ce n'est pas dans les beaux siecles, dans les temps fertiles en héros & en grands hommes, mais dans les siecles les plus efféminés & les plus pervers, que le Suicide fut si fort en vogue parmi les Romains. "

„ S'il

*Non est, quod judices, hoc fieri nisi a Catone non posse..... cum vilissimæ sortis homines ingenti impetu in tutum evaserint.* Epist. 70.

„ S'il s'agiſſoit ici de combattre par des autorités, j'en produirois de très reſpectables, des hommes illuſtres, de vaillants capitaines, vrais connoiſſeurs en fait de courage; Cléomène, Jules-Céſar, l'empereur Julien, qui ont regardé le Suicide comme une action lâche & peu digne d'un homme de cœur. Sénèque lui-même convient qu'elle eſt ſouvent l'effet de la molleſſe: *Delicatus eſt nimis, qui perſeverat mori.* Epiſt. 104."

„ Il n'y eut jamais de peuples plus lâches que les Américains. Quand on voit leurs armées nombreuſes miſes en déroute par une poignée d'Européens, qu'ils euſſent écraſés au premier choc, s'ils avoient eu une étincelle de courage, on a peine à contenir ſon mépris pour les anciens habitants du Pérou & du Mexique. Cependant ces mêmes hommes ſe détruiſirent en foule par le poiſon, par une faim volontaire, par tous les inſtruments de la mort qui étoient à leur portée, & un grand nombre de ceux que le fer eſpagnol avoit épargnés, périrent par le Suicide."

„ Souvent le délire & le déſeſpoir ſont le dernier période de la frayeur: on a vu les hommes les plus timides tourner contre leur propre ſein ces mêmes armes dont ils n'oſerent jamais ſe ſervir dans une occaſion ho-

norable. Qui ne connoît cette épigramme de Martial, où il demande ſi ce n'eſt pas une folie de ſe tuer de peur de mourir ?"

*Hoſtem cum fugeret, ſe Fannius ipſe peremit.*
*Hic rogo, non furor eſt, ne moriare, mori?*
Lib. II. épig. 80.

C'en eſt une ſans doute; mais c'eſt proprement la peur de vivre dans la crainte de la mort, qui trouble l'eſprit à ce point, & lui inſpire cette fureur puſillanime. Or la peur qu'a-t-elle de commun avec le courage?"

„ Cependant ne le diſſimulons pas: des hommes d'une vertu & d'une valeur reconnues, ont terminé leurs jours par une mort ſemblable. Mais étoit-il donc impoſſible que leur courage les abandonnât? Les chênes les plus robuſtes plient ſous les coups de la tempête: les eſprits les plus fermes ſont domptés par la cruauté du ſort. Où eſt le courage aſſez parfait pour ne trouver dans la vie humaine aucun contre-poids qui puiſſe l'ébranler? Ainſi par un défaut inſéparable de notre nature, les ames les plus fortes ont leur côté foible, & ſe démontent comme les autres, lorſqu'elles ſont frappées de ce côté-là. Et les hommes du caractère d'ailleurs le plus oppoſé peuvent également, quoique par des cauſes différentes, tomber

dans l'aliénation d'esprit, & dans le désespoir. Ne sont-ils pas, après tout, pétris du même limon, également sujets aux maux du corps & de l'ame, également tributaires de l'humanité ? "

„ Quand je verrai donc faire la même chose à un lâche & à un homme courageux, dirai-je que le lâche s'est tout d'un coup changé en héros ? ou bien dirai-je que le héros a foibli ? Le dernier me paroît beaucoup plus probable. Mais laissons là, si vous voulez, les mots de force & de foiblesse, de courage & de lâcheté : disons qu'il s'est fait dans l'un & dans l'autre un changement qui les a conduits tous deux à un état commun, au délire & au désespoir. "

„ Au fond ce que nous appellons fort & foible, roule entiérement sur une relation, & dépend des termes de comparaison que nous avons adoptés. Ce qui est force pour un certain homme, ou à de certains égards, seroit foiblesse pour un autre homme, ou à d'autres égards ; ainsi qu'une stature moyenne est grande par rapport à celle d'un Pygmée, & petite par rapport à celle d'un Géant. Quand un homme mou & timide ose se tuer, il a sans doute, en ce moment, une force qu'il ne s'étoit jamais sentie ; mais elle ne mérite ce nom que comparativement à l'état passé de cet homme, & au temps où il

ne l'avoit pas. Si vous cherchez d'où elle lui eſt venue, vous verrez que c'eſt de ſa foibleſſe même, ou du défaut d'une plus grande force; car n'eſt-il pas vrai que de deux partis entre lesquels il eſt réduit à choiſir, il prend celui qui exige le moins de force, ou le parti le plus foible? Vous pouvez ici au nom de force, ſubſtituer celui de courage, quoique l'expreſſion ſoit impropre; mais la conſéquence ſera la même: il a le courage de ſe tuer, parce qu'il manque d'un courage ſupérieur, de celui de ſupporter ſa vie telle qu'elle eſt."

„ Lorsqu'au contraire un homme courageux ſe porte aux mêmes extrêmités, il eſt ſûr qu'il a perdu de la force qui jusqu'alors l'avoit ſoutenu. Il ſera encore courageux comparé avec d'autres hommes, ou en le ſuppoſant dans d'autres ſituations; mais il ne l'eſt plus rélativement à lui-même ni à la ſituation où il ſe trouve; il cède au mal, & s'en laiſſe abattre. Et que ſeroit-ce qu'un courage produit par le découragement? On pourroit dire peut-être que l'homme timide acquiert une force qu'il n'avoit pas, tandis que l'homme courageux perd de celle qu'il avoit, de ſorte qu'il ne lui reſte qu'un degré inférieur de force; & que par là, ils ſe rencontrent dans le même état. Mais ces degrés ne ſont pas ſuſceptibles d'une eſtimation préciſe."

„ En général les ingrédiens de la nature humaine sont si singuliérement amalgamés, qu'on ne sçauroit les discerner avec exactitude, ni assigner des bornes à chacun en particulier. — Les qualités de l'esprit ne se décomposent pas comme les éléments des mixtes; elles s'entre-mêlent, se pénètrent, se combinent en différentes doses, dont nous n'appercevons que d'une manière très vague le plus ou le moins, lorsqu'il est fortement marqué; & du tout résulte ce phénomène confus que nous appellons l'homme. Qui m'expliquera par quelle métamorphose il passe d'une qualité à l'autre, d'un extrême à l'extrême opposé; par quel nœud imperceptible, les qualités les plus contraires s'unissent en lui, & semblent tantôt sortir les unes des autres, tantôt rentrer les unes dans les autres; comment la folie tient à la raison, la foiblesse à la force, la force à la foiblesse?

*Quo teneam vultus mutantem Protea nodo?*

„ A travers l'obscurité qui enveloppe notre Etre, on s'apperçoit seulement que nous avons tous reçu de la nature une portion de sensibilité, que chacun emploie à sa manière. Mais, quand, par des causes quelconques, elle est irritée à un certain degré, tous

les esprits de quelque trempe qu'ils soient & quelque différence que d'ailleurs il y ait entr'eux, tendent vers un point commun, & vont se réunir dans la même situation. Ainsi le délire ou le désespoir du sage, du héros, du grand homme, est essentiellement la même chose que celui d'un stupide, d'une ame basse, d'un homme sans honneur, sans principes, & sans vertu: je dis qu'il est également délire & désespoir."

„ Mais surquoi donc est fondée cette fameuse distinction entre un beau désespoir, & un désespoir ignoble, entre le Suicide lâche, & le Suicide glorieux, distinction qui a été si fort accréditée chez les anciens? Cette différence est toute entière dans les objets qui irritent la sensibilité, & qui étant de diverse nature, les uns grands & sublimes, d'autres plus ou moins méprisables & vils, teignent des mêmes couleurs, & les sentiments qu'ils font éclore dans l'ame, & les actions que ces sentiments font naître au dehors; ils semblent se répandre sur ces sentiments & sur ces actions, & les imprégner, pour ainsi dire, de leurs propriétés. C'est ainsi que la frénésie même, & les actes les plus furieux qu'elle fait commettre, se couvrent d'un vernis brillant, & sont ennoblis par leurs causes, par leurs motifs, par les circonstances qui les accompagnent."

„ En cherchant ici un exemple propre à faire mieux faisir ma penfée, je me rappelle l'effroyable hiftoire du Tribun Vulteïus & de fa cohorte, telle qu'elle eft racontée dans Florus & dans la Pharfale de Lucain. Lorsque le vaiffeau qu'ils montoient, fut arrêté au milieu de la flotte de Pompée, entre les bas-fonds & les écueils de la mer d'Illyrie, ces foldats après s'être vaillamment défendus, & avoir vendu cher leur vie, étant fatigués de tant de carnage, & fentant leurs forces épuifées, Vulteïus les exhorta à prévenir, par une mort de leur choix, la honte de tomber vivants aux mains de leurs ennemis. Chers Camarades, leur dit-il entr'autres chofes, j'ai renoncé au jour: déja la mort me preffe de fes aiguillons & la fureur me domine. On ne fent combien il eft heureux de mourir, que lorsqu'on touche à fon heure fatale; & les Dieux le cachent aux hommes vulgaires pour leur faire porter le fardeau de la vie (*a*). Animés par ce difcours du même efprit & de la même rage, ils finiffent par s'entretuer tous fur le tillac.

(*a*) *Projeci vitam comites, totusque futuræ*
*Mortis agor ftimulis: furor eft. Agnofcere folis*
*Permiffum eft, quod jam tangit vicinia fati,*
*Victurosque Dei celant, ut vivere durent,*
*Felix effe mori.* Luc. Pharf. lib. VI.

Ce désespoir & ce Suicide ont sans doute un air de noblesse & de grandeur, que n'auroit point la mort d'une femme qui s'empoisonneroit ou s'étrangleroit à cause de l'infidélité de son galant. Mais cette noblesse, cette grandeur n'est ni dans le Suicide ni dans le désespoir; car si Vulteïus & sa troupe se fussent tués sans combattre & par lâcheté, la même action, au lieu de les couvrir de gloire, les eût couverts d'ignominie. Tout son éclat n'est donc qu'un éclat réfléchi du caractère de ces gens, de leurs actions passées, du péril où ils étoient engagés, des objets qui ont excité leur rage, & de l'importance que toutes ces choses ont acquise dans l'opinion des hommes. C'est cela qui non seulement excuse à nos yeux, mais qui embellit leur désespoir. Car encore une fois, il n'y a aucun mérite à se désespérer; il ne faut pour cela qu'être poussé à bout par un motif quelconque: & tous ces motifs, malgré leur diversité, lorsqu'ils produisent les mêmes effets, doivent avoir frappé les mêmes coups sur l'esprit, & y avoir fait des impressions également profondes. Pour une femme sensible la perte ou la conquête d'un amant est un objet aussi grave, & d'une aussi haute importance, que la perte d'une bataille pour un général d'armée, ou pour Alexandre la conquête de l'Univers."

„ Ici je crois appercevoir le vrai point de vue ſous lequel il faut enviſager le Suicide de Caton: & comme il n'en eſt point de plus fameux dans l'hiſtoire, ni qui ait plus éb[illegible]ui les philoſophes mêmes, je penſe ne pouvoir mieux finir que par quelques obſervations ſur la mort de cet illuſtre Républicain."

„ Une vertu ſévère, un eſprit inflexible, un patriotiſme rigide, une paſſion ardente pour la liberté, une haine implacable pour tout ce qui ſentoit la domination, toutes ces qualités portées à l'excès, & jusqu'à l'enflure, par la morale ſtoïcienne, qui reſpiroit dans toute ſa vie, conſtituoient le caractère de Caton. Ce caractère, fait pour la République naiſſante, ou pour la République adulte, étoit entiérement déplacé dans le ſiecle où il parût: il contraſtoit avec les mœurs qui avoient changé, & avec la face de l'Etat, livré aux factions & aux guerres civiles. La liberté romaine touchoit à ſon terme fatal; & le plus grand bonheur à eſpérer, c'étoit qu'elle expirât doucement & ſans convulſions, ſous l'empire d'un maître abſolu."

„ Dans cette criſe générale, que l'on ſe repréſente un homme tel que Caton, obſtiné à défendre les loix & la conſtitution ancienne, luttant ſeul contre l'eſprit du temps,

contre le cours des événements, & contre les arrêts du Ciel même. Le voilà dans une ville d'Afrique réduit aux plus tristes extrêmités, & César victorieux s'approchant de cette ville, ce César qu'il regardoit comme l'ennemi de la patrie, dont le nom lui étoit odieux, dont la vue alloit mortifier son orgueil, & dont la clémence eût été pour lui le supplice le plus affreux (a). Si l'on combine ce caractère avec ces circonstances, on croira aisément que tant de coups rassemblés sur sa tête, & sur-tout ce dernier coup, devoit foudroyer la constance de Caton; & pour en être surpris il faudroit bien peu connoître le cœur humain, ou supposer que Caton ne fût pas un homme. Il devoit même entrer en un désespoir d'autant plus violent, qu'il avoit fait plus d'efforts pour résister jusques-là, & qu'il s'étoit roidi davantage contre la fortune."

„ Une preuve certaine que la constance de Caton étoit épuisée, c'est qu'avec un autre caractère & avec des passions plus modérées, ce Suicide lui auroit paru prématuré.

---

(a) Τοῦ τι θανάτου πολύ τὸν παρὰ τοῦ καίσαρος ελιον χαλιπώτερον ἡγεῖτε εἶναι. Dio. Cassi. lib. XLIII. p. m. 264.

Il lui reſtoit des reſſources: il pouvoit fuir après la bataille de Thapſus, comme il avoit fui après celle de Pharſale, n'ayant été préſent ni à l'une ni à l'autre: il pouvoit ſe ſauver avec ſes amis, ſoit pour ſe joindre au parti du jeune Pompée, ſoit pour faire des tentatives dans d'autres climats. De ſorte qu'à tout prendre, ſi Caton a vécu pour ſa patrie, on ne ſauroit dire qu'il ſoit mort pour elle."

„ Dans ſes dernières heures il lut ce dialogue de Platon, où Socrate, attendant la ciguë, raiſonne ſur l'immortalité des ames, & entretient la ſienne du doux eſpoir d'une nouvelle & meilleure exiſtence. Si le déſordre de ſon eſprit lui eût permis de ſe comparer avec le Philoſophe d'Athènes, cette comparaiſon devoit lui faire tomber le poignard des mains. Dans le courage tranquille de Socrate il auroit lu ſa condamnation: peut-être y eût-il appris à mourir en ſage, & à être grand-homme jusqu'au bout."

„ Si ce grand exemple, qui paroiſſoit le plus s'écarter de mes idées ſur le Suicide, les confirme cependant, au lieu de les détruire, je crois qu'il ſeroit ſuperflu d'étendre mon examen plus loin. Je n'ai donc rien à ajouter; & ce n'eſt pas la peine de voir mourir des hommes ordinaires, après avoir vu la mort de Caton."

La conclusion finale, naturelle, & sensible, de tout ce qu'on vient de lire, c'est, que le Suicide résultant d'un manque de vertu, de raison, & de force d'esprit; n'ayant rien d'héroïque, de grand, de louable en lui-même, & étant opposé à l'ordre général de la nature, à ses premiers instincts, aux vues sages de son Auteur, est une action nécessairement réprouvée d'un Dieu qui se complait aux nobles & vertueux efforts de ses créatures raisonnables, qui a tout arrangé au mieux pour leur plus grand bonheur commun, & qui, en conséquence de ses bonnes intentions à leur égard, doit exiger d'elles, pour arriver à son but salutaire, une ferme confiance en sa sagesse & en sa bonté, une soumission respectueuse à toutes ses dispensations, un courage soutenu dans leurs épreuves, une constance tranquille à en attendre le terme, en un mot une attention soigneuse & prudente à rapporter invariablement l'usage de leurs forces, aux fins les plus probables & les plus sûres, pour lesquelles il paroît les leur avoir données.



## CHAPITRE V.

*Que les inconvénients qui résulteroient du droit de se tuer soi-même, prouvent que ce droit n'est point un privilège de la nature humaine; parce qu'il est contraire à la Société, pour laquelle l'homme a été fait, & au bien de laquelle Dieu s'intéresse.*

Le Suicide, lâche ressource d'un esprit découragé, abattu, qui n'a plus la force de soutenir ses disgraces; le Suicide contraire à la nature, à la raison, aux vues & au droit suprême de Dieu, l'est encore évidemment aux intérêts de la Société humaine. Si la Doctrine, qu'il est permis à chacun de se donner la mort, venoit à s'établir, à être universellement adoptée dans le monde, quels désordres n'y produiroit-elle pas? On y abuseroit de cette doctrine comme on y abuse de tout. Dans le droit qu'on croiroit avoir de se tuer soi-même, on prétendroit trouver celui de tuer les autres. Si je suis autorisé à sacrifier ma vie, pour me délivrer des malheurs qui m'accablent, diroit le méchant, pourquoi ne le serois-je pas aussi à sacrifier à mon bonheur, celle de mon prochain, qui doit m'être bien moins

chère que la mienne ? La Nature qui ne m'a pas mis dans le monde pour n'y faire que souffrir, n'y a pas mis non plus les autres pour me rendre malheureux. Le droit qu'elle me donne de quitter la vie, lorsqu'il n'y à pas d'autre remède à mes trop cruelles souffrances, comprend donc le droit d'ôter la leur à ceux de mes semblables, qui les causent ou les accroissent ces souffrances, soit volontairement par ambition & par méchanceté, soit même involontairement par une suite de leurs besoins & de leurs droits ; lorsque je peux, par ce moyen, me procurer un meilleur sort, dont me prive leur existence trop fatale pour moi : par là, je ne fais que suivre les intentions de la nature. La première loi qu'elle m'impose, c'est de m'aimer ; & si elle me prescrit aussi d'aimer mon frère, elle me permet, en cas de collision, de préférer mes intérêts aux siens, ma vie à sa vie, & conséquemment de le tuer, quand, pour mettre fin à la rigueur de mes maux, il faut nécessairement que l'un de nous deux meure. Voilà comme on raisonneroit, si l'on venoit à se persuader, que le Suicide est une chose permise à chacun. Voilà l'affreuse conséquence qu'on en tireroit, & la morale pernicieuse à la Société, qu'on fonderoit sur ce barbare principe.

Mais ce n'eſt pas le ſeul abus qu'on en feroit. Affranchis de la crainte d'offenſer l'Auteur de leur être, en ſe détruiſant, les hommes auroient un motif de moins à prendre en patience leurs diſgraces, & à conſerver une vie qui les expoſe ſi ſouvent à ſouffrir. Le meurtre de ſoi-même n'ayant plus rien de flétriſſant à leurs yeux, n'étant plus regardé comme un crime, ni même comme une foibleſſe, paſſant au contraire pour un effort de courage & de vertu, deviendroit très fréquent parmi des hommes généralement vains, trop ſenſibles au mal, ſujets à beaucoup de diſgraces ſur la terre, & ſi enclins à ſe les exagérer. Dans le grand nombre de ceux qui ſe déferoient par leurs propres mains, combien ne s'en trouveroit-il pas, dont la mort auroit les ſuites les plus fâcheuſes pour leurs parents, leurs amis, & la ſociété? Combien de familles pauvres, que le meurtre volontaire de leurs chefs, plongeroit dans la déſolation, dans la miſère la plus profonde, & rendroit à charge au Public! Que de malheureux qui, déſeſpérés par la perte imprévue de leurs ſoutiens, chercheroient dans leur propre deſtruction, le terme de leur infortune aggravée qu'ils ne pourroient plus ſupporter après ce coup terrible? Que de générations périroient avant de naître! Que d'établiſſements utiles

tomberoient pour toujours avec leurs fondateurs ennuyés de vivre, & portés par quelque vif chagrin à se détruire? Si le Souverain dans ses revers; effrayé des nouvelles calamités qu'il voit venir fondre sur lui & sur ses peuples; si le Général près d'être honteusement battu, n'avoient pas la force de survivre, l'un aux fléaux dont ses sujets & lui sont menacés, l'autre à sa défaite, dans quel danger ne pourroient-ils pas mettre l'Armée & l'Etat, en abrégeant leurs jours, dans ces circonstances critiques?

On n'en sauroit douter, la fréquence du Suicide qui deviendroit commun, si l'on se persuadoit qu'il est permis, seroit très-préjudiciable à la Société, qu'il priveroit d'une infinité de sujets utiles, qu'il inonderoit de désordres & de maux. Les nombreux exemples qu'on auroit de personnes qui se seroient défaites elles-mêmes, rendroient souvent plus difficile à découvrir les meurtres exécutés par d'autres. Leurs vrais auteurs resteroient cachés & impunis, à la faveur des soupçons de Suicide, qui tomberoient sur les morts, pour peu qu'ils eussent fait paroître du penchant à la mélancolie, au chagrin, ou manifesté un caractère léger, violent, emporté. Satisfaite de ces présomptions, faute de preuves con-

contraires, la juſtice, qui n'aime pas de voir le crime qu'elle feroit forcée de punir, ſe relâcheroit dans la recherche des meurtriers, & la facilité qu'ils auroient d'échapper au châtiment, les enhardiroit à de nouveaux attentats ſur la vie d'autrui.

La funeſte liberté de ſortir du monde, quand on voudroit, y accroîtroit encore beaucoup, d'une autre manière, les inconvénients, les dangers & les maux qui n'y ſont déja que trop multipliés. Les plus honnêtes gens, s'y trouveroient continuellement expoſés à des ſoupçons odieux, à des perquiſitions déſagréables & alarmantes, que leur attireroient leurs liaiſons avec ceux qui ſe feroient donnés la mort (*a*). On peut même avancer que dans bien des

(*a*) En voici un exemple aſſez récent & dont les témoins ſont encore en vie. Mr. Roſenzweig écuyer de Leipſig, venant de Hollande en 1755, rencontra un Hambourgeois qui ſe mit ſur le chariot de poſte avec lui. Cet homme abruti par le vin avoit une phyſionomie ſombre & ſiniſtre. Des Voyageurs qui ſe trouverent ſur le même chariot & qui n'avoient rien moins que l'air d'aſſaſſins, lui inſpirèrent de la défiance & de la crainte. S'étant imaginé que ces Gens vouloient le tuer, il réſolut de ne point continuer ſon voyage avec eux, quoiqu'il eût déja payé ſa place. Le maître de Poſte en avertit Mr. l'Ecuyer. Celui-ci parle au Hambourgeois & lui fait entendre qu'il n'avoit rien à crain-

cas, les innocents risqueroient plus que les coupables, d'être accusés & punis des meur-

---

dre, puisque les personnes qui lui faisoient peur changeoient de chariot & prenoient une autre route. Cette nouvelle le tranquillise: Je partirai donc, dit-il, à Mr. Rosenzweig, dès que vous m'assurez que je ne risque rien: je me confie en vous, & *je mets mon ame sur la vôtre*. Après cela il prend sa place vis-à-vis du siege où étoit Mr. l'Ecuyer avec un autre Voyageur. La nuit vient; tous les passagers s'endorment, excepté notre Hambourgeois qui toujours tourmenté de pensées noires & tragiques, se détermine à profiter de l'occasion pour se détruire. Il tire doucement un couteau à gaîne que M. Rosenzweig portoit à son côté, & s'en coupe la gorge. Son corps tombe sur l'Ecuyer qui réveillé par le choc, entendant le râle d'un homme dont la respiration est empêchée, & se sentant tout mouillé, appelle le Postillon & demande de la lumière. On en apporte; & l'on voit un homme égorgé entre les mains de Mr. Rosenzweig que les yeux de tous les assistants accusent déja de meurtre. Heureusement pour l'Ecuyer que le Hambourgeois vivoit encore & conservoit toute sa connoissance. On interroge le blessé qui rend témoignage à l'innocence, & s'accuse lui seul. Alors on tâche d'arrêter son sang: on lui bande la gorge: on se hâte d'arriver à la première station pour lui faire donner de nouveaux secours. C'étoit aux environs d'Osnabruck. Là pendant qu'un habile Chirurgien s'efforce de le sauver, la Justice du lieu, fait sa procédure. Et par les dépositions constantes du Hambourgeois, M. l'Ecuyer fut pleinement justifié, de même que tous ses autres compagnons de voyage. On se représente aisément dans quel risque & dans quels embarras, se feroient trouvés ces Voyageurs, sur-tout

tres qui se commettroient autour d'eux ; & dont l'envie ou le fanatisme prendroient occasion de les charger pour les perdre. Ce qui est arrivé de nos jours aux *Calas* & aux *Sirven*, ne prouve que trop, combien on auroit lieu de craindre de pareilles suites du Suicide, devenu aussi commun qu'il le seroit bientôt, s'il étoit autorisé par la religion & les loix. L'idée de ce risque, la crainte d'éprouver des désagréments si fâcheux, des malheurs si terribles, empoisonneroient le plaisir d'habiter, de vivre ensemble avec les autres, même avec ses parents & ses amis ; & dès qu'on en verroit quelqu'un en proie au chagrin, à la douleur, au lieu de le retenir auprès de soi, ou de rester auprès de lui pour le consoler & l'assister, on ne penseroit qu'à l'éloigner ou qu'à le fuir, pour n'être pas soupçonné de son meurtre, s'il devenoit l'effet de son désespoir. Plus l'état des malheureux seroit triste & désespéré, & plus on se croiroit obligé de les abandon-

Mr. Rosenzweig qui avoit toutes les circonstances contre lui, si l'homme de Hambourg fût mort tout-à-coup de sa blessure. Ce Suicide vit encore, & l'on dit qu'il n'a plus eu depuis la fantaisie de se tuer. C'est par égard pour lui & pour sa famille qu'on a supprimé ici son nom.

ner, afin que l'excès de leurs maux accrus par le manque de secours & de consolations, leur fît plutôt prendre la résolution de terminer une vie à charge à eux-mêmes & aux autres.

Ainsi le Suicide, s'il étoit permis, étoufferoit la pitié dans le cœur des hommes, les rendroit plus durs & plus inhumains; leur ouvriroit une nouvelle source de disgraces & de périls; aggraveroit de la manière la plus cruelle, le sort des infortunés, qui ne pourroient pas se résoudre à se déchirer de leurs propres mains; répandroit avec le deuil, dans les familles, la misère & la désolation; priveroit la Société d'un grand nombre de sujets utiles, que la patience & le temps, auroient pu remettre en état de la servir; & y multiplieroit les malheureux, en y multipliant les assassins & les morts.

C'est pour prévenir ces inconvénients & ces maux, que les loix des Sociétés les plus sages, ont défendu le meurtre volontaire de soi-même, & prononcé des peines infamantes contre le cadavre & l'honneur du Suicide. C'étoit le seul moyen qui leur restoit pour empêcher cet excès de fureur, & retenir le bras des hommes trop mécontents de leur sort. Ceux qui méprisent le plus les biens de la terre & leur propre vie, ne sont pas toujours indifférents à leur réputation,

à ce qu'on penſera d'eux après leur mort, ni à l'honneur de leur poſtérité, de leurs proches, de leurs amis. Dans le temps qu'ils foulent aux pieds tous leurs autres interêts, ils reſpectent ſouvent ceux-ci, & y trouvent des motifs à ſe conſerver, ſupérieurs aux paſſions qui leur ſuggèrent le deſſein de ſe détruire. Moins ſenſibles au malheur de vivre dans la miſère & dans la ſouffrance, qu'à la honte de laiſſer après ſoi un ſouvenir flétri par l'infamie, & auſſi déshonorant pour ceux avec qui ils ont des liaiſons étroites, que pour eux-mêmes; plus jaloux de leur honneur commun, que de leurs autres avantages, ils préférent ordinairement les peines de la vie la plus dure, à une mort infame qui les en délivreroit; afin de vivre ſans tache dans la mémoire des hommes. Si ce ſentiment n'eſt pas également puiſſant chez tous, il l'eſt aſſez chez le plus grand nombre pour pouvoir s'en ſervir avec ſuccès. La Société qui en a connu la généralité & l'empire, ne pouvoit pas mieux détourner ſes membres du Suicide, qu'en arrêtant d'imprimer ſur ſon auteur une flétriſſure, propre à redoubler l'horreur naturelle des malheureux pour cette action deſtructive, & à leur faire choiſir de ſupporter leurs maux avec patience, plutôt que de mourir avec déshonneur.

Ce decret de la Société eſt d'autant plus ſage, qu'il tient au but qu'elle s'eſt propoſé en ſe formant. Les individus & les familles qui commencerent par leur union, chaque corps ſocial, chercherent, par cette aſſociation, à diminuer les dangers & les maux de l'humanité, lesquels, dans l'état de diſperſion & d'indépendance, s'augmentoient avec les beſoins, à meſure que l'eſpèce humaine ſe multiplioit. La conſervation & le plus grand bien-être poſſible de chacun & de tous, fut le principal objet de leur confédération. Mais cet objet ne pouvoit être obtenu, que par un concours général. Ils dûrent donc s'engager tous à ce concours néceſſaire; & cet engagement qui fut leur première loi, emportoit celui de demeurer attachés au corps de la Société, de ſe conſerver chacun autant pour elle que pour ſoi-même, & de ne diſpoſer de ſa vie qu'avec ſon conſentement, pour ſa défenſe ou ſon avantage.

L'obligation de s'abſtenir du Suicide, ne fut peut-être pas d'abord expreſſément énoncée & formellement érigée en loi. L'eſpoir d'un ſort plus heureux dont ſe flattent toujours les hommes, lorsqu'ils forment des aſſociations volontaires, & qu'ils paſſent dans des états nouveaux que leurs beſoins leur faiſoient déſirer, peut leur avoir fait

négliger une précaution qui devoit leur paroître inutile, dans un temps où ils s'unissoient pour mieux assurer leur conservation & leur bonheur, leurs biens & leur vie. Il suffisoit alors que cette obligation leur fût imposée par les penchants de la nature, tînt au grand but de leur société, & découlât de leur engagement général à y concourir, pour ne pouvoir ni l'ignorer ni se dispenser de l'observer, toute tacite qu'elle étoit. D'ailleurs ils purent la laisser sans expression, faute de connoître une manière de punir après leur mort, ceux qui l'auroient violée, & d'imaginer une sanction qui, jointe à la loi, pût les empêcher de la violer, en leur inspirant une crainte plus forte que celle de la douleur & de la mort: car il n'y avoit que la noble jalousie de conserver son honneur, même quand on ne seroit plus, qui pouvoit fournir l'idée d'une telle sanction; & la jalousie d'un honneur dont on sait qu'on ne jouira point dans le tombeau, est un sentiment trop délicat, pour le supposer généralement aux membres, encore grossiers & barbares, des premières sociétés humaines.

Il est à croire que tant que le Suicide fut rare, ces sociétés ne s'en inquiéterent pas beaucoup, & ne chercherent point à y remédier: le mal demeurant petit, ne devoit pas les allarmer & attirer sur lui une atten-

tion férieufe. Mais lorsque les vices, en multipliant par leurs progrès les maux de la Société, eurent rendu le meurtre de foi-même trop fréquent; lorsque pour fe décharger du foin d'une famille, fe débarraffer d'un fardeau pénible, fe tirer d'une mauvaife affaire, ou échapper à une punition méritée, une foule de perfonnes fe donnoient la mort & répandoient par là le deuil, la défolation, & la mifère parmi une multitude de Citoyens dont beaucoup tomboient à la charge du public, le mal & le danger devenus plus grands, plus fenfibles, dûrent caufer une allarme générale. On craignit que ces mauvais exemples ne s'accruffent avec la corruption des mœurs, & que leur funefte contagion, en fe répandant de toutes côtés, ne remplît la Société de fes ravages. Alors on penfa férieufement à y mettre ordre; le moyen s'en préfenta dans l'amour jaloux de fa réputation qui fe trouvoit déja affez commun chez les peuples les plus cultivés. La loi contre le Suicide, fous peine d'infamie fur le cadavre & la mémoire du coupable, fut prononcée: & quoiqu'elle expofât l'honneur des innocents, aux atteintes de la flétriffure qu'éprouveroit le meurtrier de foi-même avec lequel ils feroient liés, l'intérêt particulier que chacun avoit à cette loi, dût l'y faire foumettre, comme

à un moyen néceſſaire malgré ſes inconvénients, pour en éviter d'incomparablement plus fâcheux, ou comme à un danger moins grand & moins probable que celui qu'il courroit ſans ce frein. Les anciens Egyptiens, nous fourniſſent un exemple du parti ſage, que les peuples civiliſés ou leurs repréſentants à qui ils avoient remis l'autorité ſouveraine, ſurent tirer de l'opinion de l'honneur, lorſqu'elle fut établie: il y avoit parmi eux un Tribunal où l'on jugeoit les hommes après leur mort, afin que la crainte d'une pareille flétriſſure, portât les vivants à la vertu.

Telle a été vraiſemblablement la cauſe & l'origine des loix diffamatoires, qui ont été faites contre ceux qui ſe détruiſent. C'eſt la fréquence du Suicide & les ſuites funeſtes qu'il eut pendant qu'il étoit impuni, qui les firent établir. Tout a ſa raiſon dans le monde; & la raiſon la plus naturelle, la plus liée avec l'effet, eſt toujours la véritable. Les hommes ne s'impoſent pas des peines ſans néceſſité. Jaloux de leur liberté, toute loi qui la leur ôte entiérement à certains égards, & dont la violation les aſſujettit à une diffamation publique, leur a été arrachée par le beſoin le plus preſſant. Ce ſont les extrémités du danger ou du mal, qui les font recou-

rir aux ressources ou aux remedes extrêmes. Il est donc à présumer, que l'impunité rendit autrefois le Suicide fort commun & la source des plus grands maux, puisque les Sociétés les plus éclairées & les plus sages ont décrété de le défendre & de le flétrir. Et ce qu'il y a ici de remarquable, c'est que ces Sociétés sont celles qui ont succédé aux Grecs & aux Romains, ceux des Peuples les mieux civilisés, chez lesquels la manie de se tuer soi-même fut le plus en vogue.

On ne sauroit contester à chaque Société politique ou à ceux qu'elle a mis à sa tête & revêtus de ses pouvoirs pour la gouverner, le droit de faire de telles loix & d'infliger de telles peines aux violateurs. Ce droit résulte de celui que chaque particulier a naturellement sur lui-même, pour s'assujettir aux règles que lui prescrivent son amour propre & sa raison. Le droit que chacun a sur soi-même, il peut le transmettre aux autres; & c'est de là que vient celui de la Société ou de ses chefs, sur ses membres. Si cette transmission ne s'est pas faite d'une maniere expresse & formelle, elle s'est faite tacitement, par l'engagement fondamental de chacun à obéir au corps politique, à concourir au bien public que ce Corps doit protéger, & à s'abstenir de tout ce qu'il ju-

ge lui être contraire, dès qu'il le défend & menace de le punir.

„ Les loix, dit très bien l'Illuſtre Auteur du Traité des Délits & des Peines, furent les conditions ſous lesquelles les hommes auparavant indépendants & iſolés ſe réunirent en Société. Las d'un état de guerre continuelle, & d'une liberté qui leur devenoit inutile par l'incertitude de la conſerver, ils en ſacrifierent une partie, pour jouir du reſte avec plus de ſûreté. La ſomme de toutes ces portions de liberté forma la ſouveraineté de la nation qui fut miſe en dépôt entre les mains du ſouverain, & confiée à ſon adminiſtration. Mais il ne ſuffiſoit pas d'établir ce dépôt, il falloit le défendre des uſurpations de chaque particulier qui s'efforce de retirer de la maſſe commune, non ſeulement ſa propre portion, mais encore celle des autres: il falloit des motifs ſenſibles & ſuffiſants pour empêcher le despotisme de chaque particulier, de replonger la Société dans ſon ancien cahos. Ces motifs furent des peines établies contre les infracteurs des loix. Je dis que ces motifs dûrent être ſenſibles, parce que l'expérience montre que la multitude n'adopte pas des maximes de conduite. Comme toutes les parties du monde phyſique, la Société a dans elle-même un principe de diſſolution, dont l'action

ne peut être arrêtée dans ses effets que par des motifs qui frappent immédiatement les sens. L'éloquence & les vérités les plus sublimes ne peuvent mettre un frein aux passions excitées par les impressions fortes des objets sensibles. On ne peut les combattre que par des impressions de même espèce, qui soient continuellement présentes à l'esprit, & qui contrebalancent les passions particulières, ennemies du bien général. C'est donc la nécessité seule qui contraignit chaque homme à céder une portion de sa liberté. — L'assemblage de toutes ces portions de liberté, les plus petites que chacun ait pu céder, est le fondement du droit de punir de la Société" (*a*).

Ce droit s'étend, sans doute, à tout ce qui étoit ou pourroit être reconnu contraire au grand but de la Société, & par conséquent à défendre & à châtier le Suicide, soit qu'il fût déja fréquent dans les familles avant qu'elles s'unissent en corps civil, soit qu'il eût été rare jusqu'alors, soit qu'on craignît qu'il ne devînt trop ordinaire dans le nouvel état où l'on entroit, soit

---

(*a*) Traité des Délits & des Peines par M. le Marquis Beccaria Professeur à Milan, traduit de l'Italien par M. l'Abbé Morellet. Nouvelle édition, à Amsterdam chez van Harrevelt 1771. pag. 8. 9. 10.

qu'étant encore inconnu on n'eût aucune crainte à ce ſujet; car la défenſe & la punition d'une action auſſi funeſte que celle-là, dont la fréquence n'iroit pas à moins qu'à détruire la Société, ou à la remplir de ravages & de déſolations, en faiſant périr une multitude de ſes membres & la privant de ſes appuis, eſt eſſentiellement compriſe dans le pacte fondamental qu'ont fait entr'eux les hommes, en s'uniſſant ſous une Autorité Souveraine revêtue de leurs droits, pour mieux aſſurer leur conſervation & leur félicité particulières & générales.

Cette conſéquence n'eſt pas conforme au ſentiment de M. le Marquis Beccaria, quoiqu'elle découle d'un principe qu'il admet avec la foule des Juriſconſultes. Sans approuver le Suicide, il prétend que c'eſt „ un délit qui ſemble ne pouvoir être ſoumis à une peine proprement dite, puiſqu'elle ne pourroit tomber que ſur un corps froid & ſans vie, ou ſur des innocents. Dans le premier cas, dit-il, elle ne fait aucune impreſſion ſur les vivants, comme ils n'en éprouveroient aucune en voyant battre une Statue; & dans le ſecond, elle eſt injuſte & tyrannique, parce qu'il ne peut y avoir de liberté politique là où les peines ne ſont pas purement perſonnelles.

Selon ce Philosophe, c'est un crime devant Dieu, qui le punit après la mort, parce que lui seul peut punir ainsi. Mais ce n'est pas un crime devant les hommes, puisque la peine, au lieu de tomber sur le coupable, tombe sur son innocente famille. Si l'on m'oppose, ajoute-t-il, que cette peine peut cependant détourner l'homme le plus déterminé de se donner la mort, je réponds que celui qui renonce tranquillement à la douceur de vivre, qui hait assez son existence ici-bas pour braver l'idée d'une éternité malheureuse, ne sera pas arrêté par des considérations beaucoup moins fortes & beaucoup plus éloignées" (*a*).

Malgré le grand poids dont est pour moi le jugement de M. Beccaria, je ne saurois être ici de son avis ; & je doute que le Lecteur judicieux se range à sa décision, s'il veut prendre la peine de peser les raisons suivantes.

1. Selon le principe du célèbre Professeur de Milan (*b*), *l'infamie prononcée par la loi* contre le Suicide, *est la même que celle qui résulte de la morale universelle.* L'action de se tuer soi-même volontairement, est si

(*a*) Traité des Délits & des Peines pages 141. & 147.
(*b*) Ibid. pag. 90.

contraire à la nature, si folle, si déshonorante dans l'opinion commune des hommes dont nous avons vu que la plupart l'ont toujours blâmée, que quand on ne la flétriroit pas juridiquement, elle ne laisseroit pas d'être à leurs yeux honteuse & diffamante.

2. Personne n'ayant droit sur sa vie comme on l'a prouvé ci-dessus, & comme M. le Marquis Beccaria semble le reconnoître, puisqu'il avoue que le *Suicide est un crime devant Dieu qui le punit après la mort*, la loi qui le défend ne dépouille personne de sa liberté; elle ne fait que pourvoir à ce qu'on n'abuse pas de la liberté qu'elle laisse à chacun, en empêchant le mieux qu'elle peut, qu'on n'exerce sur soi-même un droit funeste qu'on n'a point.

3. Il seroit absurde de refuser à la Société, le droit de faire une loi qui loin d'ôter rien à personne, ne tend qu'à assurer à chacun, ce qu'il a de plus précieux, sa vie, ses jouissances, ses appuis.

4 Cette loi juste & sage, une fois faite, le Suicide devient un délit contr'elle, qu'elle a droit de punir, s'il peut être soumis à une peine physique ou morale, propre à en détourner.

5. Ce délit ne peut être soumis au supplice du corps, puisque son auteur n'est plus en vie: mais il peut l'être à l'infamie, com-

me le font plusieurs autres délits, dans les cas où la loi ne peut les venger sur la personne même de ceux qui les ont commis.

6. Lorsque *l'infamie prononcée par une loi* qui émane d'une autorité légitime, *est la même que celle qui résulte de la morale universelle, ou au moins de la morale particulière & des systêmes particuliers de législation adoptés par une nation, & qui y règlent les opinions vulgaires*; cette infamie, selon ce principe même de M. Beccaria, est une peine proprement dite. Donc telle est aussi celle que les loix prononcent contre le Suicide, dans tous les Etats, & sur-tout dans les Etats Chrétiens.

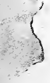
7. Elle en a en effet tous les caractères. Une peine proprement dite, ne consiste pas dans le mal que l'on fait au corps, en l'affectant, le mutilant, ou le détruisant, mais dans la souffrance que l'on cause à l'esprit, par ce mal du corps qui n'est ici que le moyen de produire la peine, bien loin d'être la peine elle-même. Or le Suicide porte naturellement cette peine avec lui par les douleurs qu'il cause à ses auteurs: l'impuissance de la loi à cet égard, y est suppléée par la nature; & le mal de la nature, accru par l'infamie qu'y ajoute la loi, rend la peine du coupable aussi vraie, qu'aucune de celles que les loix humaines infligent.

Je

Je dis aussi vraie, parce qu'on ne peut se tuer pendant qu'on est encore plein de force & de vigueur, sans éprouver des souffrances pareilles à celles que causent les supplices à mort ordinaires, si même elles ne sont pas plus grandes; car on est toujours bien plus doucement & plus promptement expédié par la main exercée d'un Bourreau, que par la sienne propre; & outre cela, parce que l'infamie qu'y ajoute la loi, agit sur l'esprit, avant de tomber sur le corps froid & sans vie du coupable, lequel n'ayant pu être indifférent à la tache qu'il savoit qu'on imprimeroit à sa mémoire, a senti la peine de son crime, de son vivant & avant de le commettre, par le chagrin qu'il a eu de penser au déshonneur dont il seroit suivi pour lui, dans l'opinion publique. Si l'impression de ce déshonneur n'a pas été suffisante pour le détourner de son mauvais dessein, elle n'en est pas moins une vraie peine; comme c'en est une bien proprement dite, que d'être passé par les verges, ou marqué d'un fer chaud, ou fouetté dans les carrefours & les places publiques d'une ville, ou mis au carcan, quoiqu'aucune de ces peines n'empêche pas toujours la récidive de ceux qui les ont souffertes. Il suffit qu'elles fassent respecter la loi au plus grand nombre, & qu'elles soient de nature à devoir corriger

& retenir tous les mal-intentionnés, qui conſervent encore quelqu'uſage de leur raiſon, quelque ſenſibilité, quelqu'honneur, pour être de vraies peines politiques.

De telles peines n'ont pas tant pour objet de faire ſouffrir le coupable, que de prévenir ſon crime où ſa récidive, & d'intimider ceux qui pourroient être tentés de l'imiter. Il en eſt même qui, n'affectant point les corps des auteurs des délits, ne peuvent avoir que ce dernier but, & qui ſont pourtant regardées comme de véritables peines. De ce nombre ſont toutes les condamnations juridiques par contumace, qu'on exécute contre l'effigie & l'honneur des Délinquants, qui ont ſouſtrait par la fuite leur perſonne aux mains de la juſtice. Mais ſi ces exécutions qui ne ſe font que ſur une figure inſenſible & inanimée, ou ſur un ſimple nom, ſont néanmoins réputées de vraies peines infamantes, que l'autorité civile a droit d'infliger à des meurtriers, ou a des déſerteurs abſents, pourquoi n'auroit-elle pas le droit de flétrir le cadavre & la mémoire du Suicide, dont l'exemple n'eſt pas moins dangereux dans la Société, & pourquoi cette flétriſſure ne feroit-elle pas auſſi bien que les autres, une peine proprement dite? — Parce qu'une peine proprement dite, eſt une ſenſation douloureuſe, excitée dans le



corps du coupable après son délit? —— Cela ne me paroit pas exact. Une perception de l'ame qu'on ne voudroit point éprouver, une honte secrete, une affliction intérieure produite par l'impression d'une loi sur l'imagination de celui qui délibère de la violer, & une sensation utile faite sur le public par l'infamie que s'attire le violateur, n'ont-elles pas aussi tout ce qu'il faut pour constituer une peine proprement dite? Ces deux peines différent, sans doute, en genre, & peut-être en intensité ou en durée; mais elles ne sauroient différer en réalité: le réel, n'étant susceptible ni de plus ni de moins, est nécessairement égal par-tout où il se trouve, & toujours le même de quelque nature qu'il soit. Au fonds, qu'importe quel nom on donne à la peine en question? Dès qu'elle est la seule qu'on puisse infliger dans le cas dont il s'agit; dès qu'elle a le rapport que toute peine doit avoir, avec le but de la loi qui se propose d'empêcher par la crainte, le plus qu'il est possible, les exemples du mal, nuisibles à la Société, on ne niera pas apparemment que l'Autorité Civile, ait le droit d'employer le seul moyen qu'elle a en main, pour prévenir la destruction de ceux dont elle a pris sous sa sauve-garde les biens & la vie, sur-tout, si l'on prétend avec M.

Beccaria, que ce moyen ne soit point une peine proprement dite.

8. Elle seroit sans doute inutile, si ne tombant que sur les froides dépouilles du mort, elle ne faisoit aucune impression sur les vivants. Mais qui peut assurer qu'elle soit toujours sans effet sur eux; & qu'elle n'en retient pas un grand nombre que leur infortune porteroit à se tuer, sans la crainte de souiller par là leur honneur? Tout concourt ici à faire présumer cet effet. 1. L'horreur que la nature nous inspire pour notre propre destruction, nous fait généralement désapprouver & regarder comme des insensés, ceux qui se détruisent volontairement eux-mêmes. 2. La loi qui défend cette action sous peine de flétrissure, non seulement réveille cette horreur naturelle, & la fortifie en excitant en nous celle qui nous est commune à tous pour l'infamie; mais encore elle accoutume les hommes à lier si étroitement dans leur esprit les idées de Suicide, de délit, & d'opprobre, que ces idées se présentent toujours ensemble à eux, & leur font insensiblement envisager le Suicide comme un crime & l'infamie comme une peine ou une suite nécessaire de ce crime; ce qui est le moyen le plus sûr d'en détourner, nulle loi pénale ne pouvant produire cet effet, qu'en formant l'entendement

de chacun à l'habitude d'une telle association d'idées. 3. L'opinion générale, entretenue par la religion & les loix, que le Suicide est un crime contre Dieu & contre la Société, & la considération du déshonneur que tout crime répand sur celui qui le commet, au jugement même du vulgaire; doit encore disposer les esprits à être frappés des exécutions diffamatoires qui se font contre les homicides volontaires d'eux-mêmes. Enfin le spectacle d'un cadavre que la justice fait traîner ignominieusement dans les rues, en signe de mépris & de punition, n'est-il pas de sa nature, propre à faire de fortes impressions sur les spectateurs ? Chacun ne se sentiroit-il pas une répugnance naturelle pour un traitement semblable ? Et croit-on que si l'on demandoit aux hommes des états plus ou moins civilisés du monde, s'ils voudroient qu'on les traitât ainsi après leur mort, qu'il y en eût beaucoup qui répondissent : *Cela m'est tout-à-fait indifférent* ?

9. On riroit, sans doute, si l'on voyoit battre gravement une statue pour la punir : mais si cette statue représentoit un criminel dont la justice manifestât par là le crime & la honte ; cette fustigation feroit-elle alors moins d'impression, que n'en fait l'effigie d'un homme attaché à une potence, ou déshonoré d'une autre manière pour quel-

qu'action puniſſable? Quant à moi, je ne ſaurois penſer qu'il y eût aſſez peu d'honneur parmi les hommes, pour qu'il s'en trouvât qui ne ſe ſouciaſſent du tout point, que leur ſtatue ou leur portrait fût publiquement traité après leur mort d'une façon ſi infâme; & c'eſt à ceux qui me liront à juger par eux-mêmes ſi, en cela, je penſe trop avantageuſement de mes ſemblables.

10. L'infamie qu'imprime la loi ſur le Suicide, eſt une peine purement perſonnelle qui n'eſt prononcée & exécutée que contre les coupables. Elle n'a donc rien d'injuſte ni de contraire à la liberté politique. L'opinion ſeule & non la loi, la fait réjaillir ſur la famille innocente du meurtrier, comme cela arrive de toutes les autres flétriſſures publiques. Elles enveloppent également dans l'eſprit du Public la parenté de ceux qui les ont méritées. L'opprobre d'un homme puni pour avoir trahi l'Etat ou commis quelqu'autre malverſation, n'eſt-il pas toujours une tache ſur ſes enfants? Sans doute l'inconvénient eſt fâcheux; mais il eſt inévitable, à moins de n'abolir toute loi pénale, de ne ſupprimer tout acte de juſtice contre les infracteurs, & de ne changer la façon de penſer de tous les membres d'une Société: ce qui ne ſe peut guère & ſeroit même, s'il étoit poſſible, un plus grand mal que

l'inconvénient qu'on voudroit éviter. Tant que les hommes auront besoin de loix réprimantes, tant qu'ils attacheront les idées de crime & de honte, aux actions contraires à ces loix, & à leur punition; ils regarderont les prévaricateurs comme également diffamés, soit par les actions, soit par leur châtiment; & le déshonneur du coupable s'étendra dans leur esprit, jusques sur ses parents qui ne pourront eux-mêmes s'empêcher d'être honteux de lui appartenir. Envain donc oppose-t-on contre la flétrissure du Suicide, qu'elle tombe sur des innocents. Je répondrai encore avec M. Mérian, qu'outre qu'elle ne leur imprime aucune tache réelle, cette raison prouveroit trop; puisqu'il s'en ensuivroit qu'il ne faudroit jamais flétrir les plus grands crimes, de peur de déshonorer les parents & la postérité du criminel. Mais un particulier, une famille ne sont rien quand il s'agit de la Société.

Enfin ce que M. le Marquis ajoute à la fin du passage rapporté ci-dessus: Que *celui qui renonce tranquillement à la douceur de vivre, qui hait assez son existence ici bas pour braver l'idée d'une éternité malheureuse, ne sera pas arrêté par des considérations beaucoup moins fortes & beaucoup plus éloignées*, n'est fondé ni sur la nature & l'état présent des hommes, ni sur la différente manière dont ils envisa-

gent les mêmes choses & en sont affectés, ni enfin sur une expérience générale & constante.

La nature & l'état présent de l'homme l'exposant à une infinité d'impressions successives, qui le distraient sans cesse & l'empêchent de s'occuper longtemps des objets mêmes dont il a été le plus affecté; d'où il arrive souvent que les idées & les réflexions utiles que ces objets excitent dans son esprit, sont bientôt surmontées par ses passions & demeurent sans effet, il a besoin de divers moyens qui les réveillent de temps en temps vivement en lui: & c'est ce que font les petites peines dont il se voit menacé, lorsqu'elles lui en rappellent de plus grandes & de plus effrayantes, auxquelles il sait qu'il s'exposeroit en faisant telle ou telle action qui lui est défendue. Alors les considérations foibles & éloignées qui lui viennent dans l'esprit à l'idée de ces petites peines, le conduisant à la considération plus forte & plus frappante des peines de l'éternité, par les rapports & la liaison qu'elles ont les unes avec les autres, forment dans son entendement une suite de motifs, dont la gradation & l'ensemble augmentent à ses yeux la force particuliere de chacun, & les rendent propres à faire sur lui, des impressions vives & profondes, qu'aucun de ces

motifs ne pourroit produire ſeul. Dans le moral comme dans le phyſique, ce ſont les plus petites cauſes qui préparent par leur concours l'effet des plus grandes. Celles-ci, ou n'exiſteroient point, ou ſeroient inefficaces, ſans celles-là qui les compoſent ou en déterminent l'action. Les hommes n'auroient point d'idée des peines d'une autre vie, s'ils n'en connoiſſoient aucune dans la vie préſente. Mais les peines de la vie préſente qu'ils voient attachées à certaines actions, leur rappelleroient-elles les peines éloignées de la vie future, dont la religion les menace pour ces mêmes actions; leur en feroient-elles concevoir la poſſibilité & la grandeur; les leur mettroient-elles pour ainſi dire ſous les yeux dans un point de vue, rapproché & presque ſenſible, ſans diſpoſer la plupart d'entr'eux à y réfléchir, à les craindre, à déteſter & à fuir les crimes qui les expoſeroient également au terrible danger de les ſubir les unes & les autres? Convenons du moins que l'effet eſt trop naturel, pour ne devoir pas être préſumé. Voilà comment les conſidérations foibles & éloignées agiſſent ſur les hommes, leur deviennent utiles & néceſſaires.

On eſt auſſi fondé à l'inférer de leur différente maniere d'enviſager les mêmes choſes & d'en être affectés. Chacun d'eux a ſa

façon particuliere de voir & de sentir. Qui ne sait combien la différence du tempérament, de l'éducation, du caractère, en met dans les impressions qu'ils reçoivent des objets ? Ce qui touche profondément les uns, ne fait qu'effleurer les autres : ce qui est un frein pour celui-ci, est un aiguillon pour celui-là. Combien de fois une petite considération n'a-t-elle pas suffi pour nous tirer de l'équilibre où nous laissoient flotter les considérations les plus fortes ? Ceux qui ont beaucoup de religion n'ont besoin que de ses motifs pour se déterminer conformément à ses loix & à celles de la Société : mais ceux qui ajoutent peu de foi aux promesses & aux menaces de la religion, ou qui vivent dans une distraction continuelle de ses motifs, en ont besoin de plus sensibles dont ils ne puissent pas douter, tels que sont les châtiments publics décernés par les loix civiles. Et il n'est pas rare que les plus foibles & les plus éloignés de ces derniers motifs, soient plus efficaces, que ceux de la religion, quoique plus grands & plus redoutables de leur nature. Il est donc d'une bonne & sage législation de varier, de multiplier les moyens pour détourner les hommes du mal, autant que cela est possible sans trop gêner leur liberté naturelle, & de joindre aux peines de l'éternité qui ne les effraient pas tous assez, des

peines temporelles qui les faififfent par leurs endroits les plus fenfibles.

Une expérience générale & conftante confirme plus qu'elle ne contredit le fuccès de ces petits moyens politiques. Si les grands fupplices qu'infligent les loix humaines à leurs violateurs, frappent, intimident les hommes, & en empêchent fouvent un grand nombre de les violer; fouvent auffi, ils ne font pas, pour cet effet, les moyens les plus efficaces. L'honneur ou la crainte de l'infamie, les refpects humains, des confidérations moins graves en retiennent dans le devoir une foule, qui n'y feroient pas retenus par l'idée des tourments les plus affreux, toujours plus propres à révolter qu'à dompter les ames fières. C'eft à la conviction de cette vérité, que nous devons l'excellent livre de M. Beccaria fur les délits & les peines.

S'il falloit que l'Autorité Civile n'oppofât au crime que des peines plus effrayantes que celles dont la confcience & la religion de tous les hommes menacent les coupables dans une autre vie, la Société devroit anéantir toutes fes loix pénales, & laiffer tous les crimes impunis; n'en pouvant infliger aucune qui approche par fa rigueur de celles de l'Enfer; & l'expérience nous montrant d'ail-

leurs, que la conſidération même des unes & des autres de ces peines, n'a pas la force de détourner tous les hommes des crimes auxquels elles ſont attachées, puiſqu'on en voit chaque jour qui les bravent toutes également, comme des maux éloignés & incertains qu'ils craignent moins que la violence qu'ils ſeroient obligés de faire à leurs paſſions pour les éviter, & qui s'y expoſent tranquillement, ſoit qu'ils eſpèrent d'échapper aux unes en trompant par leurs précautions la vigilance de la juſtice humaine, ſoit que leur incrédulité leur faſſe révoquer en doute les autres, ou qu'ils ſe flattent de les expier par la repentance avant de mourir.

C'eſt donc une mauvaiſe manière de raiſonner que de conclure de l'inefficacité d'une peine, d'une conſidération, d'un motif dans un petit nombre de cas & ſur certaines perſonnes, à leur inefficacité générale & conſtante dans tous les autres cas ſemblables & ſur tous les ordres d'hommes; & de tirer de quelques exemples où les plus grandes peines ont été bravées, une raiſon de ſupprimer comme toujours inutiles, des peines beaucoup moindres, que la diverſité de circonſtances, d'eſprits, de caractères qu'il y a parmi les humains, peuvent rendre néceſſaires & ſuffiſantes pour la plupart d'entr'-

eux. Tel eſt pourtant le raiſonnement ſur lequel eſt fondée l'objection que je réfute : elle tombe donc avec ſon principe.

Il réſulte de tout cela, non ſeulement que la Société a droit de flétrir le Suicide, mais auſſi qu'elle agit avec ſageſſe, en le faiſant. Car pour parler encore ici avec M. Mérian, comme cet acte déſeſpéré prend ſouvent ſon origine dans l'orgueil & dans la vaine gloire, la flétriſſure publique, peut être à cet égard un excellent préſervatif.

Je confirmerai ce droit de la Société par deux ſuffrages reſpectables. L'un eſt celui de l'immortel Monteſquieu : *Il eſt clair*, dit-il, *que les loix civiles de quelques pays peuvent avoir eu des raiſons pour flétrir l'homicide de ſoi-même* (*a*). Ce grand homme n'avoit pas toujours penſé de même : mais les jugements réfléchis de l'âge mûr, ne ſont-ils pas d'un plus grand poids que les jugements précipités de la jeuneſſe ?

L'autre ſuffrage eſt celui du célébre Hutcheſon. „ Les hommes, dit-il, ſont obligés de conſulter l'intérêt général, préférablement à celui des particuliers ; & en tant qu'ils forment un ſyſtême, ils paroiſſent

(*a*) Eſprit des Loix. Liv. XIV. ch. XII. Part. II. pag. 236. Edition in 4to.

être en droit d'exiger que chaque individu agisse pour le bien général, & s'abstienne de tout ce qui peut lui nuire. — Comme chaque individu est une partie de ce systême; & que le bonheur & la durée de celui-ci dépendent de celui de ses parties; comme chacun peut se rendre utile aux autres dans la Société, soit par ses conseils, soit par son exemple, lorsque ses dispositions sont telles qu'elles doivent être; comme la nature nous a créés pour le service les uns des autres, & non pas simplement pour nous-mêmes, chacun est obligé de rester dans la vie aussi longtemps qu'il peut être utile à ses semblables, ne fût-ce que par sa patience & sa résignation à la volonté de Dieu, à moins que le bien public n'exige qu'il l'expose aux dangers. La Société humaine a droit d'employer la force pour empêcher le Suicide, auquel certaines gens se portent par chagrin, par mélancolie & par désespoir; & ces droits qui appartiennent à tout le monde, chacun a droit de les faire valoir par les moyens qu'il juge à propos d'employer. L'humanité seule donne droit à tout homme d'interposer son autorité dans pareil cas. Si on lâchoit la bride à ces sortes de passions; si les hommes étoient une fois persuadés que le Suicide est le moyen le plus propre pour se délivrer des maux de la vie, & se sou-

ſtraire aux chagrins que nous cauſent les contre-temps & les revers de fortune, quantité de gens, dans l'excès du déſeſpoir & par une fauſſe bravoure, renonceroient à une vie qu'ils auroient pu rendre agréable pour eux & utile à la Société. Celle-ci eſt donc en droit de s'oppoſer à de pareilles réſolutions" (a).

Mais la Société ne peut avoir le droit de défendre & de punir le Suicide, ſans que chacun de ſes membres ne ſoit tenu de lui obéir & de ſe ſoumettre en cas de déſobeiſſance à la peine portée par la loi. „ Si la république, ou toute autre perſonne morale (j'emprunte ici la penſée d'un Juif, homme de bien & de génie, que l'Allemagne met au rang de ſes bons philoſophes & de ſes meilleurs écrivains) a droit de punir, même de mort, celui qui l'offenſe, ſuppoſé qu'une peine plus légère fût inſuffiſante, le coupable doit dans la rigueur de la juſtice être obligé de ſouffrir cette punition. Sans cela, le droit de punir ſeroit illuſoire, ce ne ſeroit plus qu'un mot vuide de ſens" (b)

---

(a) Syſtême de Phil. morale de Hutcheſon traduit de l'Anglois par M. E***. Tom. II. pag. 171. 172. 173.

(b) M. Moſes Mendels-Sohn dans ſon Phédon, traduit de l'Allemand par M. Junker, à Paris 1772. pag. 275. 276.

Cette obligation évidente pour ceux qui ont souscrit le contrat Social par lequel elle est imposée, a aussi lieu pour leurs enfants & les étrangers, qui vivent sous les auspices de l'autorité civile, établie en vertu de ce contrat, quoiqu'ils ne s'y soient pas expressément soumis.

Car 1. comme le dit fort bien M. Hutcheson: „ Un Etat a droit de se défendre contre toutes les entreprises injustes de ceux qui ont atteint l'âge de maturité, & de punir les agresseurs, soit qu'ils soient ses sujets ou non. Cela est si vrai, que tous les Etats dans ces sortes d'occasions, traitent les mineurs comme leurs sujets".

2. „ Les peres, en s'unissant avec d'autres en un corps politique, le font dans la vue qu'eux & leur postérité jouissent des avantages qui y sont attachés; ce qui, dans tout Etat passablement bien constitué, est un *negotium utile gestum*, ou une chose extrêmement avantageuse pour eux. Et comme durant leur minorité ils ont joui de ces avantages, ils sont naturellement obligés de souscrire aux conditions qu'on a eu droit de leur imposer, en considération de la part qu'ils y ont. Or, il ne sauroit y avoir de conditions plus raisonnables que celles ci, qu'ils continueront de maintenir cette association à laquelle ils ont tant d'obligations,

tions, qu'ils ne l'abandonnent point dans le danger ni dans telle autre occasion que ce puisse être, sans l'aveu exprès ou tacite du gouvernement, qui est sur-tout en droit de les retenir jusqu'à ce qu'ils l'aient dédommagé de ce qu'il a fait pour eux. Il n'y auroit aucune sûreté pour ces sortes d'associations, s'il étoit permis à tous ceux qui ont atteint l'âge de maturité de s'en séparer quand ils le voudroient, & sans être tenus à aucun dédommagement".

3. Il ajoute: „ Que ceux qui héritent de quelque bien, entr'autres d'un fonds de terre de leurs ancêtres, sont tenus de s'acquitter de ces obligations, vû que ceux-ci peuvent l'avoir assujetti à l'autorité civile, de manière que personne n'ait droit de le posséder, à moins qu'elle ne s'y soumette elle-même, & ne devienne un membre de ce corps politique. Quelle sûreté y auroit-il pour un Etat, si ceux qui ne sont point corps avec lui pouvoient y posséder des terres, puisqu'ils pourroient y introduire des troupes ennemies, des criminels & des malfaiteurs. Ceux donc qui veulent hériter de ces terres, doivent se soumettre au gouvernement civil que leurs ancêtres ont établi" (a).

(a) Systême de Phil. moral. Tom. II. pag. 367. 368. & 369.

S'ils s'y refusent, s'ils violent les loix, s'ils troublent l'ordre public, le gouvernement a donc droit de les en punir, soit par des châtiments corporels, soit par la confiscation de leurs biens.

Développons & fortifions ces raisons: l'importance de la matière le demande. Je commence par les enfants & je dis: Que l'engagement qu'ont pris leurs pères pour les mettre avec eux en sûreté, les lie également & les soumet aux mêmes loix de la Société qui les protège. La nature, en donnant aux parents le droit de gouverner leurs mineurs, de les élever, de gérer leurs affaires, de pourvoir à leurs besoins, de faire en leur faveur les arrangements nécessaires pour les garantir des dangers & procurer leur bien, aussi longtemps qu'ils en sont eux-mêmes incapables, leur donne aussi celui de les assujettir à ces arrangements sages & salutaires. Comment l'humanité obligeroit-elle chacun de ses individus à courir au secours de son semblable, si elle n'obligeoit pas en même temps l'homme en péril ou dans le besoin, à rechercher son avantage, à conserver sa vie, à profiter des secours qu'on lui fournit pour améliorer son sort, & à seconder les efforts qu'on fait pour le sauver?

Supposons un riche avare, enseveli tout

vivant ſous des ruines au ſein inpénétrable d'un vaſte édifice. L'héritier naturel de ſes richeſſes, pauvre encore, mais généreux, informé du malheur de ſon parent, & perſuadé qu'il ratifiera lui-même après ſa délivrance, la diſpoſition qu'il aura faite de ſes biens pour ſon ſalut, en engage une partie conſidérable, tant pour acheter le droit de démolir ce qui reſte de cet édifice & d'en transporter ailleurs les décombres, que pour aſſurer à une multitude d'ouvriers qu'il a raſſemblés, une grande récompenſe de leurs peines, s'ils veulent travailler promptement à tirer ſon parent du danger. Ces ouvriers y conſentent, quittent toutes leurs autres occupations, & parviennent, à force de travail, à le délivrer. Tout cela s'eſt fait ſans le conſentement & à l'inſu de celui-ci: en eſt-il pourtant moins obligé d'y ſouſcrire & de remplir l'engagement qui a été pris pour lui conſerver la vie? Ceux qui l'ont ſauvé n'auroient-ils rien à prétendre de lui? En trompant leur attente, ne leur feroit-il pas un tort, qu'il n'a point droit de leur faire? ne manqueroit-il point à ce qu'il ſe doit à lui-même, & ne violeroit-il pas également les vœux de la nature, les loix de l'équité, les devoirs de la plus juſte reconnoiſſance? Rien n'eſt plus évident que l'affirmative à tous ces égards.

Le cas des mineurs eſt le même quant au fond. Quoique leurs dangers ne fuſſent pas auſſi grands dans l'état d'anarchie ou de diſperſion, ils l'euſſent été aſſez pour devoir être très-redevables à leurs parents, d'une aſſociation qui non ſeulement les en a mis à couvert, mais encore leur a procuré mille avantages, dont on ne peut jouir que dans l'état de Société. A combien de maux leur enfance n'y eût-elle pas été expoſée? Leurs pères, privés du ſecours des autres & de celui des arts, obligés de pourvoir eux-mêmes à tout, n'euſſent pu leur donner toute l'attention & tous les ſoins qu'exigeoient leur foibleſſe & leurs beſoins naturels. Pendant que ceux-ci ſe feroient occupés à chercher au loin, une nourriture néceſſaire & ſouvent difficile à trouver dans l'état d'anarchie & de diſperſion, ceux-là abandonnés à la merci des bêtes féroces, des vagabons, des voiſins ennemis, & à mille autres accidents funeſtes, auroient riſqué d'en devenir la proie. Leur éducation eût été entiérement négligée. Les talents dont nous a doués la nature, ces talents précieux qui nous ſont d'une ſi grande reſſource, & auxquels nous devons tant de commodités & de plaiſirs, leur feroient reſtés pour la plupart inconnus & inutiles: ils auroient vécu dans la miſère, l'ignorance, la barbarie. Et quel état en

comparaiſon de celui qu'ils trouvent dans la Société! Ici, tout veille ſur eux, le gouvernement, leurs parents, leurs voiſins, leurs amis, leurs concitoyens; tout concourt à leur conſervation & à leur bonheur. L'ordre public les préſerve d'une foule de périls & de maux; aſſure leur naiſſance, leurs droits, leur état, & les environne de moyens pour ſubſiſter, pour s'inſtruire, pour ſe rendre heureux & capables d'entretenir un jour une famille. Ils ont part, comme tous les autres membres de la Société, aux biens ſans nombre dont elle eſt la ſource; & pluſieurs de ſes meilleures inſtitutions ſe rapportent à leur plus grande utilité.

Tous ces avantages ne les dédommagent-ils pas ſuffiſamment de la liberté qu'ils ont perdue & de la ſujettion où on les a mis? Eſt-ce un état de vraie liberté, que celui d'une indépendance qui prive de tant d'avantages, qui multiplie les dangers de l'humanité, qui rend plus difficile de pourvoir à ſes premiers beſoins & de remédier à ſes maux, qui remplit l'ame d'incertitudes & de craintes, qui force à ſe tenir iſolé, à fuir ſes ſemblables, ou qui met continuellement en bute à leurs paſſions? Falloit-il que les parents, pour conſerver aux mineurs une liberté ſi fauſſe & ſi funeſte, les abandonnaſſent dès leur naiſſance dans cet état; ou qu'ils ſe pri-

vaſſent eux-mêmes, en y demeurant avec leur famille, des avantages que leur offroit la Société, ou qu'en comprenant leurs enfans pendant leur minorité, dans le pacte Social par lequel ils s'uniſſoient pour l'utilité commune, ils leur laiſſaſſent le droit d'en violer les conditions, de le rompre dès qu'ils ſeroient majeurs, & de renverſer au préjudice des autres membres du corps politique & de la poſtérité, un établiſſement qui leur auroit été ſi profitable à eux-mêmes? La nature & la raiſon s'oppoſoient également à ces trois partis. Elles ne permettent aux pères, ni d'abandonner leurs enfants mineurs, ni de renoncer à ce qui leur eſt très avantageux aux uns & aux autres, ni de faire dépendre le bien public, des caprices d'une jeuneſſe légère, ſujette à méconnoître ſes vrais intérêts & à ſe livrer aveuglément à la licence la plus pernicieuſe. Les pères ont donc ſuivi les vœux communs de l'humanité, de la prudence, & de la raiſon, en aſſujettiſſant avec eux à l'ordre civil, leurs enfans que la Société n'auroit point admis à jouir de ſes avantages, ſans ce juſte aſſujettiſſement, n'étant pas obligée de nourrir dans ſon ſein, de protéger, d'élever des individus indépendants d'elle, qui pourroient être un jour aſſez ingrats pour la quitter avant de l'avoir dédommagée, & pour devenir mê-

me ses ennemis. Son droit sur eux, est donc très-légitime, indépendamment de leur propre consentement; puisqu'il est fondé sur celui que la nature a donné à leurs pères, sur ce qu'ils se doivent à eux-mêmes & à leur postérité dont ils n'ont pas droit de sacrifier les intérêts, & sur la reconnoissance que la Société a eu lieu de présumer & d'attendre de leur part.

Ce qui est fait pour notre plus grand bien, n'a pas besoin de notre consentement pour nous engager à en remplir les conditions justes & nécessaires; l'amour de nous-mêmes & notre propre raison contre lesquels il ne nous est pas permis d'agir, nous y engagent indispensablement. Les avantages que retirent de la Société, les hommes élevés dans son sein, sont si nombreux & si grands, qu'on ne peut jamais assez faire pour l'en dédommager. On ne s'acquitte point envers elle; on lui reste toujours redevable, parce que les obligations qu'on lui a, s'augmentent sans cesse à mesure que vivant au milieu d'elle, on s'efforce de lui rendre ce qu'on en a reçu. Enfin une longue jouissance de bienfaits, accordés par la tendresse dans l'espérance qu'on en maintiendroit la source établie pour la postérité comme pour la génération présente, est un lien d'autant plus fort & sacré pour les cœurs bien faits,

que la reconnoissance est à leurs yeux, le devoir le plus saint & le plus inviolable.

C'est sur ces fondements que tous les Etats du monde, regardent les enfants de leurs sujets, comme étant dans la même relation politique & dans les mêmes obligations que leurs pères; bien qu'ils ne les reconnoissent pas encore capables de contracter aucun engagement exprès ni tacite. Et leurs droits à cet égard, ne sauroient être mieux établis.

Quant aux étrangers, en entrant dans un état politique, ils se soumettent tacitement à ses loix, & sont dès lors dans le cas d'en devoir porter la peine, s'ils viennent à les violer. Aussi, lorsque cela a lieu, on les traite par-tout comme des rebelles & des coupables. Et ils ne peuvent pas s'en plaindre. L'Etat au sein duquel ils se trouvent, les prend d'abord sous sa protection: pendant le séjour qu'ils y font, ils participent aux bénéfices du gouvernement & de la police; ils doivent donc être assujettis à s'y conformer, & à en éprouver la punition, comme tous les sujets, quand il leur arrive d'y manquer. Chaque Société est maîtresse chez elle: elle peut faire dans toute l'étendue de sa domination, tels réglements qu'elle juge à propos pour le maintien de l'ordre & le bien général. Les étrangers sont aussi maîtres d'y venir, ou de n'y pas venir; mais dès qu'ils

ont mis le pied ſur ſon territoire, elle a droit d'exiger d'eux qu'ils s'y conduiſent avec ſageſſe, & qu'ils n'y donnent pas l'exemple dangereux du mépris de ſon autorité & de ſes loix. C'eſt une précaution que la ſûreté publique ne permet pas de négliger. Si cette condition leur déplait, on leur laiſſe la liberté qu'on n'accorde pas toujours aux naturels mêmes, de ſe retirer ailleurs; pourvu toutefois qu'ils ſortent du pays d'une manière légitime, par les voies autoriſées & ouvertes, & non furtivement, par des chemins inuſités & défendus: car alors, on ſeroit en droit de les pourſuivre & de les arrêter, comme ſuſpects de quelque trahiſon, ou de quelque mauvais coup, juſqu'à ce qu'on eût aſſez éclairci les motifs ſecrets de leur évaſion.

Mais n'eſt-ce pas de cette manière que le Suicide ſort de la Société? Quand même la voie qu'il prend, ne ſeroit pas interdite par l'autorité civile, peut-il tromper l'opinion & l'attente de ceux qui, préſumant bien de lui, lui ont ouvert un aſyle ſûr & agréable au milieu d'eux, l'ont traité comme l'enfant de la patrie & admis à la participation de leurs communs avantages; peut-il les quitter d'une maniere ſi dangereuſe pour leur corps par le mauvais exemple qu'elle fournit à ſes membres inquiets & mélancoliques,

ſans les autoriſer à le traiter, après ſa déſertion, comme un ſujet ingrat, infidele, également indigne des honneurs de la ſépulture & de paroître ſur la liſte des bons citoyens, parmi lesquels on avoit écrit ſon nom? Combien plus donc la Société a-t-elle ce droit tant ſur les étrangers qu'elle a reçus dans ſon ſein, que ſur ſes ſujets naturels, mineurs & adultes; lorsqu'ayant défendu le meurtre volontaire de ſoi-même, ils le commettent au mépris de ſes loix, malgré la ſoumiſſion qu'ils lui devoient, ſoit en vertu des liens & des obligations de leur naiſſance, ſoit par leur propre engagement exprès ou tacite?

„ Il ſuffit d'être homme pour avoir des droits ſur l'homme. L'humanité eſt un nœud fait pour lier inviſiblement le citoyen de Paris à celui de Pékin. C'eſt un pacte qui engage également tous les membres de la grande famille, dont les différents peuples du monde ne ſont que les individus épars. Ce pacte eſt la ſauve-garde de notre race; il met chacun de nous en droit de réclamer la juſtice, la pitié, les bienfaits de tout Etre ſenſible, de quelque pays, de quelque religion, de quelque condition qu'il ſoit".

„ Il n'eſt pas permis à l'homme qui vit en Société d'être indifférent ſur les maux qui la touchent. Quiconque n'eſt pas profondé-

ment indigné de l'injuſtice & du crime, eſt un mauvais citoyen qui méconnoît ſes propres intérêts. Quiconque permet le mal qu'il pourroit empêcher, ſe rend complice du crime. Quiconque abandonne la cauſe de ſes aſſociés eſt un lâche & un traître".

„ La Société pour ſa propre ſûreté peut juſtement écarter ceux qui mettent obſtacle à ſes vues, & punir ceux qui troublent ſa félicité. Si tout homme attaqué par un ennemi, a le droit de ſe défendre, la Société jouit ſans doute du même droit".

„ La Société a des droits légitimes ſur ſes membres par les avantages qu'elle leur procure: chaque citoyen fait avec elle un pacte tacite qui, pour n'être pas rédigé par écrit ou clairement énoncé, n'en eſt pas moins réel. Pour exercer des droits ſur ſes membres, la Société leur doit la juſtice, la protection, des loix qui aſſûrent leur perſonne, leur liberté, leurs biens: elle s'engage à les garantir de toute injuſtice ou violence, à les défendre contre leurs paſſions réciproques, à les mettre à portée de travailler ſans obſtacle à leur bien-être propre ſans préjudice de celui des autres; à placer chacun ſous la ſauve-garde de tous, pour le faire jouir en paix des choſes qu'il poſſède ou qu'il a juſtement acquiſes par ſon labeur, ſes talents, ſon induſtrie."

„ Voilà les conditions sous lesquelles toute association raisonnable s'est formée ; voilà sur quoi l'autorité de la Société peut légitimement se fonder. Chaque citoyen, pour son propre bonheur, s'oblige à s'y soumettre, & à dépendre de ceux qu'elle a rendus les dépositaires de ses droits & les interprêtes de ses volontés."

„ D'après ces conditions, chaque citoyen acquiert des droits sur la Société qui, pour sa conservation propre, est obligée d'être fidelle à ses engagements. En vue de ces avantages le citoyen, de son côté, s'engage à être juste; à subordonner ses intérêts personnels à ceux de la Société; à soumettre ses volontés à la sienne; à la défendre de toutes ses forces; à lui sacrifier la portion de ses biens nécessaires à la conservation & à la prospérité de tous; à la servir de ses talens, de ses lumières, de ses facultés; à ne point troubler ses associés dans leurs possessions; à les y maintenir de tout son pouvoir; à coopérer selon ses forces à la prospérité générale dont la sienne dépend." Il doit donc se conserver lui-même pour elle, autant qu'il le peut, & s'abstenir de donner aux autres l'exemple de ce qui tendroit à sa destruction, de ce qu'elle défend.

„ Les volontés de la Société s'expriment

par les loix. La loi est une régle que la Société prescrit aux citoyens, en vue de la conservation & du bien-être de tous."

„ Les loix pénales sont celles qui punissent le citoyen, quand il a violé la loi. En refusant d'obéir à des loix justes, il rompt ses engagements avec la Société; conséquemment il la dégage des siens; il dévient l'ennemi de ses associés, ils ont le droit de le punir, ou de le priver des honneurs & du bien-être auxquels il n'a droit de prétendre, qu'autant qu'il est fidele au pacte social".

„ Se plaindre ou s'irriter des malheurs attachés à la vie sociale, c'est se révolter contre la nécessité des choses"; c'est exiger la perfection & le souverain bonheur, de causes naturellement imparfaites & indigentes. Il est nécessaire qu'il y ait des dissensions, des procès, des injustices, des maux, parmi des Etres fautifs, sujets à l'erreur, dont les intérêts divers se trouvent souvent en conflit, qui ne sont pas tous prudents, discrets, raisonnables, & qui ont des passions opposées, des vues qui se croisent, des talents qui se nuisent, des desseins qui se renversent. Les loix les plus sages & les plus puissantes ne sauroient remédier à tout; & accorder des contraires. La justice même la plus active & la plus

incorruptible, n'eſt pas à labri des ſurpriſes; incapable de tout voir, de tout approfondir elle-même, elle eſt ſouvent obligée de s'en rapporter à des apparences qui lui en impoſent, ou à des dépoſitions qui la trompent. Il eſt néceſſaire au milieu d'un corps dont tous les membres n'ont pas la même force, la même capacité, les mêmes moyens, la même activité, la même prudence; que ceux qui en ont le plus culbutent ceux qui en ont moins, & s'élèvent au deſſus d'eux. Les habiles, les diligens, les ſages y doivent naturellement profiter de leur habileté, de leur diligence, de leur ſageſſe; tandis que les ineptes, les pareſſeux, les vicieux y ſouffrent de leur impéritie, de leur pareſſe, de leurs vices. Et quand cela arrive, quand les circonſtances, les fautes, les folies des uns tournent au profit des autres qui en ſavent tirer parti, ce n'eſt pas à la Société que les perdants doivent s'en prendre; c'eſt au cours naturel des choſes, c'eſt à eux-mêmes. Enfin il eſt néceſſaire que quand l'Etat eſt injuſtement attaqué par des voiſins ennemis, il arme ſes ſujets pour défendre la cauſe commune, il augmente les impôts pour fournir aux dépenſes indiſpenſables de la guerre; & que, ſi elle eſt malheureuſe, les parents de ceux qui y périſſent, les ſujets qu'elle ruine, tous les membres de l'Etat

auquel elle eſt funeſte, ſe reſſentent longtemps de ſes déſaſtres.

Par la réunion des volontés & des forces d'une multitude d'individus, par le concours de tous au bien général, on peut diminuer beaucoup les dangers & les maux de l'humanité: mais ne cherchons point de bonheur parfait dans les Sociétés les mieux conſtituées d'un monde, où toutes les cauſes phyſiques & morales ſont continuellement en combat. Il n'en eſt aucune qui mette à l'abri de tout mal & qui n'ait des membres malheureux. On en trouve par-tout ſur la terre où il y a des hommes Le nombre en eſt incomparablement moins grand, parmi ceux qui vivent en Société: leur union leur procure des ſecours mutuels plus prompts & plus abondans; augmente leurs moyens, leurs conſolations, leurs agréments, & fait ſervir les beſoins des uns, d'aliment à l'induſtrie qui pourvoit aux beſoins des autres. Cela ne doit-il pas ſuffire pour nous attacher au corps politique qui nous a reçus bénignement dans ſon ſein? Garantiſſons-nous le plus que nous pouvons de la corruption & des maux qui y règnent, & ſouffrons en avec patience les effets que nous n'avons pas pu éviter. Ne nous fâchons pas, ne nous étonnons pas même d'en reſſentir les atteintes. Vouloir jouir des avantages de l'aſſo-

ciation, fans en éprouver les inconvénients, c'eft vouloir l'impoffible. „ Etre furpris de „ voir tant de vices inonder la Société & de „ s'en trouver incommodé, c'eft être émer- „ veillé de marcher moins à l'aife dans une „ rue fréquentée, que lorfqu'on fe promè- „ ne dans les champs. Plus une Société eft „ nombreufe, plus les paffions difcordantes „ & multipliées produifent de fermentations. „ Si les grandes villes font les plus corrom- „ pues, ce font auffi celles où l'on trouve „ le plus de talents, de reffources, & de „ vertus. Plus une machine eft compliquée, „ plus fes mouvements font faciles à déran- „ ger. Le frottement multiplié rend fon „ jeu plus pénible, que celui d'une machine „ plus fimple. Quelque force qu'on ait, il „ eft bien difficile de n'être pas entraîné, „ quand on fe place dans la foule".

Mais ces inconvénients & ces maux font-ils comparables à ceux qui naiffent de la difperfion & de l'anarchie? Ne font-ils pas bien réparés & bien rachetés, par les avantages dont les Sociétés politiques environnent les individus qui les compofent?

Confidérons l'homme naturel, ifolé, privé, dès fon enfance, par quelque défaftre, du couple qui lui avoit donné la vie & qui prenoit foin de lui. Nud, fans armes & fans autre fecours que fon imbécillité, il

erre

erre comme au gré du hazard: pouvant à peine atteindre aux fruits du moindre arbuste, il broute l'herbe des campagnes: exposé sans défense à toute la fureur des bêtes farouches qu'il rencontre, il veut fuir & ses pieds mal-assûrés ou qu'arrête la frayeur, lui sont inutiles: il fait retentir les montagnes & les vallées de ses plaintes lugubres, & semble reprocher à la nature le peu de soin qu'elle prend de lui: il réclame en vain les forces de celle qui l'allaita; les rochers se contentent de répéter ses cris sans pouvoir soulager ses douleurs (a): tout lui fait peur & rien ne le rassure: l'ennui le poursuit, la crainte ne l'abandonne pas dans son affreuse solitude: il soupire après son semblable; il le cherche, & ne trouve que des animaux qui le fuient ou qui l'effraient: il se cache; il n'ose sortir de sa retraite que lorsque la faim & la soif le pressent; il se hâte de les aller appaiser dans le premier champ & au premier bourbier qui s'offrent à sa vue: mais les aliments empoisonnés qu'il y prend, lui donnent enfin la mort.

(a) Voyez Principes Philosophiques pour servir d'introduction à la connoissance de l'Esprit & du Cœur humains. chap. LXVII. & LXX.

Peut-être les sauvages qui vivent disper-sés par troupes, dans l'indépendance & dans l'anarchie sont-ils plus heureux? Considé-rons les ces peuples ignorants & grossiers, connoissant à peine les choses les plus néces-saires à la vie, & plus éloignés des lumières de l'homme, que de la stupidité des bêtes. Nous verrons que les besoins les accablent, les désirs les agitent, l'imagination les tour-mente, sans les réveiller de la léthargie dans laquelle la paresse les tient ensevelis. Nous verrons, ici, le Cannibale se nourrir de la graisse de ses prisonniers; là, les peres man-ger leurs enfants; ailleurs, les enfans dé-vorer leurs pères. Les uns égorgent leurs épouses sur le moindre soupçon; les autres oublient en leur faveur, un crime qu'ils ne pardonnent jamais à leurs amants. Nous ver-rons ces troupes barbares divisées, enne-mies, occupées à s'entre-détruire, toujours en guerre & jamais paisibles; environnées de dangers; obligées de se défendre, tantôt les unes contre les autres, & tantôt contre les animaux féroces qui peuplent avec elles leurs forêts & leurs contrées. Nous verrons des hommes vieillis avant le temps, plus affoi-blis que durcis par les injures de l'air, mu-tilés par les blessures, estropiés par les chûtes, épuisés par la faim ou surchargés

d'une nourriture ſouvent mauvaiſe (*a*): les arts ignorés parmi eux: les terres incultes, couvertes de bois & de marais qui rendent l'air froid & mal-ſain: un ſol fécond qui ne produit que des herbes inutiles ou pernicieuſes à ſes habitants; qui renferme des matériaux en abondance, pour les beſoins & les commodités de la vie, qu'on ne connoît point, ou dont on ne peut faire uſage, faute d'induſtrie, d'inſtruments & d'ouvriers pour les mettre en œuvre; & qui n'offre pour tous édifices, pour toutes habitations que des cavernes obſcures, ou des huttes chétives incapables de garantir contre les mauvais temps & de réſiſter aux tempêtes. Nous verrons enfin la mauvaiſe foi, la défiance, la crainte, l'envie, la jalouſie, l'ambition, la haine, la vengeance, la fureur, la ſuperſtition, la rapine, le brigandage, le meurtre, la cruauté, tous les vices, enfants de l'ignorance & de l'oiſiveté régner, parmi ces peuples indiſciplinés; toutes les paſſions

(*a*) Voyez les pages 56. 57. 58. 134. & 135. du Diſcours de M. Jean de Caſtillon Profeſſeur de Philoſophie & de Mathématiques à Utrecht, ſur l'origine de l'inégalité parmi les hommes. Pour ſervir de réponſe au Diſcours que M. Rouſſeau, citoyen de Genève, a publié ſur le même ſujet. Imprimé à Amſterdam, chez J. F. Jolly. 1756.

jusqu'aux plus brutales y exercer leur empire. Quel ſpectacle ! Quel ſort affreux !

Que celui des hommes qui vivent unis ſous une autorité légitime, eſt différent ! Qu'il doit paroître heureux, malgré ſes imperfections & ſes disgraces, comparé avec le ſort des infortunés dont on vient de crayonner le tableau !

Ils trouvent dans la Société une foule de moyens pour ſubvenir à leurs beſoins naturels, tant du corps que de l'eſprit : des payſans qui, par la culture des terres & le ſoin des troupeaux, rendent au-tour d'eux les vivres abondants & d'un prix modique ; des ouvriers & des artiſans qui leur font toutes les choſes néceſſaires à la vie, à ſes commodités, à ſes agréments, qu'ils ſeroient incapables de ſe faire à eux-mêmes ; des directeurs éclairés qui les guident dans le chemin de la vertu & du bonheur ; des guerriers qui les défendent contre leurs ennemis du dehors ; des magiſtrats & des loix qui les protégent contre leurs ennemis du dedans ; des juges qui décident leurs différents avec impartialité & juſtice ; des gardes qui veillent à leur ſûreté pendant la nuit ; des médecins qui ſoulagent leurs maux corporels & rétabliſſent ſouvent leur ſanté, contre leur propre attente ; des citoyens prêts à courir à leur ſecours au moindre danger ; des amis en-

fin, dont le commerce eſt pour eux une ſource de conſolations, de charmes, de délices.

La Société leur fournit des reſſources & des facilités nombreuſes, qu'ils ne trouveroient pas hors d'elle, pour exercer, développer, perfectionner leurs talents, pour s'avancer dans la carrière de la fortune & de la gloire, ou pour améliorer leur ſort, ſe garantir des accidents qu'ils ont à craindre, & ſe procurer les choſes eſſentielles qui leur manquent. De doux aſyles y ſont ouverts aux orphelins, aux vieillards, aux malades pauvres, où ils reçoivent des mains ſecourables de la charité, les ſoins & les ſoulagements dont ils ont beſoin. Les biens & les plaiſirs de tout genre, les bons exemples, les grands modèles, les encouragements au travail & à la vertu s'y préſentent de toutes parts. Ceux qui ont bien mérité de la patrie y obtiennent des récompenſes profitables, des diſtinctions flateuſes dont le bénéfice & l'éclat ſe répand ſur leur poſtérité. On y participe en mille manières à la bienveillance & aux ſuccès de ſes ſemblables. Chaque citoyen y travaille pour les autres citoyens, en travaillant pour lui même: chaque génération y prépare des avantages pour les générations ſuivantes. La politeſſe & l'urbanité y adouciſſent les caractères & les

mœurs: la police & les loix y brident les paſſions trop fougueuſes, y enchaînent les méchants, & les obligent de ſe cacher. On y jouit de toute la tranquillité, de toutes les douceurs, de toute la ſûreté, dont il eſt poſſible de jouir ſur la terre. La demeure de l'homme de bien, des gens d'honneur, des familles honnêtes, y eſt reſpectée comme un aſyle inviolable & ſacré. Les voyages y ſont devenus plus aiſés & moins dangereux, la terre plus fertile, l'air plus pur & plus ſain, les ſaiſons plus tempérées, les eſpèces plus communes. Le commerce y amène, y fait affluer & circuler par des canaux innombrables, les productions & les richeſſes des autres climats. Les arts & les ſciences y nourriſſent une infinité d'hommes, qui ſans cela mourroient de faim & de miſère. Je ne finirois pas, ſi je voulois détailler tous les avantages de la Société civile. Les agréments s'y trouvent ſemés par-tout, ſous les pas & les regards de ceux qui vivent au milieu d'elle: des villes peuplées & opulentes; des campagnes cultivées, couvertes de charmantes habitations, de nombreux troupeaux, de riches moiſſons, d'arbres, de fleurs, & de fruits de toutes les ſortes, y ont pris la place des marais déſagréables, des triſtes déſerts qu'on y voyoit autrefois, & offrent le ſpectacle le plus raviſſant. Rien

ne manqueroit à la satisfaction des hommes en Société, s'ils savoient se contenter du possible, se soumettre à l'ordre & aux inconvénients naturels des choses: il ne tient qu'à eux d'y mener une vie douce & heureuse (*a*).

Si elle augmente leurs relations & leurs devoirs, elle augmente aussi leurs connoissances, leurs vertus, leurs satisfactions. Ces relations & ces devoirs deviennent autant de doux liens qui les attachent les uns aux autres & les unissent en un corps, dont toutes les parties conspirantes à un même but, se sont réciproquement utiles, se rendent des services mutuels, se favorisent, se soutiennent. Par les liaisons qu'ils ont entr'eux, ils entrent en commerce: par ce commerce, chacun apprend à connoître les autres & à se connoître soi-même, connoissance aussi agréable qu'importante; ils se communiquent leurs idées, leurs découvertes, leurs vues, leurs sentiments, leurs besoins particuliers qui leur donnent occasion d'exercer leur commisération & leur bienfaisance, dont les actes sont des plaisirs pour tous les cœurs;

(*a*) Voyez encore ici les pages 218. 220. 227. 245. 246. 252. & tout l'excellent Discours de M. Jean de Castillon, cité ci-dessus, où la Société est parfaitement justifiée des inégalités & des maux qu'on lui reproche.

ils s'inſpirent de l'émulation; ils ſe forment à la prudence. Les expériences, les mauvais ſuccès, les fautes des uns inſtruiſent les autres; ils en tirent des lumières ſur leurs vrais intérêts, des leçons de ſageſſe, des règles de conduite, des motifs à la pratique de tous leurs devoirs; & l'acquit de chaque devoir eſt une ſatisfaction pour l'homme, même pour l'homme corrompu & méchant.

Si la Société fait naître de nouveaux beſoins, excite les paſſions, multiplie les peines, elle multiplie auſſi les biens & les plaiſirs. Sans beſoins, nous ſerions ſans déſirs & ſans craintes, nous n'éprouverions de ſentiments ni agréables ni déſagréables, nous vivrions dans l'indolence & le repos: mais ſerions-nous heureux? à quoi nous ſerviroient nos facultés, nos talents? Ce ſont les beſoins qui nous aiguillonnent, qui nous font ſortir de cet état ſtérile & fade de langueur & d'apathie, qui exercent notre ſenſibilité & notre intelligence; & il n'y a pas de beſoins ſans peines. S'ils excitent les paſſions, c'eſt par l'activité des paſſions que la raiſon ſe perfectionne, que nos forces ſe développent & s'accroiſſent, que nos connoiſſances s'étendent, que nos vertus mêmes ſe produiſent. Sans paſſions, nous ſerions ſtupides & inactifs, comme ſans beſoins.

Elles peuvent être plus funeſtes qu'utiles, je l'avoue; mais bridées par de bonnes loix, dirigées par un ſage gouvernement, épurées par les principes d'une religion ſainte, elles deviennent une ſource féconde des plus grands biens. Nous leur devons nos progrès dans les ſciences, dans les arts, & dans la vertu; progrès qui ſont toujours proportionnels à l'activité des paſſions, comme l'activité des paſſions eſt, à ſon tour, proportionnelle à la multiplicité des beſoins preſſants qui les excitent. En les augmentant ces beſoins, la Société nous devient donc extrêmement avantageuſe; pourvu que nous ſachions conſerver notre empire ſur tous ceux qui ne nous ſont pas eſſentiels, ou auxquels nos circonſtances ne nous permettent pas de ſubvenir.

Si dans la Société les hommes ſe font obſtacle & ſe nuiſent, à divers égards, les uns aux autres; ils s'aident & ſe favoriſent beaucoup, à bien d'autres égards. Il eſt des choſes néceſſaires à leur ſûreté & à leur bien-être, dont aucun d'eux ne viendroit jamais à bout, en agiſſant ſeul ou ſéparément; mais qui s'exécutent avec facilité & promptitude, par les travaux réunis & les contributions pécuniaires d'un grand nombre. Telles ſont la conſtruction ſolide de leurs maiſons, la deſtruction des bêtes féroces, la chaſſe des

troupes de voleurs ou d'ennemis, le défrichement des forêts, le desséchement des marais & des lacs, les digues à élever contre le débordement des eaux, les canaux à creuser pour en détourner le cours, ou en faciliter l'écoulement, &c.

Si dans les gouvernements civils, le Souverain a droit de vie & de mort sur ceux qui commettent quelque crime ; de nous imposer des tributs, & de nous obliger à des services périlleux pour la défense & les besoins de l'Etat, ces pouvoirs & les abus qu'on en peut faire, sont bien moins à craindre que les dangers où l'on seroit à tout moment, dans la dispersion & l'anarchie, de devenir la proie du ressentiment & des passions effrénées de chaque homme qui, pour la plus légere offense, ou sous le moindre prétexte, s'arrogeroit le droit de nous enlever nos provisions & nos biens, de nous forcer à le servir, & de nous tuer (a).

Enfin si, d'un côté, la Société ôte à l'homme sa liberté naturelle, elle la lui rend & l'accroît d'un autre côté. „ La liberté

(a) Voyez, Systême de philosophie morale de Hutcheson Tom. I. pag. 481. & suivantes, & Tom. II. pag. 356. 357. 358.

naturelle laisse à la volonté toute son inconstance. La liberté civile la fixe, & oblige l'homme à vouloir toujours ce qu'il a voulu une fois. C'est par un acte de liberté naturelle, que les hommes se sont unis & assujettis à certaines loix. C'est dans la continuation de cette volonté que consiste la liberté civile qui, à tout autre égard laisse dans son entier la liberté naturelle " (*a*). D'ailleurs on peut faire bien plus de choses dans l'état social, que dans l'état naturel: l'esprit y a plus de lumières, la volonté plus d'objets, la liberté plus de moyens: le concours des autres, les forces réunies de tous, y augmentent le pouvoir particulier de chacun; & plus on a de pouvoir, plus on est libre. „ Les partisants de la vie sauvage, nous vantent la liberté dont elle met à portée de jouir; tandis que (selon eux) la plupart des nations civilisées sont dans les fers. Mais des sauvages peuvent-ils jouir d'une vraie liberté? Des Etres privés d'expériences & *presque* de raison, qui ne connoissent aucuns motifs pour contenir leurs passions, qui n'ont aucun but utile, peuvent-ils être regardés comme des Etres vraiment libres?

(*a*) Discours sur l'origine des inégalités &c. par M. J. de Castillon pag. 172.

Un sauvage n'exerce qu'une affreuse licence, aussi funeste pour lui-même, que cruelle pour les malheureux qui tombent en son pouvoir. La liberté entre les mains d'un Etre sans culture & sans vertu, est une arme tranchante entre les mains d'un enfant". La Société nous empêche par ses loix d'en trop abuser, & nous apprend, par la culture & la force qu'y reçoit notre raison, à nous en servir sagement. On ne doit pas mettre sur son compte les abus qu'en font ses membres, non plus que leurs désordres & leurs vices: elle les désaprouve, & fait, en joignant l'autorité de la religion à celle des loix, tout ce qu'elle peut pour les prévenir. Quoiqu'elle n'y parvienne pas entiérement, elle nous en épargne assez des plus funestes, pour lui avoir, à cet égard comme à tant d'autres, les plus grandes obligations.

Des avantages qui compensent avec tant de surabondance, les désagréments & les maux auxquels on est exposé dans la Société; des avantages, qui s'y trouvent par-tout plus ou moins, & qui y croissent à mesure que l'esprit humain se développe & s'éclaire, ne doivent-ils pas intéresser à sa conservation, tout homme raisonnable & sage? ne méritent-ils pas à chaque corps politique, l'attachement, la reconnoissance,

le dévouement de tous ceux qui, nés & élevés dans son sein, ont participé le plus qu'il étoit possible à ces avantages? Laissent-ils aux sujets malheureux que l'Etat ne peut empêcher de l'être, & qui le seroient bien plus encore, sans lui, aucun prétexte légitime de lui nuire, ou de l'abandonner sans son aveu, quand il n'est à leur égard ni tyran ni injuste? & le Suicide, par lequel, malgré les bienfaits de la Société, on la prive des services qu'on lui devoit, on viole ses loix, on rompt tous ses engagements & ses liens avec elle, on y ouvre la porte à un déluge d'abus & de maux, on sappe ses fondements, on travaille à sa ruine, en invitant à se détruire tous ses membres mécontents, tous les infortunés & les pauvres, dont le nombre y est nécessairement considérable & dont elle a le plus grand besoin; n'est-il pas une ingratitude, une perfidie contr'elle, un crime même contre l'humanité qui lui doit tous les progrès, tout le bonheur dont elle est capable sur la terre?

Qu'on juge maintenant de quel œil Dieu peut voir ceux qui se défont volontairement eux-mêmes. Peut-il les approuver? peut-il leur donner le droit d'être coupables envers leur patrie, envers leurs bienfaiteurs, envers tout le genre-humain? Quel blasphême! Dieu est juste & saint, il aime essen-

tiellement l'ordre & la vertu : il n'approuve, il ne veut donc pas qu'on ſoit ingrat, infidele ; qu'on manque à ſes obligations les plus ſacrées ; qu'on mépriſe une autorité légitime & néceſſaire ; qu'on trompe les juſtes déſirs & les eſpérances légitimes de ſes concitoyens, de ſes proches, de ſes amis ; qu'on faſſe une action telle que le meurtre volontaire de ſoi-même, auſſi furieuſe que dénaturée, auſſi funeſte que lâche, dont l'exemple contagieux en devenant fréquent, rempliroit le monde de déſordres, de crimes, de malheurs, dévaſteroit la terre d'hommes, feroit deſcendre avant leur naiſſance de nombreuſes générations dans le tombeau, & encourageroit les ſcélérats aux plus grands forfaits, en leur indiquant une reſſource aſſurée pour ſe ſouſtraire aux ſupplices, dont l'horreur ſeule peut enchaîner leur audace.

Dieu nous a faits pour la Société : c'eſt ce que prouvent notre foibleſſe naturelle, nos beſoins mutuels qui nous rendent dépendants, incapables de nous paſſer les uns des autres ; notre perfectibilité, nos talents qui ne peuvent s'exercer & ſe déployer que dans la vie ſociale ; la faculté dont nous ſommes doués d'exprimer nos penſées & nos ſentiments par le langage, faculté qui nous eſt ſi avantageuſe pour l'accroiſſement de nos lumieres, pour notre perfection & notre bon-

heur ; mais qui nous feroit inutile fi nous ne devions pas vivre enfemble, & nous communiquer réciproquement ce que nous penfons & fentons, nos découvertes & nos fecours. C'eft ce que prouvent auffi les diverfités, les inégalités que la nature met entre les tempéraments, les forces, les talents des hommes; le penchant d'un fexe pour l'autre, celui des pères pour leurs enfants; la commifération & l'amour que chacun éprouve naturellement pour fes femblables ; le plaifir que nous trouvons dès notre plus tendre enfance à éprouver leurs careffes, à les voir, à les fréquenter, & dans l'âge de raifon à en être aimés & eftimés, à les aimer & leur faire du bien; l'ennui & l'horreur que nous infpire la folitude; le défir du bonheur qui nous eft commun à tous & qui ne peut être nulle part mieux fatisfait que dans un état de Société. C'eft ce que prouvent encore, par analogie, & par induction de la fageffe de Dieu & de l'harmonie de fes vues, dans les chofes qui ont des rapports fenfibles à un même but, ces quadrupedes, ces amphibies, ces oifeaux, ces infectes qui fe cherchent, s'affemblent, s'avertiffent, s'entraident, fe fuivent avec un ordre qui marque vifiblement une certaine fubordination entr'eux. Dieu qui a mis un penchant focial dans ces animaux, l'auroit-il refufé à

l'homme, pendant qu'il lui prodiguoit toutes les autres facultés & qualités sociales? Non, cela ne se peut supposer; & les faits viennent ici à l'appui des plus fortes conjectures. Les plus sauvages des hommes, les habitants de la nouvelle Hollande, vivent par troupes: la sociabilité du genre-humain est marquée dans tous les âges par l'union des familles, par l'établissement des républiques & des empires: l'histoire nous montre presque par-tout & dans tous les temps, les hommes attroupés & unis par quelque sorte d'association. Leurs besoins naturels, leur multiplication, la culture de leur esprit, leur mieux-être l'exigeoient. Sans une Société passagère entre le père & la mère, l'homme ne sauroit être engendré. Sans une Société plus durable entre la mère & l'enfant, l'homme ne peut être élevé. Sans une Société permanente entre les divers individus, l'homme ne peut être perfectionné. Quels soins plus grands la nature pouvoit-elle prendre pour préparer notre sociabilité? Quels moyens plus sûrs pouvoit-elle employer pour rapprocher les hommes, & leur faire connoître que Dieu les appelle à vivre en Société (a)? C'est ce que prouve enfin la

(a) La Sociabilité de l'homme est très bien établie dans

la Révélation: *Il n'est pas bon que l'homme soit seul; je lui ferai une aide semblable à lui. Et l'Eternel Dieu fit une femme, l'amena vers Adam; les bénit, & leur dit: Croissez, multipliez, remplissez la terre, & l'assujettissez (a). Tu aimeras ton prochain comme toi même (b). Tu t'établiras des juges & des prevots dans toutes tes villes, pour juger le peuple de toutes tes tribus selon la justice (c). Quoique nous soyons plusieurs, nous sommes un seul corps, & chacun de nous est à l'égard des autres, ce que les membres sont entr'eux. Aimez vous les uns les autres cordialement comme des frères, & n'ayez tous ensemble, qu'un même esprit (d). Que toute personne soit soumise aux Puissances supérieures: car il n'y a point de Puissance qui ne vienne de Dieu; & c'est lui qui a établi toutes celles qui sont sur la terre (e). Soyez donc soumis à tout ordre humain; puisque telle est la volonté de Dieu (f).*

Mais nous ayant fait d'une nature sociable

---

dans la 2. partie du Discours de Mr. de Castillon, cité plus haut. Aussi en a-t-on profité ici.

(a) Gen. ch. I. vers. 18. & 22.

(b) Levit. ch. XIX. vers. 18.

(c) Deut. ch. XVI. vers. 13.

(d) Rom. ch. XII. vers. 5-16. 1 Cor. ch. XII.

(e) Rom. ch. XIII. vers. 1. 2.

(f) 1 Pierre ch. II. vers. 13-15.

& perfectible, ayant préparé notre sociabilité de la manière la plus marquée, aimant l'ordre moral autant que l'ordre physique, voulant l'avantage, la conservation, l'accroissement, l'amélioration des especes vivantes qu'il a créées, & la Société favorisant la multiplication, les développements, les progrès de l'espèce humaine, nous étant avantageuse, nécessaire même pour mieux exercer nos facultés & nos talents, pour déployer notre perfectibilité, pour étendre de plus en plus la sphère de nos idées, de nos capacités, de nos vertus, de nos biens, de nos plaisirs, Dieu s'intéresse donc infiniment à elle: il veut donc que les hommes qu'il invite à la former, répondent à ses sages & salutaires vues, s'abstiennent de lui nuire, concourent chacun de tout son pouvoir à sa conservation & à son bonheur, en respectent l'autorité & les loix, en resserrent & chérissent les sacrés liens. Le Suicide qui les brise ces liens, qui est nuisible en tant de manières à la Société, qui l'attaque & l'ébranle dans ses premiers fondements, qui la ravage & la détruit en détail, n'est donc point un droit que Dieu accorde, ni une action qu'il approuve. Ce ne peut donc être au-contraire qu'une usurpation sacrilège qu'il condamne; qu'une opposition insensée à ses desseins avantageux,

qui lui déplait souverainement; qu'une révolte contre la Société & contre lui-même; qui lui est odieuse; qu'un crime, en un mot, punissable dans cette vie & dans l'autre.

Il se présente ici, une difficulté qu'il faut résoudre, avant de finir ce chapitre.

Les hommes formés en corps de Société politique, ont remis aux dépositaires de leurs droits, celui, non seulement de les punir de mort, lorsqu'ils se rendroient coupables de quelque délit, digne de cette punition; mais encore d'exiger qu'ils exposent leur vie à des périls certains, & qu'ils la sacrifient volontairement pour le salut ou le bien de la patrie. Chaque homme se croit même en droit de l'exposer pour son avantage particulier ou pour celui d'autrui. La Révélation a confirmé ce droit: elle ordonne dans certains cas, la mort des coupables: elle autorise ces guerres justes, où, comme dans les plus injustes, on n'achète souvent la tranquillité & la paix, que par des torrents de sang: elle loue ces vrais héros, ces fideles martyrs, qui, pour les interêts de la Société ou de la religion, ont eu le courage de sacrifier leur vie & de braver la mort (a).

(a) Lisez entr'autres endroits de l'Ecriture, le chap. XI. de l'Epitre de St. Paul aux Hébreux.

Jesus-Christ, qui nous a laissé lui-même l'exemple de ce généreux sacrifice, en a fait l'éloge, lorsqu'il a dit : Que *le bon berger met sa vie pour ses brebis* (*a*). Qu'*il n'y a point de plus grand amour, que de donner sa vie pour ses amis*. Il faut donc, que l'homme ait naturellement le droit de disposer de sa vie, & qu'il puisse se l'ôter quand il le juge à propos ; sans quoi, il ne pourroit ni transmettre ce droit à ses chefs, ni la sacrifier légitimement, dans aucun cas, pour les autres.

Cette objection, toute spécieuse qu'elle est, tombe d'elle-même, si je prouve que le droit de disposer de sa vie en faveur d'autrui, dans le besoin & la nécessité, est fondé précisément sur les raisons opposées à celles qui nous défendent de nous donner une mort inutile & lâche, & découle nécessairement de l'obligation naturelle où nous sommes, de faire tout ce qu'exige notre conservation & notre bonheur, aussi bien que la conservation & le bonheur des autres. Car le droit qui se trouve entre des contraires, est toujours du côté opposé à celui où il n'est pas. Ainsi la mort qu'il ne m'est pas permis de me donner, quand je puis conserver & rendre utile ma vie, parce que j'a-

(*a*) Jean ch. X. vers. 12. & 15. & ch. XV. vers. 13.

girois contre les vœux de la nature, parce que je nuirois aux autres & à moi-même, parce que je me fouftrairois aux devoirs que Dieu m'impofe dans le pofte où il m'a placé, je dois l'affronter & la chercher, dans un danger inévitable & preffant, parce que c'eft l'unique moyen qui me refte, foit pour m'en tirer, pour fauver ma vie ou mon ame, foit pour délivrer mes femblables, empêcher leur ruine, & procurer leur falut, leur liberté, leur bien-être. En mourant ainfi, j'agis en héros; je meurs en brave, noblement, vertueufement, & utilement pour mes femblables & pour moi-même; je refte dans l'harmonie de la nature; je me livre à fes plus beaux penchants; je remplis les vues de Dieu qui m'appelle, par les circonftances où je fuis, à cet utile & généreux facrifice; je fatisfais aux plus grandes obligations de l'humanité; & j'ai tout lieu de croire, qu'en perdant ainfi la vie, je la recouvrerai immortelle & heureufe, dans un autre monde. Se peut-il donc un droit mieux fondé? Et peut-on dire la même chofe de celui du Suicide?

Mais les raifons qui fondent le premier, ont-elles lieu dans tous les cas qu'allègue l'objection que je réfute? C'eft ce qu'il faut préfentement voir.

Et d'abord on n'en fauroit douter, quant

à l'état primitif & naturel de l'homme : ce droit y eſt évident. Chacun étant expoſé ſur la terre, aux attaques meurtrières des animaux & de ſes ſemblables, la nature, en l'y plaçant, a dû lui donner le droit de ſe défendre contre les uns & les autres, & de les tuer dans la néceſſité pour ſe ſauver lui-même: c'étoit, après la fuite qui n'eſt pas toujours praticable & ſûre, le ſeul moyen qu'il avoit de garantir ſa vie. Mais l'exercice même de ce droit le met en danger de la perdre & d'ôter la ſienne à ſon agreſſeur ? N'importe : il peut être plus fort ou plus adroit que lui ; il a l'eſpérance de ſe conſerver en le tuant: cette eſpérance l'autoriſe à ſe défendre, au risque de tuer, ou d'être tué. Quelque parti qu'il prenne ſa vie eſt également en danger. Et entre deux dangers de périr, la nature allarmée, irritée, & puiſſante, fait courir à celui auquel il y a plus de probabilité qu'on échappe, ou dans lequel, probabilités égales des deux côtés, on peut déployer toutes ſes forces, diſputer la victoire à ſon ennemi, la lui faire acheter cher, lui donner une bonne opinion de ſoi, l'intimider par le ſouvenir du danger qu'il aura lui-même couru, & le rendre moins prompt dans la ſuite, à attaquer les autres.

Ce droit naturel qu'a chaque homme d'ex-

poser sa vie & celle de son agresseur, soit pour se défendre & se conserver lui-même, soit pour défendre & conserver les siens; est le vrai fondement du droit qu'exerce la Société sur la vie de ses membres. Elle le tient de chacun d'eux & comme eux de la nature. C'est exactement le même droit exercé d'une autre manière, par le corps ou une partie du corps à qui les particuliers l'ont remis & dû remettre, pour leur sûreté commune.

Lorsque les hommes, fatigués d'être toujours en crainte, toujours en combat & en péril dans l'état d'indépendance, dont les risques augmentoient sans cesse avec la multiplication du genre-humain, s'unirent en Société; pour sortir de cette fâcheuse situation, il fallut qu'ils revêtissent de leurs pouvoirs les chefs qu'ils s'étoient choisis, & qu'ils se soumissent, sous peine de mort, à l'autorité & aux loix nécessaires qu'ils établissoient pour maintenir l'ordre & la tranquillité parmi eux. Autrement cette autorité & ces loix eussent été sans force; & la Société qui les rapprochoit, les mêloit, les confondoit & les endormoit entre les mains les uns des autres dans la sécurité de la foi publique, n'eut servi qu'à accroître infiniment leurs dangers, qu'à les mettre, pour ainsi dire, à la discrétion des perfides & des mé-

chants. En donnant à leurs chefs le pouvoir de les punir de mort, s'ils devenoient assez coupables pour le mériter selon la loi, ils ont donc suivi le droit de la nature & de la raison : 1. parce que, par là, ils ont extrêmement diminué leurs allarmes, leurs dangers, & pourvu de la meilleure manière à leur sûreté. 2. Parce qu'aucun ne voulant être ni meurtrier ni rebelle, le droit qu'ils donnoient de faire mourir ceux qui le seroient, étoit moins le droit de les tuer eux-mêmes, que de les préserver d'être tués. 3. Parce qu'il ne leur eût servi de rien, de ne vouloir pas se soumettre à cette peine, puisqu'indépendamment de leur soumission, les autres auroient eu droit de la leur faire subir, lorsqu'ils l'eussent méritée de leur part. Enfin parce que l'usage de ce droit accordé, dépendant de la propre volonté des concédants, ou d'un petit nombre d'actions qu'ils peuvent faire ou ne pas faire, qu'il leur est même facile d'éviter, il ne tient qu'à eux de rendre presque nul, le danger où il met leur vie : de sorte que bien loin de l'exposer plus par là, qu'elle ne le seroit sans cette concession, ils l'exposent infiniment moins, ils la mettent dans la plus grande sûreté possible ; avantage, que la nature & la raison ne leur permettent pas de négliger. Ainsi, quoique personne n'ait le droit

de se tuer volontairement, chacun à celui de consentir qu'on le mette à mort, quand il trouble essentiellement l'ordre social.

Le droit que l'homme a donné à ses chefs politiques, de l'obliger à exposer sa vie dans des périls certains & de la sacrifier pour le bien public, a aussi le même fondement. La Société qui ne peut subsister, sans le pouvoir de faire mourir les malfaiteurs & les rebelles qui la troublent au-dedans, ne le peut non plus, sans celui de forcer une partie de ses membres à la défendre contre ses ennemis du dehors, & à courir pour elle les hasards des combats.

Tous les hommes ne peuvent pas vivre sous un même gouvernement & une même autorité. Ils forment divers corps politiques dont chacun a ses intérêts & ses droits à part. Ces corps, indépendants les uns des autres, ont réciproquement les mêmes droits que la nature donne à chaque homme hors de la Société. Quand l'un d'eux attaque injustement son voisin, celui-ci, s'il ne veut pas devenir la proie de son ennemi, & encourager par sa lâcheté, tous les autres Etats qui l'entourent à lui faire une guerre continuelle, à l'opprimer & le ravager tour à tour, doit s'empresser de repousser la force par la force. Mais comme toute la nation ne peut pas prendre les armes; comme il est

de l'intérêt public que les champs soient cultivés, les arts exercés, la justice administrée, l'ordre maintenu dans l'intérieur de l'Etat, il est nécessaire que la partie des citoyens la plus vigoureuse, la plus propre à se battre, prenne la défense de la Patrie & s'expose à la mort, à laquelle chacun de ceux qui composent le corps social en danger, seroit obligé de s'exposer dans l'état de nature, s'il se voyoit attaqué. C'est dans l'un & dans l'autre cas exactement le même droit, qui naît de celui que nous avons tous naturellement de nous défendre, & d'employer toutes nos forces pour notre conservation. Or, de ce que Dieu nous donne le droit d'exposer notre vie pour la conserver, & de la sacrifier même, lorsque ce sacrifice est nécessaire, au plus grand bien de la Société pour laquelle il nous a faits; s'ensuit-il, qu'il nous donne aussi celui de mourir volontairement sans nécessité pour nous ni pour les autres; & de priver, par là, l'Etat d'un membre dont l'existence lui est toujours utile à quelque égard, quand il ne feroit, comme je l'ai déja dit, qu'y offrir l'exemple édifiant du courage, de la résignation, de la patience, de la crainte de Dieu, & du respect pour les loix.

Enfin le droit de hasarder sa vie pour la délivrance & le bien des autres, est fondé

ſur le goût du beau moral, que nous tenons de la nature, & par lequel elle nous appelle évidemment aux bonnes œuvres. Comme il eſt des objets qui par eux-mêmes, ſont agréables à voir & enchantent la vue, tandis que d'autres choquent & fatiguent les yeux, il eſt auſſi des actions qui par elles-mêmes plaiſent à nos eſprits & nous arrachent notre approbation, tandis que d'autres nous répugnent & nous font horreur. Cette diſpoſition naturelle de nos ames, ce ſens moral prouve que nous ſommes faits pour les choſes belles de leur nature, ainſi que pour les utiles; & que tout ce qui porte ce caractere de beauté & d'utilité, eſt une loi divine qui nous en ordonne la pratique, comme tout ce qui porte un caractère de turpitude & de mal, dont l'idée excite notre blâme & notre mépris, eſt un ordre divin de nous en abſtenir.

D'ailleurs la raiſon & la révélation nous diſent que la vie ne nous a pas été donnée pour nous ſeuls, ou ſeulement pour la conſerver & travailler à la rendre heureuſe: mais auſſi pour les autres; mais auſſi pour y remplir nos devoirs envers eux, pour y pratiquer toutes les vertus, toutes les bonnes œuvres dont nous ſommes capables, pour y exercer & y déployer la généroſité de nos cœurs & la magnanimité de nos

ames, pour y mériter, en un mot, par des efforts, des ſentiments, des actions louables, les récompenſes immortelles de la vie future. Ainſi, tout ce qui eſt beau, grand, noble, vertueux, magnanime, utile à l'humanité, à la Société, eſt préférable pour nous à notre vie préſente: non ſeulement nous avons le droit de le faire au prix de nos jours, c'eſt encore un de nos principaux devoirs, puiſque notre nature nous y porte elle-même, & en eſt honorée. Tel eſt, ſans contredit, ce devouement au bien public, qui fait qu'on affronte tous les haſards, qu'on ſe ſacrifie pour lui. Tel eſt le tranſport généreux d'un homme qui voyant ſon bienfaiteur, ou ſon ami en péril, vole à ſon ſecours, & s'y expoſe courageuſement lui-même pour l'en tirer. Telle eſt l'action de ces ouvriers utiles & intrépides, qui pour arrêter les progrès d'un incendie horrible, & ſauver ceux que le feu va dévorer, oubliant tout, excepté les cris de ces malheureux qui retentiſſent au fond de leur cœur; s'élancent à travers les flammes, & les éteignent avec leurs ſueurs & leur ſang: de telles actions, de telles morts ont quelque choſe de ſi touchant & de ſi beau, que nous ne pouvons leur refuſer notre admiration, & qu'on ne ſauroit douter que Dieu ne les approuve & ne les couronne de gloire dans l'autre vie.

Mais le Suicide fruit abortif d'une raiſon troublée, du dégout de ſoi-même, de l'ennui, du découragement, de l'impatience, du remords, de la crainte, de la rage, du déſeſpoir, qu'a-t-il de beau, de vertueux, de louable? Qu'eſt-il en lui-même & dans ſes effets, pour pouvoir croire que Dieu le permet & l'approuve? Nous l'avons vu plus haut; c'eſt une foibleſſe, une lâcheté: une action inſenſée, ſouvent des plus funeſtes aux autres; témoin les malheurs de la famille Calas! une mort qui ne peut jamais être utile ni à ſon auteur ni à la patrie, & qui n'eſt propre à exciter en nous que du mépris ou de la pitié.

Autant donc que le droit de mourir pour le ſalut de nos ſemblables, eſt fondé ſur les ſentiments intimes de notre nature & les beſoins de la Société; autant le droit de ſe tuer ſoi-même, pour s'affranchir de toute ſouffrance & de tout devoir eſt-il démenti par les principes les plus certains de l'humanité, de la raiſon, & du bon ſens.



## CHAPITRE VI.

*Où l'on combat ceux des Philosophes qui ont fait les apologies les plus éblouissantes du meurtre volontaire de soi-même.*

On a prouvé dans le chapitre précédent, par des raisonnements & par des faits, que le Suicide est également contraire à la Nature Humaine & à la Société : qu'il en viole les vœux les plus saints & les droits les plus sacrés : qu'il en attaque les fondements ; en expose les intérêts, en accroît les malheurs, en prépare la ruine. Comment se peut-il donc, que des Philosophes qui affectent tant de zèle pour le bien de la Société & de l'humanité en général, prennent à tâche, presque dans tous leurs écrits, de soutenir la fausse & funeste maxime, qu'il est permis à l'homme de se tuer, quand il trouve la vie trop dure, & qu'il lui préfère la mort ?

Il est vrai que les plus sages d'entr'eux modifient beaucoup cette liberté, en la restreignant au seul cas, où, accablé de maux insupportables & en apparence sans remède, on est non seulement inutile au mon-

de, mais encore à charge à ſoi-même & aux autres.

J'avouerai, ſans peine, que le droit qu'ils attribuent à l'homme dans ce dernier cas, a infiniment moins d'inconvénients, que dans le ſyſtême de ceux qui l'étendent à tous les cas, où l'on eſt dégouté, fatigué de la vie, & où la mort ſemble un bien déſirable pour ſoi.

Cependant, on peut dire que les uns ne ſont pas mieux fondés que les autres, dans leur opinion ſur le Suicide, lequel, comme on ſe flatte de l'avoir déja montré par bien des preuves, ne peut jamais être légitime. Ils ſe ſervent, à peu près, des mêmes arguments, pour en établir le droit prétendu; de ſorte que, c'eſt les réfuter tous, que de renverſer leurs communes raiſons. Quoique nous les ayons prévenues par des principes, dont la probabilité ſeule ſuffiroit pour les anéantir, il importe d'y répondre plus directement & d'en rendre la foibleſſe plus ſenſible; afin de ne laiſſer aucun doute ſur ce point eſſentiel, aux amis de la vérité & du devoir qui liſent pour les chercher & les connoître. Les Auteurs des *Lettres Perſannes*, du *Syſtême de la Nature*, & de *la Nouvelle Héloïſe*, nous paroiſſant être ceux qui ont écrit de la manière la plus ſéduiſante & la plus forte en faveur du Suicide, nous al-

lons tâcher de découvrir l'erreur de leurs principes, & le faux de leurs raisonnements; en nous attachant plus, néanmoins, à ceux de M. *Rousseau* qu'aux autres, parce qu'ils nous semblent les plus spécieux soit par le fond, soit par le coloris.

§. I.

*Réfutation de la fameuse apologie du Suicide, qui se trouve dans la LXXIVe. des Lettres Persannes.*

Usbek à son Ami Ibben.

A Smirne.

„ Les loix sont furieuses en Europe con-
„ tre ceux qui se tuent eux-mêmes: on les
„ fait mourir une seconde fois, pour ainsi
„ dire: ils sont traînés indignement par les
„ rues: on les note d'infamie: on confisque
„ leurs biens ".

J'ai justifié plus haut cette procédure. J'y renvoie le Lecteur; & je n'ajoute ici qu'un seul mot: c'est qu'en effet, ces Loix sont si furieuses, qu'elles ne s'exécutent que quand elles ne peuvent causer aucune douleur; & qu'elles ne font mourir, pour ainsi dire une seconde fois, que ceux qui ont voulu eux-mêmes absolument mourir.

„ Il me paroît, Ibben, que ces loix sont
„ bien injustes. Quand je suis accablé de
„ dou-

„ douleur, de misère, de mépris, pourquoi „ veut-on m'empêcher de mettre fin à mes „ peines, & me priver cruellement d'un re„ mède qui est en mes mains"?

Ce remède est en vos mains, puisque vous le trouvez dans vos propres forces. Mais la nature de qui vous tenez vos forces & tous vos moyens, Usbek, vous les fournit-elle, pour les employer à détruire, ou à conserver son ouvrage? Vous devez sentir que la vraisemblance est toute en faveur de ce dernier but; & vous en serez convaincu, si vous lisez ce livre avec attention, ou seulement le chapitre III. qu'il contient sur les instincts de la nature. On ne vous empêche pas de mettre fin à vos peines; on ne fait que vous interdire un moyen qui, au lieu de vous en délivrer, peut vous en causer d'infiniment plus grandes, n'étant pas bien sûr, qu'il n'y ait plus rien à souffrir après la mort, quand on viole en mourant l'ordre de la nature & qu'on sort de son premier cours. On ne veut vous empêcher de faire précisément que ce que vous ne voulez pas: car vous voulez bien terminer vos maux; mais vous ne voulez pas, sans doute, risquer de les aggraver de la manière la plus horrible? C'est la pitié, c'est l'amour qu'on a pour vous, qui porte à vous faire cette violence; on sait que le Suicide est toujours l'effet d'un délire

de la raison, d'un dérangement d'esprit, d'un transport aveugle de désespoir & de frénésie. Vous fait-on quelque tort en tâchant de vous en préserver? en vous fournissant des motifs qui vous engagent à maintenir votre empire sur vous-même, à ne point vous laisser surmonter, égarer par la passion, le chagrin, ou la douleur? en cherchant à lier vos mains imprudentes, & à vous garantir du danger où elles pourroient vous plonger dans leur égarement? Des loix qui tendent à ce but, qui ont pour objet de prévenir ces travers, ces abus funestes; de conserver à la Société ses membres, aux époux leurs épouses & aux épouses leurs époux, aux enfans leurs pères & aux pères les appuis de leur vieillesse: de telles loix, dis-je, ne seroient-elles pas justes? Et ceux qui gardent des personnes en démence, des malades frénétiques, leur feroient-ils une injustice, en leur ôtant la liberté & les empêchant de se jetter par la fenêtre?

„ Pourquoi veut-on que je travaille pour „ une Société, dont je consens de n'être „ plus; que je tienne malgré moi une con„ vention qui s'est faite sans moi"?

Parce que la Société a travaillé & travaille sans cesse pour vous, autant que vous pouvez le prétendre; parce qu'à votre tour, vous lui devez vos services, votre exemple, vos

vertus; parce qu'il n'eſt pas juſte que vous vous ſépariez de ceux avec qui la nature & la reconnoiſſance vous lient; de ceux qui vous ont aſſocié à eux pour votre propre bien comme pour le leur; parce qu'enfin, en jouiſſant jusqu'à préſent des avantages de leur Société, vous avez acquieſcé à la convention qu'ils avoient faite ſans vous; & qu'ayant une fois conſenti à être de leur corps, vous n'êtes plus maître de le quitter quand vous le voulez, à ſon préjudice ou ſans ſon conſentement. Si vous n'avez pas aſſez de délicateſſe pour ſentir la force de ces motifs, mourez; mais ne vous plaignez point qu'on vous traite comme un infidele & un ingrat, comme une ame lâche, ſans énergie, ſans ſentiment: & craignez que la nature déshonorée par votre lâcheté, ne ſe venge, après votre mort, de l'outrage que vous lui aurez fait.

„ La Société eſt fondée ſur un avantage „ mutuel, mais lorſqu'elle me devient oné„ reuſe, qui m'empêche d'y renoncer "?

La juſtice, la gratitude, l'honneur. N'avez-vous pas eu votre part de ſes avantages? N'a-t-elle rien ſouffert pour vous? N'eſt-ce pas pour vous conſerver vos biens, la liberté, & la vie, que pluſieurs de ſes membres généreux ont perdu les leurs dans les veilles, les travaux, les dangers, les combats? Vous

avoit-elle promis de vous affranchir des maux de la nature & de ceux de votre imagination, de votre imprudence, de vos passions, de vos vices? N'a-t-elle pas fait tout ce qui dépendoit d'elle, pour vous en préserver par des institutions salutaires, qui vous en épargnent un grand nombre & qui vous fournissent les moyens d'acquérir les lumières, la sagesse, l'habileté nécessaires pour vous mettre en état d'en éviter beaucoup d'autres? Ceux qu'elle vous occasionne, ne sont-ils pas des inconvénients qui naissent de la constitution des choses humaines qu'il lui est impossible de changer, ou du mépris qu'ont pour ses loix des sujets vicieux & rebelles? Pouvez-vous prétexter pour la quitter, les suites fâcheuses d'une dépravation & d'une désobéissance dont vous vous croyez-vous-même en droit de donner le funeste exemple?

„ La vie m'a été donnée comme une faveur, je puis donc la rendre, lorsqu'elle ne l'est plus: la cause cesse; l'effet doit donc cesser aussi".

Si la vie est une faveur que vous ait faite l'Auteur infiniment puissant & sage de tout ce qu'il y a de bon dans l'Univers, elle ne peut jamais cesser de l'être que par votre faute: ce qui est un bien de la part d'un Etre qui ne peut faire que

du bien, demeure toujours un bien. Corrigez donc le mal que vos préjugés & vos vices y mêlent; mais gardez le bien, jusqu'à ce que Dieu qui vous l'a donné, le reprenne pour vous en donner un meilleur. Tant que la cause continue de son côté; l'effet doit aussi continuer du vôtre. Ce n'est point à l'enfant ignorant & paresseux à sortir de l'école où on l'a mis pour son bien, lorsqu'il s'y ennuie & qu'elle lui devient insupportable; c'est au maître à le congédier, quand la leçon est finie ou que son père l'appelle. La nature fera le même office à votre égard, lorsque la vie ne sera plus une faveur pour vous, ou qu'il vous sera plus avantageux de mourir que de vivre.

„ Le Prince veut-il que je sois son sujet, „ quand je ne retire point les avantages de „ la sujettion? Mes concitoyens peuvent-ils „ demander ce partage inique de leur utilité „ & de mon désespoir.

Le Prince ne peut pas vous priver de tous les avantages de la sujettion, pendant que vous demeurez son sujet; vous en avez joui & vous en jouissez toujours plus ou moins: mais il ne peut pas non plus vous accorder tout ce que vous prétendriez de lui, n'ayant ni un pouvoir infini ni un trésor inépuisable de graces. S'il en fait plus à d'autres qu'à vous, c'est peut-être qu'ils les méritent

plus, qu'ils sont plus capables de les faire servir au bien public, ou que, talents & mérites égaux, ils ont le même droit que vous à une préférence qu'il ne peut point donner à tous. Ce que vous n'obtenez pas de la Société, il est probable que quelqu'un de vos Ancêtres l'a obtenu, & que quelqu'un de votre Postérité l'obtiendra encore. Vos concitoyens n'ont point fait, entre vous & eux, de partage inique des biens & des maux de la Société; ce partage tel qu'il est, s'est fait de lui-même: ou plutôt, c'est le cours naturel, la nécessité des choses, c'est le sort, qui l'a fait. Les lots des avantages & des désavantages qui devoient résulter de leur association, ne pouvant pas être égaux, il a fallu, pour ainsi dire, les mettre ensemble dans une même roue de fortune, & laisser décider au sort le lot de chacun. Est-ce leur faute, si celui qui vous est échu, n'est pas des meilleurs? Ils se sont tous soumis au lot qui leur tomberoit, & en s'y soumettant, ils ont tous couru les mêmes risques que vous. Vous auriez voulu apparemment qu'ils les gardassent pour eux ces risques, & que choisissant pour vous le meilleur lot, ils vous eussent excepté de la loi du sort? Mais vous devoient-ils ce partage déraisonnable de leur désespoir & de votre utilité?

„ Dieu, différent de tous les bienfaiteurs, „ veut-il me condamner à recevoir des gra- „ ces qui m'accablent "?

Ce ne ſont pas les graces de Dieu qui accablent, elles ſont toutes conformes à la nature, aux beſoins, & proportionnées aux forces eſſentielles des Etres qui les reçoivent, ſans quoi elles les détruiroient. Mais ce qui accable, ce ſont les paſſions & les vices dont on eſt eſclave, les chagrins, les remords, & les maux corporels qu'on s'attire ſoi-même par ſes imprudences & ſes déréglements. Dieu veut qu'on les ſouffre ces maux, qu'on en ſoit accablé dans cette vie, quand on les a recherchés follement; parce que rien n'eſt plus propre à corriger, ramener, détourner pour jamais des travers & des excès dont ils ſont les fruits naturels & néceſſaires, & afin d'en épargner aux hommes dans l'autre vie, de plus terribles encore que les mêmes cauſes leur produiroient, s'ils les y apportoient avec eux. Car le vice, le déſordre, le mal moral eſt de nature à ne pouvoir rendre qu'infiniment malheureux dans le Ciel même, des Etres intelligents dont le bonheur eſt inſéparable de la vertu. C'eſt pour nous porter, par le vif ſentiment de leurs cruels effets, à les détruire ces cauſes funeſtes, à les extirper entiérement de nos cœurs, & à y fixer à leur

place les salutaires principes de toutes les vertus, que Dieu nous continue la grace de vivre & de souffrir; qu'il veut que nous la recevions avec soumission & reconnoissance, que nous la conservions précieusement, que nous la rapportions aux heureuses fins pour lesquelles il nous l'accorde. Peut-on se plaindre d'une volonté de sa part, si sage & si avantageuse? Le moyen de nous guérir & de nous sauver est dur; le remède qu'il emploie est amer, j'en conviens: mais il est nécessaire, & peut-être le seul qui puisse vaincre par son efficacité nos penchants au mal. On loue la tendresse d'un père qui, sourd aux cris de son enfant, le force, pour lui conserver la vie, à prendre des drogues dégoutantes dont il ne peut supporter l'odeur ni la vue; & l'on trouveroit mauvais que Dieu veuille exiger des hommes malheureux, qu'ils se soumettent à ses décrets & qu'ils vivent pour profiter de leurs malheurs, aussi longtemps qu'il le juge lui-même à propos? Le moyen qu'il leur en fournit, en leur continuant la grace de vivre, peut-il cesser d'être un bienfait parce qu'il leur est désagréable & fâcheux?

Des bienfaiteurs qui n'auroient aucuns droits sur la personne, la vie, les actions, la destinée des objets de leur bienfaisance, ne pourroient pas, sans doute, les con-

damner à recevoir des graces qu'ils ne voudroient point: mais on ne sauroit contester ce droit à Dieu qui, tout différent des autres Etres, joint le titre de créateur & de maître suprême des hommes, à celui de leur bienfaiteur.

D'ailleurs ses graces envers nous, se rapportant plus à notre bonheur éternel, qu'à notre bonheur temporel qui n'est que momentané, peuvent, quelques grandes qu'elles soient, nous paroître onéreuses, accablantes, pendant qu'elles nous exercent & nous préparent pour la félicité de la vie future avec laquelle nous n'appercevons pas leurs rapports. Il faut attendre pour juger de leur bénignité & de leur importance, qu'elles aient déployé tous leurs effets, & que nous en voyions mieux les suites dans l'économie avenir. Nous sommes à cet égard comme des enfants qui, ne sentant pas l'utilité qu'ils retireront un jour de tant de soins que prennent d'eux leurs parents, de tant de dépenses qu'ils font pour leur éducation, de tant d'exercices pénibles, d'études rebutantes, de travaux fatigants, de règles génantes & difficiles qu'ils leur préscrivent; murmurent de leurs bienfaits, les regardent comme un poids qui les accable, & ne leur en savent gré, que lorsque, dans un âge plus avancé, ils en recueillent les fruits in-

attendus. La même chose arrivera aux hommes; ce qui leur semble maintenant un mal, ils le trouveront un grand bien dans l'état futur, s'ils en ont su profiter. Ce ne sera qu'alors, qu'ils connoîtront tout le prix de la vie présente & l'avantage de ses adversités.

„ Je suis obligé de suivre les loix, quand „ je vis sous les loix; mais quand je n'y vis „ plus, peuvent-elles me lier encore"?

Dans quelque endroit de la terre que vous viviez, si vous n'y êtes pas sous les loix d'une Société politique, vous y êtes sous celles de la nature & de l'humanité qui vous défendent également le Suicide, comme une action destructive de votre espèce, laquelle périroit entiérement si tous ses individus suivoient votre exemple. Or, ce qui feroit un crime contre la nature & l'humanité pour tous les individus s'ils le faisoient, ne peut être permis à aucun. Quand vous vivez sous les loix de la Société, vous êtes lié par ces loix; & le délit que vous commettez alors contr'elles, elles ont droit de le poursuivre, ou contre votre personne si elle peut être saisie, ou contre ce qui reste de vous dans le pays où elles exercent leur empire si vous vous vous êtes soustrait à leurs poursuites. Lorsque vous les avez violées en vous tuant, elles peuvent donc exercer leur vengeance

ſur vos dépouilles, ſur votre honneur & vos biens qui ſont à leur diſpoſition. Elles vous lient, quand vous ne vivez plus ſous elles, comme elles lient des débiteurs & des prévaricateurs qui ſe ſont ſubitement eſquivés, ſans avoir pu emporter avec eux tous leurs fonds ou leurs effets. Le droit qu'elles ont de confiſquer les propriétés de ces fugitifs iniques, peut-il leur être conteſté ſur ce que vous laiſſez en leur pouvoir?

Les autres arguments de l'Auteur, ſe trouvent ſuffiſamment réfutés dans tout le cours de cet ouvrage, & en particulier dans les chapitres Ier. & IIIe. Je peux donc me borner ici à tranſcrire le reſte de cette fameuſe Lettre, & à l'accompagner d'un extrait de l'excellente réponſe qu'y a faite un habile homme, célèbre par une multitude de bons écrits (*a*).

„ Mais, dira-t-on, *continue M. de Montesquieu*, vous troublez l'ordre de la Pro-
„ vidence. Dieu a uni votre ame avec vo-
„ tre corps, & vous l'en ſéparez. Vous vous
„ oppoſez donc à ſes deſſeins, & vous lui
„ réſiſtez ".

„ Que veut dire cela? Trouble-je l'ordre

---

(*a*) M. Formey, dans ſes mélanges philoſophiques Tom. I. pag. 211 & 212.

„ de la Providence, lorsque je change les „ modifications de la matière, & que je rends „ quarrée une boule que les premières loix „ du mouvement, c'eſt-à-dire, les loix de „ la Création & de la Conſervation avoient „ fait ronde? Non, ſans doute, je ne fais „ qu'uſer du droit, qui m'a été donné, & „ en ce ſens je puis troubler à ma fantaiſie „ toute la Nature, ſans qu'on puiſſe dire „ que je m'oppoſe à la Providence".

„ Lorſque mon Ame ſera ſéparée de mon „ corps, y aura-t-il moins d'ordre & moins „ d'arrangement dans l'Univers? Croyez-„ vous que cette nouvelle combinaiſon ſoit „ moins parfaite, & moins dépendante des „ loix générales? Que les Ouvrages de Dieu „ ſoient moins grands, ou plutôt moins im-„ menſes"?

„ Croyez-vous que mon corps devenu un „ épi de bled, un ver, un gazon, ſoit chan-„ gé en un ouvrage de la nature moins di-„ gne d'elle, & que mon Ame dégagée de „ tout ce qu'elle avoit de terreſtre ſoit de-„ venue moins ſublime"?

„ Toutes ces idées, mon cher Ibben, „ n'ont d'autre ſource que notre orgueil; „ nous ne ſentons point notre petiteſſe, „ & malgré qu'on en ait, nous voulons „ être comptés dans l'univers, y figurer, „ & y être un objet important. Nous nous

„ imaginons que l'anéantiſſement d'un Etre
„ auſſi parfait que nous, dégraderoit toute
„ la nature; & nous ne concevons pas qu'un
„ homme de plus ou de moins dans le mon-
„ de, que dis-je, tous les hommes enſem-
„ ble, cent millions de terres, comme la nô-
„ tre, ne ſont qu'un atome ſubtil & délié
„ que Dieu n'apperçoit qu'à cauſe de l'im-
„ menſité de ſes connoiſſances ".

Voici comme M. Formey a ſu renverſer en peu de mots, tout ce pompeux étalage de raiſons captieuſes.

„ Le raiſonnement de cet habile Auteur, oſerois-je le dire, (c'eſt lui qui parle) eſt tout-à-fait puérile. D'abord il compare le changement des modifications de la matière avec la diſſolution de notre individu, comme ſi de bonne foi arrondir un quarré, ou quarrer une boule, étoient des actions pareilles à celle de tuer un homme, ou de ſe tuer ſoi-même. Enſuite il ſuppoſe très-peu philoſophiquement, qu'il y a du petit & du grand aux yeux de Dieu, & ſous prétexte que l'homme tient fort peu de place dans la nature, il en infère qu'il peut diſpoſer de ſoi-même à ſon gré. Quelle conſéquence! L'Ame humaine animât-elle un corps égal ou inférieur à celui d'un Ciron, en ſeroit-elle moins une portion de l'Univers, miſe en ſa place par la même main qui a allumé

le Soleil, & renfermé la mer dans son lit? Son prix dépend-il du volume de la matière qui l'environne, & l'arrangement de la Nature n'est-il pas altéré par la destruction d'un Nain, comme par celle d'un Géant? Ajoutons que ces fausses idées de la petitesse de l'homme concluent au meurtre des autres, comme à celui de nous-mêmes; car *qu'importe qu'il y ait un homme de plus ou de moins dans le monde*"?

§. II.

*Réfutation du morceau apologétique du Suicide qui se trouve dans le livre intitulé, Systême de la Nature.*

L'auteur de ce livre abominable, rempli de faux principes, de définitions arbitraires, d'hipothèses ridicules, d'absurdités, de contradictions, de mots vagues, indéterminés, employés tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, d'ambiguités captieuses & sophistiques, d'exposés infideles des sentiments reçus parmi les philosophes théistes & les théologiens, dont il confond les systêmes, attribuant à tous les opinions absurdes & presque généralement rejettées de quelques-uns, substituant souvent ses propres imaginations à leurs principes pour en tirer des conséquences contraires aux leurs, & où les vé-

rités les plus frappantes ſe trouvent artificieuſement liées avec des fauſſetés difficiles à ſentir, pour mieux ſéduire cette foule de Lecteurs peu exercés dans l'art de démêler un ſophiſme d'un bon argument, ou qui ne connoiſſant ni les opinions philoſophiques & théologiques que l'on combat, ni les raiſons ſur lesquelles elles ſe fondent, ne ſauroient juger ſi ces opinions ſont fidélement rapportées & ces raiſons victorieuſement combattues; l'Auteur, dis-je, de ce livre monſtrueux eſt un Athée décidé, qui a eſſayé d'établir la légitimité du Suicide ſur ſes principes d'Athéiſme, ſans pouvoir y réuſſir. Je dis ſans pouvoir y réuſſir; non ſeulement parce que ces principes ſont faux, mais encore parce que la conſéquence qu'il en tire, que la mort met fin pour jamais à toute peine, & qu'il eſt de la ſageſſe d'y recourir, quand la vie devient inſupportable, n'en réſulte pas certainement & néceſſairement.

1. Que ſes principes ſoient faux, c'eſt ce qu'ont démontré MM. de Caſtillon, Bergier, & Holland dans les excellentes réfutations qu'ils en ont faites. J'y renvoie ceux qui auront beſoin de les lire pour ſe perſuader que l'univers eſt l'ouvrage d'une Intelligence ſuprême, & qui ne ſentiront pas d'eux mêmes qu'il eſt infiniment plus extravagant d'en attribuer l'exiſtence, l'arrangement,

la conservation à une nécessité aveugle qui agit sans choix, sans raison, sans ordre, sans dessein; qu'il ne le seroit de soutenir que la maison qu'ils habitent, la pendule, qu'ils ont dans leur chambre, ou la montre qu'ils portent dans leur gousset sont des effets d'une telle cause, & non des productions d'ouvriers intelligents qui les ont faites pour les usages auxquels elles servent. S'il est impossible à l'homme qui n'a pas perdu le sens commun de croire qu'un ouvrage de méchanique tel qu'un moulin, une pendule, une montre existe par une suite nécessaire des mouvements essentiels ou acquis de ses parties, par lesquels elles se sont fortuitement arrangées & combinées dans l'ordre où on les voit, & pour la fin qu'elles remplissent, sans l'intervention d'aucun Etre intelligent qui ait été en elles ou hors d'elles; comment pourroit-on se persuader que l'immense Univers dont le méchanisme est infiniment plus compliqué & plus merveilleux que celui d'aucun ouvrage quelconque de l'art, puisse être le résultat d'une cause privée de toute intelligence, de toute vûe, de toute volonté, de toute habileté, de toute sagesse, & qui n'est qu'une force irrésistible & aveugle. Cette absurdité est si palpable qu'elle démontre seule l'existence d'un Dieu créateur. Mais quand l'exi-

l'existence de cet être vraiment nécessaire, ne seroit que probable, cette probabilité suffiroit pour devoir empêcher le sage de se détruire, puisque nous avons prouvé dans tout ce Livre, par les lumières de la raison & les indications mêmes de la nature, que dans la supposition qu'il y ait un Dieu auteur de notre Etre comme celui de toutes choses, il ne nous donne pas le droit de nous ôter la vie quand nous nous déplaisons dans les états où il nous a mis, mais qu'il veut au contraire que nous la gardions, jusqu'à ce qu'il nous la reprenne lui-même par des moyens naturels indépendants de nous, comme l'ont été ceux dont il s'est servi pour nous la donner.

II. Voyons maintenant si dans les principes même de l'Auteur du Systême de la nature, la conséquence qu'il en tire, que la mort met fin pour jamais à toute peine, ensorte qu'il est de la sagesse d'y recourir quand la vie devient insupportable, est une conséquence certaine & nécessaire. Il la déduit de 4 raisons. 1. De ce que n'y ayant point de Dieu (comme il le suppose sur des preuves insuffisantes & fausses) l'homme n'a aucun compte à lui rendre, n'a rien à en espérer, ni rien à en craindre, & que n'étant lui-même qu'une matière organisée d'une certaine manière, son Etre actuel qui le rend

capable de souffrance périt pour toujours par la mort qui détruit son organisation.

Mais sans dire ici ce qu'ont si bien montré les excellents Auteurs qui ont réfuté cet Athée: Qu'il est très douteux qu'il n'y ait en nous que matière, qu'il y ait même de la matière proprement dite dans l'Univers, & combien il est absurde d'attribuer à quelque organisation que ce soit l'intelligence, la pensée, le jugement, la volonté, le sentiment, qui sont des facultés dans lesquelles nous ne découvrons pas même une ombre d'analogie ou de rapport avec les propriétés essentielles, ou dérivées de la matière, & qui doivent par conséquent avoir en nous un principe, un sujet tout différent d'elle, puisqu'il est bien certain que nous sommes doués de toutes ces facultés; quelle assurance nous donnera-t-on que l'organe intérieur, pensant, raisonnant, voulant, sentant son existence individuelle & ses états propres, organe reconnu dans l'homme par l'Auteur du *Système de la nature*, qui ne prétend pas que toutes les parties du corps humain aient la conscience du moi, ni la faculté de penser, de raisonner, de juger, de vouloir que nous avons tous, & qui ne regarde ces parties corporelles que comme des moyens de rendre active cette faculté de l'organe intérieur; quelle assurance, dis-je, nous donnera-t-on,

que cet organe, quel qu'il soit, spirituel ou matériel, est entiérement détruit par la mort? Rien ne s'anéantissant dans la nature, quand les liens qui le retiennent dans le corps où elle l'a mis sont rompus, ne se peut-il pas qu'attiré par quelque force cachée, il passe, comme un trait de feu ou de lumière, (car nous ne savons pas de quoi il est composé) dans quelqu'autre région, ou demeure dans celle de la terre, & entre tel qu'il est, avec sa sensibilité physique & sa conscience de lui-même, dans quelque corps inconnu où attaché, malgré lui, par une attraction puissante, son sort devienne mille fois plus fâcheux, qu'il ne l'étoit dans le corps qu'il aura quitté contre l'ordre la nature? Oui, sans doute, cela se peut selon tous les systêmes d'Athéisme comme selon tous les systêmes de Philosophie & de Religion (*a*): Personne n'a des preuves du contraire. Notre organe intellectuel & sensitif est un phénomène de la nature inexplicable. Dès qu'on n'admet point de Dieu, il est impossible de savoir ce que cet organe devient après la dissolution du corps, s'il meurt ou s'il continue de vivre,

(*a*) Voyez là dessus l'Essai Analytique de l'ame ch. V & XXIV; Et la Palingénésie philosophique Tom. II. Parties XIV-XXII. de M. Charles Bonnet célebre Philosophe de Genève.

s'il cesse de sentir, de penser, de souffrir, d'agir, ou s'il conserve ces propriétés & les exerce. L'une ou l'autre de ces alternatives est nécessairement son sort; mais la dernière n'ayant pas moins de probabilités pour elle, que la première, si même elle n'en a pas davantage, on ne sauroit décider par les principes de l'Auteur que je combats, laquelle des deux a lieu. La Philosophie éclairée par une Révélation divine peut seule nous donner des lumières sûres la dessus; hors d'elle nous ne trouvons à ce sujet qu'incertitudes & que ténèbres. Mais puisque dans le systême de l'Athéisme il est si douteux, si incertain que notre organe de la pensée & du sentiment périsse à la mort avec le corps qu'il anime; puisqu'il est si possible & si probable qu'il subsiste toujours avec toutes ses propriétés, au sein d'une nature où rien ne s'anéantit & où les essences des choses ne font que changer de modifications & de rapports; puisqu'enfin cet organe est plus ou moins heureux ou malheureux, selon que lui & les autres Etres qui l'environnent se tiennent plus ou moins dans l'ordre commun de la nature, n'est-ce pas se jouer des hommes que de leur promettre l'affranchissement de toute peine s'ils veulent se donner la mort? Et le Suicide qui fait sortir de l'ordre commun de la nature, n'est-il pas toujours l'action la

plus dangereuſe & la plus imprudente, ſoit qu'on admette un Dieu, ſoit qu'on ne l'admette point?

Il eſt vrai que pour conſoler ceux qui veulent ſe tuer, on leur dit qu'ils ne font que céder à la *néceſſité* dont ils ſont *les foibles jouets*, „ que toutes leurs actions ſont indispenſa„ bles & dépendantes d'une cauſe qui les „ meut à leur inſçu, malgré eux, & qui „ leur fait accomplir à chaque inſtant quel„ qu'un de ſes décrets; de ſorte que ſi la „ même force qui oblige tous les Etres in„ telligents à chérir leur exiſtence rend cel„ le d'un homme ſi pénible & ſi cruelle qu'il „ la trouve odieuſe & inſupportable, il ſort „ de ſon eſpèce, l'ordre eſt détruit pour lui, „ & en ſe privant de la vie, il accomplit un „ arrêt de la nature, qui veut qu'il n'exiſte „ plus; qu'enfin cette nature a travaillé pen„ dant des milliers d'années à former dans le „ ſein de la terre le fer qui doit trancher ſes „ jours.

C'eſt au ſujet de la liberté que l'on voit combien l'Auteur abuſe des termes, & prête aux autres de fauſſes idées. Jamais perſonne que je ſache n'a prétendu que la liberté de l'homme conſiſtât dans l'indépandance de ſes ſens, des objets extérieurs, de ſes idées, de tout motif, de toute la nature; c'eſt pourtant là l'idée qu'il ſuppoſe qu'on ſe fait de la

liberté de l'ame, & le fantôme qu'il combat. Il ſemble même qu'il n'en ait pas voulu nier d'autre ou qu'il ſoit tombé en contradiction avec lui même. Car outre qu'il reconnoît *que notre cerveau ſe donne des modifications à lui-même*; que *non ſeulement notre organe intérieur apperçoit les modifications qu'il reçoit du dehors*, *mais* qu'*il a encore le pouvoir de ſe modifier lui-même*, *& de conſidérer les changements ou les mouvements qui ſe paſſent en lui ou ſes propres opérations*; que *le jugement eſt la faculté qu'a le cerveau de comparer entr'elles les modifications ou les idées qu'il reçoit ou qu'il a le pouvoir de réveiller en lui-même*, *afin d'en découvrir les rapports ou les effets*; que *la volonté eſt une modification de notre cerveau par laquelle il eſt diſpoſé à l'action*, que *les idées intérieures qui font naître cette diſpoſition de notre cerveau s'appellent motifs*, *parce que ce ſont les reſſorts ou mobiles qui le déterminent à l'action*; qu'ainſi *les actions volontaires ſont des mouvements du corps déterminés par les modifications du cerveau*, ſans dire ſi c'eſt également par les modifications qu'il ſe donne à lui-même & par celles qu'il reçoit du dehors, ou ſeulement par les dernières, diſtinction néceſſaire s'il vouloit combattre la vraie liberté; qu'enfin *la faculté d'appercevoir ou d'être modifié tant par les objets extérieurs que par lui-même*, *dont notre organe intérieur jouit*, *ſe déſigne quelquefois ſous*

*le nom d'entendement* (*a*), ce qui eſt attribuer ce me ſemble bien clairement à l'homme la liberté, en même temps qu'on la lui diſpute: outre cela, dis-je, après avoir fait tous ſes efforts pour montrer qu'il n'eſt pas libre, on vient nous dire *qu'on ne prétend point comparer l'homme à un corps ſimplement mû par une cauſe impulſive* (*b*), & l'on avoue *que la multiplicité & la diverſité des cauſes qui agiſſent ſur nous ſouvent à notre inſçu, font qu'il nous eſt impoſſible, ou du moins très difficile de remonter aux vrais principes de nos propres actions & encore moins des actions des autres* (*c*). Comment donc oſe-t-on décider ſi affirmativement que nous ne ſommes pas libres, & que notre ame n'a pas une activité propre qu'elle exerce avec jugement & avec choix, en conſéquence des motifs qui s'offrent à elle, ou des perceptions, des idées qu'elle a des choſes, & des réflexions qu'elle fait ſur ces idées? N'avons-nous pas un ſentiment ſecret, intime, profond de cette activité? & ce ſentiment ne nous prouve-t-il pas aſſez que nous ſommes libres? La liberté eſt le pouvoir d'agir ou de faire

(*a*) Tom. I. ch. 8. pag. 113. 114. 115. 116.
(*b*) Ibid. ch. II. pag. 208.
(*c*) Ibid. ch. II. p. 210.

ce que l'on veut. Or j'en appelle à la conſcience de tous les hommes, ne ſentent-ils pas qu'ils ont ce pouvoir ? Ne l'exercent-ils pas chaque jour ? N'agiſſent-ils pas ordinairement dans mille occaſions comme s'ils étoient bien ſûrs de l'avoir ? Notre Auteur lui-même, malgré ſon ſyſtême de la néceſſité, ne le ſuppoſe-t-il pas en l'homme lorsqu'il l'exhorte à la vertu ? Cette liberté eſt ſans doute dépendante des motifs intérieurs & des cauſes extérieures, elle eſt limitée ; mais, pour cela, elle n'en eſt pas moins réelle dans un grand nombre de cas. Le priſonnier qui ne ceſſe de vouloir ſon élargiſſement, n'a pas, j'en conviens, la liberté de ſortir de ſa priſon : mais ne peut-il pas, s'il le veut, s'abſtenir de manger & ſe laiſſer mourir de faim ? Il eſt donc libre à cet égard comme à bien d'autres pareils : l'homme n'eſt donc pas en tout *un foible jouet entre les mains d'une néceſſité phyſique* ; & ce principe déteſtable qui excuſeroit les plus horribles crimes, (car *la Nature avoit travaillé pendant des milliers d'années à former dans le ſein de la terre le fer* dont Ravaillac ſe ſervit pour aſſaſſiner Henri IV, comme elle *a travaillé* à former celui dont on nous conſeille de *trancher nos jours* dans le malheur) ce principe, dis-je, déteſtable, n'eſt pas aſſez certain pour devoir engager un homme qui n'eſt pas fou, à faire une

action dont il ne connoit pas les suites, & par laquelle il décideroit irrévocablement de sa destinée éternelle.

Après tout qu'est-ce que cette nécessité dont on prétend que nous sommes les jouets? *Le mot de nécessité*, dit très bien M. Rousseau dans son Emile (*a*), *ne signifie rien.* En effet, si l'on n'entend pas, par là, une Cause éternelle & intelligente, qui existe nécessairement par elle-même, telle qu'est Dieu, ce mot de nécessité n'a aucun sens. Appliqué à la nature, c'est-à-dire, à l'ensemble des Etres qui composent l'univers, Dieu excepté, il ne peut désigner que les loix physiques établies entre ces Etres. Ces loix ne sont que les résultats des rapports de ces Etres; & ces Etres de même que leurs rapports ne sont point constants, ils se détruisent, & font successivement place à d'autres de la même espèce, sans être les mêmes individuellement: leur contingence a été démontrée par tous les Philosophes théistes, & l'Auteur du Systême de la nature est forcé de la reconnoître. La nécessité qui a établi les loix qui résultent d'eux, ne réside donc point en eux, ni par conséquent dans la nature qui n'est que leur assemblage. Où sera-

(*a*) Tom. III. dans la confession du Prêtre Savoyard.

t-elle donc, s'il n'y a point de Dieu? D'où viendroient-ils donc, dans ce cas, ces Etres contingents? Qui auroit établi leurs rapports & leurs loix? Il eſt évident qu'ils ſeroient alors des effets ſans cauſe, & que le mot de néceſſité n'auroit point de ſens. Afin qu'il en ait un, il faut ſuppoſer un Etre néceſſairement exiſtant, auteur de tous les autres & de leurs rapports. C'eſt ſon exiſtence ſeule qui eſt néceſſaire; il n'y a point d'autre néceſſité abſolue & proprement dite. Mais l'Etre néceſſaire en établiſſant entre les autres Etres des loix néceſſaires pour certaines fins qu'il a voulu leur faire remplir, a accommodé ces loix à la nature de ces Etres & à leurs fins diverſes; de ſorte que, non ſeulement elles n'ont qu'une néceſſité hypothétique, mais encore elles ſont ſi bien aſſorties à la liberté des Etres intelligents, qu'elles la leur laiſſent toute entière à certains égards, tandis qu'elles les entraînent néceſſairement à d'autres. J'en appelle encore ici au ſentiment intérieur de chacun. „ On a beau „ me diſputer cela, dit Mr. Rouſſeau, je „ le ſens, & ce ſentiment qui me parle eſt „ plus fort que la raiſon qui le combat. „ Sans doute je ne ſuis pas libre de ne pas „ vouloir mon propre bien, je ne ſuis pas „ libre de vouloir mon mal; mais ma li-

„ berté consiste en cela même, que je ne „ puis vouloir que ce qui m'est convena- „ ble, ou que j'estime tel, sans que rien „ d'étranger à moi me détermine. S'ensuit- „ il que je ne sois pas mon maître, parce „ que je ne suis pas le maître d'être un au- „ tre que moi" (*a*)? On voit par là que le principe de l'Auteur du livre sur le Systême de la nature, est faux, de même que la conséquence qu'il en tire. C'est bien une nécessité que celui qui se tue, meure; mais ce n'en est pas une de se tuer. C'est peut-être aussi une nécessité de se tuer, quand on est fou ou frénétique à un certain point; mais ce n'en est pas une, du moins toujours, de devenir fou ou frénétique à ce point. La raison pourroit prévenir bien des écarts & des malheurs que l'on regarde comme des suites nécessaires de causes naturelles: hormis quelques individus qui naissent imbéciles ou fous, ou qui le deviennent par une maladie ou quelqu'autre accident indépendant d'eux, nous sommes tous des Etres raisonnables; c'est à nous donc à nous servir de notre raison & à faire ensorte de nous la conserver. Celui qui ne fait pas usage de la sienne, ou qui l'a perdue par sa faute, & qui se

(*a*) Emile. Tom. III.

tue en conféquence d'un dérangement d'esprit qu'il eût pu éviter, s'il l'avoit voulu, ne cède donc point, à proprement parler, à la néceffité; il enfreint les loix de fon Créateur, & agit contre la néceffité morale qu'il lui impofa en lui donnant la raifon.

La feconde raifon fur laquelle cet Auteur fonde la légitimité du Suicide, eft tirée de ce que *fi nous examinons les rapports de l'homme avec la nature, nous verrons que leurs engagements ne furent ni volontaires du côté du dernier, ni réciproques du côté de la nature ou de fon Auteur. La volonté de l'homme*, ajoute-t-il, *n'eut aucune part à fa naiffance, c'eft communément contre fon gré qu'il eft forcé de finir*. Et voila précifément pourquoi, il ne lui eft pas permis de quitter la vie, fans l'ordre *de la nature ou de fon auteur* de qui il l'a tient. S'il n'a pas dépendu de lui de ne la point recevoir, il ne doit pas dépendre de lui de la reftituer; il doit attendre qu'elle lui foit reprife.

Il eft très vrai que *l'homme ne peut aimer fon Etre qu'à condition d'être heureux*, & que fi *la nature entière lui refufoit le bonheur*, il auroit droit de renoncer à l'exiftence & de s'anéantir, s'il le pouvoit. Mais où eft l'homme à qui *la nature entière refufe le bonheur?* Ce n'eft que pour nous le procurer que Dieu nous a créés & que la nature

travaille : mais ce bonheur dépend de certaines qualités phyſiques & morales qui ne pouvoient pas nous être imprimées, & que nous devons acquérir avant de le pouvoir poſſéder. C'eſt pour nous y préparer que nous ſommes ſur la terre. Attendons que le temps de notre probation ſoit fini : rapportons le de notre mieux à la grande fin pour laquelle il nous eſt donné : & quand celui de la jouiſſance ſera venu, quand la nature nous aura fait paſſer dans un nouvel ordre de choſes, ſi nous ne nous y trouvons pas heureux, alors nous pourrons nous plaindre de *la nature ou de ſon auteur*. On ne doit pas juger de ſon bonheur ni de ſon malheur ſur quelques parties agréables ou fâcheuſes de ſon exiſtence, mais ſur la ſomme totale des plaiſirs & des peines qu'on aura eu en partage pendant tout le cours de ſa durée. Or, pour des Etres immortels, que feront 20, 30, 80 ans malheureux, auprès de la félicité éternelle qui leur eſt réſervée & qu'il ne tient qu'à eux de s'aſſurer ? Un point imperceptible que le bonheur de l'éternité abſorbera, comme la mer abſorbe une goute de pluie. Faut-il donc tant ſe récrier ſur les maux paſſagers de cette courte vie ?

Sa troiſieme raiſon rentre dans celles que nous avons déja réfutées. Elle eſt priſe de la réciprocité des conditions du pacte ſocial, dont

il prétend que la Société dégage ses membres en ne leur tenant pas les siennes. Je renvoie à ce que j'ai dit là dessus, & pour le confirmer, je me contenterai de rapporter ici ce que Mr. de Castillon docteur en Droit & en Philosophie, de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin a répondu à l'Auteur dans le livre profond, cité plus haut, qu'il a écrit contre le Systême de la nature.

„ Le citoyen qui actuellement trouve son „ existence pénible, a retiré de la Société „ l'avantage d'avoir été protégé, défendu, „ & rendu heureux par le passé, & sur-tout „ pendant l'enfance, temps auquel tout citoyen est incapable de rendre service à sa „ patrie. En récompense la Société exige „ que ses membres se conservent pour son „ service, même lorsqu'elle, *ou ceux qui la* „ *représentent* & qui n'ont aucun droit de la „ priver des siens, *les traitent avec dureté,* „ *avec injustice, & leur rendent leur existence pé-* „ *nible.*

„ D'ailleurs est-ce la faute de la Société, „ si *l'indigence & la honte viennent menacer* un „ de ses membres *au milieu d'un monde dédai-* „ *gneux & endurci?* Si *des amis perfides lui* „ *tournent le dos dans l'adversité?* Si *une femme* „ *infidelle outrage son cœur?* Si *des enfants in-* „ *grats & rebelles affligent sa vieillesse?* Si lui-

„ même ; il a été assez imprudent pour mettre *son bonheur exclusif dans quelque objet qu'il* „ *lui soit impossible de se procurer* ? Si par une „ suite de sa propre conduite, *le chagrin*, „ *les remords*, *la mélancolie*, *le désespoir* ont „ *défiguré pour lui le spectacle de l'univers?* „ Pourquoi donc prive-t-il la Société à laquelle il doit sa naissance, son éducation, „ & tant de jours heureux, des avantages „ mutuels qu'elle a droit d'attendre ? Parce „ qu'un homme se croit malheureux, que „ même il l'est, s'ensuit-il qu'*il ne peut plus* „ *travailler au bonheur* de la Société ? *L'homme qui, se trouvant inutile & sans ressources dans la ville où le sort l'a fait naître*, „ *iroit dans son chagrin se plonger dans la solitude*, feroit beaucoup mieux s'il cherchoit à se rendre utile & à se procurer „ des ressources, deux choses qui ne manquent jamais à ceux qui les cherchent „ sérieusement. Cependant il n'est pas aussi „ blâmable que celui *qui se tue par désespoir*. Ce dernier *s'isole* pour toujours, „ & le premier pour un temps ; il peut „ revenir à la ville, sa patrie peut le trouver dans le besoin".

La quatrieme & dernière raison, alléguée en faveur du Suicide, par l'Auteur du Systême de la nature, se réduit à ce que *les hommes ne règlent*, selon lui, *leurs jugements que sur*

*leur propre façon de ſentir*; enſorte *qu'ils appellent foibleſſe ou délire les actions violentes qu'ils croient peu proportionnées à leurs cauſes*, & qu'ils ne condamnent dans les autres que ce qu'ils s'imaginent qu'ils ne feroient ou ne feroient pas eux-mêmes, s'ils étoient exactement à leur place. Comme ſi, de ce que nous pourrions faire dans les circonſtances préciſes de nos ſemblables ce que nous blâmons en eux, il s'enſuivoit qu'il n'y eut rien de blâmable en ſoi ou de ſa nature; comme s'il n'y avoit pas en nous d'autre régle de nos jugements que nos façons particulières de voir les choſes & d'en être affectés; comme ſi la raiſon qui nous eſt commune à tous, n'étoit pas une régle univerſelle qui nous faſſe juger ſainement dans les cas généraux, de nos actions & de celles des autres, indépendamment de nos gouts & de nos paſſions propres; comme s'il étoit bien décidé que nous n'ayons pas ce *ſens moral* dont les *Hutcheſon*, les *Hume*, les *Robinet*, ont preſque démontré l'exiſtence en nous, & que nous ne puſſions pas diſcerner auſſi ſûrement dans les mœurs le beau & le laid, le juſte & l'injuſte, l'honnête & le déshonnête, la vertu & le vice, que nous diſcernons dans le phyſique le bon & le mauvais, le fort & le foible, le grand & le petit, le blanc & le noir, ou qu'il n'y eût

eût rien de réel; rien de métaphysiquement vrai dans les jugements communs que nous portons sur les unes & les autres de ces différentes qualités; mais que tout y fût arbitraire & de pure convention. Il est visible que l'auteur veut tout confondre dans la morale, qu'il n'admet aucune distinction naturelle & nécessaire entre le bien & le mal moral, entre la reconnoissance & l'ingratitude, la fidélité & la perfidie, & qu'à ses yeux un honnête homme n'est pas plus estimable qu'un fripon, ni un bienfaiteur généreux plus qu'un assassin barbare. Voila la sublime philosophie qu'il nous enseigne, & l'utile lumière qu'il nous présente pour dissiper nos ténèbres! Il n'est pas douteux que tous ceux qui gouteront ses abominables principes, se tueront dès que la vie leur sera trop à charge; mais il n'y aura pas si grand mal pour la Société. Ils dissoudront désespérément leurs corps, mais s'anéantiront-ils? détruiront-ils leur principe sentant & pensant? c'est ce qu'on peut les défier de faire. Amélioreront-ils leur sort, en rompant les liens de la vie? c'est ce qui est très incertain, très peu vraisemblable, & qu'on peut très fort révoquer en doute. Ils feront donc des fous, & de grands fous? Oui, certainement; mais la terre sera délivrée d'eux, comme le souhaite l'auteur de cet horrible systême. La So-

*ciété*, dit-il, *n'en feroit-elle pas plus heureufe, fi l'on pouvoit parvenir à perfuader aux méchants d'ôter de devant nos yeux des objets incommodes & que les loix à leur défaut font forcées de détruire? ces méchants ne feroient-ils pas plus heureux, s'ils prévenoient la honte & les fupplices qui leur font deftinés.* Sans doute qu'ils feroient plus heureux, puifqu'ils mourroient d'une mort plus douce, mais cette reffource en détruifant le feul frein qui peut les retenir, ne feroit-elle pas propre à augmenter le nombre des malfaiteurs? n'encourageroit-elle pas leur méchanceté, leur fcélérateffe? & la Société en deviendroit-elle plus heureufe? Enfin fi les méchants fe garantiffoient par là des plus cruels fupplices de cette vie, s'ôtant un moyen qui fert fouvent à leur converfion, ils s'expoferoient d'avantage aux tourments plus affreux encore de la vie avenir fuppofé qu'il y en ait une. C'eft ce que l'auteur avoue lorsqu'il dit: *Pour que le Suicide fût puni dans l'autre vie & fe repentît de fa demarche précipitée, il faudroit qu'il fe furvécût à lui-même.* Or, il n'a pas démontré qu'on ne fe furvit point à la mort: donc il y a un grand danger à fe tuer; donc en confeillant le Suicide, il ne donne aux hommes qu'un confeil funefte, qu'il feroit téméraire & infenfé de fuivre.

## §. III.

*Réfutation des raisons les plus spécieuses employées dans la Nouvelle Héloïse, pour établir le droit de se tuer soi-même.*

M. *Rousseau* dans la XXI^e^ Lettre du troisieme volume de *la Nouvelle Héloïse*, réduit la question *si le Suicide est légitime*, à cette proposition fondamentale : „ Chercher son bien „ & fuir son mal en ce qui n'offense point „ autrui, c'est le droit de la nature. Quand „ notre vie est un mal pour nous & n'est un „ bien pour personne, il est donc permis de „ s'en délivrer. S'il y a dans le monde une „ maxime évidente & certaine je pense que „ c'est celle-là, & si l'on venoit à bout de „ la renverser, il n'y a point d'action hu„ maine dont on ne pût faire un crime ".

J'accorde le principe, & je nie la conséquence. Le principe est en effet incontestable, si par *autrui*, on n'entend pas seulement quelqu'un de ses semblables, mais aussi la Divinité. Car, quoique Dieu ne puisse pas être offensé à la manière des hommes; il l'est d'une façon qui lui est particulière, quand ses créatures intelligentes & libres osent empiéter sur ses droits, enfreindre sa volonté, s'opposer à ses vues, faire malgré lui, ce qui répugne à la nature, à la raison, à la con-

ſcience, ce qui les déshonore ou qu'il leur défend, & détruire en elles l'union de l'ame & du corps qu'il a lui même formée. Cette conduite eſt offenſante pour Dieu, non en ce qu'elle le faſſe ſouffrir ou qu'elle lui nuiſe, mais entant qu'elle viole l'ordre dont il eſt le protecteur & la ſource; mais entant qu'elle dégrade & diſſout dans l'homme, l'œuvre de ſes mains dont il eſt jaloux & dont il a ſeul le droit de diſpoſer; mais entant qu'elle eſt une ingratitude envers lui, un mépris de ſes bienfaits, une rebellion contre les loix de ſa Providence, une uſurpation de ſon autorité divine ſur ſes créatures.

Après avoir donc poſé ce principe: „Que „ le droit de la nature, c'eſt de chercher „ ſon bien & de fuir ſon mal en ce qui n'of- „ fenſe point autrui"; au lieu d'en conclure d'abord, comme fait Mr. R.: „ Que „ quand notre vie eſt un mal pour nous, & „ n'eſt un bien pour perſonne, il eſt permis „ de s'en délivrer"; il auroit fallu pour argumenter ſelon les régles & raiſonner juſte, montrer qu'il eſt des cas où le Suicide n'offenſe Dieu en nulle manière, & où la vie de quelqu'un (qui ne peut jamais être un bien pour Dieu dont la félicité eſt indépendante de ſes Créatures) n'en eſt non plus un pour perſonne. Car, comme nous l'avons déja prouvé, ſi le Suicide eſt tou-

jours funeste pour quelqu'un, pour soi-même, ou pour autrui, toujours un exemple dangereux pour la Société, toujours une anticipation sur les droits sacrés de l'Etre Suprême; il s'ensuit du principe même, posé ci-dessus, qu'il n'est jamais permis de s'arracher la vie, & que le Suicide qui étouffe la voix de la nature, & en outrage l'Auteur, ne peut être dans aucun cas, un droit de la nature.

„ Que disent là-dessus nos Sophistes? „ Premièrement ils regardent la vie com„ me une chose qui n'est pas à nous, par„ ce qu'elle nous a été donnée; mais c'est „ précisément parce qu'elle nous a été don„ née qu'elle est à nous".

On veut *que la vie soit à nous*, & que nous en puissions disposer à notre gré, la garder ou nous en défaire comme de notre propre bien, *parce que Dieu nous l'a donnée:* mais, outre que le don que Dieu nous en a fait, n'est point un don absolu qui la tire de sa dépendance, & nous en rende entiérement les maîtres; c'est *précisément parce que Dieu nous l'a donnée*, que nous la devons soigneusement conserver. Quelqu'elle soit, elle doit être un bien pour nous, puisque nous la tenons du meilleur des Etres, d'un Père tout-bon, tout-puissant & tout-sage: mais estime-t-on la

vie un bien, quand mécontent d'elle, on se porte à la détruire? N'est-ce pas montrer au contraire qu'on la regarde comme un mal insupportable dont on veut se délivrer? N'est-ce pas reprocher à Dieu de n'avoir pas su ou voulu la rendre telle qu'elle auroit dû être constamment, afin qu'elle fût un don digne de lui, dont on pût lui savoir gré? N'est-ce pas lui dire en quelque sorte: Seigneur, vous m'avez fait un mauvais présent: il m'est si onéreux, si amer que je le déteste, & ne saurois le garder plus longtems. Je vous le rends: reprenez-le; je n'en veux plus. Fauteurs du Suicide! ne trouvez-vous rien là d'injurieux à la sagesse & à la bonté de Dieu?

„ Dieu ne leur a t-il pas donné deux bras? „ Cependant quand ils craignent la gangrène ils s'en font couper un, & tous les deux „ s'il le faut. La parité est exacte pour qui „ croit l'immortalité de l'ame; car si je sacrifie „ mon bras à la conservation d'une chose plus „ précieuse qui est mon corps, je sacrifie mon „ corps à la conservation d'une chose plus „ précieuse qui est mon bien-être". Dire qu'on peut tuer le corps pour conserver le bien-être de l'ame, comme on peut retrancher un membre attaqué de la gangrène, pour prévenir la corruption totale du corps, c'est trouver de la parité où il n'y en a point. On

n'a nulle raiſon de douter que Dieu n'approuve l'amputation d'un bras ou de quelqu'autre membre putride qui met la vie en danger; au lieu que s'il n'eſt pas évident, on a du moins de fortes raiſons de croire qu'il ne permet dans aucun cas le meurtre de ſoi-même: & le ſeul risque de lui déplaire ne ſuffit-il pas pour rendre cet attentat imprudent & condamnable? Par le retranchement de la partie gangrenée, on eſt ſûr d'arrêter la communication du mal, & d'empêcher le corps de périr: mais eſt-on également ſûr de procurer par la deſtruction du corps le ſoulagement & le bien-être de l'ame? non; ce n'eſt point en ſe détruiſant, qu'on peut faire ſon bonheur; c'eſt en vivant en homme de bien; c'eſt en ſupportant avec patience, réſignation & courage les peines de la vie. Dans quelque état que nous ſoyons, la vie eſt un bien rélativement aux avantages qu'on en peut retirer pour la félicité future de ſon ame. Tant que nous vivons nous pouvons accroître, perfectionner nos vertus: c'eſt même dans les ſituations les plus fâcheuſes, dans les plus grands maux, qu'on a occaſion de pratiquer les plus difficiles & les plus ſublimes vertus, celles qui ſuppoſent en l'homme le plus de piété, de force d'eſprit, d'empire ſur lui-même; & la meſure de nos vertus, fera celle de notre bonheur éternel, qui en doit être la récompenſe.

cela n'est pas sur; mais l'opération n'en est pas moins nécessaire, or l'homme qui se tue n'est pas dans la nécessité indispensable de se détruire. Donc il n'y a point de parité

Tant s'en faut donc qu'en se donnant la mort, on fasse le bien de son ame, qu'au contraire on lui fait par là le plus grand tort, puisque, non seulement on abrège une vie dont elle pouvoit profiter pour son salut, mais qu'encore on l'expose à l'éternel remords d'avoir déplu à Dieu, & perdu pour jamais les immortelles récompenses des vertus auxquelles elle auroit pu se former, dans l'état pénible, d'où on l'a imprudemment tirée.

Ainsi il n'y a point de parité entre la nécessité de couper un membre qu'un mal incurable rend inutile & funeste pour tout le corps, & celle de s'arracher une vie dont les malheurs, même bornés dans leur durée, peuvent devenir éternellement avantageux pour l'ame. La nécessité dans le premier cas, est réelle & pressante ; elle est nulle & imaginaire dans le second. Ces deux cas étant absolument différents, on ne peut pas conclure, que ce qui est permis & de devoir dans l'un, le soit également dans l'autre. Tout au contraire, de ce que, pour conserver la vie du corps, on est obligé de souffrir le cruel retranchement & la dure perte de ses parties même les plus chères, parce que Dieu & la raison veulent que l'on sacrifie le moins au plus; il s'ensuit qu'on doit aussi, par le même motif, se soumettre

aux défagréments & aux maux les plus fâcheux, plutôt que de s'y fouftraire en fe privant d'une vie dont la confervation, dans l'état même le plus trifte, eft un moyen précieux d'affurer & d'accroître notre éternelle félicité.

On dit : „ Que tous les dons du Ciel font „ naturellement des biens pour nous; mais „ qu'étant fujets à changer de nature, Dieu „ y ajouta la raifon pour nous apprendre à „ les difcerner : & que fi cette régle ne nous „ autorifoit pas à choifir les uns & à rejet- „ ter les autres, on ne fauroit de quel ufa- „ ge elle pourroit être parmi les hommes". Cela eft vrai; ce difcernement eft le grand office de la raifon. Mais la raifon juge-t-elle, qu'une vie que l'on tient d'un Dieu paternel & tendre, puiffe, tant qu'il lui plait de nous la laiffer, être un mal proprement dit, un mal qui ne tende pas à un plus grand bien, un mal auquel la mort foit préférable, & dont ou doive fe délivrer foi-même? Si votre raifon le juge ainfi avec celle des Caton, des Brutus, des Caffius, & de tous ceux qui fe font tués volontairement, ou qui ont approuvé le Suicide, la mienne en décide tout autrement avec celle des Pytagore, des Socrate, des Platon, & de la plupart des hommes de tous les temps & de tous les lieux, parmi lefquels on en trouve

peu, qui se soient défaits eux mêmes de sens froid, en comparaison de la multitude de ceux, qui se sont crûs obligés de garder fidellement le dépot d'une vie infortunée, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de le reprendre. Or, à quel de ces deux jugements opposés de la raison humaine doit-on s'en rapporter? N'est-ce pas à celui qui ne le cède point à l'autre par le poids, & qui l'emporte infiniment sur lui par le nombre des suffrages?

D'ailleurs l'office de la raison s'étend-il aux choses qui sont hors de sa sphère? Peut-elle juger sûrement de ce dont elle ne connoît pas toute la série des causes & des effets? Ne faudroit-il pas savoir toutes les suites naturelles des choses, toutes les fins de la vie présente, tous ses rapports avec la vie avenir & avec le plan universel de Dieu, pour pouvoir décider sans témérité, quand il est plus convenable, plus avantageux de mourir que de vivre? Et dans l'ignorance où nous sommes là-dessus, n'est-il pas plus sûr, plus conforme à la raison, d'attendre notre mort de la nature ou de son sage Auteur qui, voulant notre bien & le connoissant mieux que nous, saura mettre, par des causes efficaces, sans notre ministère, un terme à notre vie, dès qu'elle sera inutile à ses vues, à notre bonheur, & à celui des autres?

„ Cette objection si peu solide, ils la re-

,, tournent de mille manières. Ils regardent
,, l'homme vivant ſur la terre comme un ſol-
,, dat mis en faction. Dieu, diſent-ils, t'a
,, placé dans ce monde, pourquoi en ſors-
,, tu ſans ſon congé? Mais toi-même, il t'a
,, placé dans ta ville, pourquoi en ſors-tu
,, ſans ſon congé? Le congé n'eſt-il pas dans
,, le mal-être? En quelque lieu qu'il me pla-
,, ce, ſoit dans un corps, ſoit ſur la terre,
,, c'eſt pour y reſter autant que j'y ſuis bien,
,, & pour en ſortir dès que j'y ſuis mal.
,, Voilà la voix de la nature & la voix de
,, Dieu". C'eſt donc à dire, qu'il n'y a
point de différence pour l'homme, point de
différence dans les vues de Dieu à ſon égard,
entre mourir & changer ici bas de demeure:
que déloger de ce monde ou y voyager, c'eſt
tout égal par rapport au grand but pour le-
quel il y eſt: que Dieu ne l'y a mis que pour
fuir le mal-être qui s'y trouve plus ou moins
par-tout, & pour y chercher un bien-être
qu'il n'y trouve nulle part tel qu'il ne peut
s'empêcher de le déſirer. En vérité, ſi c'é-
toit là tout le but de Dieu en nous plaçant
dans ce triſte ſéjour, il faudroit avouer
qu'on ne ſauroit trop ſe preſſer de mourir
pour s'en arracher: mais où eſt l'homme
ſenſé qui puiſſe lui ſuppoſer des vues ſi
étroites, ſi petites, & digérer l'étrange phi-

la parité n'existe plus ici l'homme qui se tue ne peut rentrer à la vie, celui qui sort de sa ville peut y rentrer tous les jours

losophie qui raisonne comme s'il n'en pouvoit point avoir d'autres?

L'objet principal pour lequel Dieu nous a placé dans ce monde, n'exige point que nous y demeurions dans un endroit particulier, plutôt que dans un autre. Par-tout & dans tous les états nous pouvons le remplir; par-tout & dans tous les états nous en trouvons assez d'occasions & de moyens: l'adversité comme la prospérité, les plus grands maux comme les plus grands biens, peuvent également y servir. On peut même dire que toutes les circonstances où la Providence nous met, y sont pour chacun les mieux assorties. Mais cet objet important, ne pouvant être rempli que dans ce monde, il y faut nécessairement rester pour l'exécuter. On n'en doit point sortir, sous prétexte qu'on n'y est pas à son aise, avant d'avoir fini sa tâche, dont Dieu seul, qui l'a réglée, déterminée, connoît la mesure & le terme. Il saura nous en retirer quand il en sera temps, par des causes naturelles comme celles qu'il a employées pour nous y faire entrer. Demeurons y jusqu'à ce que nous recevions ainsi notre rappel: & si nous n'y sommes pas bien, tâchons de nous y mettre mieux, changeons y au besoin de situation & de place, cherchons y un asyle plus sûr & plus commode, ne négligeons aucun moyen honnête

pour y adoucir & améliorer notre ſort; cela nous eſt permis. Le mal-être eſt une raiſon de s'y arranger, mais il n'en eſt pas une d'en ſortir avant l'ordre du maître. Telle eſt vraiment la voix de la nature & la voix de Dieu.

„ Il faut attendre l'ordre, j'en conviens;
„ mais quand je meurs naturellement Dieu
„ ne m'ordonne pas de quitter la vie, il me
„ l'ôte: c'eſt en me la rendant inſupporta-
„ ble qu'il m'ordonne de la quitter. Dans
„ le premier cas, je réſiſte de toute ma for-
„ ce, dans le ſecond j'ai le mérite d'obéir".

*Quand je meurs naturellement, dites-vous, Dieu ne m'ordonne pas de quitter la vie, il me l'ôte.* Oui, il vous l'ôte: mais ne veut-il pas que vous conſentiez à la perdre? que vous vous ſoumettiez de bon gré à la volonté qu'il a de vous la reprendre? Et ſi vous le faites, ſi l'acquieſcement que vous donnez à la mort inévitable que Dieu vous envoie, eſt auſſi libre que celui que vous donneriez à une mort qu'il vous demanderoit ſans vous y contraindre; dès lors, n'eſt-ce pas autant vous qui quittez la vie, que Dieu qui vous l'ôte? Une telle mort n'a-t-elle pas tout le mérite de l'obéiſſance, du ſacrifice le plus volontaire?

*Ce n'eſt* point *en vous rendant la vie inſupportable qu'il vous ordonne de la quitter.* Le congé n'eſt point dans le mal-être; car ce

mal-être eſt de lui-même mortel, ou il ne l'eſt pas : s'il eſt mortel, c'eſt à lui de vous tuer & non à vous ; Dieu en vous montrant qu'il l'a deſtiné à être l'inſtrument de votre mort, vous défend d'en employer d'autre. Si ce mal-être n'eſt pas mortel, ſi la vie peut ſubſiſter avec lui, il n'eſt pas moins apparent que Dieu, qui vous laiſſe encore le moyen de vivre, veut que vous viviez, qu'il ne l'eſt qu'en vous rendant la vie amère par des ſouffrances, il vous invite à vous l'ôter. Le congé qu'on ſuppoſe dans le mal-être, eſt donc très incertain ; & dans le doute ſi Dieu le donne, peut-on le prendre ſoi-même ſans crime ?

L'on convient qu'*il faut attendre un ordre de Dieu* bien poſitif & bien clair pour mourir ; mais on prétend que Dieu le donne, *en rendant la vie inſupportable.* Je réponds, qu'une telle manière de l'intimer cet ordre, eſt trop équivoque & trop abuſive pour être employée par un Etre auſſi ſage que Dieu qui, ſur un point ſi important, doit manifeſter ſa volonté avec tant d'évidence qu'on ne puiſſe pas s'y tromper ; comme il le fait toujours, quand les maux qu'il diſpenſe, ſont par eux-mêmes mortels : alors il eſt bien ſûr qu'il veut que nous mourions. Mais quand ces maux ne ſont pas mortels, quand ils ne tuent point par eux-mêmes,

à quoi les peut-on prendre ſûrement pour un ordre ou une permiſſion de mourir? — A ce qu'ils ont d'inſupportable, de propre à dégoûter de la vie? — Oui, s'ils ne pouvoient avoir d'autre fin dans les vues de Dieu, que de nous diſpoſer à recevoir, ou à nous donner la mort; oui, ſi les hommes n'en éprouvoient jamais de tels, que lorſqu'ils ſont appellés à déloger de ce monde; oui, ſi Dieu n'avoit pas établi dans la nature des cauſes aſſez efficaces, pour nous en retirer ſans notre miniſtère, au moment précis où il convient que nous en ſortions; oui enfin, ſi nous n'étions pas ſi ſujets à nous exagérer nos propres dangers, nos propres maux, & à nous tromper ſur leur deſtination. Mais comme il arrive ſouvent aux hommes de ſe croire par délicateſſe ou par humeur plus malheureux qu'ils ne le ſont en effet; comme l'expérience nous apprend que la plupart d'entr'eux quitteroient trop tôt la vie, ſi, dès que leurs maux leur paroiſſent inſupportables, ils les prenoient pour un ordre poſitif de ſortir du monde; comme Dieu n'a pas beſoin de notre concours pour nous en tirer, quand il en eſt temps; comme notre vie, depuis la naiſſance, eſt ordinairement remplie de cruelles douleurs qui ne paroiſſent pas deſtinées à nous tuer, puiſqu'elles paſſent &

reviennent ſans nous détruire, & qu'à tout prendre, elles n'empêchent pas, que nous ne vivions longtemps aſſez heureuſement; comme enfin il eſt à préſumer, que dans les maux qui nous aſſaillent, dès le commencement de notre exiſtence, un Dieu tout bon & tout ſage, a d'autres vues, que celles de nous faire haïr la vie qu'il nous donne & de nous porter à la terminer: il nous faudroit un ordre ou un congé plus exprès & plus précis de ſa part, que ne le ſont ces maux; même les plus inſupportables, pour nous autoriſer à nous en délivrer par la mort. Un moyen auſſi équivoque & auſſi abuſif que celui-là, ne ſauroit être une manière de nous congédier digne de Dieu. Suppoſer qu'il l'emploie, & s'en prévaloir pour ſortir de l'état où il nous a mis, c'eſt ne penſer pas aſſez avantageuſement de ſon infinie ſageſſe; c'eſt s'aveugler ſur les véritables fins qu'il ſe propoſe dans nos maux, lui en prêter qu'il n'eſt pas vraiſemblable qu'il ait, prendre pour les plus certaines, celles qui ſont les plus douteuſes, & s'expoſer à lui déplaire, en agiſſant contre ſes vues, dans le temps même, qu'on ſe flatte de les remplir.

„ Concevez-vous qu'il y ait des gens „ aſſez injuſtes pour taxer la mort volon- „ taire de rebellion contre la Providence, „ comme ſi l'on vouloit ſe ſouſtraire à „ ſes

„ ses loix? Ce n'est point pour s'y soustraire qu'on cesse de vivre, c'est pour les exécuter. Quoi! Dieu n'a-t-il de pouvoir que sur mon corps? Est-il quelque lieu dans l'univers où quelque Etre existant ne soit pas sous sa main, & agira-t-il moins immédiatement sur moi, quand ma substance épurée sera plus une, & plus semblable à la sienne?"

Si mourir sans l'ordre exprès de Dieu, quoique l'on convienne qu'il faut l'avoir pour être en droit de rompre des liens qu'il a lui-même formés; si mécontent de ses dispensations, des suites de la constitution des choses & des loix que Dieu a établies dans la nature pour d'excellentes fins, on ose détruire en soi son œuvre pour s'affranchir de maux qui sont plus notre ouvrage que le sien, & qu'il ne permet que par l'intérêt même qu'il prend à notre bonheur auquel il veut les faire servir: si, dis-je, ce n'est pas s'opposer aux vues de Dieu, se rebeller contre sa Providence, qu'on nous apprenne ce que c'est qu'une rebellion.

On a beau dire qu'on ne veut pas se *soustraire à ses loix*; que *c'est pour les exécuter qu'on cesse de vivre*. Est-ce les exécuter que de sortir sans sa permission de l'ordre naturel où il nous a mis, que d'abréger la carrière qu'il nous a prescrite, que de secouer l'em-

ploi de la vie dont il lui a plu de nous charger? Eſt-ce les exécuter, que de ſe mettre dans l'impoſſibilité de remplir toute l'étendue de notre vocation ſur la terre & d'atteindre le but pour le quel il nous y a placés?

J'avoue qu'après la mort on n'eſt pas moins ſous la puiſſance de l'Etre Infini que pendant la vie. Mais on n'y eſt pas de la même manière; on n'y eſt pas comme on a lieu de croire que Dieu veut que nous y ſoyons, tant qu'il ne nous retire pas lui-même du monde; on n'y eſt pas enfin comme il faut y être pour fournir jusqu'à ſon dernier terme la carrière de la vie préſente? Et quand on l'abandonne cette carrière, avant d'en avoir atteint le but & mérité le prix, peut-on dire qu'on ſort de la vie avec une *ſubſtance* plus *épurée, plus une, plus ſemblable à celle de Dieu?* Quelque ſagement qu'on ait vécu dans ce monde, n'en ſortiroit on pas encore plus ſage & plus parfait, ſi l'on s'y maintenoit le plus qu'il ſeroit poſſible, & qu'on le quittât naturellement après y avoir fini ſa tâche, rempli ſa deſtination, & acquis toutes les lumières, les qualités, les vertus, que l'expérience d'une longue vie met en état d'y acquérir? Convenez M. R. que vos bons principes ſont ici bien mal appliqués. J'aurois peine à vous en pardonner l'abus, ſi vous ne le rachetiez pas par ce

beau trait: *La Justice & la Bonté de Dieu font mon espoir, & si je croyois que la mort peut me soustraire à sa puissance, je ne voudrois plus mourir.* Croyez donc qu'elle vous y soustrairoit de la manière que je viens de dire, & vivez!

„ C'est un des Sophismes du Phédon, rem„ pli d'ailleurs de vérités sublimes. Si ton „ esclave se tuoit, dit Socrate à Cébès, ne „ le punirois-tu pas, s'il t'étoit possible, „ pour t'avoir injustement privé de ton bien? „ Bon Socrate, que nous dites-vous? N'ap„ partient-on plus à Dieu quand on est mort?" On lui appartient, sans doute toujours, même quand on déserte le poste où l'on étoit placé par lui, ou quand on meurt avant le terme de la nature. Mais alors on lui appartient comme un serviteur appartient à son maître, quand il abandonne l'ouvrage qu'il lui a prescrit, pour en aller faire ailleurs un autre, qu'il ne lui a point commandé. Ce maître ne peut-il pas justement l'en punir? Et les droits de Dieu sur l'homme qui déserte son poste, qui trompe ses vues seroient-ils moins grands, que ceux d'un bon maître sur son serviteur rebelle?

„ Si tu charges ton Esclave d'un vête„ ment qui le gêne dans le service qu'il te „ doit, le puniras tu d'avoir quitté cet ha„ bit pour mieux faire son service?" Cer-

tainement; & j'aurai raiſon de le punir. Ce n'eſt pas à ſa fantaiſie qu'il doit me ſervir; c'eſt à la mienne. Peut-il ſavoir mieux que moi, ce qui me plait? Ne puis-je pas avoir, en le chargeant d'un habit lourd & embarraſſant, un autre but que le ſervice actuel qu'il peut me rendre? Ne puis-je pas me propoſer par là de l'éprouver; de l'accoutumer à une pénible bienſéance, à la propreté, à la fatigue; d'exercer ſes forces & ſon adreſſe; de le rendre plus robuſte & plus propre à exécuter leſtement des choſes laborieuſes & difficiles? Je fais à ſon égard ce que faiſoient d'anciens Peuples pour préparer la Jeuneſſe aux fatigues de la guerre, & pour en faire des ſoldats capables d'en ſoutenir les plus rudes travaux. Je ſuis donc en droit de le punir de s'oppoſer à mes vues, & d'inſulter par là à mon jugement, à ma ſageſſe. Mais ce que mon eſclave ne doit pas faire par rapport au vêtement incommode dont je l'ai chargé, l'homme le peut-il par rapport au corps dont Dieu la revêtu? Dieu n'a-t-il pas de bonnes raiſons dans tout ce qu'il fait? Et le prétexte de le mieux ſervir ſelon notre idée nous autoriſe-t-il à rompre les entraves qu'il nous a miſes, à ſecouer le fardeau dont il nous a chargés pour des fins, qui ne peuvent être que ſages?

„ La grande erreur eſt de donner trop „ d'importance à la vie ; comme ſi notre Etre „ en dépendoit, & qu'après la mort on ne „ fût plus rien ". *La grande erreur* n'eſt pas comme on l'avance ici *de donner trop d'importance à la vie;* mais bien de ne lui en pas donner aſſez. Elle eſt plus néceſſaire, qu'on ne le penſe, à notre parfait bonheur dans l'autre monde. S'il nous eût été peu utile de vivre ici bas, ſi ſans nous faire paſſer dans cette vallée de miſère & de ſouffrance, Dieu eût pu nous rendre auſſi heureux qu'il ſe le propoſe, eſt-il à croire qu'il nous y auroit placés? Et ſi c'eſt notre propre bien ou le bien univerſel, qui l'a porté à nous y mettre, comme on n'en doit pas douter, eſt-ce donner trop d'importance à la vie, que d'y reſter, malgré ſes plus grandes peines, jusqu'à ce que Dieu nous en faſſe ſortir par les mêmes loix de la nature qu'il nous y a fait entrer?

*Notre vie*, dites-vous, *n'eſt rien aux yeux de notre vie.* Quoi, notre vie a des yeux! *N'eſt rien aux yeux de Dieu.* Quoi, Dieu mépriſeroit ſon propre ouvrage, il compteroit pour rien une vie ſans laquelle nous ne ſaurions jouir de ſes bienfaits, ni ſentir l'exiſtence qu'il nous a donnée, ni parvenir peut-être jamais à aucun genre de félicité, comme l'ont préſumé de grands hommes, tant

parmi les Théologiens, que parmi les Philosophes! Vous ne lui auriez point d'obligation de la vôtre, dont tous vos amis, tous les honnêtes gens, lui rendent graces! *Elle ne doit rien être aux yeux de la Raison, elle ne doit rien être aux nôtres.* Quoi, votre raison n'estime ni votre propre vie, ni celle de vos semblables, vous ne faites cas de l'une ni de l'autre! Non, ce ne peut être vous qui parlez ainsi; cela ne vous ressemble point.

„ Quand nous laissons notre corps, nous „ ne faisons que poser un vêtement incom„ mode. Est-ce la peine d'en faire un si „ grand bruit"? Sans doute, puisque ce vêtement plus utile qu'incommode, est encore nécessaire pour remplir la tâche dont on est chargé. L'acteur doit-il quitter l'habit du personnage qu'il joue, avant que son rôle soit fini?

Eh! que dirai-je de ce jeu de mots un peu calomnieux? „ Milord, ces déclamateurs „ ne sont point de bonne foi. Absurdes „ & cruels dans leurs raisonnements, ils ag„ gravent le prétendu crime, comme si l'on „ s'ôtoit l'existence, & le punissent comme „ si l'on existoit toujours". Je dirai qu'on pourroit ici vous soupçonner vous même de mauvaise foi, si l'on étoit moins charitable à votre égard; car jamais aucun de ceux qui

ont fait un crime du Suicide, n'a cru qu'on s'ôtât entiérement l'existence en se tuant, & qu'on pût en être puni quand on n'existoit plus. C'est une absurdité trop grossière pour entrer dans la tête de l'homme, à moins qu'il ne fût en démence. Si la Justice flétrit quelquefois ce crime, c'est pour en détourner les vivants, plutôt que pour en punir les morts.

*L'argument* de Socrate rapporté ci dessus, n'est pas *le seul spécieux* qu'on ait *jamais employé* contre le Suicide. M. R. avoue lui même que *la question* s'il est permis ou non, *n'est traitée que très légérement & comme en passant dans le Phédon*. Il ne faut donc pas s'attendre d'y trouver les plus forts arguments pour la négative, comme si la matière y étoit épuisée. Celui que Socrate y emploie, n'est pourtant pas aussi foible, qu'on veut l'insinuer. Cet argument fit tant d'impression sur Libanius, ce fameux Rhéteur d'Antioche, au jugement duquel l'Empereur Julien soumettoit ses actions & ses ouvrages, qu'il l'empêcha de se tuer lorsqu'il apprit la mort de cet Empereur qui lui offroit de grands avantages à sa cour. La raison qu'on donne de son insuffisance, tirée de ce que ce fut après avoir lu *par deux fois*, l'ouvrage immortel où il se trouve, que Caton s'arracha la vie, ne prouve pas plus la

foibleſſe de cet argument, que la forte impreſſion qu'il avoit fait ſur lui, & les grands efforts qu'il eut beſoin de faire pour la ſurmonter. Cette dernière induction, eſt même beaucoup plus vraiſemblable, que l'autre: car la manière violente dont Caton demanda ſon épée, & le grand coup de poing qu'il donna à un de ſes eſclaves, montre, qu'il ſe tua moins en Philoſophe, qu'en forcené, plein de rage & de fureur. Un pareil emportement ne marque certainement point un homme tranquille, convaincu de la légitimité du Suicide, qui ſent la foibleſſe de l'argument de Socrate, & qui ſe tue ſans faire violence à ſa raiſon. Je ne ſais ce qu'en penſeront mes Lecteurs: mais pour moi, j'y vois avec beaucoup d'autres, la preuve d'un effet tout contraire à celui qu'on ſuppoſe; & je ne puis m'empêcher de dire avec l'ingénieux Mr. de Fontenelle: *Voila un vilain coup de poing, qui gâte bien cette mort philoſophique!*

Mais pour ſentir la ſolidité & la force de l'argument de Socrate, voyons, la manière dont M. Moſes Mendels-Sohn l'a préſenté dans ſon Phédon.

„ Je regarde, fait-il dire à Socrate, com-
„ me un principe inconteſtable, que le Sui-
„ cide eſt abſolument défendu dans toutes
„ les circonſtances poſſibles. Nous ſavons

„ qu'il y a des hommes pour qui la vie „ eſt un fardeau onéreux. On peut trou„ ver étrange que la ſainteté des mœurs „ exige de ces malheureux de ne pas s'af„ franchir des miſères de la vie, par une „ mort volontaire, mais de l'attendre d'u„ ne main bienfaiſante; cependant rien n'eſt „ plus conforme aux vues de l'Etre ſuprê„ me. Car qu'il ſoit l'Arbitre ſouverain „ de notre deſtinée, que nous ſoyons im„ médiatement ſous ſa puiſſance, & que ſa „ providence s'étende à tous nos beſoins, „ c'eſt ce qu'il n'eſt pas, je crois, néces„ ſaire de prouver. Un eſclave qui eſt à „ un bon maître, mérite d'être puni, s'il „ s'oppoſe à ſes deſſeins; & ſi cet eſclave „ nourrit dans ſon ſein la moindre étin„ celle de probité, il doit voler au devant „ des déſirs de ſon maître, s'il eſt convain„ cu, ſur-tout, que ſon propre bien-être „ en dépend. Quand l'Architecte incréé „ forma la merveilleuſe machine du corps „ humain pour y renfermer un Etre rai„ ſonnable, avoit-il de bonnes ou de mau„ vaiſes intentions? Réponds moi, Cébès?"

„ On ne peut, ſans doute, lui en prê„ ter que de bonnes."

„ Autrement ne faudroit-il pas qu'il re„ nonçât à ſa propre eſſence, la bonté in-

„ finie, s'il pouvoit attacher de mauvai-
„ ſes intentions aux actes de ſa volonté?
„ Et qu'eſt-ce qu'un Dieu qui peut renon-
„ cer à ſon eſſence, ſi non une pure chi-
„ mere? Ce même Dieu qui a formé le
„ corps, l'a auſſi doué des forces qui le
„ ſoutiennent, le conſervent & le garan-
„ tiſſent d'une deſtruction prématurée. Aſ-
„ ſignerons-nous auſſi à ces forces conſer-
„ vatrices des vues ſages?"

„ Hé, comment croire le contraire?"

„ C'eſt donc un devoir ſacré pour les créa-
„ tures, de laiſſer parvenir à leur maturité
„ les vues du Créateur; de ne pas les arrê-
„ ter dans leur cours d'une manière violen-
„ te, mais de chercher plutôt à y con-
„ former toutes nos actions."

„ Voilà pourquoi, mon cher Cébès, j'ai
„ dit que la Philoſophie étoit la muſique la
„ plus excellente, puiſqu'elle nous apprend
„ à diriger nos penſées & nos actions de ma-
„ nière qu'elles s'accordent, autant qu'il eſt
„ poſſible, avec les deſſeins du ſouverain
„ Etre. Si la muſique eſt la ſcience de met-
„ tre de l'harmonie entre le foible & le fort,
„ le rude & le doux, le gracieux & le déſa-
„ gréable, il ne peut y avoir de muſique
„ plus merveilleuſe que la Philoſophie, elle
„ qui ne nous enſeigne pas ſeulement à éta-

„ blir une harmonie admirable entre nos
„ penſées & nos actions, mais encore entre
„ les actions du fini & les vues de l'infini,
„ entre les penſées de l'habitant de la terre
„ & les idées ſublimes de celui qui remplit
„ ce vaſte Univers. O Cébès! & le mortel
„ oſeroit détruire d'une main téméraire cet-
„ te raviſſante harmonie?

„ Il mériteroit l'exécration des Dieux &
„ des hommes, mon cher Socrate!"

„ Ne m'avoueras-tu pas encore, mon
„ Ami, que les forces de la nature ſont les
„ miniſtres de la Divinité, & qu'elles ne
„ ſont qu'exécuter ſes ordres?"

„ Sans doute!"

„ Elles ſont donc des pronoſtics bien plus
„ ſûrs de la volonté & des deſſeins de la Di-
„ vinité, que les entrailles des victimes.
„ Car le but où tendent les forces créées par
„ l'Eternel, eſt inconteſtablement un décret
„ divin. N'en convenez-vous pas?"

„ Qui le peut nier?"

„ Nous ſommes donc obligés de régler nos
„ actions ſur ces interprêtes non équivo-
„ ques de la volonté de Dieu: & nous n'a-
„ vons aucun droit d'oppoſer la force aux
„ forces conſervatrices de la nature, ni de
„ troubler les miniſtres de la ſuprême ſa-
„ geſſe, dans l'exercice de leurs fonctions.
„ Ce devoir ſubſiſte jusqu'à ce que Dieu,

„ par ces mêmes interprêtes, nous envoie „ un ordre exprès de quitter la vie, tel que „ celui que j'ai reçu de la part des Magi„ ſtrats d'Athènes."

„ Rien n'eſt mieux prouvé, dit Cébès." Je ne doute point que tout Lecteur ſenſé ne le trouve, comme lui. (*a*)

„ Ces mêmes Sophiſtes demandent ſi ja„ mais la vie peut être un mal? En conſi„ dérant cette foule d'erreurs, de tourments, „ & de vices dont elle eſt remplie, on ſe„ roit bien plus tenté de demander ſi jamais „ elle fut un bien?" Les erreurs, les tourments, les vices ſont ſans doute des maux qui rendent la vie fâcheuſe; mais la vie étant deſtinée & propre à nous procurer un bonheur infini, ne ſauroit jamais être un mal par elle-même. Si elle peut en devenir un, ce n'eſt que par accident & par la faute des hommes: & alors même, on peut encore tant qu'elle dure ſe la rendre un très-grand bien en tâchant d'en réparer les abus, & d'en faire le meilleur uſage poſſible. Soutenir que la vie eſt un mal, parce qu'on en abuſe, ou

(*a*) Ce morceau m'a fait d'autant plus de plaiſir, qu'il me paroit une démonſtration morale de l'illégitimité du Suicide, & qu'il me montre la conformité de mes principes fondamentaux ſur cette matière, avec ceux de cet excellent Philoſophe.

qu'on ne profite pas de ſes accidents, pour ſe former à la ſageſſe, qui eſt la grande fin pour laquelle ils arrivent, c'eſt nier qu'il y ait aucun bien pour l'homme dans le monde, parce qu'il n'y a rien qu'il ne convertiſſe, ou ne puiſſe convertir en mal, par l'abus. Ce que nous appellons mal ne l'eſt qu'autant qu'il fait ſouffrir ſans procurer un avantage plus conſidérable. Quoique le travail coute bien des peines & des efforts; quoiqu'il occaſionne bien des maux, perſonne n'a jamais dit que le travail fût un mal: au contraire on s'accorde à le regarder comme un bien, parce qu'il préſerve des ſupplices de l'ennui, des vices enfants de l'oiſiveté; parce qu'il exerce, développe les talens, & procure le néceſſaire & l'agréable. La vie n'eſt donc point un mal, ſi ce qu'elle a de plus fâcheux, peut ſervir à nous faire pratiquer des vertus qui accroîtront notre félicité dans l'autre monde.

„ Le crime aſſiège ſans ceſſe l'homme le „ plus vertueux, chaque inſtant qu'il vit, „ il eſt prêt à devenir la proie du méchant „ ou méchant lui même." Si ce danger dans lequel nous ſommes tous étoit une bonne raiſon de ſe détruire pour s'en tirer, tous les hommes devroient ſe tuer dès leur jeuneſſe; puiſque dès-lors les tentations au crime les aſſiègent de toutes parts & qu'ils peu-

vent devenir la proie des méchants ou méchants eux-mêmes. C'eſt pourtant ce que notre Auteur ne prétend point qu'on faſſe. Nous vivons dans ce monde pour nous y former à la ſageſſe & à la vertu: mais comment le pourrions-nous ſi nous n'y courrions aucun risque de nous laiſſer ſéduire & corrompre? Si nous n'y avions aucune réſiſtance à faire, aucun combat à livrer, aucune précaution à prendre? Il ſuffit pour devoir y reſter, malgré ſes tentations & ſes dangers, que nous y ayons des moyens ſuffiſants pour éviter le crime; & ces moyens nous manquent-ils? Les méchants n'y ſont pas ſans frein: ils peuvent rarement abuſer trop de leur puiſſance contre nous: & jamais ils ne peuvent nous forcer à devenir coupables. „ Qu'appelle-t-on crimes?" dit très bien M. Formey contre la même objection (a). „ L'ame n'eſt-elle pas inviolable & à „ l'abri de tous les efforts des tyrans? Je „ défie qu'on allègue un ſeul cas, où l'homme ſoit réduit à opter entre le crime & la „ mort. Qu'on exerce ſur le corps les plus „ grandes indignités, qu'on ſe ſerve de la „ main du fils pour enfoncer le poignard „ dans le ſein du père, qu'on invente mille

(a) Diſſertation ſur le Suicide inſérée dans le Tom. I. de ſes Mélanges philoſophiques.

„ horreurs, l'ame du haut de ſon domicile „ ſent les maux du corps, voit avec regret „ l'uſage qu'on fait de ſes organes, mais el- „ le n'y participe point par ſon aveu, qui „ pourroit ſeul la rendre criminelle."

On n'a donc pas beſoin de ſe tuer pour prévenir bien des crimes, on n'a qu'à leur refuſer ſon conſentement, qui dépend toujours de nous, pour en être exempt. Ceux qu'on n'éviteroit qu'en ſe donnant la mort, ne rendroient pas moins coupables devant Dieu, que ſi on s'étoit expoſé à les effectuer en ſe conſervant la vie. Si la terre nous met toujours en danger de ſouffrir & de pécher, elle eſt auſſi probablement le ſeul lieu où nous pouvons apprendre à diſcerner le bien du mal, à préférer l'un à l'autre, à contracter de la répugnance & de l'horreur pour celu-ci, du goût & de l'amour pour celui-là, & acquérir des perceptions ſenſibles, des qualités, des vertus qui nous ſeront infiniment utiles dans les autres ordres de choſes où Dieu nous fera ſucceſſivement paſſer pendant l'éternité. Les maux y ſont compenſés par les biens, & les occaſions de nous corrompre par celles de nous ſanctifier.

„ S'il vous falloit des autorités & des „ faits, je vous citerois des oracles, des ré- „ ponſes de ſages, des actes de vertu récom- „ penſés par la mort." Je ne vois pas trop

le rapport de ceci avec la queſtion. Cela ne peut regarder le Suicide; car il eſt abſurde de dire que la mort récompenſe la mort: le Suicide dont il s'agit ici n'étant qu'une mort, ne peut donc être récompenſé par la mort. Il n'y a que la vertu qui porte ſa récompenſe avec elle-même par les heureuſes ſuites qu'elle a pour celui qui la pratique. Quand le Suicide ſeroit un acte de vertu, il ne pourroit donc être ſa propre récompenſe à lui même que par ſes ſuites: mais M. R. connoît-il des oracles, des réponſes de ſages, des autorités, des faits, qui prouvent que les ſuites du Suicide, ſoient heureuſes pour ſon auteur? S'il en eût ſu, eût-il manqué de les citer? N'eût-il pas fait part aux autres d'une ſi grande découverte? La mort eſt, ſans doute, dans certains cas la récompenſe de la vertu; mais ce n'eſt jamais que quand elle eſt envoyée par l'Etre infini, qui a réglé les moyens & les temps les plus convenables des choſes. C'eſt ainſi que la mort de Joſias Roi de Juda fut une récompenſe pour lui, comme l'Hiſtoire ſainte nous l'apprend dans le Ch. 22. du II. Livre des Rois.

„ Laiſſons tout cela, Milord; c'eſt à vous „ que je parle, & je vous demande qu'elle „ eſt ici bas la principale occupation du „ ſage, ſi ce n'eſt de ſe concentrer, pour „ ainſi dire, au fond de ſon ame, & de

„ s'ef-

„ s'efforcer d'être mort durant ſa vie? Le „ ſeul moyen qu'ait trouvé la raiſon pour „ nous ſouſtraire aux maux de l'humanité, „ n'eſt-il pas de nous détacher des objets ter- „ reſtres & de tout ce qu'il y a de mortel en „ nous, de nous recueillir au-dedans de nous- „ mêmes, de nous élever aux ſublimes con- „ templations ; & ſi nos paſſions & nos er- „ reurs font nos infortunes, avec quelle „ ardeur devons-nous ſoupirer après un état „ qui nous délivre des unes & des autres?" Le reſte de ce paragraphe eſt une bonne cenſure de *ces hommes ſenſuels* qui font leur Dieu de ce monde; mais cela eſt étranger à notre queſtion.

*La principale occupation du ſage n'eſt* pas *de ſe concentrer, pour ainſi dire, au fond de ſon ame, & de s'efforcer d'être mort durant ſa vie*, comme on le prétend; mais bien de ſortir hors de ſoi pour s'occuper des autres, de travailler à leur bonheur, comme au ſien propre, & de ſe conſerver pour eux comme pour lui-même. Sa vie doit être plus active que contemplative, plus communicative que cachée, plus publique que privée. Ce n'eſt pas à le détacher des objets terreſtres que doit s'appliquer ſa raiſon; mais à régler ſes paſſions, à modérer ſes attachemens pour les choſes paſſagères de ce monde, & à le faire ſoupirer après un meilleur état ſans le laiſſer

murmurer de celui ci. Sa vie ne doit point être une mort, mais une préparation continuelle à la mort. C'est en s'efforçant de bien vivre qu'il doit apprendre à bien mourir. La vraie étude de la sagesse se termine toute à ce but. *Mori totâ vitâ discendum est, & præcipuum ex vitæ officiis est.* Ne peut bien vivre, dit Charron dans son vieux langage, qui ne regarde à la mort. Bref la science de mourir, c'est la science de liberté, de ne rien craindre, de bien, doucement, & paisiblement vivre : sans elle il n'y a nul plaisir à vivre, non plus que de jouir d'une chose que l'on craint toujours de perdre. Premiérement & surtout il faut s'efforcer que nos vices meurent avant nous. Secondement se tenir tout prêt. O la belle chose que de pouvoir achever sa vie avant sa mort, tellement qu'il n'y ait plus rien à faire qu'à mourir : qu'on n'ait plus besoin de rien, ni du temps, ni de soi-même, mais tout saoul & content qu'on s'en aille disant tout doux :

*Vixi, & quem dedit cursum fortuna peregi.*

Est-ce là ce que peut dire le Suicide? Est-ce ainsi qu'il apprend à vivre & à mourir? Et son action est-elle digne d'un sage?

,, Mais qu'en général, ce soit si l'on veut ,, un bien pour l'homme de ramper triste-

„ ment fur la terre: j'y confens: je ne prétends pas que tout le genre humain doive „ s'immoler d'un commun accord, ni faire „ un vaſte tombeau du monde. Il eſt, il eſt „ des infortunés trop privilégiés pour ſuivre „ la route commune, & pour qui le déſeſpoir & les amères douleurs ſont le paſſeport de la nature. C'eſt à ceux-là qu'il „ ſeroit auſſi inſenſé de croire que leur vie „ eſt un bien, qu'il l'étoit au ſophiſte Poſſidonius tourmenté de la goutte de nier „ qu'elle fût un mal." On voit que tout ceci ſuppoſe la légitimité du Suicide, qu'on n'a pas encore prouvée. Nous avons détruit les raiſons ſur leſquelles on l'appuie & prévenu par-là toutes celles qui en ſont des conſéquences. La mort fut-elle donc un bien, il faudroit pour pouvoir ſe la donner ſans crime, que Dieu en eût accordé le droit. Eh! où ſont ces infortunés qui ont clairement reçu ce privilége? Qu'ont-ils fait pour croire qu'ils l'ont mieux mérité, que les autres? A quoi connoiſſent-ils avec certitude que Dieu le leur a donné? Eſt-ce au *déſeſpoir* qui les a ſaiſis? mais le déſeſpoir eſt un excès de chagrin que Dieu réprouve; il ne peut donc pas être le ſigne d'une de ſes faveurs. Eſt-ce aux *amères douleurs* qu'ils ſouffrent? mais les enfants qui ſont les dents en éprouvent des plus cruelles, ſans que Dieu veuille

toujours s'en servir pour les faire mourir? Comment leur dit-il à eux que c'est là le but des leurs? Si l'on n'a pas de meilleurs titres sur sa vie, convenons qu'il est bien téméraire d'en disposer & d'en sortir par une autre voie, que par *la route commune.*

Ceux qui conviennent qu'il ne faut pas, *que le genre humain s'immole d'un commun accord, & fasse un vaste tombeau*, ne doivent pas soutenir qu'il soit permis d'en fournir l'exemple, ni en inspirer la pensée. Conseiller le Suicide aux malheureux, c'est travailler, pour le soulagement de quelques particuliers, à la destruction de la Société. Elle périroit si tous ceux qui sont mécontens de leur sort, croyoient cette ressource légitime. Je sais qu'il n'est pas à craindre que la folie de se tuer devienne jamais une maladie épidémique; Dieu y a pourvu par l'amour puissant de la vie qu'il a mis dans le cœur des hommes: mais cela n'empêche pas, qu'enseigner ou faire ce qui détruiroit la Société, s'il étoit généralement pratiqué, ne soit agir comme si l'on vouloit concourir à sa ruine. D'autant plus que, quelque fort que soit en nous le désir naturel de vivre, ce penchant pouvant être vaincu, par des motifs contraires qui égarent la raison, dont les illusions sont toujours plus fortes que les sentimens de la nature, comme le prou-

vent tant d'exemples de souffrances & de morts volontaires horribles; c'est aller contre les intentions de Dieu, & chercher à rendre inutiles les précautions de sa sagesse pour attacher les hommes à la vie, que de leur présenter avec un art séducteur des motifs illusoires, dont ils peuvent facilement abuser pour l'abandonner dans les fréquents dégouts qu'ils ont pour elle. Les effets que produisirent du temps de Platon, les discours du philosophe Hégésias qu'on surnomma *l'Orateur de la mort*, parce qu'il peignoit avec des couleurs si vives les miseres de la vie & les avantages de la mort, que ceux qui l'entendoient prenoient sur le champ la résolution de se détruire eux mêmes, ce qui engagea Ptolomée Philadelphe, à y mettre promptement ordre pour ne pas laisser dépeupler ses Etats; ces effets, dis-je, ne font que trop voir le danger que courroit le genre humain, malgré le soin que Dieu a pris pour nous retenir à la vie, s'il étoit permis de se tuer, & d'en persuader le droit aux hommes. Dieu qui veut la conservation & la propagation de notre espèce ne peut donc approuver dans aucun cas, ni le Suicide destructeur, ni le zèle dénaturé de ceux qui le conseillent dans les mouvements d'une fausse humanité. Ayant préparé pour tous les hommes des moyens naturels de for-

tir du monde, quand ils n'y peuvent réellement plus tenir, il n'eſt point *d'infortuné* qui ſoit en droit de s'écarter de la *route commune*, *& pour qui le déſeſpoir, & les amères douleurs, ſoient le paſſeport de la nature.* S'ils ne doivent pas affecter l'inſenſibilité ſtoïque du ſophiſte Poſſidonius, qui nioit que les tourmens de la goutte fuſſent des maux, ils doivent, & peuvent ſupporter les leurs par Religion, avec la même patience dont ce Philoſophe Stoïcien, ſupportoit les ſiens par vanité.

„ Tant qu'il nous eſt bon de vivre nous „ le déſirons fortement, & il n'y a que le „ ſentiment des maux extrêmes qui puiſſe „ vaincre en nous ce déſir: car nous avons „ tous reçu de la nature une très-grande „ horreur de la mort, & cet horreur dé„ guiſe à nos yeux les miſeres de la condi„ tion humaine. On ſupporte long-temps „ une vie pénible & douloureuſe avant de „ ſe réſoudre à la quitter; mais quand une „ fois l'ennui de vivre l'emporte ſur l'hor„ reur de mourir, alors la vie eſt évi„ demment un grand mal, & l'on ne peut „ s'en délivrer trop tôt. Ainſi, quoiqu'on „ ne puiſſe exactement aſſigner le point où „ elle ceſſe d'être un bien, on ſait très-cer„ tainement au moins qu'elle eſt un mal „ longtemps avant de nous le paroître, &

„ chez tout homme sensé le droit d'y re-
„ noncer en précède toujours de beaucoup
„ la tentation."

Je renvoie d'abord ici le Lecteur au Chapitre III. du présent ouvrage où l'on a montré que ce puissant attachement pour la vie, que cette *très-grande horreur de la mort* que nous avons tous reçus de la nature, comme le reconnoît M. R., prouve qu'elle nous appelle à nous conserver malgré l'excès de nos peines, & que c'est une voie par laquelle Dieu nous défend de nous détruire sous quelque prétexte que ce soit. On y verra aussi que le sentiment des maux extrêmes peut vaincre l'amour naturel de la vie, & l'envie de vivre l'emporter sur l'horreur de mourir : mais que la raison nous a été donnée pour suppléer à la foiblesse de la nature ; que c'est à nous à en faire usage dans le besoin, étant destinée à modérer & à diriger nos sentiments naturels à leur vrai but ; & que l'exemple des Stoïciens, qui mettoient leur étude & leur gloire à être impassibles dans les plus affreux tourments, ne permet pas de révoquer en doute l'empire absolu que la raison peut prendre sur la nature, ou plutôt l'empire vainqueur de la nature sur elle-même ; car la raison fait autant partie de la nature humaine, que la sensibilité. Le grand point est de régler l'une par

l'autre, de les mettre ainſi en harmonie, de les y tenir ſans ceſſe; & tant qu'elles y ſeront on peut être ſûr qu'on ne ſe tuera point. La nature avertira la raiſon de ce qu'elle doit faire fuir ou pourſuivre, de ce à quoi elle doit attacher ou chercher à remédier, s'il eſt poſſible; & la raiſon tempérera les ſentiments les plus vifs de la nature par ſes conſolations, ſes eſpérances, ſes lumieres. Elle apprendra à l'homme ſouffrant que ce n'eſt pas l'exiſtence ou la vie qui eſt un mal, mais ſa maniere ou ſon état préſent qui eſt accidentel & paſſager: que ce n'eſt pas de l'exiſtence, de la vie que la nature eſt dégoûtée, ennuyée, accablée, mais du mal-être qui lui eſt étranger; que l'exiſtence, la vie eſt toujours un bien puiſque ſans elle on ne ſeroit ſuſceptible d'aucun bien, & qu'en ſuppoſant même qu'on ne détruiſe pas tout ſon Etre en ſe donnant la mort, non ſeulement on le prive par là des biens de la terre dont il n'eſt pas totalement deſtitué, mais on ne peut encore le priver des biens de l'état futur en l'y faiſant paſſer, bruſquement, par un chemin que n'a pas préparé la nature, & avant que l'ordre naturel des choſes les ait amenés pour lui; qu'ainſi ſe tuer pour ſe délivrer de ſes maux c'eſt ſe méprendre ſur les vœux de la nature, qui veut bien qu'on tâche d'améliorer

ſon ſort, de mettre fin à ſes ſouffrances, mais non pas qu'on ſe détruiſe & qu'on imite le jardinier qui, pour ſe débarraſſer d'une branche ſuperflue qui l'incommode dans ſon travail, arrache l'arbre au lieu de l'émonder; qu'enfin, s'il n'eſt pas poſſible d'éloigner le mal qui fait ſouffrir, il faut ſe ſoumettre à la néceſſité & le ſupporter avec patience jusqu'à ce qu'il finiſſe de lui-même, étant bien plus ſage & bien plus grand de lui disputer la vie & de le vaincre par ſa force, que de la lui céder en ſuccombant à ſes efforts par ſa foibleſſe. Si, ſelon M. R. même l'homme ſenſé n'eſt tenté de s'arracher la vie que longtemps après en avoir reçu le droit par ſes maux, on eſt donc d'autant plus ſenſé qu'on réſiſte plus à cette tentation & aux maux qui peuvent l'inſpirer.

Cette réſiſtence n'eſt point impoſſible quelque difficile qu'elle paroiſſe. L'illuſtre Préſident de l'Académie de Berlin, M. de Maupertuis, en a reconnu la poſſibilité & la réalité dans l'exemple que les Stoïciens s'efforcerent d'en donner au monde. „ En liſant les écrits de ces Philoſophes, dit ce grand homme, on ſeroit tenté de croire que ce qu'ils propoſent eſt impoſſible: cet empire ſur les opérations de notre ame, cette inſenſibilité aux peines du corps, cet équi-

libre entre la vie & la mort, ne paroissent que de belles chimères. Cependant si nous examinons la manière dont ils ont vécu, nous croirons qu'ils y étoient parvenus, ou qu'ils n'en étoient pas éloignés : & si nous réfléchissons sur la nature de l'homme, nous le croirons capable de tout, pourvu qu'on lui propose d'assez grands motifs ; capable de braver la douleur, capable de braver la mort; & nous en trouverons de toutes parts des exemples" (*a*). Tel est celui de ce Mucius Scevola qui après avoir manqué Porsenna Roi des Toscans, qu'il avoit voulu tuer pour en délivrer Rome dont il faisoit le siège, porta sa main sur un brasier ardent & la laissa brûler en présence de Porsenna, le regardant fiérement & disant: *Vois combien méprisent le corps, ceux qui aspirent à une grande gloire* (*b*). Au lieu donc de mettre le poignard dans la main des malheureux, & de les exciter à se le plonger dans le sein, qu'on les remplisse de l'idée d'un bonheur & d'un malheur éternels, qui attendent les hommes dans une autre vie, dont l'un sera le prix de leur soumission aux décrets de Dieu, de leur patience, de leur courage à souffrir les

(*a*) Essai de Philosophie morale.
(*b*) Tite Live Liv. 2. Ch. 12.

maux de cette vie, de leur fidélité à tous leurs devoirs, de leurs vertus; & l'autre celui de leur rebellion aux loix de la Providence, celui de leurs murmures, de leur attentats, de leurs crimes: qu'on leur présente tous les grands motifs de résignation & de constance, d'espérance & de consolation que fournissent la raison & la religion; qu'on les encourage à prier Dieu, à se confier en Dieu, & on les verra supérieurs à leurs souffrances, attendre avec tranquillité des mains de la nature, la seule mort qui pourra les en affranchir à jamais.

„ Ce n'est pas tout: après avoir nié que „ la vie puisse être un mal pour nous ôter „ le droit de nous en défaire; ils disent en„ suite qu'elle est un mal, pour nous repro„ cher de ne la pouvoir endurer. Selon eux „ c'est une lâcheté de se soustraire à ses dou„ leurs & à ses peines, & il n'y a jamais „ que des poltrons qui se donnent la „ mort."

Quand on nie *que la vie puisse être un mal*, & qu'on *reproche* ensuite *de ne la pouvoir endurer*, on ne se contredit point: c'est une manière de raisonner, par laquelle on suppose ce qui est en question, pour tourner les principes de son adversaire contre lui-même.

On ne dit pas que ce soit toujours une lâ-

cheté de se soustraire à ses douleurs & à ses peines ; on soutient seulement que jamais on ne se porte à cet excès par un courage bien entendu. Ceux qui donnerent à Rome l'empire du monde, n'étoient pas, j'en conviens, une troupe de poltrons ; mais furent-ils des hommes exempts de passion & de foiblesse ? Et tout ce qu'ils firent de courageux fut-il digne d'imitation & de louange ? Qu'on examine le morceau de notre Auteur à leur sujet, dans l'endroit de sa Lettre auquel ceci se rapporte, & l'on verra que ce n'est qu'une brillante déclamation qu'on pourroit retourner ainsi.

*O Rome conquérante du monde ! Quelle troupe de* grands hommes *t'en donna l'empire !* Tu t'attendois, sans doute, que les siecles futurs mettroient au rang des héros & des sages qui t'illustrèrent, les Numa Pompilius, les Tullus Hostilius, les trois Horaces, les Régulus, les Cincinnatus, les Postumius, les Paul Emile, les Scipions, les Camille, les Antonins, les Marc-Aurele &c. Que Brutus, Cassius, Caton d'Utique combattant pour toi *soient dans le nombre*, c'est un honneur qui leur fut dû tant qu'ils vécurent pour te défendre & maintenir ta liberté. *Mais Brutus, mais Cassius* t'abandonnant à tes tyrans, & se tuant de désespoir pour ne pas survivre à une défaite peut-être

plus ſenſible à leur orgueil envieux, qu'à leur amour pour la Patrie, *& toi qui partageois avec les Dieux les reſpects de la terre étonnée*, ſuperbe & illuſtre *Caton*, *toi dont l'image auguſte & ſacrée animoit les Romains d'un ſaint zèle, & faiſoit frémir les tyrans, tes fiers admirateurs ne penſoient pas qu'un jour, dans* des écrits deſtinés à l'inſtruction des hommes, *de vils Rhéteurs* ſous le nom de Philoſophes, *prouveroient que tu* fus un ſage, un héros, *pour avoir* applani, par ta mort volontaire, au crime heureux, la route de la tyrannie à laquelle ta préſence eût pu mettre obſtacle, & privé ta Patrie de tes conſeils dans ſes déſaſtres, & de l'exemple de ta *vertu dans les fers. Force & grandeur des Ecrivains modernes, que vous êtes ſublimes, & qu'ils ſont intrépides la plume à la main! Mais dites moi, braves & vaillans* Apôtres du Suicide, *qui* paroiſſez tout diſpoſés à *vous ſauver ſi courageuſement* du monde dès qu'il vous ſera trop pénible d'y vivre, puiſqu'il vous en couteroit ſi peu de perdre la vie, pourquoi ne l'allez-vous pas expoſer généreuſement pour le ſervice de la République ou pour le bien de l'humanité? *Pourquoi quand un tiſon brûlant vient à tomber ſur votre éloquente main la retirez vous ſi vîte? Quoi! vous avez la lâcheté de n'oſer ſoutenir l'ardeur du feu!* Vous qui trouvez tant de courage & d'héroïſme à

ſe donner à ſoi-même le coup terrible de la mort? *Rien, dites-vous, ne m'oblige à ſupporter le tiſon*? D'accord; mais direz-vous auſſi, que rien ne vous oblige à ſupporter une vie que vous pouvez, dans quelque état que vous ſoyez, rendre utile à vous-même & aux autres? Tant que vous avez des moyens & des raiſons pour vivre, ſeroit-il moins inſenſé de vous percer le ſein ou de vous caſſer la tête, que de vous brûler volontairement la main ſans néceſſité? *La génération d'un fétu a-t-elle couté plus à la Providence que celle d'un homme? L'une & l'autre n'eſt-elle pas également ſon ouvrage?* & la conſervation de tout nôtre corps ne doit-elle pas l'intéreſſer d'avantage, ne doit-elle pas entrer plus eſſentiellement dans ſon plan, que celle d'un de nos membres? *Viens*, habile Tiſſot, viens m'aider à repouſſer la mort qui ſemble prête à me ſaiſir, viens déployer ton art pour ranimer mes forces épuiſées par le travail & la douleur, viens calmer mes ſouffrances, ou ſi tu ne le peux, fais moi vivre du moins en dépit d'elles, afin que j'offre à mes ſemblables l'exemple touchant de la vertu ſouffrante, & le ſpectacle attendriſſant du malheur, ſi néceſſaires pour entretenir la pitié dans le cœur des humains, pour leur fournir de preſſantes occaſions de l'exercer, pour leur apprendre à

ſouffrir leurs propres maux. Et toi, *reſpectable Pariſot, coupe moi cette jambe qui me feroit périr; je te verrai faire ſans ſourciller, & me laiſſerai traiter de lâche par le brave, qui*, faute *d'oſer ſoutenir la même opération*, & d'avoir la force d'endurer les douleurs qui le tourmentent, ſe tue de déseſpoir ou de foibleſſe.

Vous accordez, M. R., *qu'il y a du courage à ſouffrir avec conſtance les maux qu'on ne peut éviter*; moi, je vous accorde à mon tour, *qu'il n'y a qu'un inſenſé qui ſouffre volontairement ceux dont il peut s'exempter ſans mal faire, & que c'eſt ſouvent un très grand mal d'endurer un mal ſans néceſſité.* Mais j'ai prouvé qu'il eſt néceſſaire d'endurer ſes maux quand on ne les peut éviter qu'en perdant la vie, & qu'alors on ne ſauroit s'en *délivrer par une prompte mort, ſans mal faire:* vous devez donc convenir que le meurtre de ſoi-même n'eſt pas légitime.

„ Celui qui ne ſait pas ſe délivrer d'une „ vie douloureuſe par une prompte mort „ reſſemble à celui qui aime mieux laiſſer „ envenimer une plaie que de la livrer au „ fer ſalutaire d'un Chirurgien." Pardonnez moi; la reſſemblance n'eſt rien moins qu'exacte; le cas eſt tout différent, & on l'a fait voir dans le 3me Article de cette réfutation

où la même comparaiſon ſe trouve ſous un autre forme.

„ J'avoue qu'il eſt des devoirs envers „ autrui, qui ne permettent pas à tout „ homme de diſpoſer de lui-même, mais en „ revanche combien en eſt-il qui l'ordon- „ nent? Qu'un Magiſtrat à qui tient le ſa- „ lut de la patrie, qu'un père de famille „ qui doit la ſubſiſtance à ſes enfants, „ qu'un débiteur inſolvable qui ruineroit „ ſes créanciers, ſe dévouent à leur de- „ voir, quoiqu'il arrive; que mille autres „ rélations civiles & domeſtiques forcent „ un honnête homme infortuné de ſuppor- „ ter le malheur de vivre, pour éviter le „ malheur plus grand d'être injuſte, eſt-il „ permis, pour cela, dans des cas tous dif- „ férents, de conſerver aux dépens d'une „ foule de miſérables une vie qui n'eſt uti- „ le qu'à celui qui n'oſe mourir? Tue-moi, „ mon enfant, dit le Sauvage décrépit à „ ſon fils qui le porte & fléchit ſous le „ poids; les ennemis ſont là; va combattre „ avec tes freres, va ſauver tes enfants, & „ n'expoſe pas ton père à tomber vif entre „ les mains de ceux dont il mangea les pa- „ rents. Quand la faim, les maux, la mi- „ ſere, ennemis domeſtiques pires que les „ Sauvages, permettroient à un malheu-

„ reux

„ reux estropié de consommer dans son lit „ le pain d'une famille qui peut à peine en „ gagner pour elle ; celui qui ne tient à rien ; „ celui que le Ciel réduit à vivre seul sur la „ terre, celui dont la malheureuse existen- „ ce ne peut produire aucun bien, pour- „ quoi n'auroit-il pas au moins le droit de „ quitter un séjour où ses plaintes sont im- „ portunes & ses maux sans utilité."

S'il *est des devoirs & des rélations qui ne permettent pas à tout homme de disposer de lui-même*, il en est aussi qui ordonnent d'exposer & de sacrifier sa vie pour le salut d'autrui. Mais il n'en est aucun dans aucun cas qui permette à personne de se tuer quand on s'ennuie de vivre & qu'on se croit inutile au monde. L'homme n'a pas plus de droit de disposer ainsi de lui-même que n'en a le Commandant d'une place de l'abandonner à l'ennemi, pour éviter les horreurs d'un long & fâcheux siege, pendant qu'il peut encore la défendre & la conserver. Comme il est du devoir de ce Commandant de braver les périls, de supporter les travaux les plus pénibles, & toutes les souffrances qui peuvent être supportées, plutôt que de perdre la place qui lui a été confiée & dont il est responsable; de même chacun est obligé de garder malgré ses peines & ses tourments, jusqu'au terme que Dieu a fixé, & que doit amener

la nature, une vie qui eſt toujours plus utile qu'onéreuſe à ſoi même & aux autres. La nature, la raiſon, & la religion en nous donnant le droit de nous ſacrifier pour l'utilité commune, nous ont refuſé celui d'abréger nos jours quand nous les trouvons trop mauvais, & ce refus eſt très ſage. Les occaſions de diſpoſer de notre vie en l'expoſant à des dangers certains pour en ſauver les autres, ſont rares & indépendantes de nous, nous n'en pouvons que peu ou point abuſer, elles portent toujours néceſſité de mourir pour nous ou pour pluſieurs autres de nos ſemblables, & dans une telle néceſſité, il eſt convenable que les moins utiles ſe ſacrifient pour la conſervation de ceux qui le ſont plus, & le plus petit nombre pour le plus grand. Nous devions donc avoir dans ces occaſions là le droit de diſpoſer de notre vie. Mais nous ne devions pas l'avoir dans les occaſions où elle nous eſt à charge à nous-mêmes, & où il n'y a nulle néceſſité de mourir; attendu que le malheur étant ſemé de toutes parts ſur la terre, qu'ayant tous un malheureux penchant à aigrir par notre imagination & notre orgueil les maux qui nous tombent en partage, ces occaſions dépendroient trop de nous, de notre humeur, de notre impatience, & de nos caprices, pourroient devenir trop communes, & rendroient trop arbitrai-

re, trop abuſif, trop funeſte l'uſage du droit qu'on auroit de ſe donner la mort. Prétexter pour ſe l'arroger ce droit, l'inutilité de la vie & de ſon état, c'eſt l'appuyer ſur une fauſſe raiſon ; car on a déja vu dans le chapitre II, qu'il n'eſt point de maux dans le monde qui n'aient quelque grande utilité, & qui ne portent leur dédommagement avec eux par les fruits ſalutaires qu'on en peut recueillir : ils ſont tous dans leurs uſages, & dans leurs fins, des biens relatifs. Eſt-il quelqu'un, excepté peut-être quelque ſauvage égaré dans les bois, *qui ne tienne* abſolument *à rien*, *que le Ciel réduiſe à vivre* abſolument *ſeul ſur la terre*, *dont la malheureuſe exiſtence ne puiſſe produire aucun bien*, & qui vive dans *un ſéjour où ſes plaintes ſoient importunes* à tous *& ſes maux ſans utilité*? Le *malheureux eſtropié* qui *conſomme dans ſon lit le pain d'une famille*, eſt pour cette famille une occaſion preſſante de manifeſter les plus beaux ſentimens de la nature humaine, de redoubler ſes travaux, d'employer pour ſoulager les ſouffrances qu'elle partage, toutes les reſſources de l'induſtrie & du talent dont l'exercice eſt toujours ſi avantageux au bien public, & de relever la beauté de l'univers, en y donnant l'exemple admirable d'une amitié compatiſſante, d'une conſtance merveilleuſe, d'une vertu magnanime, capable des

efforts les plus généreux en faveur d'autrui. Si de telles épreuves, si de telles occasions manquoient aux hommes, on ne verroit parmi eux que des vertus médiocres, que des actes faciles de générosité. L'humanité, la compassion, la bienfaisance, faute d'être excitées par des objets assez touchants, & les talents faute d'être aiguillonnés par des besoins extraordinaires, languiroient dans une activité foible; par là le bien général seroit diminué, & le monde, privé de ce qu'on y voit de plus beau, perdroit beaucoup de sa perfection.

*Pesez ces considérations, rassemblez toutes ces raisons, & vous trouverez qu'elles* reviennent à la plus étroite des obligations, qui est de rester dans l'ordre *de la nature*, & d'en respecter constamment les loix, ce qu'aucun *homme sensé ne mit jamais en question. En effet, pourquoi*, si l'on pouvoit disposer de sa vie, si elle n'étoit pas le plus grand bien de la terre, seroit-il de notre devoir pour la conserver d'employer des remedes dégoûtants, & de retrancher douloureusement un membre du corps, qui l'a met en danger? *S'il est pénible* d'être malade, *qu'est-ce à dire? Les drogues font-elles plaisir à prendre*? & les opérations de la chirurgie sont-elles agréables à soutenir? On s'y résout cependant pour peu qu'on ait lieu d'espérer qu'elles pro-

curent la guérifon, ou qu'elles éloignent le danger de mourir. *Combien de gens* malgré l'extrême averfion qu'ils ont pour les remedes, *les préféreroient* à la mort, s'ils les croyoient un moyen fûr de l'éloigner? *Preuve que la nature répugne* encore plus à la deftruction, qu'au déplaifir & à la fouffrance. *Qu'on me montre donc comment il* peut être *permis* de fe tuer pour terminer fes maux, quoiqu'il ne le foit pas de fe laiffer mourir pour s'épargner les défagrémens, les douleurs & les peines ordinaires, dont la vie dès fon commencement, eft remplie; *& comment on eft auffi peu coupable* de fe fervir du piftolet, du poignard, ou du poifon pour guérir fes chagrins, *que d'ufer de quinquina pour la fievre*, ou *d'opium pour la pierre? Si nous regardons à l'objet, l'un & l'autre eft de nous délivrer du mal-être*: mais le mal que fait le meurtre de foi-même eft pire que celui qu'il guérit, n'y en ayant pas de plus grand ici bas, que la perte anticipée d'une vie, qui doit nous préparer à une heureufe immortalité; au lieu que fouffrir pour la conferver cette vie qui eft le bien le plus précieux de la terre, c'eft fe foumettre fagement à un moindre mal paffager, pour en éviter un des pires. *Si nous regardons aux moyens*, la nature réprouve l'un & recommande l'autre, en nous infpirant l'amour de nous mêmes, qui doit nous porter

à ne rien négliger pour nous conserver, & à nous abstenir de tout ce qui tend à nous détruire. *Si nous regardons à la répugnance* naturelle, nous en avons encore plus pour la mort, que pour la douleur, comme l'expérience générale le prouve. *Si nous regardons à la volonté du maître*, il n'est point de mal, il est vrai, qu'il ne nous *ait envoyé:* tous viennent en un sens *de sa main*, puisqu'ils naissent de la constitution des choses qu'il a créées, & qu'il ne les empêche pas; mais s'il veut que nous combattions les uns pour garantir notre vie du danger où ils la mettent, est-il à présumer qu'il veuille que nous prenions des autres, occasion de nous l'ôter cette vie, qui est le premier & le plus précieux don que nous ayons reçu de sa bonté.

Il est bien sûr que tout *ce qui est, est comme Dieu l'a voulu*, que rien ne pourroit être changé s'il ne le vouloit, & qu'il nous permet de changer l'état des choses, même nos propres états que nous pouvons améliorer sans détruire notre nature. Mais la permission évidente d'un changement conforme par lui-même & par ses moyens à la constitution & à l'ordre naturel des choses, n'emporte pas celle des changements & des moyens contraires à cette même constitution & à ce même ordre naturel des choses.

Bien loin de là, on a tout lieu de croire que les mêmes raisons qui font que Dieu accorde la premiere de ces deux permissions, l'empêchent d'accorder la seconde, & qu'on agiroit contre sa volonté en changeant la vie qu'il nous a donnée, contre une mort que lui-même ne nous envoie pas, ou en nous servant de la mort pour faire cesser un état de souffrance, qu'il ne nous a permis clairement de terminer, que par des moyens compatibles avec la vie. De ce donc que Dieu nous permet de changer l'état des choses & même nos propres états, que nous pouvons améliorer par des modifications & des moyens qui sont dans l'ordre universel de la nature, il ne s'ensuit pas qu'il nous permette de nous donner la mort. *Non*, mortels, *votre vocation est plus grande & plus noble. Dieu ne vous a point animés*, afin que vous éteigniez le feu qui vous vivifie; il n'a point lié votre ame à votre corps afin que vous les sépariez; il ne vous a point mis sur la terre, afin que vous y restiez ou que vous en sortiez à votre gré. Mais se proposant un but plus digne de vous & de lui, il vous a faits & placés dans ce monde pour vous rendre capables d'en occuper un meilleur; *il vous a donné la liberté pour faire le bien, la conscience pour le vouloir, la raison pour le choisir. Il vous a constitués seuls juges de*

*vos propres actions*, en vous imposant pour régle de vos jugements & de votre conduite, les loix de la nature & les lumières de la raison, & en se réservant de vous faire rendre compte un jour de votre soin ou de votre négligence à vous y conformer. *Il a écrit dans vos cœurs: faites ce qui vous est salutaire, & n'est nuisible à personne*; soumettez-vous à mes dispensations, croyez que je veux votre bien, & que je le connois mieux que vous; confiez vous en moi; espérez, & vivez pour remplir toute votre destination sur la terre.

„ Faut-il ne rien faire en ce monde de „ peur d'enfreindre ses loix, & quoique nous „ fassions pouvons-nous jamais les enfrein„ dre?" Je sais qu'en un sens, quoique l'on fasse on ne peut *jamais enfreindre* les loix de Dieu, & que tout ce qui arrive dans l'univers s'y exécute physiquement par quelqu'une de ces loix; mais on ne sauroit nier qu'on ne les puisse violer moralement, & que cela n'ait lieu toutes les fois que nous suivons un penchant qui doit céder à un autre, ou que nous ne faisons pas de nos pouvoirs l'usage pour lequel Dieu nous les a donnés. Je ne viole donc point ses loix quand je change pour mon bien l'état des choses que je puis changer à mon avantage, sans porter atteinte aux droits d'autrui, & sans

nuire à aucun autre intérêt plus grand, parce qu'en gravant dans mon cœur le désir de mon bien-être, Dieu m'a prescrit de le chercher selon mon pouvoir, tant que le droit de personne, le bien général, mon plus grand bien particulier, ni la nature ne s'y opposent point. Mais je les violerois ces loix si je changeois l'état des choses qui ne peut être changé qu'au préjudice des autres ou au mien propre, & si je me délivrois par la mort des maux que je ne puis guérir autrement, parce qu'alors j'abuserois de mon pouvoir dont Dieu veut que je me serve pour ma conservation, pour mon bien le plus essentiel & pour celui de mes semblables, comme il me le montre par les instincts naturels qu'il a mis en moi. Il est vrai qu'un de ces instincts, c'est la répugnance à la douleur, la fuite du mal; mais cet instinct est subordonné dans la nature à l'amour de notre conservation, & dans les jugements de la raison à l'utilité commune. C'est ce que prouve l'exemple même du sauvage décrépit qui dit à son fils qui le porte & fléchit sous le poids: ,, Tue-moi, mon enfant; sauve-toi; les ennemis sont là, va ,, combattre avec tes freres, va sauver tes ,, enfants, & n'expose pas ton père à tomber vif entre les mains de ceux dont il ,, mangea les parens." Son cas est un de

ceux où la raiſon, où la loi naturelle veut qu'on ſe ſacrifie pour les autres, & qu'entre deux maux dont l'un ou l'autre eſt infaillible on choiſiſſe le moindre. La mort de ce vieux ſauvage eſt inévitable & prochaine, en retenant auprès de lui ſon fils qui veut faire des efforts inutiles pour le ſauver, il expoſeroit ſa vie & celle de ſes enfants. Arrivé au terme de ſa carriere, il doit ſe réſoudre à périr, pour conſerver ceux qui peuvent encore prolonger la leur, & être plus utile que lui au monde. Dans cette extrémité, il n'agit pas contre les inſtincts de la nature, ni contre la raiſon, en demandant d'être tué par une main qu'il chérit & qui lui épargnera les cruautés que lui feroient éprouver des mains ennemies; il les ſuit au contraire puiſqu'il ne fait que choiſir ſon genre de mort, & que préférer un moindre mal à un plus grand. Mais cet exemple ne doit point ſervir de régle, à ceux qui n'étant pas ſauvages, & n'ayant pas mangé les parents de leurs ennemis, n'en ont point à craindre de ſi cruels traitements. Il ne les autoriſe point à l'imiter. C'eſt un cas particulier qui peut faire exception à nos principes, mais qui ne ſauroit les détruire. Dans tout autre le ſauvage même céde plutôt au déſir de vivre, qu'à la crainte de beaucoup ſouffrir. L'attachement pour la vie eſt l'inſtinct le

plus fort de la nature. Tous les animaux cherchent leur bien-être, tous fuient la souffrance, aucun excepté un petit nombre parmi les hommes qui seuls peuvent abuser de leurs facultés, & résister aux penchants qu'ils ont reçus de leur auteur, aucun dis-je, quelques hommes exceptés, ne se détruit lui-même, pour se soustraire à ses maux. Mettez un animal souffrant les plus violentes douleurs sur le bord d'un précipice, s'il voit le danger & que la tête ne lui tourne point, loin d'être tenté de s'y jetter, il fera effort pour le fuir, avec une espece d'horreur. Que conclure de-là? Si ce n'est qu'entre nos penchans naturels, l'amour de notre conservation l'emporte sur l'aversion du malêtre, comme cela convenoit en des créatures placées dans un monde semé de peines, & que celui qui se tue pour s'en délivrer fait un abus de son pouvoir évidemment contraire aux loix de son Créateur. *Je ne resiste* donc point *à l'ordre de Dieu*, *en m'opiniâtrant à vivre*, lors même que *je sens qu'il me* seroit *bon de mourir*; car tout nous dit, qu'*en* nous *rendant la mort désirable*, au lieu de nous *prescrire de la chercher*, Dieu veut nous disposer à l'attendre patiemment de lui, comme une grace, & à la recevoir avec joie comme un grand bien.

Toutes ces raisons sont si fortes, que

M. R. qui n'a pas manqué de les sentir, & de se les opposer à lui-même, semble moins avoir voulu prouver la légitimité du Suicide, que la réduire en problême. Voici la manière éloquente & forte dont il la combat, sous le nom de Milord Edouard, dans la lettre suivante, qui sert de réponse à celle de St. Preux que je réfute.

„ Jeune homme, dit-il, un aveugle transport t'égare....... Que peux-tu faire? „ A quoi es-tu bon dans l'état où te voila? „ Quels services peux-je esperer de toi? Une „ douleur insensée te rend stupide & impitoyable. Tu n'es pas un homme, tu n'es „ rien; & si je ne regardois à ce que tu peux „ être, tel que tu es, je ne vois rien dans „ le monde au-dessous de toi."

„ Je n'en veux pour preuve que ta lettre „ même. Autrefois je trouvois en toi du „ sens, de la vérité. Tes sentimens étoient „ droits, tu pensois juste; & je ne t'aimois „ pas seulement par goût, mais par choix, „ comme un moyen de plus pour moi de „ cultiver la sagesse. Qu'ai-je trouvé maintenant dans les raisonnemens de cette lettre dont tu parois si content? Un misérable & perpétuel sophisme, qui dans l'égarement de ta raison marque celui de ton „ cœur, & que je ne daignerois pas même „ relever si je n'avois pitié de ton délire."

„ Pour renverſer tout cela d'un mot, je
„ ne veux te demander qu'une ſeule choſe.
„ Toi qui crois Dieu exiſtant, l'ame immor-
„ telle, & la liberté de l'homme, tu ne pen-
„ ſes pas, ſans doute, qu'un Etre intelli-
„ gant reçoive un corps & ſoit placé ſur la
„ terre au hazard; ſeulement pour vivre,
„ ſouffrir, & mourir? Il y a bien peut-être
„ à la vie humaine, un but, une fin, un
„ objet moral? Je te prie de me répondre
„ clairement ſur ce point: après nous re-
„ prendrons pied à pied ta lettre, & tu rou-
„ giras de l'avoir écrite....."

„ Il eſt donc permis, ſelon toi, de ceſ-
„ ſer de vivre? La preuve en eſt ſingulière;
„ c'eſt que tu as envie de mourir. Voilà
„ certes un argument fort commode pour
„ les ſcélérats: ils doivent t'être bien obli-
„ gés des armes que tu leur fournis; il n'y
„ aura plus de forfaits qu'ils ne juſtifient par
„ la tentation de les commettre, & dès que
„ la violence de la paſſion l'emportera ſur
„ l'horreur du crime, dans le déſir de mal
„ faire ils en trouveront auſſi le droit."

„ Il t'eſt donc permis de ceſſer de vivre?
„ Je voudrois bien ſavoir ſi tu as commen-
„ cé? Quoi! fus-tu placé ſur la terre pour
„ n'y rien faire? Le Ciel ne t'impoſa-t-il
„ point avec la vie une tâche pour la rem-
„ plir? Si tu as fait ta journée avant le ſoir,

„ repose toi le reste du jour tu le peux; „ mais voyons ton ouvrage: quelle réponse tiens-tu prête au grand juge qui te demandera compte de ton temps? parles, „ que lui diras-tu?.... Malheureux! trouve moi ce juste qui se vante d'avoir assez vécu, que j'apprenne de lui comment „ il faut avoir porté la vie pour être en „ droit de la quitter."

„ Tu comptes les maux de l'humanité. „ Tu ne rougis pas d'épuiser des lieux communs cent fois rebattus, & tu dis, la vie „ est un mal. Mais, regarde, cherche dans „ l'ordre des choses, si tu y trouves quelques biens qui ne soient point mêlés de „ maux. Est-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers, & peux-tu confondre ce qui est mal par sa nature avec „ ce qui ne souffre le mal que par accident? „ Tu l'as dis toi-même, la vie passive de „ l'homme n'est rien, & ne regarde qu'un „ corps dont il sera bientôt délivré; mais sa „ vie active & morale qui doit influer sur „ tout son être, consiste dans l'exercice de „ sa volonté. La vie est un mal pour le méchant qui prospère, & un bien pour l'honnête homme infortuné: car ce n'est pas „ une modification passagère, mais son rapport avec son objet qui la rend bonne ou „ mauvaise. . . . . . ."

„ Tu t'ennuies de vivre, & tu dis, la „ vie eſt un mal. Tôt ou tard tu ſeras con- „ ſolé, & tu diras, la vie eſt un bien. Tu „ diras plus vrai ſans mieux raiſonner: car „ rien n'aura changé que toi. Change donc „ dès aujourd'hui, & puiſque c'eſt dans la „ mauvaiſe diſpoſition de ton ame qu'eſt tout „ le mal, corrige tes affections déréglées, „ & ne brûle pas ta maiſon pour n'avoir pas „ la peine de la ranger."

„ Tu ſouffres, me dis-tu, dépend-il de „ moi de ne pas ſouffrir? D'abord, c'eſt „ changer l'état de la queſtion; car il ne s'a- „ git pas de ſavoir ſi tu ſouffres, mais ſi c'eſt „ un mal pour toi de vivre. Paſſons. Tu „ ſouffres, tu dois chercher à ne plus ſouf- „ frir. Voyons s'il eſt beſoin de mourir „ pour cela."

„ Qu'eſt-ce qui rend un mal quelconque „ intolérable? C'eſt ſa durée. Les opéra- „ tions de la Chirurgie, ſont communément „ beaucoup plus cruelles que les ſouffrances „ qu'elles guériſſent; mais la douleur du „ mal eſt permanente, celle de l'opération „ paſſagère, & l'on préfére celle-ci. Qu'eſt- „ il donc beſoin d'opération pour des dou- „ leurs qu'éteint leur propre durée, qui ſeu- „ le les rendroit inſupportables? Eſt-il rai- „ ſonnable d'appliquer d'auſſi violents re- „ medes, aux maux qui s'effacent d'eux-mê-

„ mes? Pour qui fait cas de la conſtance & „ n'eſtime les ans que le peu qu'ils valent, „ de deux moyens de ſe délivrer des mêmes „ ſouffrances, lequel doit être préféré de la „ mort ou du temps? Attends & tu ſeras „ guéri. Que demandes-tu davantage?"

„ Ah, c'eſt ce qui redouble mes peines „ de ſonger qu'elles finiront! Vain ſophiſ„ me de la douleur! Bon mot ſans raiſon, „ ſans juſteſſe, & peut-être ſans bonne foi. „ Quel abſurde motif de déſeſpoir que l'eſ„ poir de terminer ſa miſère! Même en ſup„ poſant ce biſarre ſentiment, qui n'aime„ roit mieux aigrir un moment la douleur „ préſente par l'aſſurance de la voir finir, „ comme on ſacrifie une plaie pour la faire „ cicatriſer? Et quand la douleur auroit un „ charme qui nous feroit aimer à ſouffrir, „ s'en priver en s'ôtant la vie, n'eſt-ce pas „ faire à l'inſtant même tout ce qu'on craint „ de l'avenir?"

„ Penſez-y bien, jeune homme; que „ ſont dix, vingt, trente ans pour un Etre „ immortel? La peine & le plaiſir paſſent „ comme un ombre; la vie s'écoule en un „ inſtant; elle n'eſt rien par elle-même, „ ſon prix dépend de ſon emploi. Le bien „ ſeul qu'on a fait demeure, & c'eſt par „ lui qu'elle eſt quelque choſe."

„ Ne dis donc plus que c'eſt un mal pour

„ toi

„ toi de vivre, puisqu'il dépend de toi ſeul „ que ce ſoit un bien, & que ſi c'eſt un mal „ d'avoir vécu, c'eſt une raiſon de plus pour „ vivre encore. Ne dis pas non plus qu'il „ t'eſt permis de mourir; car autant vau- „ droit dire, qu'il t'eſt permis de n'être pas „ homme, qu'il t'eſt permis de te révolter „ contre l'auteur de ton Etre, & de trom- „ per ta deſtination. Mais en ajoutant que „ ta mort ne fait de mal à perſonne, ſon- „ ges-tu que c'eſt à ton ami que tu l'oſes „ dire?"

„ Ta mort ne fait de mal à perſonne? „ J'entends! mourir à nos dépens ne t'im- „ porte gueres, tu comptes pour rien nos „ regrets. Je ne te parle plus des droits de „ l'amitié que tu mépriſes, n'en eſt-il point „ de plus chers encore qui t'obligent à te „ conſerver? S'il eſt une perſonne au mon- „ de qui t'ait aſſez aimé pour ne vouloir pas „ te ſuivre, & à qui ton bonheur manque „ pour être heureuſe, penſes-tu ne lui rien „ devoir?..... Ne crains-tu point que ta „ perte n'en entraîne une autre encore plus „ cruelle, en ôtant au monde & à la vertu „ leur plus digne ornement?"

„ Tu parles des devoirs du Magiſtrat & „ du Père de famille, & parce qu'ils ne te „ ſont pas impoſés, tu te crois affranchi de „ tout. Et la Société à qui tu dois ta con-

„ ſervation, tes talens, tes lumières; la Pa-
„ trie à qui tu appartiens, les malheureux
„ qui ont beſoin de toi, ne leur dois-tu rien?
„ O l'exact dénombrement que tu fais! parmi
„ les devoirs que tu comptes, tu n'oublies
„ que ceux d'homme & de citoyen. Où eſt
„ ce vertueux patriote qui refuſe de vendre
„ ſon ſang à un Prince étranger, parce qu'il
„ ne doit le verſer que pour ſon pays, &
„ qui veut maintenant le répandre en déſeſ-
„ peré contre l'expreſſe défenſe des Loix?
„ Les Loix, les Loix, jeune homme! Le
„ ſage les mépriſe-t-il? Socrate innocent,
„ par reſpect pour elles, ne voulut pas ſortir
„ de priſon. Tu ne balances point à les vio-
„ ler pour ſortir injuſtement de la vie, &
„ tu demandes, quel mal fais-je?"

„ Tu veux t'autoriſer par des exemples.
„ Tu m'oſes nommer des Romains! Toi,
„ des Romains! Il t'appartient bien d'oſer
„ prononcer ces noms illuſtres!..... Que
„ tes exemples ſont mal choiſis, & que tu
„ juges baſſement des Romains, ſi tu pen-
„ ſes qu'ils ſe cruſſent en droit de s'ô-
„ ter la vie auſſitôt qu'elle leur étoit à char-
„ ge. Regarde les beaux temps de la Répu-
„ blique, & cherche ſi tu y verras un ſeul
„ citoyen vertueux ſe délivrer ainſi du poids
„ de ſes devoirs, même après les plus cruel-
„ les infortunes. Régulus retournant à Car-

„ thage, prévient-il par sa mort les tourments „ qui l'attendoient? Que n'eût pas donné „ Posthumius pour que cette ressource lui „ fût permise aux fourches caudines? Quel „ effort de courage le Sénat même n'admira-„ t-il pas dans le consul Varron pour avoir „ pu survivre à sa défaite? Par quelle rai-„ son tant de Généraux se laisserent-ils vo-„ lontairement livrer aux ennemis, eux à „ qui l'ignominie étoit cruelle, & à qui il „ en coutoit si peu de mourir? C'est qu'ils „ devoient à la Patrie leur sang, leur vie, „ leur dernier soupir, & que la honte, ni „ les revers, ne les pouvoient détourner de „ ce devoir sacré. . . . . . . . . ."

„ Mais toi, qui es-tu? Qu'as-tu fait? „ Crois-tu t'excuser sur ton obscurité? Ta „ foiblesse t'exempte-t-elle de tes devoirs? „ & pour n'avoir ni nom ni rang dans ta pa-„ trie, en es-tu moins soumis à ses loix? Il „ te sied bien d'oser parler de mourir tandis „ que tu dois l'usage de ta vie à tes sembla-„ bles! Apprends qu'une mort telle que tu „ la médites est honteuse & furtive. C'est „ un vol fait au genre humain. Avant de „ le quitter rends-lui ce qu'il a fait pour toi. „ Mais je ne tiens à rien? Je suis inutile au „ monde? Philosophe d'un jour! Ignores-tu „ que tu ne saurois faire un pas sur la terre „ sans y trouver quelque devoir à remplir;

„ & que tout homme eſt utile à l'humanité par cela ſeul qu'il exiſte?"

„ Ecoute moi, jeune inſenſé; tu m'es „ cher, j'ai pitié de tes erreurs. S'il te „ reſte au fonds du cœur le moindre ſentiment de vertu, viens, que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu „ ſeras tenté d'en ſortir, dis en toi-même: „ Que je faſſe encore une bonne action „ avant que de mourir. Puis, va chercher „ quelque indigent à ſecourir, quelque infortuné à conſoler, quelque opprimé à „ défendre. Rapproche de moi les malheureux que mon abord intimide; ne crains „ d'abuſer ni de ma bourſe ni de mon crédit: prends; épuiſe mes biens; fais-moi „ riche. Si cette conſidération te retient „ aujourd'hui, elle te retiendra encore demain, après demain, toute la vie. Si „ elle ne te retient pas, meurs, tu n'es „ qu'un méchant."

Voilà comme, M. R. ſe réfute lui-même & les puiſſantes raiſons qu'il oppoſe au Suicide. Qu'on les réuniſſe avec les Réflexions que j'ai déja faites ci-deſſus, qu'on les pèſe, & qu'on juge enſuite, s'il peut être permis à l'homme de ſe détruire. Je pourrois montrer plus en détail que tout ce que notre illuſtre Ecrivain a dit en faveur du meurtre volontaire n'eſt, comme

il l'avoue lui-même, qu'un *misérable sophisme*; qu'il y a plus de déclamation que de raisonnement, plus d'éloquence que de solidité dans la Lettre de St. Preux où il en prend la défense; qu'il y traite ce sujet plus en orateur livré au feu de son imagination, & entraîné par le désir de bien dire, qu'en Philosophe qui ne consulte que la raison & la nature, qui ne cherche que la vérité, le devoir, & le vrai bien des hommes; en un mot qu'il entraîne à son opinion, moins par la force de ses raisons, que par le charme de son stile: mais c'est ce que le Lecteur intelligent sentira assez de lui-même, sans qu'il soit besoin de lui prêter pour cela un secours étranger. Je me bornerai donc pour terminer cette réfutation de son apologie du Suicide, à combattre les deux derniers arguments employés dans la même Lettre pour en établir le droit, & à faire voir qu'il est plutôt défendu, qu'autorisé par les préceptes & les exemples contenus dans la Révelation.



## CHAPITRE VII.

*Où l'on continue à réfuter M. Rousseau, en prouvant que les préceptes & les exemples contenus dans la Révélation, sont contraires au droit de se tuer qu'il attribue à l'homme, bien loin de lui être favorables.*

Nous voici parvenus aux deux derniers moyens dont se sert l'ingénieux Auteur de la *nouvelle Héloïse*, pour justifier le Suicide. L'Écriture sainte est la source où il les a puisés. Voyons si l'avantage qu'il croit en avoir tiré en faveur de sa thèse est bien réel. En montrant qu'elle lui est défavorable & que les moyens qu'il en tire sont nuls, non seulement on fournira à ceux qui regardent la Révélation comme une régle divine de foi & de conduite, la preuve la plus forte de l'illégimité du Suicide, & le motif le plus puissant pour leur faire porter jusqu'à son terme naturel le poids de la vie; mais encore on augmentera pour ceux qui seront dans le doute sur la divinité de cette Révélation, les probabilités déja si grandes par les raisons exposées ci-dessus, du risque qu'il y a à se tuer soi-même.

Ces deux moyens ou arguments sont pris

du prétendu ſilence de l'Ecriture ſainte par rapport à ce genre de meutre, & de l'exemple de Samſon qu'on ſuppoſe avoir été l'auteur de ſa mort.

„ Où verra-t-on dans la Bible entiere,
„ dit M. R., une loi contre le Suicide, ou
„ même une ſimple improbation, & n'eſt-
„ il pas bien étrange que dans les exemples
„ de gens qui ſe ſont donnés la mort, on
„ n'y trouve pas un ſeul mot de blâme con-
„ tre aucun de ces exemples? Il y a plus;
„ celui de Samſon eſt autoriſé par un pro-
„ dige qui le venge de ſes ennemis. Ce mi-
„ racle ſe feroit-il fait pour juſtifier un cri-
„ me, & cet homme qui perdit ſa force
„ pour s'être laiſſé ſéduire par une femme,
„ l'eut-il recouvrée pour commettre un
„ forfait authentique, comme ſi Dieu lui-
„ même eût voulu tromper les hommes."

I. Après avoir avancé, qu'il n'y a pas dans la Bible entière une ſeule loi contre le Suicide, M. R., cite celle-ci du Décalogue; *Tu ne tueras point.* Il ſemble d'abord que c'eſt ſe contredire; le meurtre de ſoi-même ne paroiſſant pas moins compris, que tout autre meutre, dans cette défenſe expreſſe & générale de ne pas tuer: cependant notre Auteur prétend qu'il n'y eſt pas plus défendu de ſe donner la mort, qu'il ne l'eſt de la donner à des *malfaiteurs & à des ennemis*;

„ que si ce commandement devoit être pris „ à la lettre il ne faudroit tuer ni les uns „ ni les autres; & que Moïse qui fit tant „ mourir de gens, auroit entendu fort mal „ son propre précepte." Il ajoute que s'il y a quelques exceptions, la premiere est certainement en faveur de la mort volontaire, parce qu'elle est exempte de violence & d'injustice, les deux seules considérations qui puissent rendre l'homicide criminel. Ce que nous avons dit précédemment découvre ici une erreur évidente. La mort volontaire n'est pas exempte de violence, puisque c'est la plus grande violence qu'on puisse faire à la nature que de l'armer contre elle-même. Elle n'est pas non plus exempte d'injustice, puisqu'elle détruit l'ouvrage de Dieu sans son ordre, & qu'elle prive la Société (à laquelle, de l'aveu de M. R., *chacun doit sa conservation, ses talens, ses lumieres*) des services qu'on eût pu lui rendre, ou des bons effets qu'eût produit au milieu d'elle le spectacle touchant & nécessaire des maux de l'humanité héroïquement soutenus.

Il y a, sans doute, des exceptions à cette loi, *tu ne tueras point*, qui autoriserent la conduite de Moïse envers les coupables qu'il détruisit: mais ces exceptions sont-elles arbitraires, ou fondées sur l'ordre & la né-

ceſſité des choſes? Eſt-ce à l'homme qui reçoit la loi, ou à Dieu qui la donne, à les faire? Je m'aſſure que l'on conviendra qu'elles ne peuvent être arbitraires, ni dépendre du bon plaiſir particulier de chaque homme; car alors la loi deviendroit inutile, chacun ayant le droit de la reſtreindre à ſa fantaiſie. Il n'appartient donc qu'à la ſageſſe du légiſlateur de les faire ces exceptions. D'où naît cette conſéquence, que toutes celles qu'il n'a pas faites expreſſément, ou que l'ordre & la néceſſité des choſes n'exige point, ſont contraires à l'eſprit de ſa loi, ſont des tranſgreſſions de ſa loi.

Appliquons préſentement ce principe à la queſtion dont il s'agit. Le meurtre en général eſt défendu dans le Décalogue. Le meurtre, c'eſt l'action d'ôter ſans aucun droit, la vie à quelqu'un: le Suicide, c'eſt l'action de ſe l'ôter à ſoi-même. Or l'homme n'a pas plus de droit ſur ſa propre vie, que ſur celle d'autrui. Le droit qu'il a ſur celle d'autrui n'a lieu, que quand ſon ſemblable veut lui ôter la ſienne, il a alors ce droit parce que la nature lui ordonne de conſerver ſa vie. Il ne peut donc pas avoir celui de ſe détruire puiſque ce droit ſeroit en contradiction avec l'ordre le plus évident & le plus ſenſible de la nature. D'un autre côté Dieu ſeul eſt l'auteur & le maître de la

vie de tous les hommes : il n'appartient qu'à lui d'en disposer & de revêtir quelqu'un de ce droit, soit par rapport à soi-même, soit par rapport à autrui. Tout cela a été prouvé. Donc il ne faut pas une permission naturelle ou positive, moins évidente de la part de Dieu pour pouvoir se détruire, que pour pouvoir détruire sans crime son semblable. L'on convient que Dieu nous a donné évidemment cette dernière permission dans certains cas, par la nature & par la révélation. Il est au moins douteux que la première nous soit donnée par la nature, & l'on avoue que la révélation ne la donne point. Donc celui qui se tue le fait, sans y être autorisé par une permission claire de Dieu ; donc se donner la mort sans une telle permission, est un meurtre & une violation formelle de la loi qui défend le meurtre, comme ce seroit l'un & l'autre de donner la mort à autrui, sans en avoir reçu clairement le droit du créateur des hommes.

Ainsi s'il est permis de faire mourir des malfaiteurs, & dans une défense légitime de soi-même, d'ôter la vie à un ennemi pour conserver la sienne, c'est que ce sont là autant d'exceptions certaines & non équivoques, que Dieu lui-même a faites à cette loi, *tu ne tueras point*. Elles se trouvent bien marquées dans plusieurs endroits de la Bi-

ble (*a*), quoiqu'elles fussent écrites dans le cœur de tous les hommes. Mais il ne s'y en trouve aucune en faveur du meurtre volontaire, dont la permission auroit pourtant dû y être exprimée d'une manière plus claire & plus positive que celle de tuer des ennemis & des brigands; parce que l'interêt que nous avons au bien de la Société, le désir de notre propre conservation, & l'amour de préférence pour nous-mêmes que Dieu a gravés au dedans de nous, nous indiquoient assez le droit qu'il nous donne de mettre à mort des méchants qui menacent notre vie, & dont les mains déja teintes du sang de leurs frères, sont toujours prêtes à le répandre de nouveau; sans qu'il fût absolument besoin de le confirmer ce droit naturel par la Révélation. Au lieu que s'il eût voulu permettre, qu'on se tuât soi-même dans certains cas, il eût été nécessaire qu'il les exceptât ces cas, de la régle générale, & qu'il les marquât bien précisément dans la Révélation; parce que la nature, ni la raison ne nous découvrent pas assez évidemment cette permission divine, non plus que les cas qu'elle peut regarder, pour être jamais fondé à s'en pré-

(*a*) Exode. ch. 21. vers. 12. & suivans. ch. 22. vers. 2. Lévit. ch. 24. vers. 17. 20. 21. Nomb. ch. 35. vers. 30. 31. Deut. 19. vers. 4. 5. 6.

valoir. Dieu ne les ayant donc pas faites ces dernières exceptions, il faut conclure du ſilence de la Bible à ce ſujet, que le Suicide manifeſtement compris dans la loi qui nous défend en général de tuer, reſte dans tous les cas, au rang des meurtres criminels & défendus.

Obſervons encore que toutes les reſtrictions que Dieu a miſes à cette loi étoient néceſſaires pour le bien public & particulier, & ſont fondées ſur l'ordre de la Société, la juſtice, & le droit de la nature. L'ordre & le bien de la Société vouloient qu'on punît de mort le ſcélérat qui la trouble & la dévaſte par ſes forfaits, afin de frapper de terreur les hommes portés au mal, & de mettre un frein à leurs paſſions qui leur feroient tout oſer, ſans la crainte de cette punition. La juſtice vouloit que le ſang de celui qui répand le ſang humain ſans néceſſité, fût répandu. La loi de la nature vouloit qu'on pût s'armer contre un homme qui vient nous attaquer ſans raiſon, & lui arracher une vie qu'on ne pourroit lui laiſſer qu'au péril de la nôtre. Le droit le plus naturel de chacun, c'eſt dans un risque égal de préférer ſa conſervation à celle d'autrui. Voilà pourquoi Dieu a excepté ces cas de la loi du meurtre. Mais il n'en a point excepté le Suicide, parce qu'au lieu d'en exiger la

permiſſion, l'ordre & le bien de la Société, la juſtice & la nature, les fins préſentes & les fins futures de l'homme vouloient qu'il fût interdit à tous ſans exception, dans quelque circonſtance que ce ſoit, comme je crois l'avoir ſuffiſamment montré dans cet ouvrage.

Si Dieu ne nous a fait dans la Bible aucune défenſe particulière à cet égard; ſi nous n'y trouvons aucun commandement exprès de garder notre vie, & d'en prendre ſoin pour la prolonger autant qu'il nous eſt poſſible, c'eſt que nous ſommes naturellement portés d'une manière ſi puiſſante à nous conſerver, qu'il n'étoit pas plus néceſſaire de nous en donner un ordre formel, que de nous commander de nous aimer nous-mêmes, ou nous défendre de haïr nos propres enfants. Il ſuffiſoit donc de nous interdire le meurtre en général, pour devoir nous détourner du Suicide, puiſqu'il eſt encore plus contraire à la nature, plus révoltant de ſe détruire ſoi-même, que de détruire quelqu'un de ſes ſemblables. Et comme le meurtre d'autrui eſt plus ou moins criminel ſelon les relations plus ou moins étroites, que l'on a avec lui, enſorte, qu'on eſt plus coupable de tuer un ami, un bienfaiteur, un père, un mari, une épouſe, un enfant, que de tuer un étranger; il réſulte de-là, qu'il y a

encore plus de crime à ſe tuer ſoi-même, qu'il n'y en auroit à tuer celui de nos prochains avec qui nous ſoutenons les relations les plus intimes, puiſque perſonne ne nous touche plus que nous-mêmes, & qu'en nous détruiſant nous violerions la loi la plus forte de la nature, qui eſt ſans contredit, dans tous les Etres animés, le penchant pour la vie & l'amour de ſoi (*a*).

D'ailleurs il paroît d'un côté, par le ſens clair & littéral du VI. Commandement, & de l'autre par la raiſon, dont le légiſlateur ſe ſert dans la Genèſe ch. IX. vers. 6. pour l'appuyer, que le meurtre de ſoi-même y eſt évidemment défendu. Le ſens clair & littéral de ce commandement, c'eſt de défendre le meurtre; cela n'eſt pas douteux. Mais nous ôter la vie à nous-mêmes, eſt-ce moins un meurtre, que de l'ôter à un autre? La raiſon ſur laquelle le légiſlateur appuie cette défenſe, c'eſt que l'homme *a été créé à l'image de Dieu.* Or s'il ne m'eſt pas permis de répandre le ſang d'un de mes ſemblables, *parce que Dieu l'a fait à ſon image*, je ne puis pas non plus légitimement répandre le mien, parce que je ſuis auſſi homme, *créé à l'image de Dieu* (*b*). En fondant la défenſe de tuer

(*a*) Voyez Sherlock ſur la mort.

(*b*) Théologie de M. Stackouſe. tom. III. ſur le VI. commandement.

ſur cette raiſon commune, Dieu a donc montré d'une manière ſenſible, qu'il vouloit nous détourner également par là, du meurtre d'autrui, & du meurtre volontaire de ſoi.

Mais, quand même le Suicide ne feroit pas compris dans le commandement de la loi divine qui défend le meurtre, il n'en feroit pas moins une action interdite par tout l'eſprit de la Révélation, par quantité de paſſages & d'exemples qui s'y trouvent, & qui montrent ſenſiblement que Dieu a voulu nous détourner de cette action inhumaine & déſeſpérée. L'eſprit que la révélation tend à nous inſpirer, eſt un eſprit de réſignation à la volonté de Dieu & aux diſpenſations de ſa Providence; un eſprit d'humilité, de patience, de conſtance dans tous nos maux, & de confiance en la bonté de l'Etre Suprême. Elle nous repréſente ſur la terre comme dans un lieu d'épreuve, où *nous naiſſons pour être travaillés comme les étincelles pour voler en haut*, & où nous devons nous former pour un état meilleur, qui ſera le prix des vertus que nous aurons acquiſes & exercées avec perſévérance. Voyez les paſſages que nous avons rapportés à ce ſujet vers la fin de notre ſecond chapitre. J'en ajouterai ici quelques autres qui ne laiſſeront aucun doute à ceux qui admettent la révélation, ſur l'incompatibilité de ſon eſprit avec le Suici-

de & les causes qui le produisent, le mécontentement de son sort, le chagrin excessif, le désespoir.

*Quoique tous ces maux soient tombés sur nous*, dit l'ancienne Eglise, *nous ne vous oublions point* (Seigneur), *& nous n'avons point violé votre alliance. Notre cœur ne s'est point détourné de vous, & nos pieds ne se sont point égarés de vos sentiers* (*a*). *Mon ame*, dit David, *pourquoi t'abbats-tu? pourquoi fremis-tu au dedans de moi? Attends-toi à Dieu* (*b*). *Malheur à celui qui débat contre celui qui l'a formé! Que le pot débatte contre les autres pots de terre: mais l'argile dira-t-elle à celui qui la formée, que fais-tu? ton ouvrage n'annonce point une main habile* (*c*). *Je porterai l'indignation de l'Eternel, parce que j'ai péché contre lui* (*d*). *L'effroi que conçoit un homme lui tend un piege, mais celui qui s'assure en l'Eternel aura une haute retraite* (*e*). *Possédez vos ames par la patience* (*f*). *Ne sois pas surmonté par le mal* (*g*). *Ne murmurez point. Que celui qui croit être ferme, prenne garde qu'il ne tombe. Vous n'avez eu que des épreuves humaines. Dieu est fidele: il*

(*a*) Ps. XLIV. 17-20. (*b*) Ps. XLII. 5.
(*c*) Esaïe XLV. 9. (*d*) Michée VII. 9.
(*e*) Prov. XXIX. 25. (*f*) Luc. XXI. 19.
(*g*) Rom. XII. 21.

*il ne souffrira pas que vous soyez éprouvés au-delà de vos forces: mais en permettant votre épreuve, il vous donnera la force de la soutenir, & vous en fera sortir avec avantage* (*a*). *Que nul ne soit troublé par les afflictions, puisque vous savez vous-mêmes que nous sommes destinés à cela* (*b*). Mais *que ceux qui souffrent par la volonté de Dieu, lui recommandent leur ame, comme au fidele créateur, en persévérant à bien faire* (*c*). *Si en faisant le bien vous êtes pourtant affligés, & que vous le souffriez avec patience, voilà ce qui est agréable à Dieu* (*d*). *Le laboureur attend le fruit précieux de la terre, usant de patience, jusqu'à ce qu'il reçoive la pluie de la première & dernière saison. Vous donc aussi, attendez patiemment, & affermissez vos cœurs* (*e*).

Je demande à présent à tout homme sensé, si ces passages ne valent pas un ordre exprès & positif, de porter jusqu'à son dernier terme naturel le fardeau de la vie, quelqu'en soient l'état & le poids; & s'ils ne sont pas une défense indirecte, aussi claire que si elle étoit exprimée en termes for-

(*a*) 1. Cor. X. 10. 11. 12. 13.
(*b*) 1. Thes. III. 3.
(*c*) 1. Pierre IV. 19.
(*d*) 1. Pierre II. 20.
(*e*) Jacq. V. 7. 8.

mels, de nous détruire pour nous délivrer de nos maux? Si le Suicide eût été une ressource permise, Jesus-Christ ne l'auroit-il pas indiquée à ses Apôtres, lorsqu'il leur prédit les terribles souffrances auxquelles ils seroient exposés à cause de lui? Il leur conseille de fuir les persécutions: *Quand on vous persécutera dans un lieu*, leur dit-il, *fuyez dans un autre*. Mais leur a-t-il jamais dit: Quand vous serez sur le point de tomber entre les mains de vos cruels ennemis, & de subir les tourments affreux que vous préparera leur rage, pour vous en garantir & vous procurer une mort plus douce, *tuez vous*? Non, il se contente de les exhorter à la résignation & à la constance.

Il y a plus: la révélation ajoute à ses préceptes, des exemples propres à nous faire supporter les plus grands maux, & à éloigner de notre esprit la pensée de nous détruire pour nous en affranchir. Je n'en citerai que deux. Ce sont ceux de Job & de Jesus-Christ, dont les épreuves ont été les plus cruelles qu'on puisse imaginer. Chacun sait l'histoire de Job. Parmi ceux qui se sont donnés la mort, en connoît-on quelqu'un dont le sort ait été aussi affreux que le sien? Cependant se crût-il en droit de se tuer, quoique la vie lui fut devenue insupportable, odieuse? Non, il la déteste,

il la maudit; mais il n'a garde d'en trancher le cours. Que dis-je? Lorſque ſa femme lui conſeille cet expédient, lorſqu'elle lui dit: *Bénis Dieu & meurs*, il rejette ce conſeil avec horreur, & lui répond: *Tu parles comme une femme inſenſée. Quoi! nous recevrions de Dieu les biens, & nous n'en recevrions pas les maux* (*a*)? La révélation ne ſe contente pas de rapporter ce bel exemple de réſignation & de patience: elle nous le montre encore récompenſé par le Seigneur: elle le loue & le propoſe à notre imitation avec celui de tous les autres ſaints dont elle nous a tracé la vie & les vertus. *Prenez pour exemple de patience dans vos afflictions, nous dit-elle, les Prophètes qui ont parlé au nom du Seigneur. Vous voyez que nous eſtimons bienheureux ceux qui ont ſouffert avec patience: vous avez appris quelle a été celle de Job, & vous avez vu comment le Seigneur a terminé ſes maux; car le Seigneur eſt plein de compaſſion & de miſéricorde* (*b*). Enfin, pour nous faire d'autant mieux connoître notre devoir lorſque nous ſommes malheureux, & nous animer à le remplir, par un exemple encore plus parfait de conſtance, couronnée de félicité & de gloire, l'Ecriture Sainte nous préſente celui

(*a*) Job. ch. II. 9. 10 (*b*) Jacq. V. 10. 11.

de Jésus-Christ, qui, quoiqu'il prévît les cruautés inouïes que les Juifs lui feroient souffrir, loin de chercher à s'y soustraire par la mort, les attendit avec fermeté, s'y soumit avec une résignation profonde, & les soutint avec le courage le plus magnanime. *Poursuivons constamment*, dit St. Paul, *la course qui nous est proposée, ayant toujours devant les yeux Jésus, l'auteur & le consommateur de la foi, lequel, en vue de la joie qui lui étoit préparée, & méprisant l'ignominie, a souffert la croix, & s'est assis à la droite du trône de Dieu. Considérez donc soigneusement celui qui a souffert une si grande contradiction, de la part des pécheurs qui se sont élevés contre lui, afin que vous ne succombiez point en perdant courage* (*a*).

II. Quant à la mort *de Samson* il y a lieu d'être surpris, qu'on l'allègue comme un exemple de Suicide que Dieu a autorisé par un miracle. Cette mort n'est point un Suicide, puisqu'elle fut miraculeuse, & l'effet de la seule toute-puissance de Dieu. Samson ayant perdu sa force surnaturelle, il n'étoit plus en son pouvoir d'employer pour se tuer, le moyen qui lui donna la mort. Ce ne fut donc pas lui-même qui s'ôta la vie; ce fut

(*a*) Heb. XII. 1. 2. 3.

Dieu qui le fit mourir, comme il le désiroit, en renversant miraculeusement sur lui & sur les Philistins assemblés, l'édifice qui les écrasa sous ses ruines. Lui accorder la force surnaturelle qu'il demandoit pour opérer cet événement tragique, c'étoit lui donner son congé & lui envoyer la mort. Samson ne fit proprement que la désirer, la réclamer, & la recevoir. Or le désir de la mort n'est point un meurtre de soi même, & n'a rien de criminel quand il est modéré & soumis à la volonté divine. Enfin il ne faut pas oublier ici, que Samson étoit une personne publique, un homme extraordinaire que Dieu avoit suscité en faveur des Israëlites, pour châtier les nations voisines qui les opprimoient injustement. Ce n'est pas en qualité de particulier, & animé d'un esprit de vengeance pour les maux personnels qu'on lui a faits, qu'il veut mourir avec ses ennemis, ne pouvant les détruire qu'en périssant lui-même; son dessein eût été mauvais, sa prière eût été impie, & Dieu ne l'eût point exaucée: mais dès qu'on le considere comme chef de peuple, comme juge & défenseur d'Israël, on ne doit plus voir dans le vœu qu'il forme, & dans ce qu'il fait pour le remplir, que le souhait & l'action d'un grand homme, qu'un effort de vertu & d'héroïsme. C'est un guerrier in-

trépide qui aime mieux périr, que de manquer l'occasion de porter un coup funeste à l'ennemi: c'est un magistrat qui se sacrifie, un Citoyen généreux, qui se dévoue à la mort, pour délivrer sa patrie des ravages dont elle est menacée, & du fléau qui la désole. Ce qui nous défend d'attenter sur notre vie, je veux dire le bon usage que nous en pouvons toujours faire pour notre salut, & l'obligation où nous sommes de la conserver pour la rendre utile à notre famille, à l'état, à l'église; ces mêmes raisons doivent engager chacun, & surtout un homme établi sur un peuple pour le gouverner & le défendre, à la sacrifier généreusement, & à courir au devant de la mort, dès qu'il peut par là, procurer un grand bien à la Société, soit civile, soit religieuse, dont il est le chef ou le membre. C'étoit le cas de Samson: les Philistins, en lui crevant les yeux & le chargeant de fers, l'avoient mis hors d'état de s'opposer à leur injustes entreprises, & de garantir les Israëlites dont ils étoient les mortels ennemis, de leurs cruelles oppressions. Pour les empêcher de leur nuire, par la crainte du Dieu d'Israël, toujours prêt à déployer sa puissance en faveur de son peuple contre ses oppresseurs, il souhaite d'en faire périr d'une manière miraculeuse, un grand nombre avec tous leurs principaux.

L'occaſion s'en préſente; mais il n'en peut profiter, ſans périr lui-même avec eux. L'intérêt de ſa nation l'emporte dans ſon cœur ſur l'amour de ſa propre vie, & ſur l'horreur d'une mort, reçue avec un fracas terrible, au milieu d'une aſſemblée nombreuſe, écraſée comme lui, ſous les ruines d'un grand édifice. Réſolu de délivrer Iſraël de ſes cruels ennemis, aux dépens de ſes propres jours; il embraſſe les deux pilliers de cet édifice, entre leſquels on l'avoit mis en ſpectacle, il les tire de toutes ſes forces l'un vers l'autre; il implore le ſecours du Ciel qui l'exauce, parce que ſa prière étoit juſte: *Que je meure*, dit-il, *avec les Philiſtins!* & s'immolant ainſi généreuſement lui-même pour ſes frères, que Dieu l'avoit appellé à défendre, il périt avec leurs tyrans, ſous le temple écroulé ſur eux. Telle fut la mort de Samſom. Si c'eſt là être meurtrier des autres, & homicide de ſoi-même, il en faut dire autant de tous ces héros, dont nous admirons le courage & la généroſité, qui ſe ſont ſacrifiés pour le ſervice de leur patrie, & pour la ruïne de ſes ennemis.

La mort de ce défenſeur d'Iſraël n'étant donc pas un Suicide, comme on le ſuppoſe ſans fondement, étant au contraire un ſacrifice vertueux & louable de ſa vie, elle ne devoit point être blâmée dans l'Ecriture Sain-

te. Si l'on y trouve des exemples du meurtre de ſoi-même qui n'y ſoient pas expreſſément cenſurés, cela ne prouve point que Dieu permet ce crime, non plus que les exemples d'autres meurtres, ou d'autres actions criminelles que s'y trouvent rapportés ſans être ſuivis d'aucune improbation, ne prouvent que Dieu les autoriſe. Un hiſtorien dont l'office eſt de raconter ſimplement les choſes, comme elles ſe ſont paſſées, ne doit pas s'arrêter à moraliſer ſur les faits qu'il rapporte; & ſon ſilence à cet égard ne peut être regardé comme une marque certaine, qu'il donne ſon approbation à tous ces faits. On croiroit lui faire tort, ſi l'on en tiroit cette odieuſe conſéquence, & l'on ne craint pas d'outrager les Auteurs Sacrés en la tirant de leur ſilence dans les mêmes cas. L'hiſtoire Sainte eſt ſoumiſe aux mêmes régles, & au même ordre, que l'hiſtoire profane. Dans l'une ni dans l'autre, on ne doit pas interrompre le fil de la narration, pour y mêler des réflexions qui feroient perdre la liaiſon des événements, & en brouilleroient le tableau. Ce n'eſt pas dans les livres hiſtoriques qu'il faut chercher un cours de morale; c'eſt aſſez par rapport à cet objet qu'on y trouve le récit des actions & des mœurs des hommes de chaque ſiecle, & qu'on y puiſſe apprendre à connoître le ca-

ractère général de l'humanité, les causes de ses retardements & de ses progrès, de ses prospérités & de ses disgraces, de ses vertus & de ses vices, afin que les générations futures en profitent pour leur bonheur. Les préceptes plus exprès de Morale appartiennent aux livres destinés à l'enseigner. On les trouve tous clairement énoncés & détaillés dans ceux de la Bible, qui nous ont été donnés à cette fin. Qu'on les étudie soigneusement; qu'on tâche d'en bien saisir l'esprit, & l'on se mettra en état de juger sûrement de ce qu'il y a de louable ou de blâmable, de ce que Dieu peut approuver ou improuver dans les actions que les Auteurs sacrés rapportent, sans les accompagner de louange ni de blâme; & l'on ne s'autorisera jamais de ce silence pour se croire permises des choses qui ne le sont point. C'est sur les principes lumineux & sûrs de cette morale divine, puisés dans la loi de Moïse & de Jesus-Christ, que les Chrétiens ont toujours regardé le Suicide comme un meurtre illicite & criminel. Ils n'ont point appris cette doctrine *des philosophes payens:* mais du Docteur céleste, envoyé de Dieu, pour être la lumière du monde; ils ne suivent point en cela *l'autorité de Platon*, comme l'avance M. R., mais celle de l'Evangile qui est leur unique régle. Une preuve certaine qu'il n'y a

rien dans l'Ecriture sainte, qui favorise le Suicide, & qu'au contraire l'esprit de sa morale le réprouve; c'est qu'on ne voit ni du côté des Juifs, ni du côté des Chrétiens, ni dans l'histoire sacrée, ni dans l'histoire ecclésiastique des premiers siecles, aucun exemple approuvé de gens pieux, qui se soient donnés la mort, pour se délivrer de leurs infortunes. Ceux qui se sont défaits, parmi eux, n'ont jamais passé pour des modeles de piété, ou été loués en cela par des personnes vraiment sages & religieuses. Ils ne se seroient certainement pas détruits, s'ils eussent eu plus de Religion & de vertu.

Comment, en effet, de vrais Chrétiens pourroient-ils se porter à une pareille extrémité? L'esprit du Christianisme dont ils sont animés, est un esprit d'humilité, de résignation & de patience qui soumet à tout, & fait tenir dans les plus grands maux, à l'exemple de Jesu-Christ, ce généreux langage: *Mon Père, faites s'il est possible que ce calice s'éloigne de moi! mais s'il ne peut passer, sans que je le boive, que votre volonté s'accomplisse, & non pas la mienne.*

Des Payens abandonnés à leurs lumières naturelles, qui n'entrevoyoient qu'à travers le voile de mille préjugés, le plan de la Providence divine, qui ne découvroient qu'avec incertitude, les vues sages, que Dieu peut

ſe propoſer dans notre aſſujettiſſement aux maux de cette vie, & les uſages ſalutaires, qu'ils peuvent avoir dans le ſyſtême de l'univers, tant pour notre bonheur particulier, que pour le bien général; des Payens qui n'avoient que des exemples ridicules d'une conſtance ſupérieure, où la vanité, l'oſtentation, & la folie, ſe jouant de la raiſon & de la nature, formoient des ſpectacles plus propres à rebuter le ſage, qu'à l'animer à ſoutenir patiemment d'extrêmes ſouffrances; des Payens, dis-je, pouvoient, je le conçois, ſe faire un devoir de prudence & de ſageſſe de s'affranchir de leurs disgraces par la mort, quand ils ne voyoient pas d'autre moyen de s'en délivrer, ni aucune utilité à les ſupporter plus longtemps. Cet acte ne ſuppoſoit pas toujours en eux un défaut de Religion & de piété, ni même un excès de ſenſibilité, d'orgueil, de déſeſpoir, ou de foibleſſe; leur vertu même pouvoit les y porter, comme on prétend que s'y portent encore, par un eſprit de Religion, les habitants de l'Inde, parmi les Bramins, les Siamois, les Péguans; c'eſt un effet de l'erreur & de la ſuperſtition qui n'eſt pas à imiter. Mais des hommes éclairés de la lumière de l'Evangile; des Chrétiens qui doivent avoir de plus juſtes idées de la vertu; des Chrétiens qui ne doivent pas ignorer que tout ce

que Dieu fait & permet, tend au plus grand bien de ses créatures, qui savent que toutes les souffrances du temps présent, ne sont point à comparer avec la gloire qu'ils en retireront dans la vie avenir, si, humblement soumis à la volonté de Dieu, ils les supportent avec patience (*a*), & qui ont devant les yeux en Jesus-Christ le plus bel exemple de constance, que le monde ait jamais vû, comme le reconnoît M. R. (*b*); des Chrétiens enfin vraiment animés de l'esprit du Christianisme & remplis des sentiments de pieté, d'humilité, de résignation, de confiance en Dieu qu'il est propre à inspirer, ne sauroient se livrer à la pensée de terminer eux-mêmes leurs peines, en s'arrachant la vie, & moins encore se faire un mérite de l'exécuter. Ceux donc qui se portent à ce criminel excès, ne le font que faute de Religion & de foi; que par un violent accès de noire mélancolie, ou par l'effet de quelqu'autre dérangement de l'esprit & du corps, qui leur ôte l'usage de leur raison & de leur liberté. On doit donc les regarder comme autant de fous ou de frénétiques. Aussi le fait-on: ils passent pour tels chez la plupart de ceux qui apprennent la manière dont ils

(*a*) Rom. VII. vers. 18. (*b*) Emile tom. 3.

ont fini. O la belle mort que celle qui laisse dans l'esprit des autres une idée si désavantageuse de celui qui l'a choisie, en même temps qu'elle l'expose à d'éternels remords! A qui peut-elle plaire qu'à des insensés!

# CONCLUSION.

Avoir prouvé que la vie des hommes appartient à Dieu seul qui les a créés & qui est aussi l'Auteur de toute la nature; qu'aucun d'eux ne peut pas plus disposer de la sienne que de celle d'autrui, sans un droit clair & exprès donné par le Créateur; & que ce droit sur nous-mêmes, loin de nous être accordé, nous est clairement refusé par toutes les voies dont Dieu se sert pour nous faire connoître sa volonté: telles que les maux les plus insupportables de la vie, dont nous avons montré les fins & les utilités; nos instincts naturels qui tendent tous à notre conservation; la nature du Suicide qui n'a rien en soi de vertueux & de louable, rien de propre à persuader que Dieu l'autorise; les besoins & les interêts de la Société humaine, qui exigent qu'il soit interdit & défendu par la Religion & par les loix civiles; enfin la Révélation qui le réprouve, par l'es-

prit de résignation & de patience qu'elle veut nous inspirer, par les préceptes généraux de morale qu'elle nous donne, & par des exemples de la constance la plus difficile & la plus soutenue, dont elle nous propose l'imitation: avoir, dis-je, prouvé tout cela, c'est, sans doute, avoir ôté à ceux qui admettent un Dieu créateur & maître de toutes choses, tout prétexte légitime de se détruire, & mis l'illégitimité, le crime du Suicide, dans une évidence suffisante pour en devoir détourner tout homme raisonnable & sage.

J'aurois donc pu m'en tenir là, & me dispenser d'établir la folie & le danger du meurtre volontaire de soi, dans les principes mêmes de l'Athéisme. Mais considérant qu'un faux esprit philosophique, qui, depuis quelque temps, s'est répandu de tous côtés dans l'Europe éclairée, y multiplie beaucoup les Athées, & persuadé que l'irréligion & l'athéisme est une des principales causes de ce dégoût de la vie, qui porte à se l'arracher; l'amour des hommes & le désir de rendre mon livre d'une utilité plus générale, m'ont fait un devoir d'exposer les risques du Suicide dans ce systême même, en découvrant l'incertitude & la foiblesse des principes de l'athéisme sur lesquels on fonde le prétendu droit de se

tuer. Et quand ces principes ne ſeroient pas démontrés faux par divers Philoſophes du premier ordre, il ſuffiroit qu'on les eût ébranlés & rendus douteux, pour que l'imprudence de cette action deſtructive, fût évidente & dût faire horreur à tout homme qui n'a pas entiérement perdu le bon ſens & la raiſon.

Ainſi, ô hommes! quels que ſoient vos principes, religieux ou irréligieux, ſoit que vous croyiez un Dieu exiſtant ou que vous ne le croyez point, ſi vous ne voulez pas agir en imprudents & en téméraires, & vous expoſer à des maux plus affreux que ceux que vous ſouffrez avec tant de dépit, défendez-vous d'abréger votre vie. Il eſt contre la ſageſſe, il eſt inſenſé de faire une action dont on ne connoît du tout point les ſuites, & qui peut en avoir d'infiniment plus cruelles que ne le ſont les peines dont on cherche à ſe délivrer par cette action.

S'il y a un Dieu, il ſe propoſe certainement le plus grand bonheur général & partilier de ſes créatures; il a choiſi certainement le plan & les meilleurs moyens poſſibles, pour les y conduire; il faut certainement que les maux auxquels, elles ſont aſſujetties ſoient indispenſables & néceſſaires dans ce plan excellent, puisque ſans cela il ne pourroit pas les permettre: on ſe rendroit donc

plus-malheureux qu'on ne l'eſt, en ſortant de ce plan, par une mort anticipée qui ne ſeroit pas l'effet des cauſes naturelles & ordinaires, que Dieu a établies pour nous faire paſſer dans un meilleur état, à meſure que la ſage combinaiſon des choſes de l'univers y produit l'ordre le plus convenable, & y ouvre la place la plus avantageuſe pour chacun.

S'il n'y avoit point de Dieu, (& quelle ſuppoſition! elle eſt auſſi abſurde que ſi l'on diſoit: Qu'*un Animal n'a point de père, un livre ou un édifice point d'auteur intelligent, ou que des Etres dont chacun a ſa cauſe dans celui qui le précede, n'ont point enſemble de cauſe commune, & exiſtent néceſſairement ou par eux-mêmes;* propoſition qui reviendroit à celle-ci: *L'enſemble d'une infinité de cauſes ſucceſſives & produites les unes par les autres, n'a nul principe d'exiſtence hors de lui, ni ne s'eſt produit lui-même, & forme un tout infini qui s'accroît ſans ceſſe, quoiqu'il ſoit ſuppoſé éternellement infini: un braſſier ardent, n'eſt qu'un compoſé de glace ou de neige.* Hommes ſenſés: j'en atteſte votre raiſon & vos conſciences, pouvez-vous digérer de pareilles abſurdités?) Si, dis-je, il n'y avoit point de Dieu, comme nous ne pouvons avoir nulle certitude de ſa non-exiſtence, & qu'au contraire nous avons au moins les plus fortes probabilités qu'il en

eſt

eſt un qui exiſte, il ſeroit, dans ce cas même, également imprudent de ſortir du cours le plus naturel des choſes : attendu que, par-là, on feroit aveuglément, & contre toute vraiſemblance de s'en bien trouver, une action déciſive pour ſon propre ſort ; & qu'il y auroit toujours à préſumer que la même nature, qui, dans ſon cours le plus régulier, n'a pu nous épargner les maux cruels que nous ſouffrons, doit en cauſer de bien plus terribles encore, dans l'ordre interverti où l'on entre irréguliérement & au haſard, en mourant contre ſon cours ordinaire.

Tremblez, tremblez donc à cette idée, vous qui, dans les noirs accès de votre chagrin & de votre mélancolie, vous livrez à la penſée de vous défaire. Plus vous êtes mécontents de votre ſort, & plus vous devez craindre de l'empirer. Si vous avez tant de peine à le ſupporter tel qu'il eſt, comment le ſoutiendriez-vous lorſqu'il ſeroit devenu plus mauvais & que vous ne pourriez plus le changer ni mourir ? Que votre horreur même pour la ſouffrance, vous arme contre un deſſein que vous ne pouvez exécuter ſans riſquer d'aggraver vos tourments ! Ce riſque éminent eſt très probable, on vous l'a aſſez montré dans cet ouvrage ; & vous n'avez pour tout garant du contraire que vos impuiſſants & aveugles déſirs. Quelle

témérité! quelle extravagance que de se donner la mort, quand, au lieu d'être sûr de passer par ce moyen à une meilleure vie ou de s'anéantir, il y a toute apparence qu'on se rendra plus malheureux!

Mais comment s'arracher à ce danger? comment le fuir? Ce n'est pas volontiers qu'on se tue, quoiqu'on le fasse volontairement. Le Suicide est toujours l'effet d'une passion subite, irritée par le chagrin ou la douleur & portée jusqu'au désespoir; ou d'une maladie du corps & de l'esprit, qui peut avoir également sa source dans le vice du tempérament & du climat, comme dans celui de la conduite.

J'avoue que la chose n'est pas aussi facile qu'elle le seroit, si l'homme pouvoit connoître à fond tout ce qui se passe en lui ou en son semblable; s'il pouvoit suivre la génération & la filiation de ses sensations & de ses idées, de ses goûts & de ses penchants depuis les plus secrets jusqu'aux plus manifestes, appercevoir toutes les impressions & les déterminations particulières qu'il reçoit des choses, en bien démêler toutes les nuances & toutes les causes, découvrir, en un mot, toutes les dispositions physiques & morales qui constituent son caractère personnel. Alors on pourroit peut-être venir à bout de le changer intérieurement au point de lui

rendre faciles à supporter les états corporels ou extérieurs qui le peinent le plus. Mais nous sommes bien loin d'avoir cette profonde connoissance de nous-mêmes & des autres. Malgré cela, je ne crois pas impossible de produire sur nous un tel changement, si nous voulons déployer, pour cet effet, toutes nos forces.

Il ne faut pas attendre à en faire usage que le chagrin, la mélancolie, ou le désespoir se soient entiérement emparés de l'ame. Quand on se trouve dans ce cas, on ne peut plus rien sur soi-même. Ceux dont on est entouré sont les seuls qui puissent, s'ils ont de la prudence & de l'adresse, détourner le coup funeste qu'on médite, & corriger la disposition vicieuse du corps & de l'esprit qui fait désirer la mort. Les médicaments, les distractions, le changement d'air, l'exercice, les voyages, sont presque toujours des moyens efficaces pour guérir de tels malades, pourvu que ces moyens soient employés à temps.

Pour se préserver des tristes états qui conduisent au Suicide, il faut travailler de bonne heure sur soi-même; se rendre maître de ses passions; s'accoutumer à l'ordre, à la modération, à la patience, aux privations; se fortifier contre les adversités; s'endurcir à la douleur; se plier comme il convient

aux chofes qu'on ne fauroit empêcher ou changer; s'abftenir des excès & des vices, de tout ce qui peut altérer la fanté, déranger la conftitution, allumer ou épaiffir trop le fang, aîgrir l'humeur, vicier le caractère, corrompre les penchants & les mœurs: il faut apprendre à envifager tout du meilleur côté, à fe confoler de tout, à fe faire un fonds de gaîté & de contentement qui foit à l'épreuve de toutes les cataftrophes; & fe précautionner contre cette caufticité de l'efprit qui fe plait à peindre tout en laid, contre cette mifanthropie qui fait haïr les autres & foi-même, contre ces inconftances, ces bifarreries, ces caprices, fources de tant de dégouts, de déplaifirs, d'inquiétudes qui empoifonnent les plus douces jouiffances. Le bonheur de la vie dépend de tous ces foins; pour être heureux il faut les prendre dès fa jeuneffe.

On ne devient pas tout à coup mélancolique, hypocondre, défefpéré, frénétique. Ce font des états auxquels la trempe de l'efprit & du corps peut incliner, difpofer; mais elle n'y entraîne pas d'abord néceffairement: c'eft peu-à-peu qu'on y arrive: c'eft en fortifiant infenfiblement & à la longue, par l'habitude, cette foible & vicieufe difpofition naturelle, qu'on la rend fi active & fi puiffante. Or l'habitude étant

le fruit de la réitération & du temps, pouvoit être prévenue, empêchée, & l'on n'auroit pas dû la laisser former.

Il y a dans chacun une force d'irritation & d'appétence que la nature nous a donnée pour la faire servir à notre bonheur. C'est à nous à savoir la ménager, l'employer à propos & dans une mesure proportionnée au rapport ou à l'opposition, que l'expérience & la raison nous découvrent dans les choses avec notre bien-être. Nous en abusons, nous la tournons à notre malheur, toutes les fois que nous l'employons cette force, toute entière ou en trop grande quantité, à nous procurer ou à repousser, à aimer ou à haïr quelque objet particulier que nous regardons comme un bien ou comme un mal; parce que la possession d'aucun bien, ni l'absence d'aucun mal particulier quelconque, ne peut suffire pour nous rendre heureux. Nous ne pouvons l'être autant que nous en sommes capables dans ce monde, que par une surabondance de biens sur les maux. Mais les biens & les maux dépendent beaucoup de nous. Notre imagination les accroît ou les diminue. La plupart ne seroient rien sans elle. Les idées que nous nous en formons en font toute la réalité. Elles sont aussi la source des goûts & des aversions que nous prenons pour eux. Les

uns ne nous deviennent des besoins, les autres ne nous causent de l'inquiétude & de la douleur que par nos vices, que les premiers favorisent & les derniers choquent; & nos vices ne sont que de mauvais penchants habituels, que nous donnent nos fausses idées ou nos faux jugements: de sorte que si nous voulions travailler à changer nos idées & nos jugements, ce qui nous est très possible, nous perdrions avec les goûts ou les aversions qui en naissent en nous pour ce que nous regardons faussement comme des biens ou comme des maux, les désirs & les craintes, les chagrins & les peines qu'ils nous causent.

Alors nous nous bornerions à désirer & à rechercher, à détester & à fuir les biens & les maux naturels, dont la réalité ne dépend point de nos idées, mais seulement de notre constitution & de celle des choses, & qui sont par conséquent les seuls que nous devons aimer ou haïr. Mais ceux-ci se compensent presque toujours les uns les autres, dans les cas même les plus fâcheux, pour quiconque sait les envisager sous leurs vrais points de vue, & tirer parti de toutes leurs utilités. La raison nous apprend à nous passer des uns quand l'acquisition nous en est impossible, & à supporter courageusement les autres quand ils sont inévitables ou incu-

rables. Cette raiſon eſt un préſent que Dieu nous a fait, afin que nous en profitions pour juger de ce qui nous convient ou ne nous convient pas, pour régler nos affections & notre conduite par rapport à ce qui nous affecte. Si nous n'en faiſons pas cet uſage; ſi au lieu de nous en ſervir pour changer nos fauſſes idées & nos mauvais goûts, pour redreſſer nos jugements, & corriger nos vices, nous ne nous en ſervons que pour les fortifier & les dépraver davantage, que pour rabaiſſer à nos yeux le nombre & le prix de nos biens, que pour aigrir & nous exagérer nos maux, que pour diminuer nos ſatisfactions & accroître nos mécontentements; ſi, au-lieu de l'employer à diſtribuer & à diriger nos forces ſur tout ce qui intéreſſe notre bonheur, nous la faiſons ſervir à les concentrer toutes dans quelque bien ou dans quelque mal particulier, ſans nous en réſerver pour les autres qu'il nous importe également d'acquerir ou de répouſſer, nous abuſons à la fois de notre raiſon & de nos forces actives, nous les détournons d'une partie principale de leurs fins, nous nous les rendons déſavantageuſes contre les intentions de la nature; & ſi la maladie, le chagrin, le déſeſpoir qui ſont ſouvent les effets de cet abus, viennent à porter au Suicide, cette action toute frénétique & involontaire

qu'elle eſt, n'eſt pas moins criminelle que ſi on l'avoit faite avec tout le ſang froid de la réflexion & toute la liberté de l'eſprit. Car un Etre tel que l'homme eſt comptable de tout le mal qui arrive par une ſuite néceſſaire de quelque faute qu'il devoit & pouvoit éviter: il peut croire, qu'au cas qu'il y ait dans l'univers une juſtice éternelle, elle ne manquera point de le lui imputer & de l'en punir.

Ceux dont le Suicide eſt le fruit d'une mauvaiſe diſpoſition produite par le vice du tempérament & du climat, ſont ſouvent auſſi-peu excuſables. Le tempérament le plus ſenſible, le plus fougueux, le plus enclin à la mélancolie & au dépit, peut être dompté & même changé. Pluſieurs de nos réflexions précédentes & les autorités dont nous les avons appuyées le prouvent ſuffiſamment. Ajoutons y néanmoins le témoignage de M. Locke: „ C'eſt une erreur, dit-il, de s'imaginer que les hommes ne ſauroient changer leurs inclinations, juſqu'à trouver du plaiſir dans des actions pour leſquelles ils ont du dégoût & de l'indifférence, s'ils veulent bien faire tout ce qui eſt en leur pouvoir. En certains cas un juſte examen de la choſe produira ce changement, & dans la plupart, la pratique, l'application, & la coutume feront le

même effet. — L'expérience nous rend souvent agréable ce que nous regardions de loin avec averſion, & nous fait aimer, par la répétition des mêmes actes, ce qui peut-être nous avoit déplu au premier eſſai. Les habitudes ſont de puiſſants charmes, & attachent un ſi grand plaiſir à ce que nous nous accoutumons de faire, que nous ne ſaurions nous en abſtenir, ou du moins omettre ſans inquiétude, ces actions qu'une pratique habituelle nous a rendues propres & familieres. — Quoique cela ſoit de la dernière évidence, & que chacun ſoit convaincu par ſa propre conſcience, qu'il en peut venir là, c'eſt néanmoins un devoir que les hommes négligent ſi fort dans la conduite qu'ils tiennent par rapport au bonheur, qu'on regardera peut-être comme un paradoxe, ſi je dis, que les hommes peuvent faire que des choſes ou des actions leur ſoient plus ou moins agréables, & par là remédier à cette diſpoſition d'eſprit, à laquelle on peut juſtement attribuer une grande partie de leurs égarements. La mode & les opinions communément reçues ayant une fois établi de fauſſes idées dans le monde, & l'éducation & la coutume ayant formé de mauvaiſes habitudes, on perd enfin l'idée du juſte prix des choſes, & le goût des hommes ſe corrompt entiérement. Il faudroit donc prendre la peine de

rectifier & de contracter des habitudes opposées qui puissent changer nos plaisirs & nous faire aimer ce qui est nécessaire, ou qui peut contribuer à notre félicité. Chacun doit avouer qu'« c'est là ce qu'il peut faire; & quand un jour, ayant perdu le bonheur il se verra en proie à la misere, il confessera qu'il a eu tort de le négliger, & se condamnera lui-même pour cela. Je demande à chacun en particulier, s'il ne lui est pas souvent arrivé de se reconnoître coupable à cet égard?" (*a*). Ceux qui voudront voir ce sujet approfondi, n'ont qu'à lire un mémoire couronné par l'Académie de Berlin (*b*).

Mais rien ne prouve mieux que les exemples la possibilité de changer le tempérament

(*a*) Essai philosophique concernant l'entendement humain. Traduction Françoise. Liv. II. ch. XXI. pag. 331. 332.

(*b*) Sur cette question: *Peut-on détruire dans l'homme les penchants qui viennent de la Nature, ou en faire naître qu'elle n'ait pas produit? Et quels sont les moyens de fortifier les penchants lorsqu'ils sont bons ou de les affoiblir lorsqu'ils sont mauvais; supposé qu'ils soient invincibles.* Par M. Cochius prédicateur de la Cour à Potsdam. Et traduit en François par M. Réclam pasteur de l'Eglise françoise à Berlin, imprimé à Amsterdam chez J. H. Schneider. 1769. Il y a aussi sur le même sujet un Discours de M Toussaints, imprimé à Berlin chez Haude & Spener. 1768.

& les inclinations naturelles. Je les oppoſe à cette maxime d'Horace :

*Naturam expellas furcâ, tamen uſque recurret,*

que la Fontaine a rendue ainſi : *Chaſſez-la,* (la Nature) *par la porte, elle reviendra par la fenêtre.* Cela n'eſt vrai que de ce qui fait le fond du naturel de chacun, & ne veut dire autre choſe, ſinon que quelques modifications qu'on donne au naturel, ce fond perce toujours, ces modifications ſe reſſentent plus ou moins de la trempe du ſujet qui les a reçues ; que l'homme naturellement vif & léger, lorſqu'il eſt devenu poſé & grave, & l'homme naturellement froid & lent, lorſqu'il a pris du feu & de l'activité, tiennent encore l'un & l'autre de leur caractere originel, en ſorte que les actions du premier ſont toujours plus vives & plus promptes que celles du ſecond. Mais cela ne ſignifie point que la nature ſoit indomptable, qu'elle revienne ſans ceſſe avec la même force, quand on a fait tout ce qu'on pouvoit pour la réprimer & la changer. Dans ce ſens, cette maxime eſt fauſſe & démentie par une infinité d'exemples. Parmi la foule de ceux que je pourrois produire, je choiſirai celui de Socrate. Ce vrai ſage qui fut un modèle de modération, de douceur, & de tem-

pérance, ayant été taxé par un Phyſionomiſte de brutal, d'impudique, & d'ivrogne, ſes Diſciples indignés d'une accuſation qu'ils regardoient comme une calomnie atroce, auroient maltraité ce Satyrique impudent, ſi Socrate ne les en eût empêchés, en avouant qu'il avoit eu du penchant pour ces vices, mais qu'il s'en étoit corrigé par la raiſon.

La raiſon, ô que ne feroit-elle pas des hommes s'ils vouloient la conſulter, l'écouter, être dociles à ſes conſeils & les ſuivre avec perſévérance! Elle les rendroit maîtres d'eux-mêmes & aſſez forts pour dompter les penchants les plus rebelles de la nature. Ils réſiſtent, toutes les fois qu'ils le veulent, à ſes inſtincts les plus puiſſants. Le mal-être, la peine, la fatigue, le danger, la mort, rien ne leur coute dès qu'il s'agit d'acquerir une vaine fumée de gloire: la paſſion leur fait braver, ſouffrir, vaincre tout: ils peuvent ſe détruire; & ils ne pourroient pas ſe corriger, ſe changer? Tout le monde convient que le naturel peut ſe corrompre, que de doux, de complaiſant, de bon, il peut devenir aigre, fâcheux, méchant; & l'on ne conviendroit pas qu'il peut auſſi s'améliorer? que de roide, de douillet, de craintif, de ſauvage, de difficile, de mélancolique, de vicieux, on puiſſe devenir flexible, en-

durant, hardi, ſociable, de bonne humeur, accommodant, vertueux?

C'eſt méconnoître ſes facultés & ſes forces que de ſe croire incapable de maîtriſer ſes ſens, de ſurmonter ſes averſions & ſes craintes, de modérer ſes déſirs, de redreſſer ſes goûts, de réſiſter au mal, de s'endurcir à la peine, à la ſouffrance, & de dominer ſur ſa propre nature. L'homme peut exercer ſur ſoi un empire beaucoup plus étendu que ſur aucun des objets qui l'environnent: il peut, avec le travail & la conſtance, faire de lui tout ce qu'il lui plaît. Il le ſent bien lui-même, puiſqu'il ſe retient ou s'excite, ſe contrefait ou ſe cache comme il veut, ſelon qu'il le juge néceſſaire pour l'intérêt de ſes paſſions. Il ne ſauroit ignorer qu'il peut auſſi ſe changer, ſe modifier de la manière dont le devoir & la raiſon l'ordonnent, puiſqu'il a le ſentiment & l'expérience de ce pouvoir, & qu'il ne lui manque que la volonté ferme & conſtante de l'exercer ſans ceſſe. Il eſt donc inexcuſable de ne s'en pas prévaloir pour éviter de tomber dans ces délires, ces emportements, ces fureurs de la mélancolie, du mécontentement, du remords, du déſeſpoir qui l'arment contre lui-même & le plongent dans le crime ou dans le malheur.

Le climat influe, sans doute, sur l'humeur & le caractère des hommes. Un air épais, mal-sain, agit sur le corps, en altère les liqueurs, en arrête la circulation, & la filtration, & cause ces pesanteurs, ces angoisses qui dégoûtent de la vie & la rendent un poids accablant. C'est à ce vice du climat que M. de *Montesquieu* & divers autres attribuent la fréquence du Suicide chez les Anglois. Mais l'on convient assez aujourd'hui que cet illustre Auteur & ceux qui l'ont suivi dans ses principes donnent généralement trop d'influence au climat. » Quoiqu'on ne puisse pas nier, dit un Anonime, que cette cause n'agisse d'une façon très marquée sur les hommes & ne contribue visiblement à plusieurs de leurs usages, de leurs loix, de leurs opinions &c; il suffit pourtant d'ouvrir les yeux pour s'appercevoir que ce n'est pas le climat qui influe de la façon la plus forte sur les Etres de l'espèce humaine. Il est vrai que l'habitant énervé d'un pays chaud, dont le sol généreux lui fournit presque tous ses besoins sans culture, doit être plus mou, plus lâche, plus efféminé, & par conséquent plus propre à recevoir des fers que l'habitant robuste d'un pays montagneux ou d'une terre ingrate qui l'oblige à travailler: mais pourquoi voit-on l'Arabe vagabond éluder depuis tant de siecles le joug de

l'esclavage qui depuis des milliers d'années accable le Persan, l'Egyptien, & le Maure ses voisins? Le Climat de l'Arabie diffère-t-il donc beaucoup de celui de la Chaldée, de l'Assyrie, de Maroc? Ce n'est pas le climat qui fait les hommes ce qu'ils sont, ou qui influe sur leurs mœurs de la façon la plus forte; c'est sur tout l'opinion qui n'est elle-même que l'assemblage des idées transmises & perpétuées par l'éducation &c, & continuellement fortifiées par l'exemple & par l'habitude qui parvient à les identifier, pour ainsi dire, avec nous. Pourquoi presque partout les hommes sont-ils occupés à se rendre la vie désagréable? C'est qu'il n'existe nulle part une éducation capable de rectifier l'opinion publique communément dépravée. Tout nous montre donc la nécessité de combattre l'opinion fausse, pour lui substituer l'opinion vraie. Qu'on ne nous dise pas que l'homme est incorrigible, que ses erreurs lui sont chères, qu'il tient à ses préjugés. L'expérience ne nous montre-t-elle pas que ses opinions ont changé"? Ne voit-on pas sous les mêmes climats varier les caractères & les mœurs des hommes avec les opinions, l'éducation, les formes de gouvernement, & devenir avec le temps l'opposé de ce qu'ils étoient à ces égards quelques siecles auparavant? *Si l'opinion est parvenue à les changer*

*peu à peu* ainsi, malgré l'influence des climats; *pourquoi la vérité ne parviendroit-elle pas à changer des hommes fatigués de leurs miseres*, esclaves de leurs passions, impatients, découragés, lâches, en des hommes forts, généreux, supérieurs aux disgraces, à la douleur, à eux-mêmes? *Pourquoi la vérité*, la vertu, *ne feroit-elle pas des enthousiastes de ceux qui auront une fois senti à quel point elle est nécessaire à* leur *bonheur?* ——. *C'est à l'expérience, à la réflexion, à la vérité qu'il appartient de dessiller les yeux des hommes*, de les mettre en état de supporter la privation ou l'impression de choses qui ne les affectent tant, que parce que leurs préjugés les rendent trop puissantes sur eux, & d'en détruire ou affoiblir l'action, en détruisant ou affoiblissant les préjugés qui la leur prêtent. *La raison seule peut les remettre dans le* bon *chemin.* La raison seule peut leur faire vaincre en eux l'influence du climat & la force de la nature.

Qu'on ne rejette donc pas sur le climat & la nature, ce qui est aussi & plus encore la faute des hommes. Quoiqu'ils soient tous différents les uns des autres par le tempérament & le caractère, il en est beaucoup dans chaque pays, qui sont très ressemblants de ce côté-là, aussi bien que dans leur

leur façon de penser & de vivre, & qui ne diffèrent à tous ces égards que par des nuances légères. Si le climat & le naturel avoient une force irréſiſtible ſur les hommes, tous ceux que la nature & l'éducation ont tant rapprochés, devroient donc ſe tuer dans les lieux & les ſaiſons qui concourent à produire les maladies dont on prétend que la fantaiſie de ſe donner la mort eſt l'effet. Cependant cela n'arrive point. Le nombre de ceux qui ſe tuent dans ces lieux & ces climats mal-ſains n'a aucune proportion avec le nombre des individus leurs pareils que cette manie ne prend jamais. Peut-être même n'y a-t-il pas parmi les habitants de ces contrées impures, plus de Suicides que parmi les autres peuples qui reſpirent un air plus ſalubre; & que la différence qu'il ſemble y avoir entr'eux à cet égard, ne vient que de ce que chez les uns on publie exactement toutes ces morts volontaires, tandis que chez les autres on a ſoin de les cacher autant qu'il eſt poſſible. C'eſt ce que penſent diverſes perſonnes judicieuſes.

Mais, ſuppoſé que cette différence ſoit réelle; ſuppoſé qu'il y ait quelque nation où les Suicides ſoient plus fréquents que chez les autres, c'eſt moins au climat qu'il faut l'attribuer qu'à la façon de penſer, de vivre, & d'élever la jeuneſſe. Un peuple jaloux

à l'excès de sa liberté, est sujet à en étendre trop la sphère. L'éducation chez lui tend toute à fortifier ce penchant sur lequel tout le gouvernement est calqué, comme elle. La facilité qu'on trouve de toutes parts à suivre son gout dominant, le rend bientôt habituel, & l'habitude ne tarde pas à lui faire prendre sur celui qu'il possède, un empire qui change enfin sa liberté en esclavage; car on n'est libre que par un exercice raisonnable de ses forces. Des jeunes gens élevés sans gêne & dans l'aise, accoutumés à n'éprouver que peu ou point de résistance en eux ni hors d'eux, à faire tout ce qu'ils veulent, à se procurer tout ce qu'ils désirent, à contenter toutes leurs fantaisies, à suivre tous leurs gouts, apprennent, par-là, à être capricieux & volontaires, contractent une inflexibilité qui résiste à toute contrainte, une humeur facile à s'aigrir contre tout ce qui s'oppose à leurs vœux, & doivent trouver plus que les autres, cruels & insupportables les revers de la fortune ou les désastres de la vie qui leur surviennent. Nourris dans l'amour d'une liberté qu'ils voient être l'idole de tous leurs concitoyens, ils ne peuvent, dans cet âge brûlant où les passions s'allument si aisément dans le cœur humain, que devenir enthousiastes d'elle, avant que la raison leur en fasse connoître

la nature & diſtinguer les bornes de celles de la licence. Elle leur eſt d'autant plus chère qu'elle favoriſe tous leurs penchants. Les richeſſes toujours plus communes dans les Etats libres que dans les Etats deſpotiques, leur fourniſſent les moyens de les ſatisfaire; cette ſatisfaction tourne par la coutume en beſoin pour eux; ſans ceſſe aiguillonnés par ce beſoin qui les preſſe, ils ſe livrent à l'ardeur de leurs déſirs, ils s'épuiſent pour les appaiſer; leur corps s'énerve, leurs ſens s'émouſſent à force d'être exercés; ils ſe raſſaſient de plaiſirs, ils en tariſſent toutes les ſources; la ſatiété engendre le dégoût, le dégoût produit l'inquiétude, l'inquiétude l'agitation, & l'agitation plonge dans l'ennui, tout eſprit actif qui cherche des objets propres à le fixer & à le remplir, mais qui ne trouve que vuide en ſoi & hors de ſoi. Alors mécontent du monde & de ſoi-même, on ſe jette dans la retraite, on fuit les diſtractions & la ſociété, on cherche du ſoulagement dans la lecture & la méditation. L'eſprit mal-diſpoſé pour l'étude, peu exercé à des réflexions creuſes & ſuivies, ne voit que des difficultés & des ténèbres dans les ſujets ſur lesquels il médite. L'orgueil & la roideur du caractère font qu'on s'obſtine à vouloir venir à bout d'éclaircir ces ténebres & de réſoudre ces difficultés: on s'enfonce

pour cela dans des méditations longues & profondes qui fatiguent, qui échauffent, & dans lesquelles on se perd. Le mauvais succès irrite; & le désespoir de ne trouver de tous côtés rien qui satisfasse, augmente l'aversion qu'on avoit déja pris pour tout. C'est ainsi que, quand on ne sait pas user sagement de la liberté, & qu'on se hâte trop de jouir & de vivre, on parvient, au sein même de l'aisance & des richesses, à se rendre malheureux & accablante, une vie dont on auroit pu se faire, avec plus de prudence & de modération, un état délicieux de félicité. Dans ces circonstances, pour peu que le vice du climat vienne influer sur la disposition du corps & de l'esprit, il fera accélérer la mort qu'on désire, mais il n'en sera pas la cause principale: il est probable qu'on se seroit également tué quoique peut-être plus tard, sans son influence qui n'auroit pas été assez forte pour y porter & à laquelle on auroit aisément résisté, si l'on eût toujours fait de sa raison & de sa liberté, l'usage qu'on en devoit faire. Ce sont donc les abus de la liberté & la manière de vivre déterminée par l'éducation qui sont probablement les vraies causes des Suicides dans les pays dont je parle. Ces Suicides ne doivent donc pas être regardés comme de purs effets de la machine: ils conservent

donc quelque chofe de moral & de blâmable, malgré le concours du climat. C'eft une obfervation que je propofe à l'examen des Philofophes Anglois, & dont l'expofition m'a été infpirée par l'interêt que je prends à une Nation refpectable à tant d'égards.

On peut dire la même chofe de tous les Suicides qui font la fuite de ces affections mélancoliques ou de ces maladies hypocondriaques & frénétiques, auxquelles on a volontairement contribué par fon entêtement, fes caprices, fes imprudences, fes défordres, fes vices, foit que le climat & le tempérament y aient concouru ou non. Les feuls qui foient de purs effets de la machine, qu'il n'étoit pas poffible d'éviter, ce font ceux qui arrivent dans les tranfports de la fievre ou de la démence caufées par quelque dérangement naturel ou accidentel du corps & de l'efprit. Mais ces Suicides font fort rares. Tous les autres ont plus ou moins de moralité, felon que l'on a plus ou moins négligé d'en détourner, d'en détruire ou affoiblir les caufes, comme on auroit pu le faire, fi on l'eût voulu.

On ne fauroit trop le répéter; on peut tout fur foi par la raifon, quand on fait l'écouter & la fuivre. La volonté éclairée de fes lumières triomphe toujours des inftincts de la nature & des vices du tempérament;

Elle domine ſur l'ame qui eſt faite pour lui obéir, encore plus que ſur le corps qui, malgré ſon peu de rapport avec elle, eſt aſſujetti à ſes ordres & ſoumis à ſon empire. Il n'y a qu'à vouloir fermement ce que la raiſon ordonne que l'on faſſe, & quelque difficile que cela ſoit, on réuſſit à l'exécuter. L'un, comme Démoſthène, acquiert par le travail une voix forte & une reſpiration libre, avantages que lui avoit refuſés la nature, & auxquels elle ſembloit avoir mis des obſtacles invincibles. L'autre, comme l'Atlète Milon, en s'exerçant chaque jour à porter des fardeaux plus peſants, parvient à faire des coups de force qui étonnent. Celui-ci, comme Socrate, dompte ſes penchants voluptueux, & les tourne tous, avec toute leur ardeur, du vice à la vertu & à la ſageſſe. Celui-là ſurmonte ſa ſenſibilité & conſerve un eſprit ſérein dans les plus grandes diſgraces ou les plus cruels tourments, à l'exemple de ces Martyrs qui ſe réjouiſſoient & chantoient les louanges de Dieu au milieu des feux allumés pour les conſumer. Quelle gloire, que de ſavoir ainſi vaincre la nature & remporter ſur ſoi-même ces victoires que la raiſon approuve & preſcrit, & qui honorent bien plus que les lauriers cueillis dans les champs de Mars, que la priſe des fortereſſes, & la conquête des empires!

L'homme qui ſait toujours faire triompher ſur lui la raiſon, eſt maître de ſon bonheur; il le trouve par-tout & dans tout; il y fait ſervir juſqu'à ſes maux mêmes.

O vous, qui voulez être heureux, & qui craignez le crime, plus encore que le malheur! écoutez la Raiſon : elle vous fera éviter l'un & l'autre. Elle vous dira: Que vous ne devez pas vous croire meilleurs & plus ſages que l'Auteur de la nature, qui eſt la bonté & la ſageſſe mêmes; que cet Etre éternel & néceſſaire, ſource de toute perfection & de tout bien, infiniment heureux par lui-même, a des vues dignes de lui & utiles à l'univers, dans tout ce qu'il fait & permet, & ne laiſſe rien arriver qui ne ſoit une ſuite naturelle des choſes, dont l'empêchement ſeroit contraire à l'ordre le plus avantageux; que le bonheur commun de ſes créatures, eſt la grande fin qu'il ſe propoſe; qu'il a tout déterminé, arrangé rélativement à ce but; que les maux mêmes auxquels nous ſommes ſujets, y tiennent & y tendent; que des Etres bornés & dépendants, tels que les hommes, ne peuvent atteindre toute la perfection & la béatitude dont ils ſont capables, que par degrés, qu'en paſſant par une progreſſion infinie d'états aſſortis à leurs développements & à leurs qualités naturelles & acquiſes; que ces états, tous réglés par l'Intelligence ſuprême, ont chacun leur terme le plus conve-

nable, sagement fixé dans l'ordre de la nature ; & qu'anticiper notre passage de l'un à l'autre, c'est s'exposer à manquer son bonheur & se préparer des remords éternels.

Ecoutez la raison. Elle vous dira encore : Que vous pouvez contribuer beaucoup vous-mêmes au bonheur de votre vie ; que la plupart des maux des hommes ne viennent que de leurs propres fautes ; que l'incrédulité, l'irréligion, le libertinage, les excès, le luxe, sont des sources fécondes de chagrins & de souffrances ; que le désespoir accompagne toujours l'infortune dans des cœurs irréligieux qui n'espèrent plus rien après la mort ; que foibles & sujets, comme nous le sommes, à tant d'égarements, de chûtes, d'adversités, nous avons besoin d'un secours qui vienne à l'appui de notre foiblesse, d'un Consolateur qui puisse charmer nos peines ; & que nous ne saurions trop chérir, trop graver dans nos ames, la Religion qui seule nous fournit ce secours efficace, ce consolateur désirable dont la possession nous est si nécessaire.

Ecoutez-la raison. Elle vous dira enfin : Réglez vos passions, épurez vos goûts, rectifiez vos jugements, redressez vos idées, connoissez vos vrais biens. Ne cherchez pas la parfaite félicité dans un monde où elle ne peut se trouver : portez vos vues dans l'éternité où vous pouvez la rendre pour jamais votre par-

tage.

tage. La vie présente est le temps de travailler, de semer; celui de la moisson viendra après: travaillez à votre perfection; semez la vertu; les bonnes œuvres, & vous en recueillerez les fruits immortels, en leur temps. Ne soyez pas vous-mêmes les artisans de votre malheur. Evitez tout ce qui pourroit devenir pour vous une source d'inquiétudes & de maux. Procurez vous dans votre situation, pour la rendre plus supportable, toutes les commodités, toutes les douceurs, tous les agréments légitimes qui dépendent de vous. Fuyez les vices & l'oisiveté qui les engendre. Garantissez-vous de la passion ruineuse & dépravante du jeu, des femmes & du vin. Modérez votre ambition pour les grandeurs, les richesses, la vaine gloire, de même que votre goût pour le faste & la dépense. Mettez de l'ordre dans toutes vos affaires & une bonne règle à votre conduite; cela est essentiel au bonheur de votre vie. En un mot, faites usage de toute votre prudence; ménagez-vous toujours quelque ressource pour le besoin; & ne négligez aucune précaution pour éloigner de vous le mal & la misère, pour vous épargner des repentirs & des douleurs.

Etes-vous naturellement enclins à la tristesse, à la mélancolie. Dissipez-vous; tenez votre corps en action & votre esprit en haleine. Variez vos occupations, tournez-les à des objets qui vous plaisent & vous attachent. Ab-

ſtenez-vous de toute lecture qui pourroit nourrir votre triſteſſe, fortifier votre penchant mélancolique, faire ſur votre imagination des impreſſions trop fortes, & épaiſſir les nuages de votre ame. Choiſiſſez-vous des amis complaiſants, dont l'humeur douce & gaie puiſſe vous diſtraire & vous amuſer; recherchez leur ſociété le plus ſouvent qu'il eſt poſſible, & laiſſez-leur prendre ſur vous tout l'aſcendant de l'amitié.

Etes-vous d'un caractère exceſſivement ſenſible, violent, emporté, trop répugnant à la contrariété & à la gêne, aiſé à s'irriter, à s'aigrir de tout ce qui vous déplait? Aſſujettiſſez-vous, vous-mêmes, à des contraintes; traitez-vous avec rigueur, impoſez-vous des chaînes qui retiennent votre fougue; vous les reſpecterez, ſi c'eſt votre main qui vous les donne, & les ſévérités que vous exercerez contre vous, vous diſpoſeront à ſouffrir avec patience toutes celles du deſtin.

Enfin avez-vous été nourris dans la molleſſe, accoutumés aux commodités, aux aiſes, aux plaiſirs? Votre amour propre trop flatté, s'eſt-il élevé à l'orgueil de vous croire des Etres, dans la nature, plus importants que les autres & plus dignes qu'eux des faveurs conſtantes de la fortune? Enfants de la pareſſe, vous êtes-vous fait une habitude d'une vie oiſive & diſſipée qui vous met en bute au dégoût & à l'ennui? Hâtez-vous de vous changer; vous êtes perdus, ſi

vous différez. Corrigez vous-mêmes la mauvaise éducation que vous avez reçue & vos défauts qu'elle a fait naître. Endurcissez votre corps, devenez moins commodes, pensez plus modestement de vous, rabaissez vos orgueilleuses prétentions, ne vous croyez pas des chefs-d'œuvre de la nature, des favoris privilégiés du sort : la fortune est inconstante ; attendez-vous à ses disgraces, préparez-vous à les soutenir. Recueillez-vous, travaillez, cherchez dans des occupations utiles à la Société, dans des œuvres de bienfaisance, dans la lecture & l'étude, des consolations & des plaisirs que vous ne puissiez pas perdre par vos revers ; sans quoi le moindre désastre va vous accabler, l'ennui qui vous poursuivra au fond de votre retraite, augmentera votre malheur, & vous le prolongerez au delà du tombeau, en vous donnant la mort dans votre désespoir.

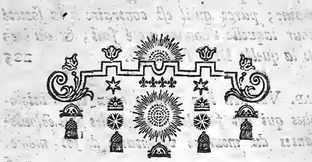
Mais si, malgré toutes ces précautions, tous ces soins, la pensée de vous tuer vient à s'élever dans votre esprit, au sein de vos détresses, rappellez-vous d'abord le danger que vous courriez en l'exécutant, la soumission que vous devez aux decrets du ciel, l'outrage que vous feriez à sa sagesse & à sa bonté, le déshonneur que vous attireriez sur votre mémoire, les engagements sacrés que vous avez pris avec la société dont vous êtes membres, le mauvais exemple que vous donneriez aux autres, le tort que vous pourriez faire à vos proches, à

vos amis. Rappellez-vous le malheur des Calas. Voyez ce Vieillard respectable conduit sur l'échaffaud par le Suicide de son fils dénaturé ; toute sa famille & deux étrangers qui lui étoient attachés, chargés de fers, plongés dans la désolation, & près de périr, comme leur chef ou leur ami, par les mains du Bourreau dont ils seroient devenus les victimes, sans les cris de la Nation révoltée & la justice de son Roi. Entendez l'ombre plaintive du malheureux qui a causé leur désastre : représentez-vous les cruels remords qui le dévorent. Appellez, sur-tout, la Religion à votre secours ; remplissez-vous de ses consolations ; retracez vivement à votre esprit l'immortelle félicité, qu'elle offre à vos espérances pour prix de votre résignation & de vos vertus. Ces idées enchaîneront votre volonté, arrêteront votre bras, dissiperont vos desseins homicides, adouciront vos maux, calmeront vos inquiétudes, vous rendront contents de votre sort & la vie chère malgré ses peines. La brillante perspective du monde futur, répandra pour vous un jour agréable sur la triste perspective du monde présent ; elle vous soutiendra dans vos épreuves, elle vous réjouira dans vos afflictions ; & la pensée de vous détruire, ne viendra plus surprendre vos sens agités.

FIN.

# TABLE DES CHAPITRES.

## INTRODUCTION.



## FAUTES à CORRIGER.

*Page* 9. *ligne* 11 & du Syſteme, *effacez* &.

*Page* 59. *ligne* 23 de perte, *liſez* de la perte.

*Page* 65. *ligne* 4 maux preſcrits, *liſez* maux préſents.

*Page* 81. *ligne* 18 état, *liſez* étoit.

*Page* 115. *ligne* 20 la à fin, *liſez* à la fin.

*Page* 164. *ligne* 8 Dans les êtres purement matériels, *liſez* dans les êtres compoſés d'eſprit & de corps, comme dans les êtres purement matériels.

*Page* 156. *ligne* 29 ce qu'il y de ſûr, *liſez* ce qu'il y a &c.

*Page* 157. *ligne* 7 d'eſpoir, *liſez* déſeſpoir.

*Page* 236. *ligne* 28 peuvent, *liſez* peut.